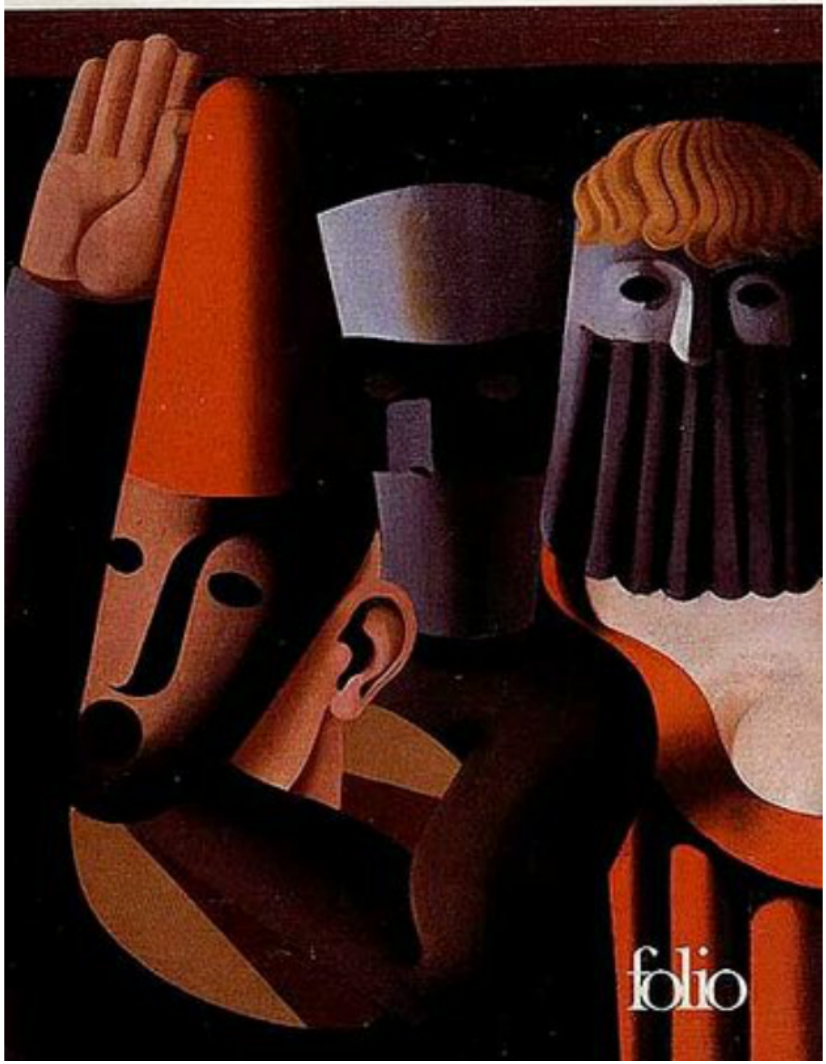
Simone de Beauvoir

Tous les hommes sont mortels



Simone de Beauvoir

Tous les hommes sont mortels

Gallimard

Simone de Beauvoir a écrit des Mémoires où elle nous donne elle-même à connaître sa vie, son œuvre. Quatre volumes ont paru de 1958 à 1972 : *Mémoires d'une jeune fille rangée, La Force de l'âge, La Force des choses, Tout compte fait,* auxquels s'adjoint le récit de 1964 *Une mort très douce.* L'ampleur de l'entreprise autobiographique trouve sa justification, son sens, dans une contradiction essentielle à l'écrivain : choisir lui fut toujours impossible entre le bonheur de vivre et la nécessité d'écrire, d'une part la splendeur contingente, de l'autre la rigueur salvatrice. Faire de sa propre existence l'objet de son écriture, c'était en partie sortir de ce dilemme.

Simone de Beauvoir est née à Paris le 9 janvier 1908. Elle fit ses études jusqu'au baccalauréat dans le très catholique Cours Désir. Agrégée de philosophie en 1929, elle enseigna à Marseille, Rouen et Paris jusqu'en 1943. *Quand prime le spirituel* fut achevé bien avant la guerre de 1939 mais ne paraîtra qu'en 1979. C'est *L'Invitée* (1943) qu'on doit considérer comme son véritable début littéraire. Viennent ensuite *Le sang des autres* (1945) ; *Tous les hommes sont mortels* (1946) ; *Les Mandarins,* roman qui lui vaut le prix Goncourt en 1954, *Les Belles Images* (1966) et *La Femme rompue* (1968).

Outre le célèbre *Deuxième Sexe,* paru en 1949, et devenu l'ouvrage de référence du mouvement féministe mondial, l'œuvre théorique de Simone de Beauvoir comprend de nombreux essais philosophiques ou polémiques, *Privilèges,* par exemple (1955), réédité sous le titre du premier article *Faut-il brûler Sade* ? et *La Vieillesse* (1970). Elle a écrit, pour le théâtre, *Les Bouches inutiles* (1945) et a raconté certains de ses voyages dans *L'Amérique au jour le* jour (1948) et *La Longue Marche* (1957).

Après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir a publié *La Cérémonie des adieux* en 1981, et les *Lettres au Castor* (1983) qui rassemblent une partie de l'abondante correspondance qu'elle reçut de lui. Jusqu'au jour de sa mort, le 14 avril 1986, elle a collaboré activement à la revue fondée par elle et Sartre, *Les Temps Modernes,* et manifesté sous des formes diverses et innombrables sa solidarité totale avec le féminisme.

En 1311 Raymond Fosca devient prince de Carmona, cité ducale d'Italie. Il ambitionne ardemment, pour sa petite principauté, Bonheur et Gloire – mais comprend vite que limités dans le temps et l'espace, les moyens de son action déforment, voire anéantissent les fins par lui visées. Pour maîtriser le destin de Carmona il faut, de proche en proche, dominer l'Italie entière, et pour cela, diriger la vaste Chrétienté, c'est-à-dire élargir sa prise à la totalité du monde connu. Alors son action retrouvera sens et portée. Ambition démesurée pour un homme mortel, mais pour un immortel ? Quand donc l'occasion lui est offerte de boire l'élixir d'immortalité, c'est-à-dire d'échapper aux bornes mesquines et frustrantes de la condition humaine, Fosca n'hésite qu'à peine : « Je pensai : "Que de choses je pourrai faire !" ».

Le roman est l'histoire de sa lente mais inexorable désillusion. Car, le lecteur en prend progressivement conscience avec Fosca, il y a illusion tragique à croire qu'une existence humaine aurait tout à gagner en acquérant la dimension d'immortalité.

Fosca se jette dans la réalisation de ses amours comme de ses projets politiques : avec enthousiasme. Il travaille à la grandeur de Carmona, mais ne réussit qu'à favoriser les entreprises du roi de France. Délaissant l'Italie envahie et déchue, il entre au service des Habsbourg, devient l'éminence grise de Charles Quint. L'Ancien monde cependant ne lui suffit bientôt plus et à la fin du XVI^e^ siècle il traverse l'Océan et découvre en Amérique des terres nouvelles en compagnie du Malouin Pierre Cartier. Revenu en France deux siècles plus tard, il fréquente les milieux éclairés proches des Encyclopédistes. En 1830, en 1848, il participe aux Révolutions parisiennes.

Mais l'indifférence l'accable ; dérisoire, puisque toujours relatif, le sens de tout acte se dilue sous son regard immortel, l'ambition, l'espoir ne signifient plus rien, ses amours successives se confondent, ses amitiés meurent faute de la complicité vivante et unique qui leur donnerait un contenu. En perdant ses limites temporelles, son existence a perdu son humanité : l'immortalité qui paraissait un tel privilège se révèle une malédiction. Elle a rejeté à jamais Fosca hors de la condition humaine.

« Son regard dévaste l'univers : c'est le regard de Dieu, tel que je le refusai à quinze ans, le regard de celui qui nivelle et transcende tout, qui sait tout, peut tout et change l'homme en ver de terre. L'immortalité de Fosca équivaut à une damnation pure et simple : aussi étrangère en définitive au monde humain qui l'entoure qu'un météorite chu des espaces sidéraux, elle est condamnée à ne jamais saisir la vérité de ce monde fini : l'absolu de toute conscience éphémère. A travers cette rêverie sur une immortalité hors d'atteinte, ce qui est également mis en cause c'est le mythe de l'Humanité enfin une et réalisée légué par Hegel au marxisme. »

A Jean-Paul Sartre.

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

Le rideau se releva ; Régine s'inclina et sourit ; sous les lumières du grand lustre, des taches roses papillotaient au-dessus des robes multicolores et des vestons sombres ; dans chaque face, il y avait des yeux, et au fond de tous ces yeux, Régine s'inclinait et souriait ; le grondement des cataractes, le roulement des avalanches remplissaient le vieux théâtre ; une force impétueuse l'arrachait à la terre, la précipitait vers le ciel. Elle s'inclina de nouveau. Le rideau descendit et elle sentit la main de Florence dans sa main ; elle la lâcha vivement et marcha vers la sortie.

– Cinq rappels, c'est bien, dit le régisseur.

– C'est bien pour une salle de province.

Elle descendit les marches qui menaient au foyer. Ils l'attendaient avec des fleurs ; d'un seul coup, elle retomba sur la terre. Quand ils étaient assis dans l'ombre, invisibles, anonymes, on ne savait pas qui ils étaient ; on pouvait se croire devant une assemblée de dieux ; mais dès qu'on les voyait un à un, on se trouvait en face de pauvres hommes sans importance. Ils disaient les mots qu'ils devaient dire : « C'est génial ! C'est bouleversant ! » et leurs yeux brillaient d'enthousiasme : une petite flamme qui s'allumait juste à propos et qu'on éteignait avec économie dès qu'il n'y en avait plus besoin. Ils entouraient aussi Florence ; ils lui avaient apporté des fleurs et pour lui parler ils allumaient la flamme au fond de leurs yeux. Comme si on pouvait nous aimer toutes deux ensemble, pensa Régine avec colère, la brune avec la blonde, chacune enfermée dans sa différence ! Florence souriait. Rien ne lui défendait de croire qu'elle avait autant de talent que Régine et qu'elle était aussi belle.

Roger attendait Régine dans sa loge ; il la prit dans ses bras :

– Jamais tu n'avais joué aussi bien que ce soir ! dit-il.

– Trop bien pour un pareil public, dit Régine.

– Ils ont beaucoup applaudi, dit Annie.

– Oh ! ils ont applaudi Florence autant que moi.

Elle s'assit devant la coiffeuse et se mit à peigner ses cheveux pendant qu'Annie dégrafait sa robe. Elle pensait : « Florence ne s'inquiète pas de moi, je

ne devrais pas me soucier d'elle. » Mais elle s'en souciait et il y avait un goût aigre au fond de sa gorge.

– Est-ce vrai que Sanier est ici ? demanda-t-elle.

– Oui. Il est arrivé de Paris par le train de huit heures. Il est venu passer le week-end avec Florence.

– Il est vraiment chipé, dit-elle.

– On le dirait.

Elle se leva et fit tomber sa robe à ses pieds. Elle ne s'intéressait pas à Sanier, elle le trouvait même un peu ridicule ; pourtant les mots de Roger lui avaient fait mal.

– Je me demande ce qu'en dit Mauscot.

– Il passe beaucoup de choses à Florence, dit Roger.

– Et Sanier accepte Mauscot ?

– Je suppose qu'il n'est pas au courant, dit Roger.

– Je suppose aussi, dit Régine.

– Ils nous attendent au Royal pour prendre un verre. Y allons-nous ?

– Bien sûr, allons-y.

Un vent frais montait du fleuve vers la cathédrale dont on apercevait les tours dentelées. Régine frissonna.

– Si *Rosalinde* est un succès, plus jamais je ne ferai de tournée en province.

– Ce sera un succès, dit Roger. – Il serra le bras de Régine. – Tu seras une grande actrice.

– Elle est une grande actrice, dit Annie.

– C'est bien gentil à vous de le penser.

– Est-ce que tu ne le penses pas ? dit Roger.

– Qu'est-ce que ça prouve ? dit-elle. – Elle serra son écharpe autour de son cou. – Il faudrait qu'il y ait un signe. Par exemple, une auréole se poserait sur votre tête et alors vous sauriez que vous êtes Rachel ou La Duse...

– Il y aura des signes, dit Roger gaiement.

– Aucun ne sera vraiment sûr. Tu as de la chance de ne pas être ambitieux.

Il rit :

– Qui t'empêche de m'imiter ?

Elle rit aussi mais elle ne se sentait pas gaie :

– Moi-même, dit-elle.

Un antre rouge s'ouvrait au fond de la rue noire. C'était le Royal. Ils entrèrent. Tout de suite elle les aperçut, assis à une table avec le reste de la troupe. Sanier avait passé un bras autour des épaules de Florence, il se tenait tout raide dans son élégant complet de drap anglais et il la regardait, de ce regard que Régine connaissait bien pour l'avoir rencontré souvent dans les yeux de Roger ; Florence souriait en montrant ses belles dents enfantines ; elle écoutait en elle-même les mots qu'il venait de lui dire, les mots qu'il allait dire : « Tu seras une grande actrice. Tu ne ressembles pas aux autres femmes. » Régine s'assit à côté de Roger. « Sanier se trompe, pensa-t-elle, Florence se trompe ; elle

n'est qu'une petite fille sans génie ; aucune femme ne peut se comparer à moi. Mais comment le prouver ? En elle, comme en moi, la même certitude. Et elle ne s'inquiète pas de moi ; tandis qu'elle est cette blessure acide dans mon cœur. Je le prouverai », se dit-elle avec passion.

Elle sortit une petite glace de son sac et feignit de rectifier l'arc de ses lèvres ; elle avait besoin de se voir ; elle chérissait son visage ; elle aimait la nuance vivante de ses cheveux blonds, la dureté hautaine du grand front et du nez, l'ardeur de sa bouche, la hardiesse des yeux bleus ; elle était belle, d'une beauté si âpre et si solitaire qu'elle étonnait d'abord. « Ah ! si seulement j'étais deux, pensa-t-elle, une qui parle et l'autre qui écoute, une qui vive et l'autre qui regarde, comme je saurais m'aimer ! Je n'envierais personne. » Elle referma son sac. En cette minute, il y avait des milliers de femmes qui souriaient complaisamment à leur image.

– Dansons-nous ? dit Roger.

– Non, je n'ai pas envie.

Ils s'étaient levés, ils dansaient ; ils dansaient mal, mais ils ne le savaient pas, et ils étaient heureux. L'amour était dans leurs yeux : tout l'amour ; entre eux, le grand drame humain se déroulait comme si jamais personne n'avait aimé sur terre, comme si jamais Régine n'avait aimé. Pour la première fois, dans l'angoisse et dans la tendresse, un homme désirait une femme, pour la première fois une femme se sentait devenir entre les bras d'un homme une idole de chair. Un printemps neuf fleurissait, unique comme chaque printemps, et Régine était déjà morte. Elle enfonça dans la paume de ses mains ses ongles pointus. Aucun démenti n'était possible ; aucune réussite, aucun triomphe ne pouvaient empêcher qu'en cet instant, dans le cœur de Sanier, Florence ne rayonnât d'une gloire souveraine. « Je ne le supporterai pas, je ne peux pas le supporter. »

– Tu ne veux pas rentrer ? dit Roger.

– Non.

Elle voulait rester là ; elle voulait les regarder. Elle les regardait et elle pensait : « Florence ment à Sanier ; Sanier se trompe sur Florence, leur amour est un malentendu. » Mais dès qu'elle les laisserait seuls ensemble, Sanier ignorant la duplicité de Florence, Florence évitant d'y penser, rien ne distinguerait leur amour d'un véritable et grand amour. « Pourquoi suis-je ainsi faite ? pensa Régine. Quand des gens vivent, quand des gens aiment et sont heureux autour de moi, il me semble qu'ils m'assassinent. »

– Vous avez l'air triste, ce soir, dit Sanier.

Régine tressaillit. Ils avaient ri, dansé, vidé plusieurs bouteilles. A présent le dancing était presque vide ; elle n'avait pas senti couler le temps.

– Quand je viens de jouer, je suis toujours triste, dit-elle

Elle fit un effort et sourit.

– Vous avez de la chance d'être écrivain : les livres restent. Nous autres, on ne nous entend pas longtemps.

– Qu'importe ? dit Sanier. L'important c'est de réussir ce qu'on fait.

– Pour quoi ? dit-elle. Pour qui ?

Il était un petit peu ivre ; son visage restait impassible, on l'aurait dit taillé dans du bois, mais les veines de son front saillaient. Il dit avec chaleur :

– Je suis sûr que vous ferez toutes les deux des carrières exceptionnelles.

– Il y a tant de carrières exceptionnelles ! dit Régine.

Il rit :

– Vous êtes très exigeante.

– Oui. C'est mon vice.

– C'est la première des vertus.

Il la regardait d'un air amical, et c'était pire que s'il l'eût tout à fait dédaignée. Il la voyait, il l'appréciait, et cependant c'était Florence qu'il aimait. Il est vrai qu'il était l'ami de Roger, il est vrai que jamais Régine n'avait cherché à le séduire. N'empêche qu'il la connaissait et qu'il aimait Florence.

– J'ai sommeil, dit Florence.

Les musiciens étaient déjà en train de cacher leurs instruments sous des housses ; ils sortirent. Florence s'éloigna au bras de Sanier. Régine prit le bras de Roger ; ils suivirent une petite rue aux façades crépies de frais et décorées d'enseignes aux couleurs de vitrail : le Moulin Vert, le Singe Bleu, le Chat Noir ; de vieilles femmes assises sur le seuil des portes les hélèrent au passage. Et puis ils enfilèrent des rues bourgeoises aux volets pleins percés d'un cœur. Il faisait déjà jour mais toute la ville dormait. L'hôtel dormait. Roger s'étira et bâilla : « J'ai grand-sommeil. »

Régine s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le petit jardin de l'hôtel ; elle attira à elle une des persiennes.

– Cet homme ! dit-elle. Il est déjà levé. Pourquoi se lève-t-il si tôt ?

L'homme était là, couché dans un transatlantique, immobile comme un fakir. Chaque matin il était là. Il ne lisait pas, il ne dormait pas, il ne parlait à personne ; les yeux grand ouverts il fixait le ciel ; il gisait sans bouger au milieu de la pelouse, de l'aube à la nuit.

– Tu ne viens pas dormir ? dit Roger.

Elle tira la seconde persienne et ferma la fenêtre. Roger lui souriait. Elle se glisserait entre les draps, elle poserait la tête sur l'oreiller rebondi, et il la prendrait dans ses bras ; il n'existerait plus personne au monde qu'elle et lui. Et dans un autre lit, Florence avec Sanier... Elle marcha vers la porte.

– Non. Je vais prendre l'air.

Elle traversa le palier et descendit l'escalier silencieux où luisaient des bassinoires de cuivre ; elle avait horreur de s'endormir ; pendant qu'on dormait, il y avait toujours d'autres gens qui veillaient, et on n'avait plus aucune prise sur eux. Elle poussa la porte du jardin : une pelouse verte entourée d'allées de gravier et enserrée par quatre murs où grimpait une maigre vigne vierge. Elle s'étendit sur une chaise longue. L'homme n'avait pas cillé. Il ne semblait jamais rien voir ni rien entendre. Je l'envie. Il ne sait pas que la terre est si vaste et la vie si courte ; il ne sait pas que d'autres gens existent. Il se satisfait de ce carré de

ciel au-dessus de sa tête. Moi je voudrais que chaque chose m'appartienne comme si je n'aimais qu'elle au monde ; mais je les veux toutes ; et mes mains sont vides. Je l'envie. Il ignore sûrement ce qu'est l'ennui.

Elle renversa la tête en arrière et regarda le ciel. Elle essaya de penser : « Je suis là et il y a ce ciel au-dessus de ma tête, c'est tout, c'est assez. » Mais c'était une feinte. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Florence couchée dans les bras de Sanier et qui ne pensait pas à elle. Elle regarda la pelouse. C'était une très ancienne souffrance. Sur une pelouse semblable, elle était étendue, la joue contre la terre, des insectes couraient à l'ombre des herbes et la pelouse était une forêt immense et monotone où des milliers de petites lames vertes se dressaient toutes égales, toutes semblables, se cachant les unes aux autres le monde. Elle avait pensé avec angoisse : je ne veux pas être un brin d'herbe. Elle tourna la tête. L'homme non plus ne pensait pas à elle ; à peine la distinguait-il des arbres et des fauteuils égaillés sur la pelouse : rien qu'un morceau du décor. Il l'agaçait ; elle eut envie soudain de troubler son repos et d'exister pour lui. Il n'y avait qu'à parler ; c'était toujours si facile : ils répondaient, et le mystère se dissipait, ils devenaient transparents et creux et on les rejetait loin de soi avec indifférence ; c'était si facile même qu'elle ne s'amusait plus guère à ce jeu, elle était sûre d'avance de gagner. Pourtant cet homme tranquille l'intriguait. Elle l'examina. Il était assez beau avec un grand nez busqué, il paraissait très grand et d'une carrure athlétique ; il était jeune ; du moins sa peau, son teint étaient d'un homme jeune. Il ne semblait sentir aucune présence auprès de lui ; son visage était calme comme celui d'un mort, ses yeux vides. Comme elle le regardait, une espèce de peur la prit. Elle se leva sans un mot.

Il dut entendre quelque chose. Il la regarda. Du moins son regard se posa sur elle et elle ébaucha un sourire. Les yeux de l'homme la fixaient avec une insistance qui aurait dû paraître insolente ; mais il ne la voyait pas. Elle ne savait pas ce qu'il voyait, et pendant un moment elle pensa : est-ce que je n'existe pas ? N'est-ce pas moi ? Une fois elle avait vu ces yeux, quand son père tenait sa main, couché sur son lit, avec un râle au fond de la gorge ; il tenait sa main et elle n'avait plus de main. Elle resta figée sur place, sans voix, sans visage, sans vie : une imposture. Et puis elle reprit conscience ; elle fit un pas. L'homme ferma les yeux. Si elle n'avait pas bougé, il lui semblait qu'ils seraient demeurés face à face pendant l'éternité.

– Quel drôle d'homme ! dit Annie. Il n'est même pas rentré déjeuner.

– Oui, c'est un drôle d'homme, dit Régine.

Elle tendit à Sanier une tasse de café. A travers les vitres de la véranda on apercevait le jardin, le ciel orageux, l'homme couché sur un transatlantique avec ses cheveux noirs, sa chemise blanche, son pantalon de flanelle. Il regardait toujours le même coin du ciel avec ses yeux qui ne voyaient pas. Régine n'avait pas oublié ce regard ; elle aurait voulu savoir comment apparaissait le monde

quand on le fixait avec ces yeux-là.

– C'est un neurasthénique, dit Roger.

– Ça n'explique rien, dit Régine.

– Pour moi, c'est un homme qui a eu des chagrins d'amour, dit Annie. Ne croyez-vous pas, ma Reine ?

– Peut-être, dit Régine.

Peut-être qu'une image s'était figée sur ces yeux et les recouvrait comme une taie. Quel visage avait-elle donc ? Pourquoi a-t-elle eu cette chance ? Régine passa la main sur son front. Il faisait lourd. Elle sentait le poids de l'air contre ses tempes.

– Encore un peu de café ?

– Non, dit Sanier. J'ai promis à Florence de la retrouver à trois heures.

Il se leva et Régine pensa : « C'est maintenant ou jamais. »

– Essayez de persuader Florence que ce rôle n'est pas pour elle, dit Régine. Elle se fera du tort, sans profit.

– J'essaierai. Mais elle est têtue.

Régine toussa. Il y avait une boule dans sa gorge. Maintenant ou jamais. Il ne fallait pas regarder Roger, il fallait ne pas penser à l'avenir, ne penser à rien et plonger. Elle posa sa tasse de café sur la soucoupe.

– Il faudrait la soustraire à l'influence de Mauscot. Il lui donne de très mauvais conseils. Si elle reste encore longtemps avec lui, elle va gâcher sa carrière.

– Mauscot ? dit Sanier.

Sa lèvre supérieure découvrait ses dents, c'était sa manière de sourire ; mais il était devenu rouge et les veines de son front s'étaient gonflées.

– Comment ? Vous ne savez pas ? dit Régine.

– Non, dit Sanier.

– Tout le monde le sait, dit Régine. Voilà deux ans qu'ils sont ensemble. – Elle ajouta : Il a été très utile à Florence.

Sanier tira les bords de son veston.

– Je ne savais pas, dit-il d'un air absent.

Il tendit la main à Régine : « A bientôt. »

Sa main était chaude. Il marcha vers la porte de son pas tranquille et guindé, il semblait tout embarrassé de sa colère. Il y eut un grand silence. C'était fait ; cela ne pouvait plus se défaire. Régine sut que jamais elle n'oublierait le tintement de la tasse sur la soucoupe, le rond de café noir dans la porcelaine jaune.

– Régine ! comment as-tu pu ? dit Roger.

Sa voix tremblait ; la tendresse, la gaieté familières de son regard s'étaient éteintes ; c'était un étranger, un juge et Régine était seule au monde. Elle rougit et elle se détesta d'avoir rougi.

– Tu sais bien que je ne suis pas une bonne âme, dit-elle lentement.

– Mais ce que tu as fait est bas.

– On appelle cela bas, dit-elle.

– Pourquoi en veux-tu à Florence ? Que s'est-il passé entre vous ?

– Il ne s'est rien passé.

Roger la dévisagea avec un air de souffrance :

– Je ne comprends pas, dit-il.

– Il n'y a rien à comprendre.

– Essaie au moins de m'expliquer, dit-il. Ne me laisse pas penser que tu as agi par méchanceté gratuite.

– Pense ce que tu voudras, dit-elle avec violence.

Elle saisit les poignets d'Annie qui la regardait avec un air consterné :

– Toi, je te défends de me juger, dit-elle.

Elle franchit la porte. Dehors un ciel opaque écrasait la ville, pas un souffle d'air. Des larmes montèrent aux yeux de Régine. Comme si la méchanceté était jamais gratuite ! Comme si on était méchant pour son plaisir ! Ils ne comprendraient jamais, même Roger ne pouvait pas comprendre. Ils étaient indifférents et légers ; il n'y avait pas cette aigre brûlure dans leur poitrine. Je ne suis pas de leur espèce. Elle marcha plus vite ; elle suivait une rue étroite où coulait un ruisseau ; deux petits garçons se poursuivaient en riant à l'intérieur d'un urinoir, une petite fille aux cheveux crépus jouait à la balle contre un mur. Personne ne se souciait d'elle : une passante. Comment peuvent-ils se résigner ? pensa-t-elle. Je ne me résignerai pas. Une bouffée de sang lui monta au visage. A présent, Florence savait et ce soir au théâtre, tous sauraient. Au fond de leurs yeux elle apercevrait son image : envieuse, perfide, mesquine. Je leur ai donné prise sur moi, ils seront trop heureux de me détester. Même en Roger elle ne pouvait trouver aucun secours. Il la fixait de ses yeux désolés : perfide, envieuse, mesquine.

Elle s'assit sur le parapet de pierre au bord du ruisseau ; dans une des maisons misérables, un violon grinçait ; elle aurait voulu s'endormir et se réveiller beaucoup plus tard, très loin d'ici ; elle resta longtemps immobile ; soudain, elle sentit des gouttes d'eau sur son front et le ruisseau se rida, il pleuvait. Elle reprit sa marche. Elle ne voulait pas entrer dans un café avec ces yeux rougis, elle ne voulait pas revenir à l'hôtel.

La rue débouchait sur une place où se dressait une église gothique et froide ; dans son enfance elle avait aimé les églises et elle chérissait son enfance ; elle entra. Elle s'agenouilla devant le maître-autel et mit la tête dans ses mains. « Mon Dieu qui voyez le fond de mon cœur... » Souvent jadis elle avait prié ainsi aux jours de détresse ; et Dieu lisait en elle, il lui donnait toujours raison ; en ce temps-là, elle rêvait de devenir une sainte, elle se flagellait, elle dormait la nuit sur le plancher. Mais il y avait trop d'élus au ciel, trop de saintes. Dieu aimait tous les hommes, elle ne pouvait pas se satisfaire de cette bienveillance indistincte ; elle avait cessé de croire en lui. Je n'ai pas besoin de lui, pensa-t-elle en relevant la tête. Blâmée, honnie, réprouvée, qu'importe si moi je me suis fidèle ? Je me serai fidèle ; je ne me ferai pas défaut. Je les obligerai à m'admirer

si passionnément que chacun de mes gestes leur deviendra sacré. Un jour, je sentirai l'auréole sur ma tête.

Elle sortit de l'église, elle héla un taxi. Il pleuvait toujours et il y avait une grande fraîcheur paisible dans son cœur. Elle avait vaincu la honte, elle pensait : « Je suis seule, je suis forte, j'ai fait ce que je voulais faire. J'ai prouvé que leur amour n'était qu'un mensonge, j'ai prouvé à Florence que j'existais. Qu'ils me détestent, qu'ils me méprisent : j'ai gagné. »

Quand elle traversa le hall de l'hôtel, la nuit était presque tombée ; elle frotta contre le paillasson ses pieds mouillés et jeta un coup d'œil à travers la vitre ; une pluie oblique cinglait la pelouse et les allées de gravier ; l'homme était toujours couché sur son transatlantique, il n'avait pas bougé. Régine se tourna vers la femme de chambre qui transportait vers la salle à manger une pile d'assiettes.

– Avez-vous vu, Blanche ?

– Quoi ? dit la femme.

– Il y a un de vos clients qui s'est endormi sous la pluie. Il va prendre une pneumonie. Il faudrait le faire rentrer.

– Ah ! bien, essayez donc de lui parler, dit Blanche. C'est à croire qu'il est sourd. J'ai voulu le secouer, rapport au fauteuil qui va s'abîmer avec toute cette eau. Il ne m'a seulement pas regardée.

Elle hocha sa tête rousse et dit :

– C'est un phénomène...

Elle avait envie de parler, mais Régine n'avait pas envie de l'écouter. Elle poussa la porte du jardin et s'approcha de l'homme.

– Vous devriez rentrer, dit-elle doucement. Ne sentez-vous pas qu'il pleut ?

Il tourna la tête, il la regarda et cette fois elle sut qu'il la voyait.

Elle répéta :

– Il faut rentrer.

Il regarda le ciel et puis Régine ; ses paupières battirent comme si ce reste de lumière qui traînait encore sur la terre l'eût ébloui ; il semblait souffrir. Elle dit :

– Rentrez. Vous allez attraper du mal !

Il resta immobile. Elle ne parlait plus et il écoutait encore, comme si les mots lui fussent parvenus de très loin et qu'il lui eût fallu un grand effort pour les saisir. Ses lèvres remuèrent :

– Oh ! il n'y a pas de danger, dit-il.

Régine se tourna sur le côté droit, elle n'avait plus sommeil, mais elle ne se décidait pas à se lever ; il était seulement onze heures et elle ne savait pas comment elle allait tuer la longue journée qui la séparait du soir. Elle apercevait par la fenêtre un morceau de ciel bien récuré et tout luisant : après l'orage, le beau temps. Florence ne lui avait pas fait de reproches, c'était une femme qui n'aimait pas les histoires ; et Roger avait recommencé à sourire. On pouvait croire que rien ne s'était passé. En fait il ne se passait jamais rien. Elle tressaillit :

– Qui frappe ?

– C'est la femme de chambre qui vient chercher le plateau, dit Annie.

La femme entra ; elle prit le plateau posé sur le guéridon et dit de sa voix râpeuse :

– Il fait beau ce matin.

– On dirait, dit Régine.

– Vous savez que le cinglé du cinquante-deux n'a pas quitté le jardin avant la nuit, dit la femme. Et ce matin il s'est amené avec ses vêtements tout trempés, il ne s'est même pas changé.

Annie s'approcha de la fenêtre et regarda dehors :

– Depuis combien de temps est-il dans cet hôtel ?

– Ça fait un mois. Dès que le soleil se lève, il descend au jardin ; il ne s'en va qu'à la nuit. Et il ne défait même pas son lit pour se coucher.

– Comment est-ce qu'il mange ? dit Annie. Est-ce qu'on lui monte des repas dans sa chambre ?

– Jamais, dit la femme de chambre. Pendant tout le mois il n'a pas mis le pied hors de l'hôtel, personne n'est venu le voir. C'est à croire qu'il ne mange pas.

– C'est peut-être un fakir, dit Annie.

– Il a sans doute des provisions dans sa chambre, dit Régine.

– Je n'en ai jamais vu, dit la femme.

– Il les cache...

– Peut-être.

La femme fit un sourire et marcha vers la porte. Annie resta un moment penchée à la fenêtre, puis elle se retourna :

– Je voudrais bien savoir s'il y a des provisions dans sa chambre.

– C'est probable.

– Je voudrais vraiment le savoir, dit Annie.

Elle sortit brusquement de la chambre et Régine s'étira en bâillant ; elle regarda avec dégoût le mobilier rustique, la cretonne claire qui tendait les murs. Elle détestait ces chambres d'hôtel anonymes où tant de gens avaient passé sans laisser de traces, où elle ne laisserait aucune trace. Tout sera juste pareil, et je ne serai plus là. « C'est cela la mort, pensa-t-elle. Si du moins on laissait dans les airs une empreinte où le vent s'engouffrerait en gémissant ; mais non ; pas une ride, pas une faille. Une autre femme sera couchée sur ce lit... » Elle rejeta ses couvertures. Ses jours étaient avarement mesurés, il n'aurait pas fallu perdre une minute, et voilà qu'elle était cloîtrée dans cette triste province où elle ne pouvait que tuer le temps, le temps qui meurt si vite. « Ces jours-là ne devraient pas compter », pensa-t-elle. « On devrait considérer que je ne les ai pas vécus. Ça me ferait vingt-quatre multiplié par huit, une réserve de cent quatre-vingt-douze heures à rajouter dans les périodes où les journées sont trop courtes... »

– Régine, appela Annie.

Elle se tenait sur le seuil de la chambre avec un air mystérieux.

– Qu'y a-t-il ?

– J'ai dit que j'avais laissé ma clef dans ma chambre, et j'ai demandé un passe au bureau, dit Annie. Venez avec moi chez le fakir. On verra bien s'il a des provisions.

– Comme tu es curieuse ! dit Régine.

– Est-ce que vous ne l'êtes plus ? dit Annie.

Régine s'approcha de la fenêtre et se pencha vers l'homme immobile. Elle ne se souciait pas de savoir s'il mangeait ou ne mangeait pas. Ce qu'elle aurait voulu deviner, c'était le secret de son regard.

– Venez, dit Annie. Vous ne vous rappelez pas comme c'était amusant quand nous avons cambriolé la petite maison de Rosay ?

– Je viens, dit Régine.

– C'est au cinquante-deux, dit Annie.

Elle suivit Annie le long du couloir désert.

Annie introduisit la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit. Elles entrèrent dans une chambre aux meubles rustiques, tendue de cretonne claire. Les persiennes étaient fermées, les stores baissés.

– Tu es sûre que c'est sa chambre ? dit Régine. On ne dirait pas que c'est habité.

– Le cinquante-deux, je suis sûre, dit Annie.

Régine tourna lentement sur elle-même. On n'apercevait aucune trace de présence humaine : pas un livre, pas un papier, pas un mégot. Annie ouvrit l'armoire normande : elle était vide.

– Où met-il ses provisions ? dit Annie.

– Peut-être dans la salle de bains, dit Régine.

C'était bien sa chambre. Au-dessus du lavabo il y avait un rasoir, un blaireau, une brosse à dents, un savon ; le rasoir ressemblait à tous les rasoirs, le savon était un vrai savon, c'étaient de bons objets rassurants. Régine tira à elle la porte du placard. Elle vit du linge frais sur une planche et pendu à un cintre un veston de flanelle. Elle plongea la main dans une poche.

– Ça devient intéressant, dit-elle.

Elle retira sa main : elle était pleine de pièces d'or.

– Bon Dieu ! dit Annie.

Dans l'autre poche, il y avait un morceau de papier. C'était un certificat délivré par l'Asile de la Seine-Inférieure. L'homme était amnésique. Il prétendait s'appeler Raymond Fosca. On ne savait ni son lieu de naissance, ni son âge et après un séjour à l'asile dont on ne précisait pas la durée on l'avait relâché un mois plus tôt.

– Ah ! dit Annie d'un ton déçu. C'est M. Roger qui avait raison. C'est un fou.

– Naturellement, c'est un fou, dit Régine.

Elle remit le papier à sa place :

– Je voudrais bien savoir pourquoi on l'avait enfermé.

– En tout cas, il n'y a de provisions nulle part, dit Annie. Il ne mange pas.

Elle regarda autour d'elle d'un air perplexe :

– C'est peut-être vraiment un fakir, dit-elle. Un fakir peut être fou.

Régine s'assit dans un fauteuil d'osier à côté de l'homme immobile et elle appela :

– Raymond Fosca !

Il se redressa. Il regarda Régine.

– Comment connaissez-vous mon nom ? dit-il.

– Ah ! Je suis un peu sorcière, dit Régine. Ça ne doit pas vous étonner, vous êtes sorcier vous aussi : vous vivez sans manger.

– Vous savez cela aussi ? dit-il.

– Je sais beaucoup de choses.

Il se laissa retomber en arrière.

– Laissez-moi, dit-il, et allez-vous-en. On n'a pas le droit de me poursuivre jusqu'ici.

– Personne ne vous poursuit, dit-elle. J'habite cet hôtel et depuis quelques jours je vous observe. Je voudrais que vous m'appreniez votre secret.

– Quel secret ? Je n'ai pas de secret.

– Je voudrais que vous m'appreniez comment vous faites pour ne jamais vous ennuyer.

Il ne répondit pas. Il avait fermé les yeux. Elle appela de nouveau doucement :

– Raymond Fosca ! M'entendez-vous ?

– Oui, dit-il.

– Moi, je m'ennuie tant, dit-elle.

– Quel âge avez-vous ? dit Fosca.

– Vingt-huit ans.

– Il vous reste au plus cinquante ans à vivre, dit-il. Ça sera vite passé.

Elle posa la main sur son épaule et le secoua violemment :

– Quoi, dit-elle, vous êtes jeune, vous êtes fort, et vous choisissez de vivre comme un mort !

– Je n'ai rien trouvé de mieux à faire, dit-il.

– Cherchez, dit-elle. Voulez-vous que nous cherchions ensemble ?

– Non.

– Vous dites non sans même m'avoir regardée, dit-elle. Regardez-moi.

– Ce n'est pas la peine, dit-il, je vous ai vue cent fois.

– De si loin...

– De loin et de près !

– Quand cela ?

– De tout temps, dit-il, partout.

– Mais ce n'était pas moi, dit-elle.

Elle se pencha vers lui :

– Il faut que vous me regardiez. Dites, m'aviez-vous jamais vue ?

– Peut-être que non, dit-il.

– Je le savais bien.

– Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en. Allez-vous-en, sinon tout va recommencer.

– Et même si tout recommençait ? dit-elle.

– Tu veux vraiment emmener ce fou à Paris ? dit Roger.

– Oui. Je veux le guérir, dit Régine.

Elle disposait avec soin dans la valise sa robe de velours noir.

– Pourquoi ?

– C'est amusant, dit-elle. Tu n'imagines pas les progrès qu'il a faits en quatre jours. A présent lorsque je lui parle, même s'il ne répond pas, je sais qu'il m'entend. Et souvent il répond.

– Et quand tu l'auras guéri ?

– Alors je me désintéresserai de lui, dit-elle gaiement.

Roger posa son crayon et regarda Régine.

– Tu me fais peur, dit-il. Tu es un vrai vampire.

Elle se pencha sur lui et mit les bras autour de son cou :

– Un vampire qui ne t'a jamais fait grand mal.

– Oh ! tu n'as pas dit ton dernier mot, dit-il d'un air méfiant.

– Tu sais bien que tu n'as rien à craindre de moi, dit-elle en appuyant sa joue contre sa joue.

Elle aimait sa tendresse réfléchie, son dévouement intelligent ; il lui appartenait corps et âme et elle le chérissait autant qu'elle pouvait chérir un autre qu'elle-même.

– Tu travailles bien ?

– Je crois que j'ai une bonne idée pour le décor de la forêt.

– Alors je te laisse. Je vais voir mon malade.

Elle suivit le couloir et frappa à la porte du cinquante-deux.

– Entrez.

Elle poussa la porte et il s'avança vers elle du fond de la chambre.

– Je peux allumer ? demanda-t-elle.

– Allumez.

Elle appuya sur l'interrupteur. Sur la table, au chevet du lit, elle aperçut un cendrier plein de mégots et un paquet de cigarettes.

– Tiens, vous fumez ? dit-elle.

– Ce matin j'ai acheté des cigarettes, dit-il.

Il lui tendit le paquet :

– Vous devez être satisfaite.

– Moi ? Pourquoi ?

– Le temps recommence à couler.

Elle s'assit sur une chaise et alluma une cigarette.

– Vous savez que nous partons demain matin, dit-elle.

Il était resté debout près de la fenêtre et il regardait le ciel étoilé.

– Toujours les mêmes étoiles, dit-il.

– Nous partons demain matin, répéta-t-elle. Etes-vous prêt ?

Il vint s'asseoir en face de Régine.

– Pourquoi vous occupez-vous de moi ?

– J'ai décidé de vous guérir.

– Je ne suis pas malade.

– Vous refusez de vivre.

Il l'examina d'un air soucieux et froid :

– Dites-moi, est-ce que vous m'aimez ?

Elle se mit à rire :

– C'est mon affaire, dit-elle d'un ton ambigu.

– Parce qu'il ne faut pas, dit-il.

– Je n'ai pas besoin de conseils.

– C'est que c'est un cas spécial, dit-il.

Elle dit avec hauteur :

– Je sais.

– Qu'est-ce que vous savez donc ? dit-il lentement.

Elle soutint son regard :

– Je sais que vous sortez d'un asile et que vous êtes amnésique.

Il sourit :

– Hélas !

– Quoi, hélas ?

– Si j'avais la chance d'être amnésique...

– La chance ! dit-elle. On ne doit jamais refuser son passé.

– Si j'étais amnésique, je serais presque un homme comme les autres. Je pourrais peut-être vous aimer.

– Je vous en dispense, dit-elle. Rassurez-vous, je ne vous aime pas.

– Vous êtes belle, dit-il. Vous voyez comme mes progrès sont rapides. Maintenant je sais que vous êtes belle.

Elle se pencha vers lui et posa sa main sur son poignet :

– Venez à Paris avec moi.

Il hésita :

– Pourquoi non ? dit-il tristement. De toute façon, la vie s'est remise en marche à présent.

– Vous le regrettez vraiment ?

– Oh, je ne vous en veux pas. Même sans vous ça serait arrivé un jour ou l'autre. Une fois j'ai réussi à retenir mon souffle pendant soixante ans. Mais dès qu'ils m'ont touché l'épaule...

– Soixante ans ?

Il sourit :

– Soixante secondes, si vous voulez, dit-il. Qu'importe ? Il y a des moments

où le temps s'arrête.

Il regarda longuement ses mains :

– Des moments où l'on est par-delà la vie et où l'on voit. Et puis le temps se remet en marche, le cœur bat, vous tendez la main, vous avancez le pied ; vous savez encore mais vous ne voyez plus.

– Oui, dit-elle. On se retrouve dans sa chambre en train de peigner ses cheveux.

– On est bien obligé de se peigner, dit-il. Tous les jours.

Il baissa la tête et tout son visage s'affaissa. Un long moment elle le regarda en silence.

– Dites-moi, vous êtes resté longtemps à l'asile ?

– Trente ans.

– Trente ans ? Quel âge avez-vous donc ?

Il ne répondit pas.

CHAPITRE II

– Et que devient votre fakir ? dit Laforêt.

Régine remplit en souriant les verres de porto :

– Il va au restaurant deux fois par jour, il porte des complets confection et il est aussi ennuyeux qu'un employé de bureau. Je l'ai trop bien guéri.

Roger se pencha vers Dulac :

– A Rouen, nous avons rencontré un pauvre illuminé qui se prenait pour un fakir. Régine a entrepris de lui rendre la raison.

– Et vous avez réussi ? dit Dulac.

– Elle réussit toujours ce qu'elle entreprend, dit Roger. C'est une femme redoutable.

Régine sourit :

– Vous m'excusez un instant, dit-elle. Je vais voir où en est le dîner.

Elle traversa le studio ; elle sentait sur sa nuque le regard de Dulac ; il appréciait en connaisseur le galbe des jambes, la rondeur de la taille, la souplesse de la démarche : un maquignon. Elle ouvrit la porte de la cuisine.

– Tout va bien ?

– Tout va bien, dit Annie. Mais qu'est-ce que je fais pour le soufflé ?

– Mets-le au four dès que Mme Laforêt arrivera. Elle ne va sans doute pas tarder.

Elle plongea le doigt dans la sauce du canard à l'orange ; elle ne l'avait jamais mieux réussi.

– Est-ce que je suis en beauté ce soir ?

Annie l'examina d'un œil critique :

– Je vous aime mieux avec les nattes.

– Je sais, dit Régine. Mais Roger m'a bien recommandé d'atténuer toutes mes singularités. Ils n'aiment que les beautés banales.

– C'est dommage, dit Annie.

– N'aie pas peur. Dès que j'aurai tourné deux ou trois films, je les forcerai à accepter mon vrai visage.

– Est-ce que Dulac a l'air séduit ?

– Ils ne sont pas si faciles à séduire.

Elle dit entre ses dents :

– Je hais ces maquignons.

– Ne faites surtout pas d'éclat, dit Annie avec inquiétude. Ne buvez pas trop et ne vous impatientez pas.

– Je serai patiente comme un ange. Je rirai à toutes les plaisanteries de Dulac. Et s'il faut coucher avec lui, je coucherai.

Annie se mit à rire :

– Il n'en exigera pas tant !

– Peu importe. Je me vengerai aussi bien en gros qu'en détail.

Elle jeta un coup d'œil sur le morceau de miroir suspendu au-dessus de l'évier :

– Je n'ai plus le temps d'attendre, dit-elle.

La sonnerie d'entrée tinta ; Annie s'élança vers la porte et Régine continua à fixer son visage ; elle détestait cette coiffure et ce maquillage de star ; elle détestait ces sourires qu'elle sentait sur ses lèvres et les intonations mondaines de sa voix. « C'est dégradant », pensa-t-elle avec colère ; et puis elle pensa : « Plus tard, je me vengerai. »

– Ce n'est pas Mme Laforêt, dit Annie.

– Qui est-ce ? dit Régine.

– C'est le fakir, dit Annie.

– Fosca ? Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Tu ne l'as pas fait entrer, au moins ?

– Non. Il attend dans l'antichambre.

Régine referma la porte de la cuisine derrière elle.

– Mon cher Fosca, je regrette beaucoup, dit-elle d'un ton froid. Mais je ne peux absolument pas vous recevoir maintenant. Je vous ai prié de ne pas venir chez moi.

– Je voulais savoir si vous n'étiez pas malade. Voilà trois jours que je ne vous ai pas vue.

Elle le regarda avec agacement. Il tenait son chapeau à la main, il portait une gabardine, il avait l'air déguisé.

– Vous auriez pu me téléphoner, dit-elle sèchement.

– Je voulais *savoir,* dit-il.

– Eh bien, maintenant, vous savez. Excusez-moi, mais je donne un dîner ce soir et c'est très important. Je passerai chez vous dès que j'aurai une minute.

Il sourit :

– Un dîner, ce n'est pas très important, dit-il.

– Il s'agit de ma carrière, dit-elle. J'ai une chance de faire un début sensationnel au cinéma.

– Ce n'est pas important non plus, le cinéma.

– Et ce que vous avez à me dire, c'est de la première importance ? dit-elle avec irritation.

– Ah ! c'est vous qui l'avez voulu, dit-il. Avant, rien ne me semblait important.

La sonnerie d'entrée tinta à nouveau.

– Entrez là, dit Régine.

Elle le poussa dans la cuisine :

– Dis que j'arrive tout de suite, Annie.

Fosca sourit :

– La bonne odeur !

Il prit sur un compotier un petit four mauve et le mit dans sa bouche.

– Si vous avez à me parler, parlez, mais dépêchez-vous, dit-elle.

Il la regarda gentiment :

– Vous m'avez fait venir à Paris, dit-il. Vous m'avez harcelé pour que je me remette à vivre. Eh bien, maintenant, il faut me rendre la vie supportable. Il ne faut pas rester trois jours sans me voir.

– Trois jours, ce n'est pas si long, dit-elle.

– Pour moi, c'est long. Songez que je n'ai rien d'autre à faire, qu'à vous attendre.

– C'est bien votre tort, dit-elle. Moi j'ai mille choses à faire... Je ne peux pas m'occuper de vous du matin jusqu'au soir.

– Vous l'avez voulu, dit-il. Vous avez voulu que je vous voie. Tout le reste est demeuré dans l'ombre. Mais vous existez et il y a un vide en moi.

– Est-ce que je mets le soufflé ? dit Annie.

– Nous dînons tout de suite, dit Régine. Ecoutez, dit-elle, nous discuterons de tout cela plus tard. J'irai vous voir bientôt.

– Demain, dit-il.

– C'est ça, demain.

– A quelle heure ?

– Vers trois heures.

Elle le poussa doucement vers la porte.

– J'aurais voulu vous voir maintenant, dit-il. Je m'en vais. Il sourit : Mais il faudra venir.

– Je viendrai, dit-elle.

Elle ferma violemment la porte derrière lui.

– Quel aplomb ! Il peut toujours m'attendre ! Si jamais il revient, ne le laisse pas entrer.

– Le pauvre, il est fou, dit Annie.

– Il n'en a plus l'air.

– Il a des yeux si drôles.

– Mais je ne suis pas une sœur de charité, dit Régine.

Elle entra au salon et marcha en souriant vers Mme Laforêt.

– Excusez-moi, dit-elle. Imaginez que j'étais en proie à mon fakir.

– Il fallait l'inviter, dit Dulac.

Tous se mirent à rire.

– Encore un peu de marc ? dit Annie.

– Je veux bien.

Régine but une gorgée d'alcool et se roula en boule devant le feu de bois ; elle avait chaud, elle était bien. La T.S.F. jouait doucement un air de jazz, Annie avait allumé une petite lampe et elle se tirait les cartes. Régine ne faisait rien ; elle regardait les flammes, elle regardait les murs du studio où dansaient des ombres dégingandées, et elle se sentait heureuse. La répétition avait très bien marché ; Laforêt, si avare de compliments, l'avait félicitée avec chaleur ; *Rosalinde* serait un succès et après *Rosalinde* bien des espoirs étaient permis. « Je touche au but », pensait-elle. Elle sourit. Si souvent, couchée devant le feu dans la maison de Rosay, elle s'était juré : je serai aimée, je serai célèbre ; elle aurait voulu prendre par la main cette petite fille ardente, l'amener dans cette chambre, et lui dire : « Je tiens tes promesses. Voilà qui tu es devenue. »

– On sonne, dit Annie.

– Va voir qui c'est.

Annie courut vers la cuisine. En grimpant sur une chaise on pouvait apercevoir le palier à travers un petit carreau.

– C'est le fakir.

– Je m'en doutais. N'ouvre pas, dit Régine.

La sonnerie retentit une seconde fois.

– Il va sonner toute la nuit, dit Annie.

– Il finira bien par se fatiguer.

Il y eut un silence ; puis une série de coups pressants et prolongés, puis de nouveau le silence.

– Tu vois, il est parti, dit Régine.

Elle rabattit sur ses jambes les pans de sa robe de chambre et se pelotonna de nouveau sur le tapis. Mais il avait suffi de ce coup de sonnette pour ternir la perfection de cet instant. Maintenant, le reste du monde existait de l'autre côté de la porte, Régine n'était plus seule avec elle-même. Elle regarda les abat-jour de parchemin, les masques japonais, tous ces bibelots qu'elle avait choisis un à un et qui lui rappelaient de précieuses minutes ; ils se taisaient, les minutes s'étaient fanées ; celle-ci allait se faner comme les autres. La petite fille ardente était morte, la jeune femme avide allait mourir, et cette grande actrice qu'elle souhaitait si passionnément devenir mourrait aussi. Peut-être les hommes se rappelleraient-ils quelque temps son nom. Mais ce goût singulier de sa vie sur ses lèvres, cette passion qui brûlait son cœur, la beauté des flammes rouges et leurs secrètes fantasmagories, personne ne pourrait s'en souvenir.

– Ecoutez, dit Annie.

Elle avait levé la tête d'un air effaré.

– Il y a du bruit dans votre chambre, dit-elle.

Régine regarda la porte. La poignée tournait.

– N'ayez pas peur, dit Fosca. Je m'excuse, mais vous ne sembliez pas entendre mes coups de sonnette.

– Ah ! c'est le diable, dit Annie.

– Non, dit Fosca. Je suis entré tout simplement par la fenêtre.

Régine se leva :

– Je regrette que la fenêtre n'ait pas été fermée, dit-elle.

– J'aurais cassé le carreau, dit Fosca.

Il sourit. Elle sourit aussi.

– Vous n'avez pas peur, dit-elle.

– Non. Je n'ai jamais peur, dit-il. Je n'y ai d'ailleurs aucun mérite.

Elle désigna un fauteuil et remplit deux verres.

– Asseyez-vous.

Il s'assit. Il avait escaladé trois étages au risque de se casser le cou, et il la surprenait les cheveux en désordre, les joues luisantes, habillée de pilou rose pâle. Il avait nettement l'avantage.

– Tu peux aller dormir, Annie, dit-elle.

Annie se pencha sur Régine et mit un baiser sur sa joue.

– Si vous avez besoin de moi, appelez-moi, dit-elle.

– Oui. Ne fais pas de mauvais rêves, dit Régine.

La porte se referma et elle dévisagea Fosca.

– Alors ? dit-elle.

– Vous voyez, dit-il. Vous ne m'échapperez pas si facilement. Si vous ne venez plus me voir, moi, je viendrai. Si vous condamnez votre porte, je passerai par la fenêtre.

– Vous m'obligerez à barricader les fenêtres, dit-elle froidement.

– Je vous attendrai à la porte, je vous suivrai dans la rue...

– Et qu'est-ce que vous gagnerez ?

– Je vous verrai, dit-il. J'entendrai votre voix.

Il se leva et s'approcha de son fauteuil.

– Je vous tiendrai entre mes mains, dit-il en la saisissant aux épaules.

– Vous n'avez pas besoin de me serrer si fort, dit-elle. Cela vous est égal de penser que vous vous rendez odieux ?

– Comment cela m'atteindrait-il ?

Il la dévisagea avec pitié.

– Bientôt vous serez morte et toutes vos pensées avec vous.

Elle se leva et recula un peu.

– En ce moment je suis vivante.

– Oui, dit-il, et je vous vois.

– Et vous ne voyez pas que vous m'importunez ?

– Je le vois. La colère vous donne de beaux yeux.

– Ainsi, mes sentiments ne comptent pas pour vous ?

– Vous serez la première à les oublier, dit-il.

– Ah ! dit-elle avec impatience. Vous me parlez toujours du temps où je serai morte ! Mais même si vous deviez me tuer dans une minute, cela n'y changerait rien : votre présence m'est désagréable, maintenant.

Il se mit à rire :

– Je ne veux pas vous tuer, dit-il.

– Je l'espère bien.

Elle se rassit, mais elle n'était pas trop rassurée.

– Pourquoi m'abandonnez-vous ? dit-il. Pourquoi vous occupez-vous de ces moucherons et jamais de moi ?

– Quels moucherons ?

– Ces petits hommes d'un jour. Vous riez avec eux.

– Est-ce que je peux rire avec vous ? dit-elle avec irritation. Vous ne savez que me regarder sans rien dire. Vous refusez de vivre. Moi, j'aime la vie, comprenez-vous ?

– Comme c'est dommage ! dit-il.

– Pourquoi ?

– Ce sera fini si vite.

– Encore ?

– Encore. Toujours.

– Vous ne pouvez pas parler d'autre chose ?

– Mais comment pouvez-vous penser à autre chose ? dit-il. Comment faites-vous pour vous croire installée dans le monde, alors que vous allez le quitter dans si peu d'années et que vous venez à peine d'y arriver ?

– Au moins, quand je mourrai, moi, j'aurai vécu, dit-elle. Vous, vous êtes un mort.

Il baissa la tête et regarda ses mains :

– Béatrice aussi disait cela, dit-il. Un mort.

Il releva la tête.

– Après tout, c'est vous qui avez raison. Pourquoi penseriez-vous à la mort puisque vous mourrez ? Ça sera si simple, ça viendra sans vous. Vous n'aurez pas besoin de vous en occuper.

– Et vous ?

– Moi ? dit-il.

Il la regarda. C'était un regard si désespéré qu'elle eut peur de ce qu'il allait dire. Mais il dit seulement :

– C'est différent.

– Pourquoi ? dit-elle.

– Je ne peux pas vous expliquer.

– Vous pouvez si vous voulez.

– Je ne veux pas.

– Cela m'intéresserait.

– Non, dit-il. Tout serait changé entre nous.

– Justement. Vous me paraîtrez peut-être moins ennuyeux.

Il regarda le feu, ses yeux brillaient au-dessus du grand nez busqué, puis son regard s'éteignit.

– Non.

Elle se leva.

– Eh bien ! Rentrez chez vous si vous n'avez rien de plus amusant à me dire.

Il se leva aussi :

– Quand viendrez-vous me voir ?

– Quand vous serez décidé à me dire votre secret, dit-elle.

Le visage de Fosca se durcit :

– C'est bon. Venez demain, dit-il.

Elle était couchée de tout son long sur le lit de fer, l'affreux lit de fer aux barreaux écaillés ; elle voyait un morceau du dessus de lit jaune, et la table de nuit en faux marbre, et le carrelage poussiéreux ; mais plus rien ne la touchait, ni l'odeur d'ammoniaque, ni ces cris d'enfants de l'autre côté du mur ; tout cela existait avec indifférence, ni près, ni loin d'elle : ailleurs. Neuf coups s'égrenèrent dans la nuit. Elle ne bougea pas. Il n'y avait plus d'heure, ni de jour, plus de temps ni de lieu. Là-bas, la sauce du gigot s'était figée ; là-bas, sur un plateau, on répétait *Rosalinde* et personne ne savait où Rosalinde s'était cachée. Là-bas, un homme se dressait sur les remparts et tendait ses mains triomphantes vers un gros soleil rouge.

– Croyez-vous vraiment tout cela ? dit-elle.

– C'est la vérité, dit-il.

Il haussa les épaules.

– Autrefois, cela ne semblait pas si extraordinaire.

– On devrait se souvenir de vous.

– Il y a des endroits où l'on en parle encore. Mais comme d'une vieille légende.

– Vous pourriez vous jeter par cette fenêtre ?

Il tourna la tête et fixa la fenêtre :

– Je risquerais de me blesser gravement pour très longtemps. Je ne suis pas invulnérable. Mais mon corps finit toujours par se rassembler.

Elle se redressa et le regarda fixement :

– Vous pensez vraiment que vous ne mourrez jamais ?

– Même lorsque je veux mourir, je ne peux pas, dit-il.

– Ah ! dit-elle. Si je me croyais immortelle !

– Eh bien ?

– Le monde serait à moi.

– J'ai pensé cela aussi, dit-il. Il y a bien longtemps.

– Pourquoi ne le pensez-vous plus ?

– Vous ne pouvez pas imaginer cela : je serai là encore, je serai là toujours.

Il mit la tête dans ses mains. Elle fixa le plafond et répéta en elle-même : « Je serai là encore, je serai là toujours. » Il y avait un homme qui osait penser cela, un homme assez orgueilleux et assez solitaire pour se croire immortel. Je disais : je suis seule. Je disais : je n'ai jamais rencontré homme ou femme qui me valût.

Mais jamais je n'ai osé dire : je suis immortelle.

– Ah ! dit-elle. Je voudrais croire que jamais je ne pourrirai dans la terre.

– C'est une grande malédiction, dit-il.

Il la regarda :

– Je vis et je n'ai pas de vie. Je ne mourrai jamais et je n'ai pas d'avenir. Je ne suis personne. Je n'ai pas d'histoire et pas de visage.

– Si, dit-elle doucement. Je vous vois.

– Vous me voyez, dit-il.

Il passa la main sur son front.

– Si du moins on pouvait n'être absolument rien. Mais il y a toujours d'autres gens sur terre et ils vous voient. Ils parlent et vous ne pouvez pas ne pas les entendre, et vous leur répondez, et vous recommencez à vivre, sachant que vous n'existez pas. Sans fin.

– Mais vous existez, dit-elle.

– J'existe pour vous, en cet instant. Mais est-ce que vous existez ?

– Bien sûr, dit-elle. Et vous aussi.

Elle saisit son bras :

– Est-ce que vous ne sentez pas ma main sur votre bras ?

Il regarda la main :

– Cette main, oui, mais qu'est-ce qu'elle signifie ?

– C'est ma main, dit Régine.

– Votre main.

Il hésita.

– Il faudrait que vous m'aimiez, dit-il. Et que je vous aime. Alors vous seriez là et moi je serais où vous êtes.

– Mon pauvre Fosca, dit-elle.

Elle ajouta :

– Je ne vous aime pas.

Il la regarda et dit lentement d'un air appliqué :

– Vous ne m'aimez pas.

Il secoua la tête.

– Non, dit-il. Cela ne sert à rien. Il faudrait que vous me disiez : je vous aime.

– Mais vous ne m'aimez pas, dit-elle.

– Je ne sais pas, dit-il.

Il se pencha sur elle.

– Je sais que votre bouche existe, dit-il brusquement.

Ses lèvres s'écrasèrent sur celles de Régine : elle ferma les yeux. La nuit avait éclaté ; elle était commencée déjà depuis des siècles, elle ne devait jamais finir. Du fond des âges, un désir brûlant, sauvage, était venu se poser sur sa bouche, et elle s'abandonnait à ce baiser. Le baiser d'un fou, dans une chambre à l'odeur d'ammoniaque.

– Laissez-moi, dit-elle en se levant. Je dois partir !

Il ne fit pas un geste pour la retenir.

Dès qu'elle eut franchi la porte d'entrée, Roger et Annie surgirent du studio.

– D'où viens-tu ? dit Roger. Pourquoi n'es-tu pas rentrée dîner ? Pourquoi as-tu manqué la répétition ?

– J'ai oublié l'heure, dit Régine.

– Oublié l'heure ? Avec qui ?

– On ne peut pas toujours avoir les yeux fixés sur la pendule, dit-elle avec impatience. Comme si toutes les heures étaient exactement égales ! Comme si ç'avait un sens de vouloir mesurer le temps !

– Qu'est-ce qui te prend ? dit Roger. D'où viens-tu ?

– J'avais fait un si beau dîner, dit Annie. Il y avait des beignets au fromage.

– Des beignets..., dit Régine.

Elle se mit à rire. A sept heures, des beignets, et à huit heures, Shakespeare. Chaque chose à sa place, chaque minute à sa place : ne les gaspillons pas, elles seront vite épuisées. Elle s'assit et ôta lentement ses gants. Là-bas, dans une chambre au carrelage poussiéreux, il y a un homme qui se croit immortel.

– Avec qui étais-tu ? reprit Roger.

– Avec Fosca.

– C'est pour Fosca que tu as manqué la répétition ? dit Roger d'un ton incrédule.

– Ce n'est pas si important une répétition, dit-elle.

– Régine, dis-moi la vérité, dit Roger.

Il la regarda dans les yeux et dit de sa voix droite :

– Qu'est-il arrivé ?

– J'étais avec Fosca et j'ai oublié l'heure.

– Alors, c'est que tu deviens folle, toi aussi, dit Roger.

– Je voudrais bien, dit-elle.

Elle regarda autour d'elle. Mon salon. Mes bibelots. Il est étendu sur le dessus de lit jaune à cette place où je ne suis plus, et il croit qu'il a vu le sourire de Dürer, les yeux de Charles Quint. Il ose le croire...

– C'est un homme très extraordinaire, dit-elle.

– C'est un fou, dit Roger.

– Non. C'est plus curieux. Il vient de m'apprendre qu'il est immortel.

Elle les examina avec mépris ; ils avaient l'air stupide.

– Immortel ? dit Annie.

– Il est né au XIIIe siècle, dit Régine d'une voix impartiale. En 1848, il s'est endormi dans un bois et y est resté soixante ans, ensuite il a passé trente ans dans un asile.

– Cesse ce jeu, dit Roger.

– Pourquoi ne serait-il pas immortel ? demanda-t-elle avec défi. Ça ne me semble pas un plus grand miracle que de naître et de mourir.

– Oh ! je t'en prie, dit Roger.

– Et même s'il n'est pas immortel, il se croit immortel.

– C'est un classique délire de grandeur, dit Roger. Ça n'est pas plus

intéressant qu'un homme qui se croit Charlemagne.

– Qui te dit qu'un homme qui se croit Charlemagne n'est pas intéressant ? dit Régine.

Brusquement, la colère lui monta au visage.

– Croyez-vous que vous êtes si intéressants, vous deux ?

– Vous n'êtes pas polie, dit Annie d'un ton vexé.

– Et vous voudriez que je vous ressemble, dit Régine. Et je me suis mise à vous ressembler !

Elle se leva, marcha vers sa chambre, et claqua la porte derrière elle. « Je leur ressemble », dit-elle avec fureur. Petits hommes. Petites vies. Pourquoi ne suis-je pas restée sur le lit, pourquoi ai-je eu peur ? Suis-je si lâche ? Il marche dans la rue, tout modeste avec son feutre et sa gabardine, et il pense : « Je suis immortel. » Le monde est à lui ; le temps est à lui, et je ne suis qu'un moucheron. Elle effleura du bout des doigts les narcisses posés sur la table. Et si je croyais moi aussi : je suis immortelle. Le parfum des narcisses est immortel, et cette fièvre qui gonfle mes lèvres. Je suis immortelle. Elle froissa les narcisses entre ses mains. C'était inutile. La mort était en elle, et elle le savait et déjà elle l'accueillait. Etre belle encore dix ans, jouer Phèdre et Cléopâtre, laisser au cœur des hommes mortels un pâle souvenir qui tomberait peu à peu en poussière, elle avait pu se satisfaire de ces modestes ambitions. Elle ôta les épingles qui retenaient ses cheveux et les lourdes torsades tombèrent sur ses épaules. Un jour je serai vieille, un jour je serai morte, un jour je serai oubliée. Et pendant que je pense cela, il y a un homme qui pense : « Je serai là toujours. »

– C'est un triomphe, dit Dulac.

– J'aime que votre Rosalinde garde sous ses habits d'homme tant de coquetterie et de grâce équivoque, dit Frénaud.

– Ne parlons plus de Rosalinde, dit Régine. Elle est morte.

Le rideau était tombé. Rosalinde était morte, elle mourrait chaque soir, et un jour viendrait où elle ne renaîtrait plus. Régine saisit sa coupe de champagne et la vida ; sa main tremblait ; depuis qu'elle était sortie de scène, elle n'avait pas cessé de trembler.

– Je voudrais m'amuser, dit-elle d'un ton plaintif.

– Dansons toutes les deux, dit Annie.

– Non. Je vais faire danser Sylvie.

Sylvie jeta un coup d'œil sur le public décent assis autour des tables :

– Vous ne craignez pas que nous ne nous fassions beaucoup remarquer ?

– Et quand on joue la comédie, est-ce qu'on ne se fait pas remarquer ? dit Régine.

Elle enlaça Sylvie ; elle ne tenait pas très bien sur ses pieds, mais elle était capable de danser même lorsqu'elle ne pouvait plus marcher ; l'orchestre jouait une rumba et elle se mit à danser à la manière des nègres avec des mimiques

obscènes. Sylvie semblait très gênée, elle piétinait en face de Régine sans savoir que faire de son corps, et elle souriait d'un air de bonne volonté polie. Ils avaient tous ce même sourire sur leurs visages. Ce soir elle pouvait faire tout ce qui lui plaisait et tout le monde applaudirait. Elle s'arrêta brusquement.

– Tu ne sauras jamais danser, dit-elle. Tu es beaucoup trop raisonnable.

Elle se laissa retomber dans son fauteuil.

– Donne-moi un cigare, dit-elle à Roger.

– Tu vas te faire mal au cœur, dit Roger.

– Eh bien ! je vomirai. Ça me distraira.

Roger lui tendit un cigare, elle l'alluma avec soin et tira une première bouffée ; un goût âcre remplit sa bouche : cela du moins, c'était présent, épais, tangible. Tout le reste semblait si lointain : la musique, les voix, les rires, les visages connus et inconnus dont les glaces du cabaret reflétaient à l'infini les images papillotantes.

– Vous devez être épuisée, dit Merlin.

– J'ai surtout soif.

Elle vida encore une coupe. Boire, toujours boire. Et malgré cela, il faisait froid dans son cœur. Tout à l'heure, elle brûlait : ils étaient debout, ils criaient en frappant dans leurs mains. Maintenant, ils dormaient ou ils bavardaient, et elle avait froid. Dort-il lui aussi ? Il n'avait pas applaudi ; il était assis, il regardait. Du fond de l'éternité il me regardait et Rosalinde devenait immortelle. « Si je le croyais, pensa-t-elle. Si je pouvais le croire ? » Elle eut un hoquet et sa bouche devint pâteuse.

– Pourquoi est-ce que personne ne chante ? dit-elle... On chante quand on est gai. Vous êtes gais, n'est-ce pas ?

– Nous sommes heureux de votre triomphe, dit Sanier de son air intime et grave.

– Alors chantez.

Sanier sourit, et entonna à mi-voix une chanson américaine.

– Plus fort, dit-elle.

Il n'éleva pas la voix. Elle plaqua la main sur sa bouche et dit avec colère :

– Tais-toi. Moi, je vais chanter.

– Ne fais pas de scandale, dit Roger.

– Ce n'est pas scandaleux de chanter.

Elle attaqua avec éclat :

Les filles de Camaret disent qu'elles sont vierges,

Sa voix ne lui obéissait pas comme elle l'aurait voulu ; elle toussa et reprit :

Les filles de Camaret disent qu'elles sont vierges...
Mais quand elles sont au lit...

Elle eut un hoquet et elle sentit son sang qui se retirait de son visage.

– Excusez-moi, dit-elle d'un ton mondain. Je vais d'abord aller vomir.

Elle marcha vers le fond de la salle en titubant un peu. Ils la regardaient tous, les amis, les inconnus, les garçons, le maître d'hôtel mais elle passait à travers leurs regards aussi facilement qu'un fantôme à travers les murs. Dans la glace des lavabos elle aperçut son visage ; elle était pâle, avec des narines pincées, des plaques de poudre sur les joues.

– Voilà tout ce qui reste de Rosalinde.

Elle se pencha sur la cuvette et vomit :

– Et maintenant ? se dit-elle.

Elle tira la chasse d'eau, essuya sa bouche et s'assit sur le bord du siège. Le sol était dallé, les murs nus ; on aurait dit une salle d'opération, ou une cellule de moine ou de fou. Elle ne voulait pas remonter près d'eux ; ils ne pouvaient rien pour elle, pas même la distraire un soir ; elle resterait plutôt ici, toute la nuit, toute la vie, murée dans la blancheur et dans la solitude, murée, enterrée, oubliée. Elle se leva. Pas un instant elle n'avait cessé de penser à lui, à lui qui n'applaudissait pas, et qui la dévorait de son regard sans âge. « C'est ma chance, ma seule chance. »

Elle prit son manteau au vestiaire et leur cria au passage :

– Je vais prendre l'air.

Elle sortit et fit signe à un taxi.

– Hôtel de La Havane. Rue Saint-André-des-Arts.

Elle ferma les yeux, et pendant quelques instants elle réussit à faire le silence en elle, et puis elle pensa avec lassitude : « C'est une comédie, je n'y crois pas. » Elle hésita. Elle pouvait frapper à la vitre et se faire conduire aux « Mille et une Nuits ». Et puis quoi ? Croire ou ne pas croire ? Quel sens avaient les mots ? Elle avait besoin de lui.

Elle traversa la cour lépreuse et monta l'escalier. Elle frappa. Rien ne répondit. Elle s'assit sur une marche froide. Où était-il en cet instant ? Quelles visions se déposaient en lui pour ne jamais s'éteindre ? Elle mit la tête dans ses mains. « Croire en lui. Croire que cette Rosalinde que j'ai créée est immortelle, et devenir immortelle dans son cœur. »

– Régine ! dit-il.

– Je vous attendais, dit-elle. Je vous ai attendu longtemps.

Elle se leva.

– Emmenez-moi.

– Où ?

– N'importe où ; je veux passer cette nuit avec vous.

Il ouvrit la porte de sa chambre :

– Entrez.

Elle entra. Oui. Pourquoi pas ici entre ces murs craquelés ? Sous son regard, elle était hors de l'espace, hors du temps ; le décor n'avait pas d'importance.

– D'où venez-vous ? dit-elle.

– J'ai marché dans la nuit, dit-il.

Il toucha l'épaule de Régine.

– Et vous m'attendiez ! Vous êtes là.

Elle eut un petit rire.

– Vous ne m'avez pas applaudie, dit-elle.

– J'aurais voulu pleurer, dit-il. Peut-être une autre fois, je pourrai pleurer.

– Fosca, répondez-moi. Cette nuit vous ne devez pas me mentir. Tout est-il vrai ?

– Je ne vous ai jamais menti, dit-il.

– Ce ne sont pas des rêves, vous en êtes sûr ?

– Ai-je l'air d'un fou ?

Il mit les mains sur les épaules de Régine.

– Osez me croire. Osez.

– Ne pouvez-vous pas me donner une preuve ?

– Je peux.

Il s'approcha du lavabo, et lorsqu'il revint vers elle il tenait son rasoir à la main.

– N'ayez pas peur, dit-il.

Avant qu'elle ait pu faire un geste, un flot de sang s'échappait de la gorge de Fosca.

– Fosca ! cria-t-elle.

Il avait vacillé ; il gisait sur le lit les yeux fermés, pâle comme un mort, et le sang coulait de sa gorge ouverte ; il poissait la chemise, les draps du lit. Il s'égouttait sur le carreau, tout le sang de son corps s'échappait par l'entaille profonde dont les lèvres béaient. Régine saisit une serviette, la trempa dans l'eau et l'appliqua contre la plaie. Elle tremblait de tout son corps. Avec épouvante, elle fixait ce visage sans ride, sans jeunesse, qui était peut-être celui d'un cadavre : un peu d'écume perlait au bord de ses lèvres et on aurait dit qu'il ne respirait plus. Elle appela :

– Fosca ! Fosca !

Il entrouvrit les yeux. Il respira profondément :

– N'ayez pas peur.

Doucement il écarta sa main, il repoussa la serviette sanglante. Le sang avait cessé de couler, les bords de l'entaille s'étaient rapprochés. Au-dessus de la chemise cramoisie, il ne restait sur le cou qu'une large cicatrice rose.

– Ce n'est pas possible, dit-elle.

Elle cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer.

– Régine ! dit-il. Régine ! Me croyez-vous ?

Il s'était levé, il l'avait prise dans ses bras, elle sentait contre sa gorge l'humidité gluante de la chemise.

– Je vous crois.

Longtemps elle resta immobile, serrée contre ce corps proche et mystérieux, ce corps vivant où le temps ne s'inscrivait pas. Et puis elle leva les yeux, elle le regarda avec horreur, avec espoir :

– Sauvez-moi, dit-elle. Sauvez-moi de la mort.

– Ah ! dit-il avec passion, c'est à vous de me sauver !

Il prit le visage de Régine entre ses mains ; il la regardait si intensément qu'on eût cru qu'il voulait lui arracher son âme :

– Sauvez-moi de la nuit et de l'indifférence, dit-il. Faites que je vous aime et que vous existiez entre toutes les femmes. Alors le monde retrouvera sa forme. Il y aura des larmes, des sourires, des attentes, des craintes. Je serai un homme vivant.

– Vous êtes un homme vivant, dit-elle en lui tendant sa bouche.

La main de Fosca reposait sur la table vernissée, et Régine la regardait. « Cette main qui m'a caressée, quel âge a-t-elle ? Peut-être que dans cet instant la chair allait tomber brusquement en pourriture, dénudant des os blancs... » Elle leva la tête : « Est-ce que Roger a raison ? Est-ce que je deviens folle ? » La lumière de midi éclairait le bar tranquille où des hommes sans mystère, calés dans des fauteuils de cuir, buvaient des apéritifs. C'était Paris, c'était le XX^e^ siècle. De nouveau Régine fixa la main. Les doigts étaient robustes et fins, avec des ongles un peu trop longs. « Ses ongles poussent, et ses cheveux. » Le regard de Régine remonta vers le cou, un cou lisse, sans trace d'aucune cicatrice : « Il doit y avoir une explication », pensa-t-elle. « Peut-être est-ce vraiment un fakir : il connaît des secrets... » Elle porta un verre d'eau Perrier à ses lèvres. Elle avait une barre dans la tête et la bouche pâteuse : « J'ai besoin d'une douche froide, d'une sieste. Alors, j'y verrai clair. » Elle dit :

– Je vais rentrer.

– Ah ! dit-il. Bien sûr.

Il ajouta avec colère :

– Après le jour, la nuit ; après la nuit, le jour. Il n'y aura jamais d'exception.

Il y eut un silence. Elle prit son sac et il ne dit rien ; elle prit ses gants, il ne disait toujours rien. Elle demanda enfin :

– Quand nous reverrons-nous ?

– Nous reverrons-nous ? dit-il.

Il regardait d'un air absent les cheveux platinés d'une jeune femme. Elle pensa soudain : « D'une minute à l'autre, il peut s'évanouir » et il lui sembla qu'elle tombait vertigineusement dans un gouffre à travers des épaisseurs et des épaisseurs de brouillard ; en touchant le fond de l'abîme, elle allait redevenir un brin d'herbe que l'hiver flétrirait à jamais.

– Vous n'allez pas m'abandonner ? dit-elle avec angoisse.

– Moi ? Mais c'est vous qui partez...

– Je reviendrai, dit-elle. Ne soyez pas fâché. Il faut que je rassure Roger et Annie, ils doivent être inquiets.

Elle posa sa main sur celle de Fosca :

– Je voudrais rester.

– Restez, dit-il.

Elle jeta ses gants sur la table et posa son sac. Elle avait besoin de sentir ce regard sur elle. « Osez me croire... osez. » Que croyait-elle ? Il n'avait pas l'air d'un charlatan ni d'un fou.

– Pourquoi me regardez-vous ainsi ? dit-il. Est-ce que je vous fais peur ?

– Non, dit-elle.

– Est-ce que j'ai l'air différent des autres ?

Elle hésita :

– Pas en ce moment.

– Régine ! dit-il. – Sa voix avait un accent de prière. – Pensez-vous que vous pourrez m'aimer ?

– Laissez-moi un peu de temps, dit-elle.

Elle le dévisagea en silence.

– Je ne connais presque rien de vous. Il faut me parler de vous.

– Ce n'est pas intéressant, dit-il.

– Mais si.

Elle demanda :

– Avez-vous aimé beaucoup de femmes ?

– Quelques-unes.

– Comment étaient-elles ?

– Laissons le passé, Régine, dit-il d'un ton brusque. Si je veux redevenir un homme parmi les hommes, il faut que j'oublie le passé. Ma vie commence ici, aujourd'hui, près de vous.

– Oui, dit-elle. Vous avez raison.

La jeune femme aux cheveux platinés marchait vers la porte du bar ; un monsieur mûr la suivait ; ils allaient déjeuner. La vie quotidienne se poursuivait dans un monde soumis docilement aux lois naturelles. « Que fais-je ici ? » pensa Régine. Elle ne trouvait plus rien à dire à Fosca. Il avait appuyé son menton contre son poing, il réfléchissait d'un air buté.

– Il faut que vous me donniez quelque chose à faire, dit-il.

– Quelque chose à faire ?

– Oui. Tous les hommes normaux ont des choses à faire.

– Qu'est-ce qui vous intéresserait ? dit-elle.

– Vous ne comprenez pas, dit-il. Il faut que vous me disiez ce qui vous intéresse vous, et en quoi je peux vous aider.

– Vous ne pouvez pas m'aider, dit-elle. Vous ne pouvez pas jouer mes rôles à ma place.

– En effet.

Il réfléchit de nouveau.

– Alors je vais prendre un métier.

– C'est une idée, dit Régine. Qu'est-ce que vous savez faire ?

– Peu de choses utiles, dit-il avec un sourire.

– Avez-vous de l'argent ?

– Je n'en ai presque plus.

– Et vous n'avez jamais travaillé ?

– J'ai été ouvrier coloriste.

– Ça ne mène pas loin, dit Régine.

– Oh ! Je n'ai pas besoin d'aller loin.

Il ajouta d'un air déçu :

– J'aurais bien voulu pouvoir faire quelque chose pour vous.

Elle toucha sa main :

– Restez près de moi, Fosca, regardez-moi et n'oubliez rien.

Il sourit :

– C'est facile, dit-il, j'ai une bonne mémoire.

Son visage se rembrunit :

– J'ai trop de mémoire.

Elle serra nerveusement sa main. Il parlait, elle répondait comme si tout avait été vrai : « Si c'est vrai, il se souviendra de moi, toujours. Si c'est vrai, voilà que je suis aimée par un immortel ! » Ses yeux firent le tour du bar. Un monde quotidien, des hommes sans mystère. Mais n'avait-elle pas toujours su qu'elle était différente ? Ne s'était-elle pas toujours sentie étrangère parmi eux, réservée pour un destin qui n'était pas le leur ? Depuis son enfance, il y avait eu un signe sur sa tête. Elle regarda Fosca : « C'est lui. C'est mon destin. Du fond des siècles, il est venu vers moi et il m'emportera dans sa mémoire jusqu'à la fin des siècles. » Son cœur battait très fort. « Si tout est faux ? » Elle examina la main de Fosca, son cou, son visage. Et elle repensa avec colère : « Suis-je pareille à eux ? Est-ce qu'il me faut des preuves sûres ? » Il avait dit : « Osez ! Osez ! » Elle voulait oser. Si c'était une illusion, un délire, il y avait plus de grandeur dans cette folie que dans toute leur sagesse. Elle sourit à Fosca.

– Savez-vous ce que vous devriez faire ? dit-elle. Vous devriez écrire vos mémoires. Ce serait un livre extraordinaire.

– Il y a bien assez de livres, dit-il.

– Mais celui-là serait différent des autres.

– Ils sont tous différents.

Elle se pencha vers lui :

– Vous n'avez jamais été tenté d'écrire ?

Il sourit :

– A l'asile, j'ai écrit. J'ai écrit pendant vingt ans.

– Il faut me montrer.

– J'ai tout déchiré.

– Pourquoi ? C'était peut-être excellent.

Il se mit à rire :

– J'ai écrit pendant vingt ans. Et un jour je me suis aperçu que c'était toujours le même livre.

– Mais maintenant, vous êtes un autre homme, dit-elle. Il faut entreprendre une nouvelle œuvre.

– Un autre homme ?

– Un homme qui m'aime et qui vit dans ce siècle. Essayez de vous remettre à écrire.

Il la regarda et son visage s'éclaira :

– Puisque vous le désirez, je le ferai, dit-il avec ardeur.

Il la regardait et elle pensa : « Il m'aime. Je suis aimée par un immortel. » Elle sourit, mais elle n'avait pas envie de sourire. Elle avait peur. Son regard fit le tour des murs. Elle ne devait plus attendre aucun secours de ce monde qui l'entourait ; elle entrait dans un étrange univers où elle serait toute seule avec cet homme inconnu. Elle pensa : « Maintenant, que va-t-il arriver ? »

– Il est l'heure, dit Régine.

– Quelle heure ?

– L'heure de partir.

A travers la fenêtre de la loge, on voyait tomber des flocons de neige autour de la lanterne d'un réverbère. On devinait les trottoirs feutrés de blanc, le silence. La robe de Rosalinde gisait sur un fauteuil.

– Supposons que le temps se soit arrêté, dit Fosca.

– Là-bas, il coule.

Il se leva. Chaque fois, elle était étonnée de sa haute stature : un homme d'un autre âge.

– Pourquoi faut-il que vous alliez là-bas ? dit-il.

– C'est utile.

– Utile à qui ?

– Utile à ma carrière. Une actrice doit voir beaucoup de gens et se montrer partout, sinon on a vite fait de l'enterrer.

Elle sourit.

– Je veux devenir célèbre. Ne serez-vous pas fier de moi quand je serai célèbre ?

Il dit de sa voix un peu sourde :

– Vous me plaisez ainsi.

Il l'attira à lui et l'embrassa longuement sur la bouche :

– Comme vous êtes belle ce soir !

Il la regardait, et elle avait chaud sous son regard ; il lui était insupportable de penser que ces yeux allaient se détacher d'elle et qu'un grand moment de sa vie sombrerait dans l'indifférence et l'oubli. Elle hésita.

– Vous pouvez m'accompagner si vous voulez, dit-elle.

– Vous savez bien que je veux, dit-il.

Le salon de Florence était rempli de monde. Régine s'arrêta un instant sur le seuil : chaque fois elle éprouvait cette morsure au cœur. Chacune de ces femmes se préférait aux autres, et pour chaque femme il existait au moins un homme qui la préférait à toutes les autres. Comment avoir l'audace d'affirmer : moi seule ai raison de me préférer. Elle se tourna vers Fosca :

– Il y a beaucoup de jolies femmes ici.

– Oui, dit-il.

– Ah ! vous voyez cela ! dit-elle.

– A force de vous regarder, j'ai appris à voir.

– Dites-moi quelle est la plus belle ?

– A quel point de vue ? dit-il.

– La drôle de question.

– Pour préférer, il faut avoir un point de vue.

– Et vous n'en avez pas ?

Il hésita, puis un sourire éclaira son visage :

– Si. Je suis un homme qui vous aime.

– Alors ?

– Alors vous êtes la plus belle. Qui pourrait vous ressembler plus que vous-même ?

Elle le regarda avec un peu de méfiance :

– Vous pensez vraiment que je suis la plus belle ?

– Vous seule existez, dit-il avec ferveur.

Elle s'avança vers Florence ; d'ordinaire elle supportait mal d'être accueillie en invitée dans la maison d'une autre, dans la vie d'une autre ; mais elle sentait Fosca qui marchait derrière elle avec son air gauche et timide, et pour son cœur immortel, elle seule existait. Elle sourit à Florence :

– Je me suis permis d'amener un ami.

– Il est le bienvenu.

Elle fit le tour du salon en serrant des mains. Les amis de Florence ne l'aimaient pas, elle devinait la malveillance dissimulée derrière leurs sourires. Mais ce soir, leurs jugements ne mordaient pas sur elle. « Bientôt ils seront morts et leurs pensées avec eux. Des moucherons. » Elle se sentait invulnérable.

– Vas-tu traîner partout cet homme avec toi ? dit Roger.

Il paraissait très mécontent.

– Il ne voulait pas me quitter, dit-elle avec indifférence.

Elle prit des mains de Sanier une coupe de fruits.

– Florence est ravissante ce soir.

– Oui, dit-il.

Ils avaient fini par se réconcilier et Sanier paraissait plus épris que jamais. Régine les suivit des yeux tandis qu'ils dansaient joue contre joue. Il y avait tout l'amour dans leurs sourires : mais ce n'était qu'un pauvre amour mortel.

– Il faudra que nous causions sérieusement, dit Roger.

– Quand tu voudras.

Elle était légère, elle était libre ; il n'y avait plus d'aigreur dans sa gorge. Elle était un grand chêne dont le front touchait le ciel et les herbes de la prairie s'agitaient en dessous d'elle.

– Je vais vous demander une faveur, dit Sanier.

– Demandez.

– Consentiriez-vous à nous dire quelques poèmes ?

– Tu sais bien qu'elle ne veut jamais, dit Florence.

Le regard de Régine fit le tour du salon. Fosca était adossé à un mur, les bras ballants, il ne la quittait pas des yeux. Elle se leva.

– Si vous voulez, dit-elle. Je vous dirai : *Les Regrets de la Belle Heaulmière.*

Elle s'avança au milieu du salon pendant que le silence se faisait autour d'elle.

– Fosca, murmura-t-elle, écoutez bien. C'est pour vous que je vais dire ces vers.

Il inclina la tête. Il la contemplait avidement avec ces yeux qui avaient regardé face à face tant de femmes célèbres par leur beauté, par leurs talents. Pour lui, tous ces destins épars composaient une seule histoire, et Régine entrait dans cette histoire ; elle pouvait se mesurer avec ses rivales défuntes, avec celles qui n'étaient pas encore nées. « Je triompherai d'elles et j'aurai gagné la partie dans le passé et dans l'avenir. » Ses lèvres bougèrent et chaque inflexion de sa voix se répercutait à travers les siècles des siècles.

– Régine, je voudrais que nous rentrions, dit Roger quand elle fut revenue s'asseoir au milieu des applaudissements.

– Je ne suis pas fatiguée, dit-elle.

– Moi je le suis. S'il te plaît, dit-il.

Son accent implorant et impérieux irrita Régine.

– C'est bien, dit-elle sèchement. Partons.

Dans la rue, ils marchèrent en silence. Elle pensait à Fosca qui était resté planté au milieu du salon et qui regardait d'autres femmes. Elle avait cessé d'exister pour lui et dans l'éternité ; le monde autour d'elle était creux comme un grelot. Elle pensa : « Il faut qu'il soit là, toujours. »

– Excuse-moi, dit Roger en entrant dans le studio, j'avais besoin de te parler.

Un feu de boulets rougeoyait dans la cheminée. Les rideaux étaient tirés, les lampes abritées par des abat-jour de parchemin répandaient une lumière ambrée sur les masques nègres et les bibelots. Et toutes ces choses semblaient attendre un regard pour devenir tout à fait réelles.

– Parle, dit-elle.

– Quand ça finira-t-il ? dit Roger.

– Quoi ?

– Cette histoire de fou.

– Ça ne finira pas, dit-elle.

– Que veux-tu dire ?

Elle le regarda et elle se rappela : « C'est Roger, nous nous aimons, je ne veux pas le faire souffrir. » Mais ces pensées semblaient des souvenirs d'un autre monde.

– J'ai besoin de lui.

Roger s'assit à côté d'elle ; il dit d'une voix persuasive :

– Tu te joues une comédie. Tu sais bien que c'est un malade.

– Tu n'as pas vu cette entaille dans sa gorge, dit Régine.

Roger haussa les épaules :

– Et même s'il était immortel ?

– Dans dix mille ans, quelqu'un se souviendrait encore de moi.

– Il t'oublierait.

– Il dit qu'il a une mémoire implacable, dit Régine.

– Alors tu serais là, épinglée dans ses souvenirs comme un papillon dans une collection.

– Je veux qu'il m'aime comme il n'a jamais aimée, comme il n'aimera jamais.

– Crois-moi, dit Roger, il vaut mieux être aimée par quelqu'un de mortel mais qui n'aime que toi.

Sa voix tremblait.

– Tu es seule dans mon cœur. Pourquoi mon amour ne te suffit-il pas ?

Elle regarda au fond des yeux de Roger sa toute petite image, avec la toque de fourrure sur ses cheveux blonds : « Rien de plus que mon reflet dans un miroir. »

– Rien ne me suffit, dit-elle.

– Enfin, tu n'aimes pas cet homme ? dit Roger.

Il la regardait anxieusement. Le coin de sa bouche tremblait et il avait de la peine à parler : il souffrait. Une petite souffrance triste qui palpitait très loin, au fond d'un brouillard. « Il m'aura aimée, il aura souffert, et il sera mort : une vie parmi d'autres. » Elle sut que depuis l'instant où elle avait quitté sa loge, sa décision était prise.

– Je veux vivre avec lui, dit-elle.

CHAPITRE III

Un instant, Régine resta immobile sur le seuil de la chambre ; elle embrassa d'un coup d'œil les rideaux rouges, les poutres du plafond, le lit étroit, les meubles de bois sombre, les livres rangés sur les rayons ; puis elle referma la porte et s'avança au milieu du studio.

– Je me demande si Fosca se plaira dans cette chambre, dit-elle.

Annie haussa les épaules.

– A quoi bon se donner tant de mal pour un homme qui regarde les gens comme s'ils étaient des nuages ! Il n'y verra goutte.

– Justement. Il faut lui apprendre à voir, dit Régine.

Annie frottait avec un pan de son tablier un verre à porto qu'elle posa sur le guéridon.

– Est-ce qu'il y verrait moins bien si vous lui aviez acheté des meubles de bois blanc ?

– Tu ne comprends rien, dit Régine.

– Je comprends très bien, dit Annie. Quand vous aurez payé l'ébéniste et les peintres, il ne vous restera plus un sou. Et après ça ce n'est pas avec les quatre vieilles pièces d'or qu'il a en poche que vous le ferez vivre.

– Ah ! ne recommence pas, dit Régine.

– Vous ne supposez pas qu'il sera capable de gagner de l'argent, n'est-ce pas ?

– Si tu as peur de mourir de faim, tu peux chercher du travail et me quitter, dit Régine.

– Comme vous êtes méchante ! dit Annie.

Régine haussa les épaules sans répondre ; elle avait fait ses calculs ; en se restreignant un peu, il serait possible de vivre à trois. Mais elle se sentait un peu angoissée elle aussi. Jour et nuit, il sera là.

– Mets le porto dans la carafe, dit-elle. Le vieux porto.

– Il n'en reste qu'une bouteille, dit Annie.

– Alors ?

– Alors, qu'est-ce que vous offrirez à M. Dulac et à M. Laforêt ?

– Mets le vieux porto dans la carafe, dit Régine avec impatience.

Elle tressaillit. Avant qu'il eût sonné, elle avait reconnu son pas dans l'escalier. Elle marcha vers la porte. Il était là avec son chapeau mou et sa gabardine, il tenait une petite valise à la main, et comme chaque fois qu'elle rencontrait son regard, elle pensa : « Qui voit-il ? »

– Entrez, dit-elle.

Elle le prit par la main et le conduisit au milieu de la pièce :

– Aimerez-vous vivre ici ?

– Avec vous, je me plairais n'importe où, dit-il.

Il souriait d'un air béat et un peu stupide. Elle lui prit sa valise des mains.

– Mais ici ce n'est pas n'importe où, dit-elle.

Il y eut un petit silence et elle ajouta :

– Otez votre manteau, asseyez-vous, vous n'êtes pas en visite.

Il ôta son manteau mais il resta debout. Il regardait autour de lui avec une bonne volonté appliquée :

– C'est vous qui avez meublé cette pièce ?

– Bien sûr.

– Vous avez choisi ces fauteuils, ces bibelots ?

– Mais oui.

Il tourna lentement sur lui-même :

– Chacune de ces choses vous a parlé, dit-il. Et vous les avez rassemblées pour qu'elles racontent votre histoire.

– Et c'est moi qui ai acheté ces olives et ces crevettes, dit Régine avec un peu d'impatience. J'ai fait ces chips avec mes propres mains : venez les goûter.

– Avez-vous faim quelquefois ? dit Annie.

– Mais oui. Depuis que j'ai recommencé à manger, j'ai faim.

Il sourit.

– J'ai faim à heures fixes, trois fois par jour.

Il s'assit et prit une olive dans le ravier. Régine versa un peu de porto dans un verre.

– Ce n'est pas le vieux porto, dit-elle.

– Non, dit Annie.

Régine saisit le verre et le vida dans la cheminée ; elle marcha vers le placard et sortit une bouteille poussiéreuse.

– Est-ce que vous savez reconnaître un vieux porto d'un porto d'épicier ? dit Annie.

– Je ne sais pas, dit Fosca d'un ton d'excuse.

– Ah ! vous voyez ! dit Annie.

Régine inclina lentement la vieille bouteille et remplit le verre de Fosca : « Buvez », dit-elle.

Elle regarda Annie avec mépris :

– Comme tu es avare ! Je hais l'avarice !

– Oui ? dit Fosca. Pourquoi ?

– Pourquoi ? dit Régine.

Elle eut un petit rire.

– Seriez-vous avare ?

– Je l'ai été.

– Je ne suis pas avare, dit Annie d'un air blessé. Mais je trouve que c'est malheureux de gaspiller les choses.

Fosca sourit à Annie :

– Je me rappelle, dit-il. La joie de sentir chaque chose à sa place, chaque seconde, chaque geste à sa place. Les sacs de blé étaient rangés dans les greniers : comme le moindre grain pesait lourd !

Annie écoutait d'un air bête et flatté et le sang monta aux joues de Régine.

– Je comprends l'âpreté, dit-elle, mais pas l'avarice. On peut désirer passionnément les choses, mais dès qu'on les possède on doit en être détaché.

– Oh ! mais vous n'êtes pas détachée du tout, dit Annie.

– Moi, dit Régine. Regarde donc !

Elle prit la vieille bouteille de porto et la renversa dans la cheminée.

Annie ricana :

– Bien sûr ! Du porto ! dit-elle. Mais le jour où j'ai cassé un de vos affreux masques, qu'est-ce que vous m'avez passé !

Fosca les regardait toutes les deux avec un air intéressé.

– Parce que c'était toi qui l'avais cassé ! dit Régine.

Sa voix tremblait de colère.

– Mais je peux tous les mettre en morceaux, tout de suite.

Elle saisit un des masques pendus au mur. Fosca s'était levé ; il s'approcha et prit doucement son poignet :

– A quoi bon ? dit-il.

Il sourit.

– J'ai connu cela aussi : la passion de détruire.

Régine respira profondément et composa son visage :

– Ainsi selon vous, qu'on soit ceci, qu'on soit cela, ce n'est ni mieux ni plus mal ? Si j'étais avare ou lâche, je vous plairais tout autant ?

– Vous me plaisez telle que vous êtes.

Il sourit avec gentillesse, mais la gorge de Régine était serrée. N'attachait-il pas de valeur aux vertus dont elle tirait tant d'orgueil ? Elle se leva brusquement :

– Venez voir votre chambre.

Fosca la suivit. Il examina la chambre en silence ; son visage n'exprimait rien. Régine désigna la table où s'étalait une rame de papier blanc :

– Voilà où vous travaillerez, dit-elle.

– A quoi travaillerai-je ?

– N'avons-nous pas convenu que vous deviez recommencer d'écrire ?

– Avons-nous convenu cela ? dit-il gaiement.

Il caressa le buvard rouge, le papier vierge.

– J'ai aimé écrire. Cela m'aidera à passer le temps pendant que je vous

attendrai.

– Il ne faut pas écrire seulement pour passer le temps.

– Non ?

– Vous m'avez demandé un jour de vous donner quelque chose à faire, à faire pour moi.

Elle le regarda avec ardeur.

– Essayez d'écrire une belle pièce que je jouerai.

Il toucha le papier d'un air perplexe :

– Une pièce que vous jouerez ?

– Qui sait ? Vous ferez peut-être un chef-d'œuvre. Et alors ce sera la gloire pour vous et pour moi.

– Est-ce si important pour vous, la gloire ?

– Rien d'autre ne compte, dit-elle.

Il la regarda et la prit brusquement dans ses bras :

– Pourquoi ne serais-je pas capable de faire ce qu'ont fait des hommes mortels ? dit-il avec une espèce de colère. Je vous aiderai. Je veux vous aider.

Il la serrait contre lui avec fureur. Il y avait de l'amour dans ses yeux, et quelque chose aussi qui ressemblait à de la pitié.

Régine se faufila à travers la foule qui jacassait dans le hall du théâtre.

– Nous sommes invités à aller boire le champagne avec Florence, mais vous n'y tenez pas, n'est-ce pas ?

– Je n'y tiens pas.

– Moi non plus.

Elle portait un tailleur neuf, elle se sentait en beauté, mais elle n'avait pas envie de parader devant des hommes d'un jour.

– Qu'avez-vous pensé de Florence ? dit-elle anxieusement.

– Je n'ai rien senti, dit Fosca.

Elle sourit :

– N'est-ce pas ? Elle ne touche pas.

Au sortir de la salle calfeutrée, elle respirait avec délice l'air tiède de la rue ; c'était un beau jour de février qui sentait déjà le printemps.

– J'ai soif.

– Moi aussi, dit Fosca. Où irons-nous ?

Elle réfléchit ; elle lui avait montré le petit bar de Montmartre où elle avait connu Annie, et le café des boulevards où elle dévorait un sandwich avant les cours de Berthier, et ce coin de Montparnasse où elle vivait au temps où elle avait joué son premier rôle. Elle pensa au restaurant des quais qu'elle avait découvert peu de jours après son arrivée à Paris.

– Je connais un endroit charmant du côté de Bercy.

– Allons-y, dit-il.

Il était toujours docile. Elle héla un taxi et il passa son bras autour de ses épaules. Il avait l'air jeune dans le complet bien coupé qu'elle avait choisi pour

lui ; il ne paraissait pas déguisé : un homme pareil à tous les hommes. A présent, il mangeait, il buvait, il dormait, il faisait l'amour, il regardait et il écoutait comme un homme. Il y avait seulement par instants une inquiétante petite lueur au fond de ses yeux. Le taxi s'arrêta et elle demanda :

– Etiez-vous déjà venu ici ?

– Peut-être, dit-il. Tout est si différent. Ici autrefois, ce n'était pas encore Paris.

Ils entrèrent dans une espèce de chalet et s'assirent sur une étroite terrasse de bois qui dominait la berge. Une péniche était arrêtée au bord du fleuve, une femme lavait du linge et un chien aboyait. On apercevait de l'autre côté de l'eau des maisons basses aux façades vertes, jaunes et rouges ; au loin, des ponts et de hautes cheminées.

– C'est un bon endroit, n'est-ce pas ? dit Régine.

– Oui, dit Fosca. J'aime les fleuves.

– Je suis souvent venue ici, dit-elle. Je m'asseyais à cette table ; j'étudiais des rôles en rêvant de les jouer un jour. Je buvais de la limonade, le vin coûtait cher et j'étais pauvre.

Elle s'interrompit :

– Fosca, vous m'écoutez ?

On n'était jamais tout à fait sûr qu'il entendait.

– Mais oui, dit-il. Vous étiez pauvre, vous buviez de la limonade.

Il resta un instant, la bouche entrouverte, comme frappé par une idée impérieuse.

– Est-ce que vous êtes riche, maintenant ?

– Je le deviendrai, dit-elle.

– Vous n'êtes pas riche et je vous coûte de l'argent. Il faut que vous me trouviez vite un métier.

– Ce n'est pas pressé.

Elle lui sourit. Elle ne voulait pas l'envoyer passer des heures dans un bureau ou dans une usine, elle avait besoin de le garder à côté d'elle et de partager avec lui tous les instants de sa vie. Il était là, il contemplait l'eau, la péniche, les maisons basses ; et toutes ces choses que Régine avait tant aimées entraient avec elle dans l'éternité.

– Mais j'aimerais avoir un métier, dit-il avec insistance.

– Essayez d'abord d'écrire cette pièce que vous m'avez promise, dit-elle. Y avez-vous pensé ?

– Mais oui.

– Avez-vous une idée ?

– J'ai beaucoup d'idées.

– J'en étais sûre ! dit-elle gaiement.

Elle appela d'un signe le patron qui s'était planté dans l'embrasure de la porte.

– Une bouteille de champagne.

Elle se retourna vers Fosca :

– Vous verrez, à nous deux nous ferons de grandes choses.

Le visage de Fosca s'assombrit ; il semblait se rappeler un souvenir désagréable.

– Beaucoup de gens m'ont dit cela.

– Mais moi je ne suis pas comme les autres, dit-elle avec ardeur.

– C'est vrai, dit-il très vite. Vous n'êtes pas comme les autres.

Régine remplit les verres :

– A nos projets ! dit-elle.

– A nos projets.

Elle but, tout en le dévisageant avec un peu d'inquiétude. C'était impossible de jamais savoir exactement ce qu'il pensait.

– Fosca, si vous ne m'aviez pas rencontrée, qu'auriez-vous fait de vous ?

– J'aurais peut-être réussi à me rendormir. Mais c'est peu probable. Il faut une chance exceptionnelle.

– Une chance ? dit-elle avec reproche. Regrettez-vous d'être redevenu vivant ?

– Non, dit-il.

– C'est beau d'être vivant.

– C'est beau.

Ils se sourirent. Des cris d'enfant montaient de la péniche ; dans une autre péniche, ou dans une des petites maisons coloriées, quelqu'un jouait de la guitare. Le soir tombait mais un peu de soleil s'accrochait encore aux verres pleins de vin clair. Fosca prit la main que Régine avait posée sur la table.

– Régine, dit-il. Ce soir, je me sens heureux.

– Seulement ce soir ? dit-elle.

– Ah ! vous ne pouvez pas savoir combien c'est neuf pour moi ! J'avais retrouvé l'attente, l'ennui, le désir. Mais jamais encore cette illusion de plénitude.

– N'est-ce qu'une illusion ? dit-elle.

– Peu importe ! Je veux y croire.

Il se pencha sur elle, et sous ses lèvres immortelles, elle sentit se gonfler ses lèvres : ses lèvres d'enfant orgueilleuse, de jeune fille solitaire, de femme comblée ; et ce baiser se gravait dans le cœur de Fosca avec l'image de toutes ces choses qu'elle aimait. C'est un homme avec des mains et des yeux, mon compagnon, mon amant : et cependant il est immortel comme un dieu. Le soleil baissait dans le ciel : pour lui et pour moi, le même soleil. Il y avait une odeur d'eau qui montait du fleuve, au loin la guitare chantait et soudain, ni la gloire, ni la mort, plus rien n'avait d'importance sauf la violence de cet instant.

– Fosca, dit-elle, vous m'aimez ?

– Je vous aime.

– Vous vous rappellerez cet instant ?

– Oui, Régine, je me rappellerai.

– Toujours ?

Il serra sa main plus fort.

– Dites : toujours.

– Cet instant existe, dit-il, il est à nous. Ne pensons à rien d'autre.

Régine tourna sur la droite. Ce n'était pas tout à fait son chemin, mais elle aimait cette ruelle aux ruisseaux noirs dont des traverses de bois étayaient les murs ; elle aimait cette nuit de printemps tiède et mouillée et la grosse lune jaune qui riait dans le ciel. Annie était couchée, elle attendait le baiser de Régine pour s'endormir ; Fosca écrivait ; de temps à autre, ils consultaient la pendule ; ils pensaient que Régine aurait dû être rentrée du théâtre ; mais elle voulait se promener encore un peu dans ces rues qu'elle aimait et où un jour elle ne se promènerait plus.

Elle tourna encore sur la droite. Il y avait tant d'hommes, tant de femmes, qui avaient respiré avec cette même ferveur la douceur des nuits de printemps et pour qui maintenant le monde était éteint ! N'existait-il vraiment aucun recours contre leur mort ? Ne pouvait-on pas les ressusciter pour une heure ? J'ai oublié mon nom, mon passé, ma figure : il n'y a que le ciel, le vent humide, et cette amertume incertaine dans la tendresse du soir ; ce n'est ni moi, ni eux ; c'est eux autant que moi.

Régine tourna sur la gauche. C'est moi. La même lune au ciel ; mais en chaque cœur singulière, sans partage. Fosca marchera dans les rues en pensant à moi : ce ne sera pas moi. Ah ! pourquoi ne peut-on pas briser cette transparente et dure coquille qui nous enferme chacun seul avec soi ? Une seule lune dans un seul cœur : lequel ? Celui de Fosca ou le mien ? Je ne serais plus moi. Pour tout gagner il faudrait tout perdre. Qui a fait cette loi ?

Elle franchit la porte cochère et traversa la cour du vieil immeuble. La fenêtre d'Annie brillait, toutes les autres étaient éteintes. Est-ce que Fosca dort déjà ? Elle monta vivement l'escalier et tourna sans bruit la clef dans la serrure. Derrière la porte d'Annie, on entendait des rires : son rire et celui de Fosca. Le sang monta aux joues de Régine et des griffes se plantèrent dans sa gorge : depuis longtemps elle n'avait pas senti cette déchirure. Elle s'approcha à pas feutrés.

– Et tous les soirs, disait Annie, j'allais m'asseoir au poulailler. Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'elle jouait pour d'autres et que je ne la voyais pas.

Régine haussa les épaules : « La voilà qui fait ses embarras », pensa-t-elle avec irritation. Elle frappa, poussa la porte. Annie et Fosca étaient assis devant une assiette de crêpes et des verres de vin blanc ; Annie avait mis sa robe d'intérieur cassis et ses pendants d'oreilles, ses joues étaient rouges d'animation. « C'est une parodie », pensa Régine avec un sursaut de colère. Elle dit d'une voix glacée :

– Vous voilà bien gais.

– Regardez comme nous avons fait de belles crêpes, Reinette, dit Annie. Il est adroit, vous savez ; il les a retournées sans en manquer une seule.

Elle tendit l'assiette à Régine en souriant :

– Elles sont toutes chaudes.

– Merci, je n'ai pas faim, dit Régine.

Elle les regardait avec haine. Il n'y a donc aucun moyen de les empêcher d'exister sans moi ? Comment osent-ils ? « C'est une insolence » pensa-t-elle. Il y avait des moments où l'on se tenait fièrement au sommet d'une montagne solitaire, on embrassait d'un coup d'œil une terre unie, sans relief, dont les lignes et les couleurs composaient un seul paysage. Et à d'autres moments, on était en bas et on s'apercevait que chaque morceau du sol existait pour son propre compte avec ses creux, ses bosses et ses belvédères. Annie racontant ses souvenirs à Fosca, et il écoute !

– De quoi parliez-vous ?

– Je racontais à Fosca comment j'ai fait votre connaissance.

– Encore ? dit Régine.

Elle but une gorgée de vin. Les crêpes semblaient toutes chaudes et appétissantes, elle avait envie d'en manger et cela accrut sa colère :

– C'est son récit de Théramène. Il faut qu'elle le débite à tous mes amis. Par ailleurs, c'est une histoire qui n'a rien de merveilleux. Annie est une romanesque ; il ne faut pas croire tout ce qu'elle invente.

Les larmes montaient aux yeux d'Annie. Mais Régine fit semblant de ne pas s'en apercevoir, elle pensa avec satisfaction : « Je vais te faire pleurer pour de bon. »

– Je suis rentrée à pied, dit-elle d'un ton désinvolte. Il faisait si beau ! Savez-vous ce que j'ai décidé, Fosca ? Entre deux représentations de *Rosalinde* nous irons faire un tour à la campagne.

– C'est une bonne idée, dit Fosca.

Il mangeait une crêpe après l'autre d'un air placide.

– Vous m'emmènerez ? dit Annie.

C'était la question que Régine attendait.

– Non, dit-elle. Je veux passer quelques jours seule avec Fosca. Moi aussi, j'ai des histoires à lui raconter.

– Pourquoi ? dit Annie. Je ne vous gênerais pas. Autrefois, je vous accompagnais partout et vous disiez que je ne vous gênais jamais.

– Autrefois, peut-être, dit Régine.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ? dit Annie en éclatant en sanglots. Pourquoi êtes-vous si dure avec moi ? Pourquoi me punissez-vous ?

– Ne parle pas comme une enfant, dit Régine. Tu es trop vieille et ce n'est plus gracieux. Je ne te punis pas. Je n'ai pas envie de t'emmener, c'est tout.

– Mauvaise ! dit Annie. Mauvaise !

– Ce n'est pas en pleurant que tu me feras changer d'avis. Tu deviens horriblement laide quand tu pleures.

Régine jeta un coup d'œil de regret sur les crêpes et bâilla :

– Je vais dormir.

– Mauvaise ! Mauvaise !

Annie s'était écroulée sur la table et sanglotait.

Régine entra dans sa chambre, elle ôta son manteau et commença à dénouer ses cheveux : « Il reste avec elle ! Il la console ! » pensa-t-elle. Elle aurait voulu écraser Annie à coups de talons.

Elle était déjà installée dans son lit quand il frappa : « Entrez. »

Fosca s'avança en souriant.

– Il ne fallait pas tant vous presser, dit-elle. Avez-vous au moins eu le temps de manger toutes les crêpes ?

– Pardonnez-moi, dit Fosca. Je ne pouvais pas abandonner Annie, elle était si désespérée.

– Elle a la larme facile.

Régine rit.

– Bien entendu, elle vous a tout raconté : comme elle tenait la caisse du petit bar du théâtre, et mon apparition en gitane avec un emplâtre sur l'œil.

Fosca s'assit au pied du lit :

– Il ne faut pas lui en vouloir, dit-il. Elle aussi, elle essaie d'exister.

– Elle aussi ?

– Nous essayons tous, dit-il.

Et pendant un moment, elle retrouva dans ses yeux ce regard qui lui avait fait si grand-peur dans le jardin de l'hôtel.

– Vous me blâmez ? dit-elle.

– Je ne vous blâme jamais.

– Vous trouvez que je suis méchante.

Elle regarda Fosca avec défi.

– C'est vrai. Je n'aime pas le bonheur des autres, et il me plaît de leur faire sentir mon pouvoir. Annie ne me gênerait pas ; c'est par méchanceté que je ne l'emmènerai pas.

– Je comprends, dit-il gentiment.

Elle aurait préféré qu'il la regardât avec horreur, comme Roger.

– Pourtant vous êtes bon, dit-elle.

Il haussa les épaules d'un air incertain et elle lui jeta un rapide coup d'œil. Que pouvait-on dire de lui ? Ni avare, ni généreux, ni courageux, ni craintif, ni méchant, ni bon ; devant lui tous ces mots perdaient leur sens. Ça semblait même extraordinaire que ses cheveux et ses yeux eussent une couleur.

– Passer une soirée à faire sauter des crêpes avec Annie, dit-elle, c'est indigne de vous.

Il sourit :

– Les crêpes étaient bonnes.

– Vous avez mieux à faire.

– Quoi donc ?

– Vous n'avez pas encore écrit la première scène de ma pièce.

– Ah ! je n'étais pas inspiré ce soir, dit-il.

– Vous pourriez lire : tous ces livres que j'ai choisis pour vous...

– Ils racontent toujours la même histoire, dit-il.

Elle le regarda avec inquiétude :

– Fosca ! Vous n'allez pas vous rendormir !

– Non ! dit-il. Non.

– Vous m'avez promis de m'aider. Vous m'avez dit : ce que peut faire un homme mortel, je suis capable de le faire.

– Ah ! c'est toute la question ! dit-il.

Régine sauta du taxi et monta rapidement l'escalier ; c'était la première fois que Fosca manquait un rendez-vous. Elle ouvrit la porte et elle resta clouée sur le seuil du studio. Juché en haut d'une échelle, Fosca était en train de laver les carreaux en chantonnant.

– Fosca !

Il sourit.

– J'ai lavé tous les carreaux, dit-il.

– Qu'est-ce qui vous prend ?

– Vous avez dit ce matin à Annie qu'il fallait laver les carreaux.

Un torchon à la main, il descendait les échelons.

– Ce n'est pas bien fait ?

– Vous deviez me retrouver à quatre heures dans le hall de la salle Pleyel. Avez-vous oublié ?

– Oui. J'ai oublié ! dit-il d'un ton confus.

Il tordit son torchon au-dessus d'un seau.

– Je travaillais si bien : j'avais tout oublié.

– Maintenant, le concert est manqué, dit Régine avec irritation.

– Il y en aura d'autres, dit Fosca.

Elle haussa les épaules :

– C'est celui-là que je voulais entendre.

– Justement celui-là ?

– Justement.

Elle ajouta :

– Allez vous habiller. Vous ne pouvez pas rester dans cette tenue.

– J'aurais voulu nettoyer aussi les plafonds qui ne sont pas très propres.

– Qu'est-ce que c'est que cette lubie ? dit Régine.

– C'est pour vous rendre service.

– Je n'ai pas besoin de ces services-là.

Fosca marcha docilement vers sa chambre et Régine alluma une cigarette : « Il m'a oubliée, pensa-t-elle ; il n'y avait que moi qui existais pour lui et voilà qu'il m'oublie ; a-t-il changé si vite ? Qu'y a-t-il dans sa tête ? » Elle marchait de long en large et elle se sentait inquiète. Quand Fosca rentra dans le studio, elle demanda en riant :

– Ça vous amuse donc de faire le ménage ?

– Oui. A l'asile, quand on me faisait balayer les dortoirs, j'étais très heureux.

– Mais pourquoi ?

– Ça occupe.

– Il y a d'autres occupations, dit-elle.

Il regardait le plafond avec un air de regret. Il dit :

– Ce qu'il faudrait, c'est que vous me trouviez un métier.

Régine tressaillit :

– Est-ce que vous vous ennuyez tant ?

– Il faut qu'on me donne des choses à faire.

– Je vous en ai proposé...

– Je voudrais un travail qui ne m'oblige pas à penser.

Son regard caressa les carreaux transparents.

– Vous ne voulez pourtant pas devenir laveur de carreaux ? dit-elle.

– Pourquoi pas ?

Elle fit quelques pas à travers la pièce en silence. Pourquoi non, en effet ? Qu'avait-il à faire de lui-même ?

– Si vous aviez un métier, nous serions séparés tout le jour.

– C'est comme ça que les gens vivent, dit-il. Ils sont séparés et ils se retrouvent.

– Mais nous ne sommes pas comme les autres, dit-elle.

Le visage de Fosca se rembrunit.

– Vous avez raison, dit-il. J'aurai beau faire, je ne serai pas comme les autres.

Régine le regarda avec malaise. Elle l'aimait parce qu'il était immortel ; et il l'aimait dans l'espoir de redevenir pareil à un mortel. « Nous ne serons jamais un couple. »

– Vous n'essayez pas de vous intéresser à votre temps, dit-elle. Lisez, allez voir des tableaux, accompagnez-moi au concert.

– Ça ne sert à rien, dit-il.

Elle mit les mains sur ses épaules :

– Est-ce que je ne vous suffis plus ?

– Je ne peux pas vivre à votre place.

– Vous me regardiez, vous disiez que c'était assez...

– Quand on est vivant, on ne se contente pas de regarder.

Elle hésita :

– Eh bien ! faites des études et vous pourrez prendre un métier intéressant, dit-elle. Devenez ingénieur ou médecin.

– Non. C'est trop long.

– Trop long ? Est-ce que le temps vous manque ?

– Il me faut quelque chose à faire, tout de suite, dit-il. Il ne faut pas qu'on m'oblige à m'interroger.

Il regarda Régine d'un air de prière :

– Dites-moi d'éplucher des pommes de terre ou de laver des draps...

– Non, dit-elle.

– Pourquoi ?

– Ce serait une manière de vous rendormir, et je veux que vous restiez éveillé, dit-elle.

Elle le prit par la main.

– Venez vous promener avec moi.

Il la suivit docilement, mais sur le seuil de la porte il s'arrêta un instant.

– Le plafond avait pourtant besoin d'être nettoyé, dit-il avec regret.

– Nous voilà arrivés, dit Régine.

– Déjà ? dit Fosca.

– Mais oui. Ça va vite, un train ; plus vite qu'une diligence.

– Je voudrais bien savoir ce que les hommes font de tout ce temps qu'ils gagnent, dit-il.

– Avouez qu'ils ont inventé bien des choses depuis cent ans.

– Oh ! ils inventent toujours les mêmes choses.

Il avait l'air maussade. Depuis quelque temps il était souvent maussade. En silence ils descendirent sur le quai, franchirent le portillon de la petite gare et s'engagèrent sur la route. Fosca marchait la tête baissée en poussant un caillou du pied. Régine prit son bras.

– Regardez, dit-elle. C'est dans ce coin que j'ai passé mon enfance, et je l'aime. Regardez bien.

Des iris fleurissaient sur les toits de chaume ; des roses grimpaient contre les murs des maisons basses ; dans les enclos ceints de barrières de bois, des poules picoraient sous des pommiers en fleur. Dans le cœur de Régine, le passé se gonflait comme un bouquet qui reprend vie : les plumes du paon, les chapelets de glycines, l'odeur des phlox dans le jardin au clair de lune et les larmes passionnées : je serai belle, je serai célèbre. En bas de la côte, au fond des champs de blé vert, il y avait un village dont les toits d'ardoise brillaient au soleil autour d'une petite église ; les cloches sonnaient. Un cheval montait la côte, traînant un tombereau, et un paysan marchait à côté de lui, un fouet à la main.

– Rien n'a changé, dit Régine. Quelle paix ! Vous voyez, Fosca, pour moi, c'est cela l'éternité : ces maisons calmes, le bruit de ces cloches qui sonneront jusqu'à la fin du monde, ce vieux cheval qui monte la côte comme son grand-père la montait dans mon enfance.

Fosca secoua la tête.

– Non... Ce n'est pas l'éternité.

– Pourquoi ?

– Il n'y aura pas toujours des villages, ni des tombereaux, ni des vieux chevaux.

– C'est vrai, dit-elle, saisie.

Elle embrassa du regard le paysage immobile sous le ciel bleu, immobile comme un tableau, comme un poème :

– Qu'y aura-t-il à la place ?

– Peut-être une grande exploitation agricole avec des tracteurs et des champs

géométriques ; peut-être une ville neuve, des chantiers, des usines.

– Des usines...

C'était impossible à imaginer. Une seule chose était sûre : c'est que cette campagne, plus vieille qu'aucun souvenir, disparaîtrait un jour. Le cœur de Régine se serra. Une éternité immobile, elle aurait pu en avoir sa part, mais soudain le monde n'était plus qu'un défilé de visions fugaces, et ses mains étaient vides. Elle regarda Fosca. Qui pouvait avoir les mains plus vides que lui ?

– Je crois que je commence à comprendre, dit-elle.

– Quoi donc ?

– La malédiction.

Ils marchaient côte à côte, mais chacun était seul : « Comment faire pour lui apprendre à voir ce monde avec mes yeux ?... » Elle n'avait pas imaginé que ce serait si difficile ; au lieu de se rapprocher d'elle, il lui semblait que de jour en jour il s'éloignait. Elle désigna sur la droite une avenue ombragée de grands chênes :

– C'est là.

Avec émotion, elle reconnaissait les prairies en fleurs, les fils barbelés sous lesquels elle se glissait à plat ventre, la pêcherie aux eaux moussues ; tout était là, si proche : son enfance, le départ pour Paris, le retour ébloui. Lentement elle fit le tour du parc qu'enfermaient des palissades blanches. La petite porte était barricadée, la grille fermée. Elle sauta par-dessus la barrière : « Une seule enfance, une seule vie, ma vie. » Pour elle, le temps s'arrêterait un jour, il était arrêté déjà, il se brisait contre le mur impénétrable de la mort : la vie de Régine était un grand lac où le monde se reflétait en pures images immobiles. A jamais le hêtre rouge frémissait dans le vent, les phlox exhalaient leur odeur sucrée, l'eau de la rivière murmurait, et, dans le bruissement des feuilles, dans le bleu des grands cèdres, dans le parfum des fleurs, l'univers était tout entier captif.

Il était temps encore. Il fallait crier à Fosca : « Laissez-moi seule. Seule avec mes souvenirs et mon bref destin, résignée à être moi-même et à mourir un jour. » Un instant, elle demeura immobile en face de la maison aux volets clos : seule, mortelle et éternelle. Et puis elle tourna les yeux vers lui. Il était appuyé à la barrière blanche, il regardait le hêtre et les cèdres, de ce regard qui ne s'éteindrait jamais, et de nouveau le temps fuyait à l'infini, les pures images se brouillaient. Régine était emportée par le torrent, aucune halte n'était possible ; tout ce qu'on pouvait souhaiter, c'était de surnager encore un peu de temps avant de se changer en écume.

– Venez, dit-elle.

Il enjamba les traverses de bois et elle posa sa main sur son bras.

– C'est ici que je suis née, dit-elle. J'habitais cette chambre au-dessus du massif de laurier. Dans mon sommeil, j'entendais couler l'eau de la fontaine ; l'odeur des magnolias entrait par la fenêtre.

Ils s'assirent sur une marche du perron ; la pierre était chaude et des insectes bourdonnaient. Et tandis que Régine parlait, le parc se peuplait de fantômes.

Une petite fille se promenait à travers les allées sablées dans une longue robe à traîne ; une grande fille trop maigre déclamait les imprécations de Camille à l'ombre du saule pleureur. Le soleil descendait dans le ciel, et Régine continuait à parler, avide de ressusciter un instant les petites mortes transparentes en qui avait battu son propre cœur.

Quand elle se tut le soir tombait. Elle se tourna vers Fosca :

– Fosca, m'avez-vous écoutée ?

– Bien sûr.

– Vous vous rappelez tout ?

Il haussa les épaules :

– C'est une histoire que j'ai entendue tant de fois.

Elle se leva dans un sursaut :

– Non, dit-elle. Non. Ce n'est pas la même.

– La même, la seule.

– Ce n'est pas vrai.

– Toujours le même effort, le même échec, dit-il avec lassitude. Toujours ils recommencent l'un après l'autre. Et moi je recommence, comme les autres. Ça ne s'arrêtera jamais.

– Mais moi je suis différente, dit-elle. Si je n'étais pas différente, pourquoi m'aimeriez-vous ? Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-il.

– Et je suis unique pour vous.

– Oui, dit-il encore. Une femme unique comme toutes les femmes.

– Mais je suis moi, Fosca ! Ne me voyez-vous plus ?

– Je vous vois. Vous êtes blonde, généreuse et ambitieuse, vous avez horreur de la mort.

Il hocha la tête.

– Pauvre Régine !

– Ne me plaignez pas ! dit-elle. Je vous défends de me plaindre.

Elle partit en courant.

– Il faut que je m'en aille, dit Régine.

Elle regardait avec lassitude la porte du bar. Derrière la porte il y avait une rue qui filait vers la Seine et de l'autre côté de l'eau, le studio, et Fosca assis devant sa table et qui n'écrivait pas. Il dirait : « Vous avez bien répété ? » Elle répondrait : « Oui », et le silence se refermerait. Elle tendit la main à Florence.

– Au revoir.

– Prenez encore un porto, dit Sanier. Vous avez bien le temps.

– Le temps, dit-elle. Oui, j'ai tout le temps.

Fosca ne surveillait pas les pendules.

– Je regrette que la répétition ait été si mauvaise, dit-elle.

– Oh ! c'est merveilleux de vous voir travailler, dit Florence.

– Vous avez eu des trouvailles étonnantes, dit Sanier.

Ils parlaient avec des voix douces, ils poussaient vers elle l'assiette de sandwiches, ils lui offraient des cigarettes avec des gestes feutrés, et leurs yeux étaient pleins de sollicitude. « Ils n'ont pas de rancune », pensa-t-elle. Mais elle ne sentait pas dans son cœur le joyeux crépitement du mépris ; elle ne pouvait plus mépriser personne.

– C'est vraiment décidé ? Vous partez vendredi ? demanda-t-elle.

– Oui. Heureusement, dit Florence, je suis à bout.

– C'est ta faute, dit Sanier avec reproche.

Il regarda Régine.

– Elle ne sait pas plus s'économiser dans la vie que sur la scène.

Régine sourit d'un air compréhensif. « Il la regarde comme Roger me regardait », pensa-t-elle. Il mesurait la fatigue de Florence, il partageait ses joies, ses soucis, il la conseillait, elle était au chaud dans son cœur : un couple. Régine se leva.

– Maintenant, je dois partir.

Elle n'était pas faite pour ces sourires, ces tendres bavardages, et cette simple entente humaine. Elle poussa la porte, elle plongea dans la solitude. Seule, elle traversait la Seine, elle marchait vers l'appartement rouge. Mais ce n'était plus la solitude orgueilleuse de naguère. Elle n'était qu'une femme perdue sous le ciel.

Annie était sortie, la porte de Fosca fermée. Régine ôta ses gants et resta immobile. La grande table, les rideaux, les bibelots sur leurs planches, tous les objets avaient l'air endormi. On aurait dit qu'il y avait un mort dans la maison et que les choses intimidées se retenaient d'exister. Elle fit quelques pas avec hésitation : aucun geste n'était attendu d'elle. Elle sortit son paquet de cigarettes et le replaça dans son sac ; elle n'avait pas envie de fumer, elle n'avait aucune envie. Dans la glace, son visage même dormait. Elle rattacha une mèche de cheveux et puis elle marcha vers la chambre de Fosca et frappa.

– Entrez.

Il était assis sur le bord de son lit, et il tricotait avec un air d'application butée une longue bande de laine verte.

– Vous avez bien travaillé ?

– Très mal, dit-elle sèchement.

Il dit d'un ton réconfortant :

– Ça ira mieux demain.

– Non, dit-elle.

– Ça finira sûrement par aller mieux.

Elle haussa les épaules.

– Vous ne pouvez pas abandonner un moment votre ouvrage ?

– Si vous voulez.

Il posa l'écharpe à côté de lui avec un air de regret.

– Qu'avez-vous fait ? dit-elle.

– Vous voyez.

– Et cette pièce que vous m'avez promise ?

– Ah ! cette pièce !...

Il ajouta sur un ton d'excuse :

– J'espérais que les choses tourneraient autrement.

– Quelles choses ? Qui vous empêche de travailler ?

– Je ne peux pas.

– Vous ne voulez pas.

– Je ne peux pas. J'aurais aimé vous venir en aide. Mais je ne peux pas. Qu'ai-je à dire aux hommes ?

– Ce n'est pas si compliqué de faire une pièce, dit-elle avec impatience.

– Cela vous semble naturel parce que vous êtes des leurs.

– Essayez. Vous n'avez même pas jeté un mot sur ce papier.

– J'essaie, dit-il. Par instants un de mes personnages commence à respirer ; mais il s'éteint tout de suite. Ils naissent, ils vivent, ils meurent, je n'ai rien de plus à dire sur eux.

– Pourtant, vous avez aimé des femmes, dit-elle. Des hommes ont été vos amis.

– Oui, j'ai des souvenirs, dit-il. Mais cela ne suffit pas.

Il ferma les yeux. Il semblait chercher désespérément à se rappeler quelque chose.

– Il faut beaucoup de force, dit-il, beaucoup d'orgueil ou beaucoup d'amour pour croire que les actes d'un homme ont de l'importance et que la vie l'emporte sur la mort.

Elle s'approcha de lui. Sa gorge était serrée, elle avait peur de ce qu'il allait répondre.

– Fosca, ma destinée est-elle vraiment sans importance à vos yeux ?

– Ah ! vous ne devriez pas me poser cette question, dit-il.

– Pourquoi ?

– Vous ne devriez pas vous inquiéter de mes pensées. C'est une faiblesse.

– Une faiblesse, dit-elle. Serait-il plus courageux de vous fuir ?

– J'ai connu un homme, dit Fosca. Il ne fuyait pas ; il me regardait en face, il m'écoutait. Mais il décidait seul.

– Vous parlez de lui avec bien du respect, dit-elle.

Elle se sentait jalouse de cet inconnu.

– N'était-ce pas, lui aussi, un pauvre homme qui essayait en vain d'exister.

– Il faisait ce qu'il voulait faire, dit Fosca, et il n'espérait rien.

– Est-il donc important de faire ce qu'on veut faire ? dit-elle.

– C'était important pour lui.

– Et pour vous ?

– Il ne se souciait pas de moi.

– Mais avait-il raison ou tort ?

– Je ne peux pas répondre pour lui.

– On dirait que vous l'admirez.

Il secoua la tête :

– Je ne suis pas capable d'admirer.

Régine fit quelques pas à travers la chambre, elle était désemparée.

– Et moi ? dit-elle.

– Vous ?

– Je suis une pauvre femme à vos yeux ?

– Vous pensez trop à vous, dit-il. Cela n'est pas bon.

– A quoi devrais-je penser ? dit-elle.

– Ah ! je ne sais pas, dit-il.

Régine descendit de la scène ; Fosca était assis dans l'ombre, tout au fond de la salle vide ; elle marcha vers lui. Une voix l'arrêta au passage : « Régine. »

Elle se retourna : c'était Roger.

– Tu ne m'en veux pas d'être venu ? dit-il. Laforêt m'a invité à venir et j'avais si grande hâte de voir ta Bérénice...

– Pourquoi t'en voudrais-je ? dit-elle.

Elle le regardait avec étonnement. Elle avait imaginé qu'elle serait émue de le revoir : naguère, tout ce qui touchait à son passé la bouleversait. Mais il avait un aspect familier et indifférent.

– Régine, dit-il, tu es une admirable Bérénice. Tu peux jouer la tragédie aussi bien que la comédie. Je suis sûr maintenant que tu seras bientôt la première actrice de Paris.

Sa voix tremblait un peu et le coin de sa bouche tressaillait nerveusement. Il était ému. Elle regarda au fond de la salle le fauteuil que Fosca venait de quitter. Lui qui pouvait se souvenir, avait-il vu ? Avait-il enfin compris qu'on ne devait la confondre avec aucune autre femme ?

– Tu es gentil, dit-elle.

Et elle se rendit compte qu'ils étaient restés un long moment sans parler. Roger l'examinait d'un air attentif et inquiet.

– Es-tu heureuse ? dit-il à mi-voix.

– Mais oui, dit-elle.

– Tu as l'air fatigué...

– Ce sont mes répétitions.

Elle se sentit gênée sous son regard ; elle n'avait plus l'habitude d'être dévisagée avec cet intérêt minutieux.

– Tu me trouves enlaidie ?

– Non. Mais tu as changé, dit-il.

– Peut-être.

– Autrefois, tu n'aurais pas supporté que je te dise : tu as changé. Tu voulais si passionnément rester pareille à toi-même.

– C'est que j'ai changé, dit-elle.

Elle sourit avec contrainte.

– Il faut que je te dise au revoir, on m'attend.

Il garda un instant sa main.

– Nous reverrons-nous ? quand ?

– Quand tu voudras. Tu n'as qu'à me téléphoner, dit-elle avec indifférence.

Fosca l'attendait devant la porte du théâtre.

– Excusez-moi, dit-elle. J'ai été retenue...

– Ne vous excusez pas. J'aime attendre..., dit-il.

Il sourit.

– La belle nuit. Est-ce que nous rentrons à pied ?

– Non. Je suis fatiguée.

Ils montèrent dans un taxi. Elle se taisait. Elle aurait voulu qu'il parlât spontanément, mais pendant tout le trajet, il ne dit rien. Ils entrèrent dans sa chambre et elle commença à se déshabiller, il ne disait toujours rien.

– Eh bien ! Fosca, dit-elle. Etes-vous satisfait de cette soirée ?

– J'aime toujours vous voir jouer, dit-il.

– Mais ai-je bien joué ?

– Je suppose, dit-il.

– Vous supposez, dit-elle. Vous n'en êtes pas sûr ?

Il ne répondit pas.

– Fosca, dit-elle. Vous avez vu jouer Rachel autrefois ?

– Oui.

– Jouait-elle mieux que moi ? Beaucoup mieux que moi ?

Il haussa les épaules :

– Je ne sais pas.

– Mais vous devez savoir, dit-elle.

– Jouer bien, jouer mal, je ne sais pas ce que signifient ces mots, dit-il avec impatience.

Il sembla à Régine que son cœur se vidait.

– Réveillez-vous, Fosca ! Rappelez-vous ! Il y avait un moment où vous veniez me voir chaque soir, vous sembliez fasciné... Une fois vous m'avez même dit : j'aurais voulu pleurer.

– Oui, dit Fosca.

Il sourit gentiment.

– J'aime vous voir jouer.

– Mais pourquoi ? N'est-ce pas parce que je joue bien ?

Fosca la regardait avec tendresse. Il dit :

– Quand vous jouez, vous croyez à votre existence avec une foi si passionnée ! j'ai vu cela chez deux ou trois femmes à l'asile ; mais elles ne croyaient qu'en elles. Pour vous, les autres aussi existent et quelquefois vous avez réussi à me faire exister moi-même.

– Quoi ? dit Régine. C'est tout ce que vous avez vu dans Rosalinde, dans Bérénice ? C'est là tout le talent que vous me reconnaissez ?

Elle se mordit les lèvres ; elle avait envie de fondre en larmes.

– Ce n'est pas si mal, dit Fosca. Tout le monde ne réussit pas à feindre d'exister.

– Mais ce n'est pas une feinte, dit-elle avec désespoir. C'est vrai, j'existe.

– Oh ! vous n'en êtes pas si sûre, dit-il. Sinon vous n'auriez pas tant insisté pour m'emmener avec vous au théâtre.

– J'en suis sûre ! dit-elle avec fureur. J'existe, et j'ai du talent, je serai une grande actrice. Vous êtes un aveugle !

Il sourit sans répondre.

– Est-ce bien ici ? dit Annie.

Elle couchait avec soin les ananas écailleux sur des banquises de glace. Régine jeta un coup d'œil sur la table. Tout était à sa place : les fleurs, les cristaux, les pâtés, les sandwiches.

– Il me semble que c'est bien, dit-elle.

Elle se mit à battre avec une fourchette les jaunes d'œufs crus et le chocolat fondu. Les réceptions de Florence étaient soignées, mais on pouvait évaluer avec des chiffres le prix des vins de marque et des petits fours brevetés : des articles série luxueux et impersonnels. Régine voulait faire de cette soirée un chef-d'œuvre dont aucune copie ne fût possible. Elle aimait recevoir. Pendant toute la nuit leurs yeux refléteraient ce décor où s'écoulait sa vie, ils mangeraient les plats préparés par ses soins, ils entendraient les disques qu'elle avait choisis pour eux : toute la nuit, elle régnerait sur leurs plaisirs. Elle battait les œufs avec énergie et la crème commençait à se prendre au fond du compotier. Mais dans l'antichambre il y avait ce pas monotone qui ne s'arrêtait pas.

– Ah ! il m'agace, dit-elle.

– Voulez-vous que j'aille lui dire ?

– Non... Ce n'est pas la peine.

Depuis une heure il était là à marcher comme un ours en cage, en cage dans l'éternité. Elle battait les œufs et il marchait de long en large ; goutte à goutte chaque seconde se déposait noire, riche, savoureuse au fond du compotier : chaque pas se perdait dans l'air sans laisser de trace. Le mouvement de ses jambes, le mouvement de ses mains : la crème sera mangée, le bol lavé, il n'y aura plus de trace. *Rosalinde, Bérénice,* le contrat de *Tempête...* Jour après jour, elle édifiait patiemment son existence. Et lui allait et venait, défaisant les pas qu'il venait de faire. Moi, tout se défera d'un seul coup...

– Finis, dit-elle. Je vais m'habiller.

Elle enfila sa longue robe de taffetas noir et choisit un collier dans la boîte à bijoux. Elle dit à voix haute : « Ce soir je porterai mes nattes. » Depuis quelque temps, elle avait pris l'habitude de parler à voix haute. On sonnait à la porte d'entrée, les invités commençaient d'arriver. Elle tressa lentement ses cheveux. « Ce soir, je veux leur montrer mon vrai visage... » Elle s'approcha de la glace et se sourit. Son sourire se figea. Ce visage qu'elle avait tant chéri avait l'air d'un

masque, il ne lui appartenait plus ; son corps aussi lui était étranger : un mannequin. De nouveau, elle voulut sourire, et le mannequin sourit dans la glace. Elle se détourna : dans un instant, elle allait se faire des grimaces. Elle poussa la porte. Les petites lampes étaient allumées, ils étaient assis dans les fauteuils et sur les divans : Sanier, Florence, Dulac, Laforêt. Fosca était assis au milieu d'eux et il leur parlait d'une voix gaie ; Annie servait les cocktails. Tout avait l'air vrai. Elle leur tendit la main en souriant, et ils sourirent.

– Comme vous êtes belle dans cette robe, dit Florence.

– C'est vous qui êtes ravissante.

– Ces cocktails sont merveilleux.

– C'est une invention personnelle.

Ils buvaient les cocktails, ils regardaient Régine. On sonnait de nouveau à la porte d'entrée ; de nouveau elle souriait, ils souriaient et regardaient et écoutaient. Dans leurs yeux bienveillants, malveillants, captivés, sa robe, son visage, le décor du studio s'irisaient de mille feux. Et tout avait toujours l'air vrai. Une brillante réception. Si seulement elle avait pu ne pas regarder Fosca...

Elle tourna la tête. Elle en était sûre : il avait les yeux fixés sur elle, ses yeux pleins de pitié qui la mettaient à nu. Il voyait le mannequin, il voyait la comédie. Elle prit sur la table une assiette de gâteaux et la passa à la ronde.

– Servez-vous.

Dulac mordit dans un chou à la crème et sa bouche se remplit d'une épaisse crème noire. « C'est un moment de ma vie, pensa Régine, un précieux moment de ma vie dans la bouche de Dulac. Ils aspirent ma vie par la bouche, par les yeux. Et après ? »

– Qu'est-ce qui ne va pas ? dit une voix affectueuse.

C'était Sanier.

– Rien ne va, dit Régine.

– Vous signez demain le contrat de *Tempête,* les premières de *Bérénice* sont un triomphe et vous dites que rien ne va ?

– J'ai le caractère mal fait, dit-elle.

Le visage de Sanier devint grave :

– Au contraire.

– Au contraire ?

– Je n'aime pas les gens satisfaits.

Il la regardait avec tant d'amitié qu'un peu d'espoir lui revint au cœur. Elle fut suffoquée du désir de dire des paroles sincères et de faire que cet instant du moins fût vrai.

– Je pensais que vous me méprisiez, dit-elle.

– Moi ?

– Oui. Quand je vous ai parlé de Mauscot et de Florence, c'était bas...

– Je ne pense pas qu'aucun de vos actes puisse être bas.

Elle sourit. Une flamme neuve se levait en elle : « Si je voulais... » Elle avait envie de se sentir brûler dans ce cœur scrupuleux et passionné.

– J'ai toujours cru que vous me jugiez avec sévérité.

– Vous vous trompiez.

Elle le regarda en face :

– Au fond, que pensez-vous de moi ?

Il hésita :

– Il y a quelque chose de tragique en vous.

– Quoi ?

– Votre goût de l'absolu. Vous êtes faite pour croire en Dieu et pour entrer au couvent.

– Il y a trop d'élus, dit-elle. Trop de saintes. Il aurait fallu que Dieu n'aimât que moi.

D'un seul coup, la flamme s'éteignit. Il était à quelques pas d'elle, il l'observait. Il la voyait qui regardait Sanier, qui regardait Sanier la regarder, essayant de brûler dans son cœur ; il voyait le va-et-vient des mots et des regards, le jeu des glaces, les glaces vides ne reflétant l'une l'autre que leur vide. Elle tendit brusquement la main vers une coupe de champagne.

– J'ai soif, dit-elle.

Elle vida la coupe, elle la remplit à nouveau. Roger aurait dit « Ne bois pas » et elle aurait bu et fumé des cigarettes et sa tête serait devenue lourde de dégoût, de révolte et de bruit. Mais il ne disait rien, il guettait, il pensait : « Elle essaie, elle essaie. » Et c'était vrai, elle essayait : le jeu de la maîtresse de maison, le jeu de la gloire, le jeu de la séduction, tout cela n'était qu'un seul jeu : le jeu de l'existence.

– Vous vous amusez bien ! dit-elle.

– Le temps passe, dit-il.

– Vous vous moquez de moi. Mais vous ne m'intimidez pas !

Elle le regarda avec défi. Malgré lui, malgré son sourire compatissant, elle voulait sentir encore une fois la brûlure de sa vie ; elle pouvait arracher ses vêtements et danser nue, elle pouvait assassiner Florence : ce qui arriverait après n'avait pas d'importance. Ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde, elle serait cette flamme qui déchire la nuit. Elle se mit à rire. Si elle détruisait en un instant le passé et l'avenir, elle serait bien sûre que cet instant existait. Elle sauta sur le canapé, leva sa coupe et dit d'une voix forte :

– Mes chers amis...

Tous les visages se tournèrent vers elle.

– ... Le moment est venu de vous dire pourquoi je vous ai tous réunis ce soir. Ce n'est pas pour fêter la signature du contrat de *Tempête...* Elle sourit à Dulac.

– Excusez-moi, Monsieur Dulac, je ne signerai pas ce contrat.

Le visage de Dulac se durcit, et elle sourit avec triomphe, il y avait de la stupeur dans tous les yeux.

– Je ne tournerai pas ce film, ni aucun film. J'abandonne *Bérénice.* Je me retire du théâtre. Je bois à la fin de ma carrière.

Une minute, rien qu'une minute. Elle existait. Ils la regardaient sans

comprendre et ils avaient un peu peur ; elle était l'éclair, le torrent, l'avalanche, ce gouffre ouvert soudain sous leurs pieds et d'où montait l'angoisse. Elle existait.

– Régine, vous devenez folle, dit Annie.

Tous parlaient, lui parlaient : pourquoi ? est-ce possible ? ce n'est pas vrai ? Et Annie s'accrochait à son bras d'un air bouleversé.

– Buvez avec moi, dit Régine. Buvez à la fin de ma carrière.

Elle but et se mit à rire très fort.

– Une belle fin.

Elle le regarda, elle le défia : elle brûlait, elle existait. Elle laissa retomber sa main et sa coupe se brisa sur le sol. Il souriait et elle était nue jusqu'à l'os. Il lui arrachait tous les masques, et même ses gestes, ses mots, ses sourires ; elle n'était plus que ce battement d'ailes au milieu du vide. « Elle essaie, elle essaie. » Et il voyait aussi pour qui elle essayait : derrière les mots, les gestes, les sourires, en tous la même imposture, le même vide.

– Ah ! dit-elle en riant, quelle comédie !

– Régine, vous avez trop bu, dit Sanier doucement. Venez vous reposer.

– Je n'ai pas bu, dit-elle gaiement. J'y vois clair.

Elle montra Fosca du doigt en riant toujours.

– J'y vois par ses yeux.

Son rire se cassa. Par ses yeux, elle transperçait cette nouvelle comédie, la comédie du rire lucide et des mots sans espoir. Les mots séchèrent dans sa gorge. Tout s'éteignit. Dehors, ils se taisaient.

– Venez vous reposer, disait Annie.

– Venez, dit Sanier.

Elle les suivit.

– Fais-les partir, dit-elle à Annie. Fais-les tous partir.

Elle ajouta avec colère :

– Et vous deux, laissez-moi !

Elle resta immobile au milieu de la chambre, et puis elle tourna sur elle-même avec égarement ; elle regarda les masques nègres sur les murs, les statuettes sur le guéridon, et les vieilles marionnettes dans leur minuscule théâtre : tout mon passé et ce long amour de moi-même dans ces précieux bibelots. Et ce ne sont rien que des objets de bazar ! Elle jeta les masques sur le sol.

– Des objets de bazar ! répéta-t-elle tout haut en les piétinant. Elle jeta les statuettes, les marionnettes sur le sol. Elle les piétinait ; elle écrasait tous les mensonges.

Quelqu'un toucha son épaule.

– Régine, dit Fosca. A quoi bon ?

– Je ne veux plus de mensonges, dit-elle.

Elle se laissa tomber sur une chaise et mit sa tête dans ses mains. Elle était horriblement fatiguée.

– Je suis un mensonge, dit-elle.

Il y eut un long silence et il dit :

– Je vais m'en aller.

– Vous en aller ? Où ça ?

– Loin de vous. Vous m'oublierez et vous pourrez recommencer à vivre.

Elle le regarda avec terreur. Elle n'était plus rien. Il fallait qu'il restât près d'elle.

– Non, dit-elle. C'est trop tard. Plus jamais je n'oublierai. Je n'oublierai rien.

– Pauvre Régine ! Que faire ?

– Il n'y a rien à faire. Ne vous en allez pas.

– Je ne m'en irai pas.

– Jamais, dit-elle. Il ne faut jamais me quitter.

Elle jeta les bras autour de son cou, elle appuya ses lèvres entre ses lèvres et elle glissa sa langue dans sa bouche. Les mains de Fosca l'étreignirent et elle frissonna. Jadis, avec les autres hommes, elle ne sentait que les caresses, elle ne sentait pas les mains ; tandis que les mains de Fosca existaient, et Régine n'était plus qu'une proie. Fébrilement il rejetait ses vêtements, comme si même pour lui le temps avait manqué, comme si chaque seconde fût devenue un trésor qu'il ne fallait pas gaspiller. Il l'enlaça et un vent de feu se leva en elle, balayant les mots, les images : plus rien sur le lit qu'un grand frisson noir. Il était en elle, elle était la proie de ce désir ancien comme la terre, ce désir sauvage et neuf qu'elle seule pouvait assouvir et qui n'était pas désir d'elle, mais désir de tout : elle était ce désir, ce vide brûlant, cette épaisse absence, elle était tout. L'instant flambait, l'éternité était vaincue. Tendue, crispée dans une passion d'attente et d'angoisse, elle respirait au même rythme haletant que Fosca. Il gémit et elle enfonça ses ongles dans sa chair, déchirée par le spasme triomphant, sans espoir, par où tout s'achevait et tout se défaisait, arrachée à la paix brûlante du silence, rejetée tout entière en elle-même, Régine, inutile, trahie. Elle passa la main sur son front en sueur, ses dents s'entrechoquaient.

– Régine, dit-il doucement.

Il embrassait ses cheveux, il caressait ses joues.

– Dormez, dit-il. On nous a permis le sommeil.

Il y avait tant de tristesse dans sa voix qu'elle fut sur le point d'ouvrir les yeux, de lui parler : n'y a-t-il pas de remède ? Mais il lisait en elle trop vite, elle devinait derrière lui trop d'autres nuits, trop d'autres femmes. Elle se détourna et appuya sa joue sur l'oreiller.

Quand Régine ouvrit les yeux, il faisait à peine jour. Elle tendit le bras au travers du lit. Il n'y avait personne auprès d'elle.

– Annie ! appela-t-elle.

– Régine.

– Où est Fosca ?

– Il est sorti, dit Annie.

– Sorti ? A cette heure ? Où a-t-il été ?

Annie détournait son regard.

– Il a laissé un mot pour vous.

Elle prit le mot ; juste un morceau de papier plié en deux :

Adieu, chère Régine, oubliez que j'existe. Après tout, c'est vous qui existez et je ne compte pas.

– Où est-il ? dit-elle.

Elle sauta hors du lit et commença à s'habiller en hâte.

– C'est impossible ! Je lui ai dit de ne pas partir.

– Il est parti cette nuit, dit Annie.

– Et pourquoi l'as-tu laissé faire ? Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée, dit Régine en saisissant Annie par le bras. Dis, es-tu idiote ? Pourquoi ?

– Je ne savais pas.

– Qu'est-ce que tu ne savais pas ? Il t'a remis ce mot, tu l'as lu ?

Elle regarda Annie avec colère.

– Tu l'as laissé partir exprès ; tu savais et tu l'as laissé partir. Garce. Garce.

– Oui, dit Annie. C'est vrai. Il fallait qu'il parte : c'est pour votre bien.

– Mon bien ! dit Régine. Ah ! vous avez comploté mon bien tous deux ensemble !

Elle secoua Annie.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas !

Régine regarda fixement Annie ; elle pensa : « Si elle ne sait pas, je n'ai plus qu'à mourir. » D'un élan elle fut à la fenêtre.

– Dis-moi où il est ou je saute.

– Régine !

– Ne bouge pas ou je saute. Où est Fosca ?

– A Lyons, dans l'auberge où vous avez passé trois jours ensemble.

– Est-ce vrai ? dit Régine avec méfiance. Pourquoi te l'aurait-il dit ?

– J'ai voulu savoir, dit Annie. Je... j'avais peur de vous.

– Ainsi, il t'a demandé conseil ! dit Régine.

Elle enfila son manteau.

– Je vais le chercher.

– J'irai le chercher pour vous, dit Annie. Il faut que vous soyez au théâtre ce soir...

– J'ai dit hier que je renonçais au théâtre, dit Régine.

– Mais vous aviez bu. Laissez-moi aller. Je vous promets de vous le ramener.

– Je veux le ramener moi-même, dit Régine.

Elle franchit la porte.

– Et si je ne le trouve pas, tu ne me reverras jamais, dit-elle.

Fosca était assis devant une petite table à la terrasse de l'auberge ; il y avait une bouteille de vin blanc à côté de lui ; il fumait. Quand il aperçut Régine, il sourit sans étonnement.

– Ah ! vous voilà déjà ! dit-il. Pauvre Annie, elle n'a pas tenu longtemps !

– Fosca, pourquoi êtes-vous parti ? dit-elle.

– Annie me l'a demandé.

– Elle vous l'a demandé !

Régine s'assit en face de Fosca et dit avec colère :

– Mais moi je vous ai demandé de rester !

Il sourit :

– Pourquoi aurais-je dû vous obéir à vous ?

Régine se versa un verre de vin et but avidement ; ses mains tremblaient.

– Ne m'aimez-vous plus ? dit-elle.

– Je l'aime aussi, dit-il doucement.

– Mais pas de la même manière.

– Comment pourrais-je faire une différence ? dit-il. Pauvre Annie !

Une horrible nausée monta aux lèvres de Régine : dans la prairie, des millions de brins d'herbe, tous égaux, tous semblables..

– Il y a eu un temps où moi seule existais pour vous...

– Oui. Et puis vous m'avez ouvert les yeux...

Elle cacha son visage dans ses mains. Un brin d'herbe, rien qu'un brin d'herbe. Chacun se croyait différent des autres ; chacun se préférait ; et tous se trompaient ; elle s'était trompée comme les autres.

– Revenez, dit-elle.

– Non, dit-il. C'est inutile. J'ai cru que je pourrais redevenir encore une fois un homme : cela m'est arrivé, après d'autres sommeils. Mais voilà : je ne peux plus.

– Essayons encore.

– Je suis trop fatigué.

– Alors je suis perdue, dit-elle.

– Oui, c'est un malheur pour vous, dit-il.

Il se pencha vers elle.

– Je regrette. Je me suis trompé. Je ne devrais plus me tromper, dit-il avec un petit rire. J'ai passé l'âge. Mais je pense que cela ne peut pas s'éviter. Quand j'aurai dix mille ans de plus, je me tromperai encore : on ne fait pas de progrès.

Elle saisit les mains de Fosca.

– Je vous demande vingt ans de votre vie. Vingt ans ! Qu'est-ce que c'est pour vous ?

– Ah ! vous ne comprenez pas, dit-il.

– Non, je ne comprends pas ! dit-elle. A votre place, j'essaierais de venir en aide aux gens ; à votre place...

Il l'arrêta :

– Vous n'êtes pas à ma place.

Il haussa les épaules.

– Personne ne peut imaginer, dit-il, je vous ai dit : l'immortalité, c'est une malédiction.

– Vous en faites une malédiction.

– Non. J'ai lutté, dit-il. Vous ne savez pas comme j'ai lutté !

– Mais pourquoi ? dit-elle. Expliquez-moi.

– C'est impossible. Il faudrait tout vous raconter.

– Eh bien ! racontez, dit-elle. Nous avons le temps, n'est-ce pas, nous avons tout le temps ?

– A quoi bon ? dit-il.

– Faites-le pour moi, Fosca. Ce sera peut-être moins terrible quand je comprendrai.

– Toujours la même histoire, dit-il. Elle ne changera jamais. Il faudra la traîner avec moi, sans fin.

Il regarda autour de lui.

– C'est bon. Je vais vous la raconter, dit-il.

PREMIÈRE PARTIE

Je suis né en Italie, le 17 mai 1279, dans un palais de la ville de Carmona. Ma mère mourut peu de temps après ma naissance. Je fus élevé par mon père qui m'apprit à monter à cheval et à tirer à l'arc ; un moine fut chargé de m'instruire et s'efforça de m'inculquer la crainte de Dieu. Mais dès mon plus jeune âge je ne me souciais que de la terre et je ne craignais rien.

Mon père était beau et fort, je l'admirais. Quand je voyais passer sur un cheval noir François Rienzi aux jambes cagneuses, je demandais avec étonnement :

– Pourquoi est-ce lui le maître de Carmona ?

Mon père me regardait d'un air grave :

– Ne souhaite jamais sa place, me répondait-il.

Le peuple haïssait François Rienzi. On disait qu'il portait sous ses vêtements une épaisse cotte de mailles, et il y avait toujours dix gardes autour de lui. Dans sa chambre, au pied de son lit, reposait un grand coffre fermé par trois cadenas, et ce coffre était rempli d'or. L'un après l'autre, il accusait de trahison les nobles de la ville et confisquait leurs biens : un échafaud était dressé sur la grand-place et plusieurs fois chaque mois, une tête roulait sur les pavés. Il prenait l'argent des pauvres comme celui des riches. Quand je me promenais avec ma vieille nourrice, elle me montrait les masures du quartier des teinturiers, les enfants aux derrières croûteux, les mendiants assis sur les marches de la cathédrale, et elle me disait :

– C'est le duc qui a fait toute cette misère.

Carmona était bâtie en haut d'un rocher aride, et il n'y avait pas de fontaine sur les places. Des hommes allaient à pied remplir des outres dans la plaine et l'eau coûtait aussi cher que le pain.

Un matin les cloches de la cathédrale sonnèrent le glas et les façades des maisons se couvrirent de tentures noires. A cheval aux côtés de mon père, je suivis le cortège qui conduisait à sa dernière demeure la dépouille de François Rienzi. Bertrand Rienzi, tout habillé de noir, menait le deuil de son frère : le bruit courait qu'il l'avait empoisonné.

Les rues de Carmona se remplirent de rumeurs de fête ; l'échafaud dressé devant le palais fut abattu ; en cortèges magnifiques, les seigneurs vêtus de soie et de brocart cavalcadaient dans les rues ; des tournois se déroulaient sur la grand-place ; on entendait retentir dans la plaine le son des cors, les aboiements joyeux des chiens ; le soir, le palais ducal brillait de mille feux. Mais dans les cachots agonisaient lentement les riches bourgeois et les nobles dont Bertrand avait confisqué les biens. Le coffre aux trois cadenas était toujours vide ; sans

cesse de nouveaux impôts frappaient les misérables artisans et dans les sentines à l'odeur pestilentielle, les enfants se disputaient des quignons de pain noir. Le peuple haïssait Bertrand Rienzi.

Souvent la nuit les amis de Pierre d'Abruzzi se réunissaient chez mon père, et ils chuchotaient à la lueur des torches ; chaque jour, des rixes éclataient entre ses partisans et ceux des Rienzi. Même les enfants de Carmona étaient divisés en deux clans et sous les remparts, parmi les broussailles et les rochers, nous nous battions à coups de pierres ; les uns criaient : « Vive le duc ! » et les autres : « A bas le tyran ! » Nous nous battions durement, mais jamais je ne pus me satisfaire de ces jeux ; l'adversaire terrassé se relevait, les morts ressuscitaient ; au lendemain des combats, vainqueurs et vaincus se retrouvaient indemnes ; ce n'était que des jeux et je me demandais avec impatience :

– Serai-je longtemps un enfant ?

J'avais quinze ans lorsque des feux de joie s'allumèrent à tous les carrefours. Pierre d'Abruzzi avait poignardé Bertrand Rienzi sur les marches du palais ducal, la foule le portait en triomphe. Du haut d'un balcon, il harangua le peuple, lui promettant un allégement de ses maux. Les portes des prisons s'ouvrirent, les anciens magistrats furent destitués, la faction des Rienzi chassée hors de la ville. Pendant plusieurs semaines on dansa sur les places, les visages riaient et chez mon père on parlait à voix haute. Je regardais avec émerveillement Pierre d'Abruzzi qui avait traversé un cœur d'homme avec un vrai poignard et délivré sa ville.

Un an plus tard, les nobles de Carmona, ayant revêtu leurs lourdes armures, se précipitèrent au galop à travers la plaine : poussés par la faction des exilés, les Génois avaient envahi leurs terres. Ils mirent en pièces notre armée et Pierre d'Abruzzi fut tué d'un coup de lance. Sous le gouvernement d'Orlando Rienzi, Carmona devint la vassale de Gênes. Au début de chaque saison, des chariots chargés d'or descendaient de la grand-place et la rage au cœur nous les regardions disparaître sur la route de la mer. Jour et nuit les métiers à tisser ronronnaient au fond des ateliers sombres, et cependant les bourgeois de la ville marchaient pieds nus, vêtus de robes trouées.

– Ne peut-on rien faire ? demandais-je.

Mon père et Gaëtan d'Agnolo secouaient la tête en silence ; pendant trois ans, jour après jour, je posais la même question et ils secouaient la tête. Enfin Gaëtan d'Agnolo sourit

– Peut-être, dit-il, peut-être y a-t-il quelque chose à faire.

Orlando Rienzi portait sous son pourpoint une cotte de mailles ; il passait presque toutes ses journées derrière une fenêtre grillagée de son palais ; quand il sortait, il y avait vingt gardes autour de lui ; des serviteurs goûtaient le vin dans sa coupe, les viandes dans ses plats. Cependant un dimanche matin, tandis qu'il écoutait la messe dans la cathédrale, les soldats de son escorte ayant été soudoyés, quatre jeunes gens s'élancèrent vers lui et lui tranchèrent la gorge : c'était Jacques d'Agnolo, Léonardo Vezzani, Ludovic Pallaïo et moi-même. Son

corps fut traîné sur le parvis et jeté à la foule qui le déchira en morceaux pendant que le tocsin sonnait. Soudain tous les bourgeois de Carmona apparurent en armes dans les rues. Les Génois et leurs partisans furent massacrés.

Mon père refusa le pouvoir et nous mîmes à la tête de notre ville Gaëtan d'Agnolo. C'était un homme probe et prudent. Il avait négocié en secret avec le condottiere Pierre Faenza dont les armées vinrent aussitôt se ranger au pied de nos murailles. Appuyés sur ces troupes mercenaires nous attendîmes de pied ferme les Génois. Pour la première fois de ma vie, je pris part à une vraie bataille d'hommes. Les morts ne ressuscitaient pas, les vaincus fuyaient en déroute, chacun des coups de ma lance sauvait Carmona. Ce jour-là, je serais mort en souriant, sûr d'avoir fait don à ma ville d'un avenir triomphant.

Pendant des jours des feux de joie flambèrent aux carrefours, on dansa sur les places, et des processions firent le tour des remparts en chantant des *Te Deum.* Et puis les tisserands se remirent à tisser, les mendiants à mendier, et les porteurs d'eau à parcourir les rues, chargés sous le poids des outres. Le blé poussait mal dans la plaine dévastée et le pain que mangeait le peuple était noir. Les bourgeois portaient des souliers et des robes de drap neuf, les anciens magistrats avaient été distitués, mais il n'y avait pas d'autre changement dans Carmona.

– Gaëtan d'Agnolo est trop vieux, me disait souvent avec impatience Léonardo Vezzani.

Léonardo était mon ami ; il excellait dans tous les exercices du corps et je sentais en lui un peu de ce feu qui me dévorait. Un soir, au cours d'un banquet auquel il nous avait conviés, nous nous saisîmes du vieux Gaëtan et nous le contraignîmes à abdiquer. Il fut exilé ainsi que son fils et Léonardo Vezzani prit le pouvoir.

Le peuple avait cessé de rien attendre de Gaëtan ; il accueillit avec joie la naissance d'un nouvel espoir. Les vieux magistrats furent remplacés par des hommes nouveaux et des fêtes se déroulèrent sur les places. C'était le printemps, les amandiers fleurissaient dans la plaine, et jamais le ciel n'avait paru si bleu. Souvent je gravissais à cheval les collines qui barraient l'horizon, et je regardais la vaste étendue verte et rose qui s'en allait mourir au pied d'une autre ligne de collines bleues. Je pensais : « Derrière cette colline, il y a d'autres plaines, et d'autres collines. » Et puis je regardais Carmona perchée sur son rocher et hérissée de huit tours orgueilleuses : c'est ici que battait le cœur du vaste monde, et bientôt ma ville allait accomplir son destin.

Les saisons passèrent et de nouveau les amandiers fleurirent ; des fêtes se déroulaient sous le ciel bleu ; mais aucune fontaine ne jaillissait sur les places, les vieilles masures restaient debout, et les larges rues au sol lisse, les palais blancs, n'existaient que dans mes rêves. Je demandai à Vezzani :

– Qu'attends-tu ?

Il me regarda avec étonnement :

– Je n'attends rien.

– Qu'attends-tu pour agir ?

– N'ai-je pas agi ? dit-il.

– Pourquoi as-tu pris le pouvoir si c'est pour n'en rien faire ?

– Je l'ai pris, je l'ai ; cela me suffit.

– Ah, dis-je avec passion. Si j'étais à ta place !

– Eh bien ?

– Je négocierais pour Carmona de puissantes alliances, j'entreprendrais des guerres, j'agrandirais son territoire, je bâtirais des palais...

– Tout cela demanderait bien du temps, dit Vezzani.

– Tu as le temps.

Son visage devint grave soudain :

– Tu sais bien que non.

– Le peuple t'aime.

– Il ne m'aimera pas longtemps.

Il mit la main sur mon épaule.

– Ces grandes entreprises dont tu me parles, que d'années il faudrait pour les mener à bien ! et que de sacrifices elles exigeraient d'abord ! On aurait vite fait de me haïr et de m'abattre.

– Tu peux te défendre.

– Je ne veux pas ressembler à François Rienzi, dit-il. D'ailleurs tu sais bien que toutes les précautions sont inutiles.

Il sourit de ce sourire que j'aimais :

– Je ne crains pas la mort. Du moins, pendant quelques années, j'aurai vécu.

Il disait vrai ; il était condamné ; deux ans plus tard, Geoffroy Massigli le fit étrangler par ses sbires ; c'était un homme rusé qui se concilia les nobles de Carmona en leur accordant de grands privilèges ; il ne gouvernait ni mieux, ni plus mal qu'un autre ; de toute façon, comment espérer qu'un homme pût garder la ville entre ses mains assez longtemps pour lui donner la prospérité et la gloire ?

Mon père se faisait vieux ; il me demanda de me marier pendant qu'il était encore de ce monde afin qu'il pût sourire à ses petits-enfants. J'épousai Catherine d'Alonzo, une jeune fille noble, belle et pieuse, dont les cheveux brillaient comme de l'or pur ; elle me donna un fils que nous appelâmes Tancrède. Peu de temps après, mon père mourut. On l'enterra dans le cimetière qui domine Carmona ; je regardai descendre dans la fosse le cercueil où gisait mon propre corps desséché, mon passé inutile, et il y avait un étau autour de mon cœur. « Mourrai-je comme lui, sans avoir rien fait ? » Les jours suivants, quand je voyais passer sur son cheval Geoffroy Massigli, ma main se refermait sur la garde de mon épée ; mais je pensais : « Tout est inutile puisqu'ils me tueront à mon tour. »

Au début de l'année 1311, les Génois partirent en guerre contre Florence ; ils étaient riches, puissants et dévorés d'ambition ; ils avaient soumis Pise, ils voulaient se rendre maîtres de tout le Nord de l'Italie, et peut-être leurs

orgueilleux desseins visaient-ils plus loin encore. Ils réclamèrent notre alliance afin de pouvoir plus facilement écraser Florence et nous asservir : ils demandaient des hommes, des chevaux, des vivres, du fourrage, et le libre passage sur nos terres. Geoffroy Massigli reçut en grande pompe leur ambassadeur ; on disait que les Génois étaient prêts à lui acheter son concours à prix d'or et c'était un homme cupide.

Le 12 février, à deux heures de l'après-midi, comme un magnifique cortège escortait vers la plaine l'envoyé des Génois, Geoffroy Massigli, passant à cheval sous mes fenêtres, reçut une flèche en plein cœur : j'étais le meilleur archer de Carmona. Au même instant, mes hommes se répandirent dans la ville en criant : « Mort aux Génois ! » et les bourgeois que j'avais avisés en secret envahissaient le palais ducal. Le soir, j'étais prince de Carmona.

Je fis armer tous les hommes ; les paysans abandonnèrent la plaine et se retranchèrent derrière les remparts, emmenant avec eux leur blé et leur bétail ; j'envoyai des messagers au condottiere Charles Malatesta afin de l'appeler à notre secours. Et je fermai les portes de Carmona.

– Renvoie-les chez eux, dit Catherine. Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, au nom de notre enfant, renvoie-les chez eux.

Elle se laissa tomber à mes genoux, les larmes coulaient sur ses joues marbrées de taches rouges. Je posai ma main sur ses cheveux. Les cheveux étaient ternes et cassants, les yeux sans couleur, le corps maigre et gris sous la robe de futaine.

– Catherine, tu sais bien que les greniers sont vides !

– Ce n'est pas permis, ce n'est pas possible, dit-elle d'une voix égarée.

Je détournai la tête. Par la fenêtre entrouverte l'air froid des rues entrait dans le palais, et le silence. En silence le cortège noir descendait la grand-rue et les hommes debout au seuil de leurs maisons ou penchés aux fenêtres le regardaient passer en silence. On n'entendait que le piétinement docile de la foule et le pas métallique des chevaux.

– Renvoie-les chez eux, dit-elle.

Je regardai Jean, puis Roger.

– Y a-t-il un autre remède ?

– Non, dit Jean.

Roger secoua la tête :

– Non.

– Alors pourquoi ne me chasse-t-on pas moi aussi ? dit Catherine.

– Tu es ma femme, dis-je.

– Je suis une bouche inutile. Ma place est avec eux. Ah, je suis lâche ! dit-elle.

Elle cacha son visage dans ses mains.

– Mon Dieu ! Pardonnez-nous. Mon Dieu ! Pardonnez-nous !

Ils descendaient du bourg, ils montaient de la ville basse. Un soleil froid dorait les toits de tuile rose lézardés d'ombre noire. Dans chaque lézarde, ils avançaient par petits groupes, entourés de gendarmes à cheval.

– Mon Dieu ! Pardonnez-nous. Mon Dieu ! Pardonnez-nous.

– Cesse ces litanies, dis-je. Je sais que Dieu nous protège.

Catherine se releva et s'approcha de la fenêtre.

– Tous ces hommes ! dit-elle. Ils regardent, ils se taisent !

– Ils veulent sauver Carmona, dis-je. Ils aiment leur ville.

– Est-ce qu'ils ne savent pas ce que les Génois vont faire de leurs femmes ?

Le cortège débouchait sur la place : les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes ; ils arrivaient des rues hautes et des rues basses ; ils tenaient des ballots à la main : ils n'avaient pas encore perdu tout espoir ; il y avait des femmes qui pliaient sous le poids comme si de l'autre côté des remparts, les couvertures, les casseroles et les souvenirs de bonheur pouvaient encore servir à quelque chose. Les gendarmes avaient arrêté leurs chevaux, et derrière ce barrage, la grande vasque rose se remplissait lentement d'une foule muette et noire.

– Raymond, renvoie-les chez eux, dit Catherine. Les Génois ne les laisseront pas passer. Ils vont tous mourir de faim et de froid dans les fossés.

– Qu'est-ce que l'on a distribué ce matin aux soldats ? dis-je.

– Une bouillie de son et une soupe d'herbes, dit Roger.

– Et l'hiver commence aujourd'hui ! Puis-je me soucier des femmes et des vieillards ?

Je regardai par la fenêtre. « Maria, Maria ! » Un cri déchirait le silence. C'était un jeune homme qui criait ; il traversa la place, il fonça sous le ventre des chevaux, il fendit la foule. « Maria ! » Deux soldats le saisirent et le rejetèrent de l'autre côté du barrage. Il se débattait.

– Raymond ! cria Catherine. Raymond, mieux vaut rendre la ville.

Elle s'agrippait des deux mains au grillage de la fenêtre ; on aurait dit qu'elle allait tomber, écrasée par un poids trop lourd.

– Tu sais ce qu'ils ont fait de Pise ? dis-je. Les murs rasés, tous les hommes en esclavage. Il vaut mieux se couper un bras que de mourir tout entier.

Je regardai les hautes tours de pierre blanche qui se dressaient fièrement au-dessus des toits roses. « Si nous ne rendons pas Carmona, ils ne pourront jamais la prendre. »

Les soldats avaient lâché le jeune homme et il se tenait immobile sous les fenêtres du palais ; il leva la tête et cria : « Mort au tyran ! » Personne ne bougea. Et les cloches de la cathédrale se mirent à sonner : elles sonnaient le glas. Catherine se retourna vers moi.

– L'un d'eux te tuera, dit-elle avec violence.

– Je sais, dis-je.

J'appuyai le front contre la vitre. « Ils me tueront. » Je sentais contre ma poitrine le froid de la cotte de mailles. Ils avaient tous porté une cotte de mailles et aucun d'eux n'avait régné plus de cinq ans. Là-haut, dans le grenier glacé, enfermés entre leurs alambics et leurs filtres, les médecins cherchaient depuis des mois, mais ils n'avaient rien trouvé. Je savais qu'ils ne trouveraient jamais rien. J'étais condamné à mort.

– Catherine, dis-je. Jure que si je meurs tu ne rendras pas la ville.

– Non, dit-elle, je ne jurerai pas.

Je marchai vers la cheminée. Tancrède était couché sur le tapis devant le maigre feu de sarments ; il jouait avec son chien. Je le soulevai dans mes bras ; il était rose et blond, il ressemblait à sa mère ; c'était un très petit enfant. Je le reposai sur le sol sans rien dire. J'étais seul.

– Père, dit Tancrède. J'ai peur que Kounak ne soit malade. Il a l'air triste.

– Pauvre Kounak, dis-je. Il est bien vieux.

– Si Kounak meurt, est-ce que tu me donneras un autre chien ?

– Il n'y a plus un seul chien dans Carmona, dis-je.

Je revins à la fenêtre. Le glas sonnait et la foule noire s'ébranlait. Sans un mot, sans un geste, les hommes regardaient passer leurs pères et leurs mères, les femmes et leurs enfants. Le troupeau résigné descendait lentement vers les remparts.

– Tant que je serai là, ils ne faibliront pas, pensai-je.

Un grand froid se glissa dans mon cœur. « Serai-je là assez longtemps ? »

– Le service va commencer, dis-je.

– Ah, maintenant vous prierez pour eux, dit Catherine. Les hommes prieront pendant que les Génois violeront leurs femmes !

– Ce que je fais là, il faut le faire, dis-je.

Je m'approchai d'elle.

– Catherine...

– Ne me touche pas, dit-elle.

Je fis signe à Jean et à Roger.

– Allons.

La cathédrale brillait en haut de la grande rue, blanche, rouge, verte, dorée, joyeuse comme un matin de paix. Les cloches sonnaient le glas et les hommes en robe sombre montaient silencieusement vers l'église ; leurs visages même étaient muets ; ils me regardaient avec des yeux sans haine et sans espoir. Le vent faisait grincer les enseignes rouillées au-dessus des échoppes fermées. Il ne restait plus une herbe entre les pavés, ni une ortie au pied des murs. Je gravis les marches de marbre, et je me retournai.

Au pied du rocher broussailleux sur lequel se dressait Carmona, on apercevait parmi les oliviers gris les tentes rouges des Génois. Une colonne noire coulait hors de la ville, descendait la colline, et marchait vers le camp.

– Pensez-vous que les Génois les accueilleront ? dit Jean.

– Non, dis-je.

Je franchis la porte de la cathédrale, et le cliquetis des armes se mêla à l'hymne funèbre qui se répercutait sous les voûtes de pierre. Quand Lorenzo Vezzani s'avançait parmi les fleurs et les tentures d'écarlate, il n'y avait pas de gardes autour de lui et il souriait ; il ne pensait pas à la mort et il était mort, étranglé. Je m'agenouillai. Ils étaient tous couchés sous les dalles du chœur : François Rienzi, mort empoisonné, Bertrand Rienzi, mort assassiné, Pierre

d'Abruzzi, tué d'un coup de lance et Orlando Rienzi, Lorenzo Vezzani, Geoffroy Massigli et aussi le vieux Gaëtan d'Agnolo qui était mort de vieillesse en exil... Il y avait une place vide à côté d'eux. J'inclinai la tête. Dans combien de temps ?

Le prêtre priait à voix basse, à genoux au pied de l'autel, et des voix graves montaient vers les voûtes. J'appuyai mes mains gantées contre mon front. Un an ? un mois ? Mes gardes étaient debout derrière moi ; mais derrière eux c'était le vide : seulement des hommes, des êtres faibles et traîtres entre le vide et moi. Cela arrivera par-derrière... J'appuyai mes mains plus fort ; je ne devais pas tourner la tête ; il ne fallait pas que les gens sachent. *Miserere nobis... Miserere nobis...* Ce sera le même roulement monotone des prières, et juste à cette place se dressera le catafalque noir semé de larmes d'argent. Et cette lutte de trois ans n'aura servi à rien. Si je tourne la tête, ils me prendront pour un lâche ; je ne suis pas un lâche. Mais je ne veux pas mourir sans avoir rien fait.

– Mon Dieu ! dis-je. Laisse-moi vivre !

Le murmure des prières s'enflait et décroissait comme un bruit de marée ; montaient-elles jusqu'à Dieu ? Etait-il vrai que dans le ciel les morts retrouvaient une vie ? Je pensai : Je n'aurai plus ni mains, ni voix ; je verrai Carmona ouvrir ses portes, je verrai les Génois raser nos tours, et je ne pourrai rien. Ah ! j'espère que les prêtres mentent et que je mourrai tout entier !

Les voix se turent. Une hallebarde frappa les dalles et je sortis de l'église ; la lumière m'éblouit. Un instant, je restai immobile en haut du grand escalier. Aucun infirme ne mendiait, aucun enfant ne jouait plus sur les marches. Le marbre poli luisait sous le soleil. Là-bas, le flanc de la colline était désert ; on apercevait autour des tentes rouges un fourmillement confus. Je détournai les yeux. Ce qui se passait dans la plaine, ce qui se passait dans le ciel, ne me concernait pas. C'était aux femmes et aux enfants de s'interroger : que font-ils ? Tiendront-ils encore longtemps ? Charles Malatesta arrivera-t-il au printemps ? Dieu nous sauvera-t-il ? Moi je n'attendais rien. Je gardais fermées les portes de Carmona, et je n'attendais rien.

Lentement je redescendis vers le palais. Un silence lourd comme une malédiction écrasait la ville et je pensai : Je suis là et je ne serai plus là, je ne serai plus nulle part ; cela arrivera par-derrière et je ne saurai même pas que c'est arrivé. Puis je pensai avec passion : Non, c'est impossible ; cela ne m'arrivera pas à moi ! Je me tournai vers Roger :

– Je monte au grenier, dis-je.

Je grimpai l'escalier tordu, je pris une clef à ma ceinture et j'ouvris la porte. Une odeur âcre et fade me saisit à la gorge. Le carreau était jonché d'herbes pourries ; des casseroles et des cornues cuisaient sur un fourneau au milieu d'une épaisse vapeur. Petrucchio était penché sur la table couverte de fioles et de bocaux, et il broyait dans un mortier une pâte jaune.

– Où sont les autres ?

Petrucchio leva la tête.

– Ils dorment.

– A cette heure-ci ?

Je poussai du pied la porte entrebâillée. Les huit médecins étaient couchés dans les lits qu'on avait dressés pour eux contre les murs. Les uns dormaient et les autres regardaient d'un œil vague les grosses poutres du plafond. Je refermai la porte.

– Ils travaillent trop ! Ils mourront à la tâche !

Je me penchai sur l'épaule de Petrucchio :

– C'est un contre-poison ?

– Non. C'est un baume contre les engelures.

Je pris le mortier entre mes mains et je le jetai avec violence sur le sol. Petrucchio me regarda froidement.

– J'essaie de faire du travail utile.

Il se baissa et ramassa le lourd mortier de marbre.

Je marchai vers le fourneau.

– Je suis sûr qu'on peut trouver, dis-je. Toute chose a son contraire ; s'il y a des poisons, il doit y avoir un contre-poison.

– Il se peut que dans mille ans on le découvre.

– Il existe donc ! Pourquoi ne le découvrirait-on pas tout de suite ?

Petrucchio haussa les épaules.

– J'en ai besoin tout de suite, dis-je.

Je regardai autour de moi. Le remède était là, caché dans ces herbes, dans ces poudres rouges et bleues, et je n'étais pas capable de le voir ; je me tenais comme un aveugle devant l'arc-en-ciel des bocaux et des fioles, et Petrucchio était aveugle lui aussi. Le remède était là, et personne au monde n'était capable de le voir.

– Oh ! Dieu ! dis-je.

Je claquai la porte derrière moi.

Le vent soufflait sur le chemin de ronde. Je m'accoudai au parapet de pierre et je regardai les flammes crépitantes qui montaient du fond des fossés. Plus loin, des lumières brillaient dans le camp des Génois. Et par-derrière, dans les ténèbres, c'était la plaine aux routes désertes, aux maisons abandonnées, immense et inutile comme la mer. Seule sur son rocher, Carmona était un îlot perdu au milieu de la mer. Le vent apportait par bouffées l'odeur des ronces brûlées, et des étincelles rouges volaient dans l'air froid. Ils brûlent les broussailles de la colline, cela durera au plus deux jours, pensai-je.

Un bruit de pas, un cliquetis d'acier me fit lever la tête. Ils avançaient à la file indienne derrière un garde qui portait un flambeau ; on leur avait lié les mains derrière le dos : le garde passa devant moi, puis ce fut une femme aux grosses joues rouges, une vieille, une jeune qui regardait par terre et dont je ne vis pas le visage, une autre qui semblait jolie ; derrière venait un vieillard barbu et encore un autre vieillard ; ils s'étaient cachés pour ne pas mourir ; et maintenant ils

allaient mourir.

– Où les menez-vous ? dis-je.

– Sur le rempart ouest. C'est le côté le plus abrupt.

– Ils ne sont pas nombreux.

– C'est tout ce que nous avons trouvé, dit le garde.

Il se tourna vers les prisonniers.

– Allons. Avancez.

– Fosca, cria l'un des hommes d'une voix perçante. Laisse-moi te parler ; ne me fais pas mourir.

Je le reconnus ; c'était Bartholoméo, le plus vieux et le plus misérable de tous les mendiants qui tendaient la main sous le porche de la cathédrale. Le garde le frappa légèrement :

– Avance.

– Je connais le remède, cria le vieillard. Laisse-moi te parler.

– Le remède ?

Je m'approchai de lui. Déjà les autres avaient disparu dans la nuit.

– Quel remède ?

– Le remède. Il est caché dans ma maison.

Je dévisageai le mendiant ; certainement il mentait. Ses lèvres tremblaient et malgré le vent glacé, il y avait des gouttes de sueur sur son front jaune. Il avait vécu plus de quatre-vingts ans et il luttait encore pour ne pas mourir.

– Tu mens, dis-je.

– Je jure sur le Saint Evangile que je ne mens pas. Le père de mon père l'a rapporté d'Egypte. Si j'ai menti, tu me tueras demain.

Je me tournai vers Roger.

– Qu'on amène au palais cet homme avec son remède.

Je me penchai par-dessus les créneaux et je jetai un dernier coup d'œil sur les feux sans espoir qui se tordaient dans la nuit. Un grand cri déchira le silence ; cela venait du rempart ouest.

– Rentrons, dis-je.

Catherine était assise au coin de la cheminée, enveloppée d'une couverture ; elle cousait à la lumière d'une torche. Quand j'entrai dans la chambre, elle ne leva pas les yeux.

– Père, dit Tancrède, Kounak ne bouge plus.

– Il dort, dis-je. Laisse-le dormir.

– Il ne bouge plus du tout, du tout.

Je me penchai et touchai le poil fané du vieux chien.

– Il est mort.

– Il est mort ! dit Tancrède.

Son visage rose se plissa et des larmes jaillirent de ses yeux.

– Allons, ne pleure pas, dis-je. Sois un homme.

– Il est mort pour toujours, dit-il.

Il pleurait avec de gros sanglots. Trente ans de prudence, trente ans de peur,

et un jour je serai quand même étendu tout raide et plus rien ne dépendra de moi ; Carmona sera dans ces mains faibles. Ah ! comme la plus longue vie est courte ! A quoi bon tous ces meurtres ?

Je m'assis près de Catherine ; elle ravaudait un morceau d'étoffe et ses doigts étaient couverts d'engelures. J'appelai doucement :

– Catherine...

Elle tourna vers moi un visage mort.

– Catherine, c'est facile de me blâmer. Mais essaie un instant de te mettre à ma place.

– Dieu me garde d'y être jamais, dit-elle.

Elle se pencha à nouveau sur son ouvrage et dit :

– Il gèlera cette nuit.

– Oui.

Je regardai les pâles ombres hésitantes qui tremblaient sur la tapisserie du mur, et je me sentis soudain très fatigué.

– Des enfants, dit-elle. Avec toute une longue vie devant eux.

– Ah ! tais-toi.

Je pensai : « Ils mourront tous, et Carmona sera sauvée. Et alors, je mourrai et la ville sauvée tombera aux mains des Florentins ou de Milan. J'aurai sauvé Carmona, et je n'aurai rien fait. »

– Raymond, laisse-les rentrer dans Carmona.

– Alors, nous mourrons tous, dis-je.

Elle baissa la tête. Elle poussait l'aiguille avec ses gros doigts rouges. J'avais envie de mettre la tête sur ses genoux, de caresser ses jambes, de lui sourire. Mais je ne savais plus sourire.

– Le siège a été long, dit-elle. Les Génois sont fatigués ; pourquoi ne pas essayer de négocier ?

Il y eut un choc sourd au creux de ma poitrine, je demandai :

– Tu penses vraiment ainsi ?

– Oui.

– Tu veux que j'ouvre les portes aux Génois ?

– Oui.

Je passai la main sur mon visage. Ils pensaient tous ainsi, je le savais. Pour qui donc est-ce que je me battais ? Qu'était Carmona ? Des pierres indifférentes, et des hommes qui avaient horreur de mourir. En eux comme en moi, la même horreur. Si je livre Carmona aux Génois, peut-être nous épargneront-ils, nous vivrons encore quelques années. Une année de vie : pour une nuit, le vieux mendiant me suppliait. Une nuit, toute une vie. Des enfants, avec toute une vie devant eux... J'avais envie soudain de lâcher prise.

– Monseigneur, dit Roger. Voilà votre homme et son remède.

Il tenait Bartholoméo par l'épaule et me tendait une bouteille poussiéreuse remplie d'un liquide verdâtre. Je regardai le mendiant : le visage ridé, la barbe sale, les yeux clignotants. Si j'échappe au poison, au fer, à la maladie, je serai

semblable à cela.

– Qu'est-ce que ce remède ? dis-je.

– Je voudrais te parler seul à seul, dit Bartholoméo.

Je fis un signe à Roger.

– Laisse-nous.

Catherine voulut se lever, mais je posai la main sur son poignet.

– Pour toi je n'ai pas de secret. Eh bien, parle, dis-je au mendiant.

Il me regarda avec un drôle de sourire.

– Ce qu'il y a dans cette bouteille, dit-il, c'est l'élixir de l'immortalité.

– Rien que cela !

– Tu ne me crois pas ?

La grossièreté de sa ruse me fit sourire à mon tour.

– Mais si tu es immortel, pourquoi as-tu peur d'être jeté dans les fossés ?

– Je ne suis pas immortel, dit le vieillard. La bouteille est pleine.

– Et pourquoi n'as-tu pas bu ? dis-je.

– Et toi, oseras-tu boire ?

Je pris la bouteille entre mes mains ; le liquide était trouble.

– Bois le premier.

– Y a-t-il une bête vivante dans ce palais, une petite bête ?

– Tancrède a une souris blanche.

– Fais-la chercher, dit le vieillard.

– Raymond, il tient à cette souris, dit Catherine.

– Va la chercher, Catherine, dis-je.

Elle se leva. Je dis d'une voix moqueuse :

– L'élixir d'immortalité ! Pourquoi ne t'es-tu pas avisé plus tôt de me le vendre ? Tu n'aurais plus jamais eu besoin de mendier.

Bartholoméo passa son doigt sur le col poussiéreux du flacon.

– C'est cette maudite bouteille qui a fait de moi un mendiant.

– Comment cela ?

– Mon père a été sage. Il a caché la bouteille dans son grenier et il l'a oubliée. En mourant, il m'a révélé son secret mais il m'a conseillé de l'oublier à mon tour. J'avais vingt ans et on me faisait don d'une éternelle jeunesse : de quoi me serais-je soucié ? J'ai vendu la boutique de mon père, j'ai dilapidé sa fortune. Chaque jour je me disais : je boirai demain.

– Et tu n'as pas bu ? dis-je.

– La pauvreté est venue et je n'ai pas osé boire. La vieillesse est venue, et les infirmités. Je disais : je boirai au moment de mourir. Tout à l'heure, quand tes gendarmes m'ont découvert au fond de la hutte où je me cachais, je n'ai pas bu.

– Il est encore temps, dis-je.

Il secoua la tête.

– J'ai peur de mourir ; mais une éternité de vie, comme c'est long !

Catherine posa sur la table une petite cage de bois et se rassit à sa place en silence.

– Regarde bien, dit le vieillard. Il déboucha la bouteille, versa quelques gouttes dans le creux d'une de ses mains et saisit la souris. Elle poussa un petit cri et plongea son museau dans le liquide vert.

– C'est un poison, dis-je.

La souris gisait dans la main du vieillard, inerte, et comme foudroyée.

– Attends.

Nous attendîmes. Soudain, le petit corps immobile bougea.

– Elle était endormie, dis-je.

– Maintenant, dit Bartholoméo, tords-lui le cou.

– Non, dit Catherine.

Il posa la souris dans ma paume. Elle était chaude et vivante.

– Tords-lui le cou.

Je serrai brusquement la main ; les petits os craquèrent. Je jetai le cadavre sur la table.

– Voilà.

– Regarde, regarde, dit Bartholoméo.

Un instant la souris resta immobile, couchée sur le flanc. Puis elle se releva et se mit à trotter à travers la table.

– Elle était morte, dis-je.

– Elle ne mourra plus jamais.

– Raymond, chasse-le, c'est un sorcier, dit Catherine.

Je saisis le vieillard à l'épaule.

– Il faut boire toute la bouteille ?

– Oui.

– Est-ce que je vieillirai ?

– Non.

– Chasse-le, dit Catherine.

Je regardai le vieillard avec méfiance.

– Si tu m'as menti, tu sais ce qui t'attend ?

Il inclina la tête :

– Mais si je n'ai pas menti, tu me laisseras la vie sauve ?

– Ah ! ta fortune est faite, dis-je.

J'appelai :

– Roger.

– Monseigneur ?

– Garde cet homme à vue.

La porte se referma et je marchai vers la table. Je tendis la main.

– Raymond, tu ne vas pas boire ! dit Catherine.

– Il ne ment pas, dis-je. Pourquoi mentirait-il ?

– Ah ! justement, dit-elle.

Je la regardai et ma main retomba. Elle dit avec ardeur :

– Quand le Christ a voulu punir ce juif qui lui avait ri au visage, il l'a condamné à vivre toujours.

Je ne répondis rien. Je pensai : « Que de choses je pourrai faire ! » et je saisis la bouteille. Catherine cacha son visage dans ses mains.

– Catherine.

Je regardai autour de moi. Plus jamais je ne verrais cette chambre avec les mêmes yeux.

– Catherine, si je meurs, ouvre les portes de la ville.

– Ne bois pas, dit-elle.

– Si je meurs, tu peux faire tout ce que tu voudras.

Je portai la bouteille à mes lèvres.

Quand j'ouvris les yeux, il faisait grand jour et la chambre était pleine de monde.

– Qu'y a-t-il ?

Je me soulevai sur un coude ; ma tête était lourde. Catherine, debout à mon chevet, me regardait avec des yeux pétrifiés.

– Qu'y a-t-il ?

– Voilà quatre jours que vous êtes couché sur ce lit, froid comme un mort, dit Roger.

Il paraissait effrayé lui aussi.

– Quatre jours !

Je bondis.

– Où est Bartholoméo ?

– Me voici.

Le vieillard s'approcha et me regarda avec rancune.

– Tu m'as fait bien peur !

Je le saisis par le bras et l'entraînai vers l'embrasure de la porte.

– Est-ce arrivé ?

– Mais oui.

– Je ne mourrai jamais ?

– Non. Même si tu le désirais.

Il se mit à rire en agitant les mains.

– Que de temps, dit-il, que de temps !

Je portai ma main à ma gorge ; j'étouffais.

– Mon manteau, vite.

– Vous voulez sortir ? dit Jean. Je vais prévenir les gardes.

– Non. Pas de gardes.

– Ce n'est pas prudent, dit Roger. La ville n'est pas calme.

Il détourna les yeux :

– On s'habitue mal à entendre jour et nuit ces plaintes qui montent des fossés.

Je m'arrêtai sur le seuil de la porte :

– Il y a eu des troubles ?

– Pas exactement. Mais chaque nuit il y a des hommes qui essaient de lancer

des vivres par-dessus les remparts. On a volé des sacs de blé dans le magasin aux vivres. Et les gens murmurent.

– Pour chaque murmure ce sera vingt coups de fouet, dis-je. Et tout homme pris la nuit sur les remparts sera pendu.

Le visage de Catherine changea ; elle fit un pas vers moi :

– Ne veux-tu plus les laisser rentrer ?

– Ah ! ne recommence pas, dis-je avec impatience.

– Tu m'as dit : « Si je meurs, ouvre les portes. »

– Mais je ne suis pas mort.

Je regardai ses yeux gonflés, ses joues creuses. Pourquoi est-elle si triste ? Pourquoi semblent-ils tous si tristes ? La joie criait en moi.

Je traversai la place rose. Rien n'avait changé ; c'était le même silence, les mêmes échoppes aveuglées par les lourds volets en bois. Et cependant tout était neuf comme une aube ; l'aube muette et grise d'un jour éclatant. Je regardai le soleil rouge, suspendu dans le ciel cotonneux et je souris ; il me semblait que j'aurais pu cueillir dans les nuages ce gros ballon joyeux. Le ciel était à portée de ma main, et je sentais tout l'avenir contre mon cœur.

– Tout va bien ? Rien à signaler ?

– Rien à signaler, dit la sentinelle.

Je m'engageai dans le chemin de ronde. Le roc de la colline était nu ; plus un feu dans les fossés, plus une herbe. « Ils mourront tous. » J'appuyai la main contre la pierre du créneau, je me sentais plus dur que la pierre. Que leur avais-je pris ? Dix ans, un demi-siècle. Qu'était-ce qu'une année ? Qu'était-ce qu'un siècle ? Je pensai : « Ils étaient nés pour mourir. » Je me penchai. Les Génois aussi mourraient, les petites fourmis noires qui s'agitaient autour des tentes. Mais Carmona ne mourrait pas. Elle se dresserait sans fin sous le soleil flanquée de ses huit hautes tours, chaque jour plus grande et plus belle ; elle envahirait la plaine, elle dominerait la Toscane entière. Je fixai les croupes onduleuses qui barraient l'horizon. Je pensai : « Par-derrière il y a le monde », et quelque chose éclata dans mon cœur.

L'hiver passa. Dans les fossés, les feux s'étaient éteints et les gémissements s'étaient tus. Aux premières chaleurs du printemps, le vent apporta par bouffées dans Carmona une fade odeur de charogne. Je la respirais sans horreur. Je savais que les miasmes mortels qui s'exhalaient des fossés infectaient le camp des Génois. Ils perdaient leurs cheveux, leurs membres se gonflaient, leur sang devenait violet et ils mouraient. Quand Charles Malatesta apparut avec son armée sur la crête des collines, les Génois levèrent leur camp en hâte et s'enfuirent sans combattre.

Des chariots chargés de sacs de farine, de quartiers de viande et d'outres pleines de vin suivaient les troupes du condottiere. De grands feux s'allumèrent sur les places et des chants de triomphe éclatèrent par la ville. Au coin des rues, des hommes s'embrassaient. Catherine serrait Tancrède dans ses bras, et pour la

première fois depuis quatre ans, elle souriait. Le soir, il y eut un immense festin ; assis à la droite de Catherine, Malatesta buvait et riait comme un homme qui a touché au but. Moi aussi je sentais la chaleur du vin qui coulait dans mes veines et la joie était en moi ; mais elle ne ressemblait pas à celle des autres, elle était dure et noire, elle écrasait mon cœur comme une pierre. Je pensais : « Ceci n'est qu'un commencement. »

Quand le repas fut achevé, je conduisis Malatesta dans la salle du Trésor et je lui versai la somme d'argent convenue.

– Et maintenant, dis-je, accepteriez-vous de poursuivre les Génois et de vous emparer des châteaux et des villes qui touchent à mes terres ?

Il sourit.

– Votre coffre est vide.

– Il sera plein demain.

Dès l'aube, j'envoyai des hérauts à travers la ville ; sous peine de mort, chacun devait me livrer avant la nuit tout l'or, tout l'argent, toutes les pierreries qu'il possédait. On me dit que plusieurs murmurèrent mais nul n'osa désobéir : au coucher du soleil, des monceaux de joyaux s'entassaient dans les coffres. Je fis trois parts de ces richesses. L'une d'elles fut remise au préfet aux vivres afin qu'il achetât du blé ; une autre fut confiée aux drapiers pour leur permettre de se procurer de la laine. Je montrai le troisième coffre à Malatesta.

– Pendant combien de mois puis-je garder vos troupes à mon service ?

Il plongea la main parmi les bijoux scintillants.

– Plusieurs mois.

– Combien ?

– Cela dépendra des profits de la guerre, dit-il. Il sourit : Et aussi de mon bon plaisir.

Il faisait négligemment ruisseler les pierreries entre ses doigts et je le regardais avec impatience ; chaque perle, chaque diamant, c'était du grain pour les futures moissons, un château défendant nos frontières, un morceau de terrain arraché aux Génois ; je convoquai des experts qui passèrent la nuit à évaluer exactement ma fortune et je convins avec Malatesta d'une solde fixe par jour et par homme. Alors je fis rassembler sur la place du palais les hommes de Carmona et je les haranguai :

« Il n'y a plus de femmes à vos foyers, dis-je, ni de blé dans vos greniers. Allons récolter le blé des Génois et emmenons leurs filles dans nos maisons. »

J'ajoutai que la Vierge m'était apparue en songe et qu'elle m'avait promis qu'il ne tomberait pas un cheveu de ma tête avant que Carmona ne fût devenue l'égale de Gênes et de Florence.

Les jeunes gens revêtirent leurs armures. Ils avaient tous les joues creuses, les yeux cernés, le teint flétri, mais la famine qui avait miné leur corps avait trempé leur âme et ils me suivirent sans se plaindre ; pour ranimer leur courage, je leur montrai les cadavres violets des Génois qui gisaient le long des fossés. Les soldats de Malatesta, avec leur teint fleuri, leurs joues pleines, leurs épaules

robustes, nous paraissaient appartenir à une race surhumaine. Le condottiere les conduisait au gré de ses caprices, tantôt prolongeant une halte plus qu'il n'était nécessaire pour leur repos, tantôt brûlant une étape parce qu'il lui plaisait de chevaucher au clair de lune. Au lieu de talonner les Génois en déroute, il voulut prendre d'assaut le château de Monteferti, disant qu'il s'ennuyait de n'avoir encore rencontré d'ennemis que mourants ou morts. Il y perdit une journée et plusieurs capitaines. Je lui reprochai ce gaspillage et il me répondit avec hauteur :

– Je fais la guerre pour mon plaisir.

Grâce au répit que nous leur avions laissé les Génois purent se dérober à une rencontre en s'enfermant dans Villana, ville fortifiée que défendaient des remparts inexpugnables. Malatesta déclara alors qu'il nous fallait renoncer à notre entreprise. Je lui demandai de patienter une nuit. Sur le flanc ouest de Villana, un aqueduc amenait à la ville des eaux qui s'engouffraient sous les remparts par un canal souterrain ; aucun homme n'aurait pu s'engager dans ce conduit sans se noyer. Je n'avertis personne de mon dessein ; je commandai seulement à mes lieutenants de se tenir aux aguets devant la poterne ouest, et ayant dépouillé mon armure, je m'engloutis dans le sombre tunnel. D'abord, je pus respirer un air fade qui stagnait sous la voûte, puis le plafond s'abaissa, et je vis qu'il n'y avait plus de distance entre les pierres et l'eau. J'hésitai ; le courant était violent ; si je m'engageais plus avant, je n'aurais pas la force de revenir vers la lumière. « Et si le vieillard avait menti ? » pensai-je. Devant moi, derrière moi, c'était une épaisse nuit, et je n'entendais d'autre bruit que le clapotis de l'eau ; mais si le vieillard m'avait menti, si j'étais mortel, qu'importait que ma vie s'achevât aujourd'hui ou demain ? Je pensai : « Maintenant, je vais savoir » et je plongeai.

Il avait menti. Ma tête bourdonnait, un étau serrait ma poitrine ; j'allais mourir, les Génois jetteraient aux chiens mon corps gonflé ; comment avais-je cru ce conte insensé ? J'étais suffoqué par la rage autant que par l'eau glacée ; je souhaitais que cette agonie s'achevât vite : je n'en finissais pas de mourir. Et soudain je compris que je nageais depuis un temps très long et que je n'allais pas mourir ; je nageai jusqu'à la sortie du tunnel. Aucun doute n'était plus possible : j'étais vraiment immortel. J'aurais voulu tomber à genoux pour remercier le diable ou Dieu, mais il n'y avait autour de moi nulle trace de leur présence. Je ne vis qu'un croissant de lune couché contre le ciel au milieu d'un silence glacé.

La ville était déserte. Je gagnai la poterne ouest, je me glissai derrière la sentinelle que j'abattis d'un coup d'épée ; dans le poste de garde, deux soldats dormaient. Je tuai le premier sans qu'il se réveillât et le second après un bref combat. J'ouvris la porte ; l'armée, pénétrant en silence dans la ville, massacra par surprise toute la garnison ; à l'aube, les habitants épouvantés s'aperçurent qu'ils avaient changé de maîtres.

La moitié des hommes furent envoyés comme prisonniers à Carmona pour labourer nos terres ; on emmena avec eux un convoi de jeunes filles nubiles qui

devaient assurer notre postérité. De Villana, nos troupes dominaient la plaine et elles s'emparèrent sans peine de plusieurs bourgs. Je montais le premier à l'assaut sous les grêles de flèches, et mes hommes m'appelaient l'Invincible.

Je souhaitais poursuivre mes avantages et m'emparer du port de Rivelles, vassal de Gênes, qui eût donné à Carmona un débouché sur la mer. Mais Malatesta décida brusquement qu'il était fatigué de se battre et qu'il se retirait avec ses troupes. Je dus prendre le chemin du retour, chevauchant de conserve avec Malatesta ; nous nous séparâmes à un croisement de routes ; il descendait vers Rome à la recherche de nouvelles aventures, et longtemps je suivis des yeux cet homme qui n'était tendu vers aucun but et qui disposait de lui-même avec l'insouciance des mortels. Puis j'éperonnai mon cheval et je galopai vers Carmona.

Je ne voulais plus que le sort de ma ville reposât dans des mains mercenaires, et je résolus de la doter d'une armée. Il me fallait beaucoup d'argent. Je décrétai de lourds impôts ; j'édictai une loi contre le luxe, interdisant aux hommes et aux femmes de posséder plus de deux robes de gros drap et de porter aucun bijou ; les nobles mêmes ne devaient manger que dans des vaisselles de terre ou de bois ; ceux qui se révoltèrent furent jetés dans des cachots ou roués en place publique et je confisquai leurs biens. J'obligeai tous les hommes à se marier avant vingt-cinq ans, et les femmes à donner de nombreux enfants à la ville. Laboureurs, tisserands, marchands et nobles, je fis de tous des soldats ; je veillais moi-même à la formation des recrues ; bientôt, j'eus mis sur pied une compagnie, puis deux, puis dix. En même temps, afin d'accroître nos richesses, j'encourageai l'agriculture et le commerce, et chaque année une grande foire attirait les marchands étrangers qui venaient acheter notre blé et nos draps.

– Combien de temps faudra-t-il vivre ainsi ? dit Tancrède. Il avait les cheveux clairs de sa mère et une bouche avide ; il me haïssait. Il ne savait pas que j'étais immortel, mais il me croyait protégé par une drogue mystérieuse contre les maladies et contre la vieillesse.

– Aussi longtemps que ce sera utile, dis-je.

– Utile ! dit-il. A quoi ? A qui ?

Une colère sans espoir durcissait ses yeux.

– Nous sommes aussi riches que Sienne et que Pise, et nous ne connaissons pas d'autres fêtes que les noces et les baptêmes. Nous sommes vêtus comme des moines et nous habitons des couvents. Je suis votre fils et il me faut faire l'exercice matin et soir sous les ordres d'un grossier capitaine. Moi et mes camarades nous vieillirons sans avoir eu de jeunesse.

– L'avenir nous récompensera de nos peines, dis-je.

– Et qui nous rendra les années que vous nous volez ? dit-il.

Il me regarda :

– Moi je n'ai qu'une vie.

Je haussai les épaules. Qu'était-ce qu'une vie ?

Au bout de trente années, je possédais l'armée la plus nombreuse et la mieux

équipée de toute l'Italie ; je commençais à préparer une expédition contre Gênes lorsqu'un immense orage éclata dans la plaine. Pendant un jour et une nuit, la pluie tomba à larges gouttes. Les rivières s'enflèrent, les rues de la ville basse se changèrent en ruisseaux de boue qui s'engouffraient dans les maisons. Au matin, tandis que les femmes balayaient les planches souillées, les hommes regardaient avec consternation les places envahies par un limon jaune, les chemins défoncés, et les jeunes épis courbés par la violence des eaux. Le ciel restait de plomb. Au soir la pluie se remit à tomber. Alors je compris de quel péril nous étions menacés. Sans perdre un instant, j'envoyai à Gênes des marchands chargés d'acheter des blés en Sicile, en Sardaigne, et dans toute la Barbarie.

Les pluies tombèrent tout le long du printemps et de l'été. Dans toute l'Italie, les récoltes furent noyées, les arbres fruitiers hachés, le fourrage perdu. Mais avant la fin de l'automne, les greniers de Carmona s'étaient remplis de sacs de grain que des bateaux équipés à nos frais avaient ramenés d'outre-mer ; avec une passion avare, je respirais leur odeur de poussière ; le moindre grain pesait lourd. Je fis construire des fours publics ; je mesurais moi-même chaque matin les cent mesures de blé que l'on distribuait aux boulangers pour faire des pains de son et de farine dont je réglementai le poids ; les indigents étaient nourris gratuitement. Le blé manquait dans toute l'Italie ; il monta jusqu'à trente-six livres le quintal, et le son coûtait presque aussi cher ; au cours de l'hiver, quatre mille hommes moururent à Florence. A Carmona cependant on ne renvoya de la ville ni un pauvre, ni un infirme, ni un étranger, et il resta assez de grain pour les semailles. Aux premiers jours du printemps 1348, alors que tous les champs d'Italie étaient nus, des moissons ondulaient dans notre plaine et une foire s'ouvrait sur la place de Carmona. Penché par-dessus les remparts, je regardais les caravanes qui gravissaient la colline et je pensais : « J'ai vaincu la famine. »

Le ciel bleu, les rumeurs de la fête entraient par la fenêtre ouverte ; Catherine était assise à côté de Louise et brodait. J'avais juché sur mon épaule le petit Sigismond et je galopais à travers la pièce fleurie de branches d'amandiers.

– Au trot, criait l'enfant. Au galop !

Je l'aimais. Il était plus proche de moi qu'aucun homme, il ne savait pas que ses jours étaient comptés, il ignorait les années, les mois, les semaines, il était perdu au cœur d'une éblouissante journée sans lendemain et sans fin, un éternel commencement, une éternelle présence. Sa joie était infinie comme le ciel : « Au trot ! Au galop ! » Je courais pensant : jamais le bleu du ciel ne passera et les printemps renaîtront plus nombreux que les fleurs d'amandiers. Jamais ma joie ne s'éteindra.

– Mais pourquoi voulez-vous partir si tôt ? disait Catherine. Attendez la Pentecôte. Il fait encore froid, là-haut.

– Je veux partir, dit Louise. Je veux partir demain.

– Demain ? Vous n'y pensez pas ? Il faut au moins huit jours pour préparer la maison.

– Je veux partir, dit Louise.

Je m'approchai et regardai avec curiosité le petit visage buté.

– Et pourquoi donc ?

Louise piqua son aiguille dans le canevas de sa tapisserie.

– Les enfants ont besoin d'air.

– Mais il me semble qu'ils se portent à merveille, dis-je. Je pinçai le mollet de Sigismond et souris aux deux petites filles assises sur le tapis dans un rayon de soleil.

– Le printemps est si beau à Carmona.

– Je veux partir, dit Louise.

Tancrède sourit froidement :

– Elle a peur.

– Peur ? dis-je, de quoi ?

– Elle a peur de la peste, dit Tancrède. Elle a raison. Vous n'auriez jamais dû laisser monter ces marchands étrangers.

– Mais quelle sottise, dis-je. Rome et Naples sont loin.

– Il paraît qu'à Assise il est tombé une pluie de gros insectes noirs à huit pattes, avec des pinces, dit Louise.

– Et près de Sienne, la terre s'est fendue et s'est mise à cracher le feu ! dis-je avec dérision. Je haussai les épaules.

– Si vous commencez à croire tous les bruits qui courent !

Catherine se tourna vers Roger qui somnolait les deux mains sur le ventre ; depuis quelque temps il dormait sans cesse, il épaississait.

– Roger, qu'en pensez-vous ?

– Un marchand génois m'a dit que la peste a gagné Assise, dit-il avec indifférence.

– Même si c'était vrai, elle ne monterait pas jusqu'ici, dis-je. L'air est aussi pur que dans la montagne.

– Bien sûr, vous, vous n'avez rien à craindre, dit Louise.

– Est-ce que vos médecins ont prévu aussi la peste ? dit Tancrède.

– Hélas ! mon cher fils, ils ont tout prévu, dis-je.

Je le regardai avec malice :

– Je te promets que dans vingt ans j'associerai Sigismond au pouvoir.

Il se leva et claqua violemment la porte derrière lui.

– Tu ne devrais pas le pousser à bout, dit Catherine.

Je ne répondis pas. Elle me regarda d'un air hésitant :

– Ne vas-tu pas recevoir ces moines qui ont demandé à te parler ?

– Je ne laisserai pas leurs hordes entrer dans Carmona, dis-je.

– Mais tu ne peux refuser de les entendre, dit Catherine.

– Ils pourront peut-être nous renseigner sur la peste, dit Louise.

Je fis signe à Roger.

– C'est bon. Dis-leur de venir.

A travers les villes d'Italie ravagées par la famine, des hommes s'étaient levés qui prêchaient avec fièvre la pénitence. A leur voix, les marchands abandonnaient leurs boutiques, les artisans leurs ateliers, les laboureurs leurs champs, ils revêtaient des robes blanches et cachaient leurs visages sous des capuchons ; les plus pauvres s'enveloppaient dans des draps. Ils allaient de ville en ville, pieds nus, chantant des cantiques et exhortant les habitants à se joindre à leur troupe. Au matin, ils étaient arrivés sous les murs de Carmona et je leur avais défendu de franchir nos portes. Les moines qui les conduisaient étaient cependant montés au palais. Ils entrèrent derrière Roger ; ils étaient vêtus de robes blanches.

– Asseyez-vous, mes frères, dis-je.

Le petit moine fit un pas vers le fauteuil damassé, mais l'autre l'arrêta d'un geste coupant.

– C'est inutile.

Je regardai sans amitié le grand moine au visage tanné qui se tenait debout devant moi, les mains enfouies dans ses manches. « Cet homme me juge », pensai-je.

– D'où arrivez-vous ?

– De Florence, dit le petit moine. Nous avons voyagé pendant vingt jours.

– Avez-vous entendu dire que la peste avait remonté jusqu'en Toscane ?

– Grand Dieu ! Non ! dit le petit moine.

Je me tournai vers Louise.

– Vous voyez !

– Est-ce vrai, mon père, que la famine a fait plus de quatre mille morts à Florence ? dit Catherine.

Le petit moine hocha la tête.

– Plus de quatre mille, dit-il. Nous avons mangé du pain qui était fait avec de l'herbe gelée.

– Nous avons connu cela autrefois, dis-je. Etiez-vous déjà venu à Carmona ?

– Une fois. Voici près de dix ans.

– N'est-ce pas une belle ville ?

– C'est une ville qui a besoin d'entendre la parole de Dieu, dit le grand moine avec éclat.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Je fronçai les sourcils.

– Nous avons ici des prêtres qui nous font chaque dimanche de très bons sermons, dis-je sèchement. D'ailleurs, les gens de Carmona sont pieux et leur vie austère ; il n'y a parmi eux, ni hérétiques, ni débauchés.

– Mais l'orgueil pourrit leur cœur, dit le moine d'une voix ardente. Ils ont perdu le souci de leur salut éternel ; tu ne songes qu'à leur dispenser les biens de la terre, et ces biens ne sont que vanité. Tu les as sauvés de la famine, mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Tu crois avoir accompli de grandes choses, et ce que tu as fait n'est rien.

– Ce n'est rien ? dis-je.

Je me mis à rire.

– Il y a trente ans il y avait vingt mille hommes dans Carmona. A présent, ils sont cinquante mille.

– Et combien mourront sauvés ? dit le moine.

– Nous sommes en paix avec Dieu, dis-je avec colère. Nous n'avons nul besoin de discours, ni de processions. Qu'on reconduise ces moines hors de nos murs, dis-je à Roger, et qu'on chasse les pénitents dans la plaine.

Les moines sortirent en silence ; Louise et Catherine se taisaient. Je n'étais pas sûr, en ce temps-là, que le ciel fût vide, mais je ne m'inquiétais pas du ciel ; et la terre n'appartenait pas à Dieu. La terre était mon domaine.

– Grand-père, emmène-moi voir les singes, dit Sigismond ; il me tirait par le bras.

– Moi aussi je veux voir les singes, dit une des petites filles.

– Non, dit Louise. Je vous défends de sortir. Si vous sortez, vous attraperez la peste, vous deviendrez tout noirs et vous mourrez.

– Ne leur racontez pas de sornettes, dis-je avec impatience.

Je posai ma main sur l'épaule de Catherine :

– Descends avec nous jusqu'au champ de foire...

– Si je descends, il faudra remonter.

– Eh bien !

– Tu oublies que je suis une vieille femme.

– Mais non, dis-je, tu n'es pas vieille.

Elle avait toujours le même visage : les mêmes yeux timides, le même sourire ; seulement, depuis longtemps déjà, elle semblait fatiguée ; ses joues étaient bouffies et jaunes, il y avait des rides autour de sa bouche.

– Nous marcherons doucement, dis-je. Viens.

Nous descendîmes la vieille rue des Teinturiers. Les enfants marchaient devant nous. De chaque côté de la chaussée, des ouvriers aux ongles bleus plongeaient des écheveaux de laine dans des cuves d'azur et de sang ; une eau violette coulait entre les pavés.

– Ah ! dis-je. Quand pourrai-je abattre ces vieilles masures ?

– Que ferais-tu de ces pauvres gens ?

– Je sais, dis-je. Il faudrait qu'ils meurent tous.

La rue débouchait sur le champ de foire. L'air sentait la girofle et le miel. Dominant le cri des marchands, on entendait le bruit des tambours, la voix cuivrée des fanfares. La foule se pressait autour des éventaires chargés de draps, de rouleaux de toile, de fruits, d'épices, de gâteaux. Les femmes caressaient de la main les lourdes étoffes, les fines dentelles ; les enfants mordaient dans des gaufres, le vin coulait des lourdes cruches posées sur des comptoirs de bois. Il faisait chaud dans les ventres et dans les cœurs. Comme je m'avançais à travers la place, une immense acclamation s'éleva : « Vive le comte Fosca ! » « Vive la comtesse Catherine ! » Un bouquet de roses tomba à mes pieds, un homme

détacha son manteau et le jeta sur le sol. J'avais vaincu la famine et toute cette joie était mon œuvre.

Les enfants exultaient de plaisir. Docilement je m'arrêtai devant les singes savants ; j'applaudis la danse de l'ours et les bateleurs en maillots rayés qui marchaient sur les mains. Sigismond me tirait avidement, à droite, à gauche.

– Par ici, grand-père ! Par ici ! dit-il en désignant un cercle de badauds qui regardaient avec une attention passionnée un spectacle que nous ne pouvions pas voir. Je m'approchai et je voulus fendre la foule.

– N'approchez pas, Monseigneur, me dit un homme en tournant vers moi un visage effrayé.

– Que se passe-t-il ?

Je me frayai un passage ; un homme, sans doute un marchand étranger, était couché sur le sol, les yeux fermés.

– Eh bien, qu'attendez-vous pour le transporter à l'hôpital ? dis-je avec impatience.

Ils me regardèrent en silence et personne ne fit un geste.

– Qu'attendez-vous ? dis-je. Emportez cet homme.

– Nous avons peur, me dit un homme.

Il étendit le bras pour me barrer la route.

– N'approchez pas.

Je l'écartai et je m'agenouillai devant le corps inerte. Je saisis le poignet de l'étranger, je retroussai sa large manche. Le bras blanc était truffé de taches noires.

– Les prêtres sont en bas, dit Roger.

– Ah ! dis-je. Déjà !

Je passai la main sur mon visage.

– Tancrède est là ?

– Non, dit Roger.

– Qui est là ?

– Personne n'est là, dit Roger. J'ai dû louer quatre hommes et encore il a fallu que je leur promette une fortune.

– Personne ! dis-je.

Je regardai autour de moi. Les cierges achevaient de se consumer, un jour gris entrait dans la chambre. J'aurais dit : « Catherine, personne n'est là » et elle aurait répondu : « Ils ont peur, c'est naturel. » Ou peut-être elle aurait rougi : « Ils sont trop lâches. » Je ne pouvais pas inventer sa réponse. J'étendis la main et touchai le bois du cercueil.

– Il y a seulement deux prêtres, dit Roger. Et ils disent que la cathédrale est trop loin. Ils feront le service à la chapelle.

– Comme ils voudront.

Je laissai retomber ma main. Les hommes entraient à pas lourds dans la

chambre, des gros paysans aux visages rouges ; ils marchèrent vers la bière sans me regarder et la chargèrent sur leurs épaules d'un geste brutal ; ils haïssaient le frêle cadavre couché entre les planches, le cadavre blanc marbré de noir ; ils me haïssaient ; depuis le début de la peste, le bruit courait que je devais ma jeunesse à un pacte avec le diable.

Les deux prêtres étaient debout au pied de l'autel ; des serviteurs et quelques hommes d'armes se tenaient rangés contre le mur. Les porteurs déposèrent le cercueil au milieu de la nef vide et les prêtres murmurèrent précipitamment des prières. L'un d'eux traça dans les airs un large signe de croix, et ils marchèrent d'un pas rapide vers la porte. Les porteurs suivaient avec la bière ; derrière moi, il y avait Roger et quelques gardes. Le jour se levait, l'air était tiède et rose ; dans les maisons, les hommes s'éveillaient et découvraient avec horreur leurs bras tachés de noir. On avait sorti de leurs chambres ceux qui étaient morts dans la nuit et les cadavres frais s'alignaient le long de la rue. Il flottait sur la ville une odeur si épaisse que je m'étonnais que le ciel n'en fût pas obscurci.

– Monseigneur, dit Roger.

De l'embrasure d'une porte, deux hommes avaient surgi, ils portaient une planche où était couché un cadavre ; ils emboîtaient le pas derrière les gardes pour profiter des prières que marmottaient les prêtres.

– Laisse-les, dis-je.

Un mulet chargé de bagages déboucha d'une rue. Un homme et une femme marchaient derrière lui ; ils fuyaient. Les premiers jours beaucoup de gens avaient fui ; mais la peste les suivait ; elle courait plus vite qu'eux ; ils l'avaient retrouvée dans les plaines et dans les montagnes ; il ne restait aucun endroit où l'on pût fuir. Pourtant ceux-ci fuyaient. En passant à côté de moi, la femme cracha sur le sol. Plus loin une bande de jeunes gens et de femmes échevelées descendaient la rue en chantant et en titubant ; ils avaient passé la nuit à danser dans l'un des grands palais abandonnés ; ils nous croisèrent en riant et une voix cria :

– Fils du diable !

Roger fit un mouvement.

– Laisse, laisse donc, dis-je.

Je regardais les nuques épaisses des porteurs, les grosses mains plaquées sur le bois du cercueil. « Fils du diable ! » et ils crachaient. Mais leurs mots et leurs gestes étaient sans importance : ils étaient tous des condamnés à mort. Les uns fuyaient, les autres priaient, d'autres dansaient ; et tous allaient mourir.

Nous arrivâmes au cimetière. Il y avait quatre cercueils derrière celui de Catherine. De toutes les rues des cortèges funèbres montaient vers l'enclos sacré ; une charrette couverte d'une bâche franchit la porte et s'arrêta près d'une fosse où s'amoncelaient les cadavres. Dans les allées envahies par les mauvaises herbes, c'était une cohue de prêtres et de fossoyeurs : on entendait un bruit de pelles et de pioches : toute la vie de Carmona s'était réfugiée dans ce lieu de mort. La tombe de Catherine était creusée au pied d'un cyprès. Les porteurs

firent glisser le cercueil au fond du trou et jetèrent quelques pelletées de terre sur le couvercle. Le prêtre fit un signe de croix et marcha vers une autre tombe.

Je levai la tête et l'odeur du cimetière entra en moi. J'appuyai ma main contre ma bouche et marchai vers la porte. Une charrette montait lentement la rue et des hommes y jetaient des cadavres qu'ils ramassaient au pied des murs. Je m'arrêtai. A quoi bon descendre au palais ? Dans le palais, il n'y avait personne. Où était-elle ? Sous le cyprès était couchée une vieille femme à l'air méchant et dans le ciel planait une âme sans visage, sourde, muette comme Dieu.

– Venez, Monseigneur, dit Roger.

Je le suivis. Devant le palais, grimpé sur des tréteaux abandonnés par les marchands, le moine au visage noir prêchait en agitant ses larges manches. Dès le début de la peste, il était rentré dans la ville et je n'osais pas le chasser. Le peuple l'écoutait avec dévotion ; il me restait trop peu de gardes pour le défier par un sacrilège. Il me vit et cria d'une voix stridente.

– Comte Fosca ! Comprends-tu maintenant ?

Je ne répondis pas.

– Tu as bâti des maisons neuves pour les hommes de Carmona et voilà qu'ils sont couchés dans la terre ; tu les as vêtus de beau drap, et ils sont nus dans des linceuls ; tu les as nourris et ils servent de pâture aux vers. Dans la plaine des troupeaux sans gardiens foulent aux pieds des moissons inutiles. Tu as vaincu la famine. Mais Dieu a envoyé la peste et la peste t'a vaincu.

– Cela prouve qu'il faut apprendre à vaincre aussi la peste, dis-je avec colère.

Je franchis la porte du palais et je m'arrêtai, surpris. Debout contre une fenêtre, Tancrède semblait me guetter. Je marchai vers lui :

– Qui est plus lâche que toi ? dis-je. Un fils qui n'ose pas accompagner sa mère à sa dernière demeure !

– Je prouverai mon courage en d'autres occasions, dit-il avec hauteur.

Il me barra la route.

– Attendez.

– Que me veux-tu ?

– Tant que ma mère était vivante, j'ai patienté. Mais c'est assez.

Il me dévisagea d'un air menaçant.

– Vous avez régné votre temps. Maintenant c'est mon tour.

– Non, dis-je. Ce ne sera jamais ton tour.

– C'est mon tour, dit-il avec violence.

Il tira son épée et me frappa en pleine poitrine. Dix conjurés surgirent de la pièce voisine en criant : « Mort au tyran ! » Roger se jeta devant moi. Il tomba. Je frappai et Tancrède tomba. Je sentis une vive douleur entre les omoplates ; je me retournai et frappai. Voyant Tancrède à terre plusieurs conjurés s'enfuirent et bientôt des hommes d'armes accoururent. Trois hommes gisaient sur le carreau. Les autres furent maîtrisés après un bref combat.

Je m'agenouillai auprès de Roger. Il regardait le plafond d'un air effrayé. Son cœur ne battait plus. Tancrède avait les yeux fermés, Il était mort.

– Vous êtes blessé, Monseigneur, me dit un garde.

– Ce n'est rien.

Je me relevai et glissai ma main sous ma chemise. Je la retirai pleine de sang. Je regardai ce sang et je me mis à rire. Je m'approchai de la fenêtre et respirai profondément. L'air entrait dans mes poumons et gonflait ma poitrine. Le moine poursuivait son prêche et la foule des condamnés à mort l'écoutait en silence ; ma femme était morte, et mon fils et mes petits-enfants ; tous mes compagnons étaient morts. Moi je vivais et je n'avais plus de semblable. Le passé était tombé de moi ; plus rien ne m'enchaînait : ni souvenir, ni amour, ni devoir ; j'étais sans loi, j'étais mon maître, et je pouvais disposer à mon gré des pauvres vies humaines, toutes vouées à la mort. Sous le ciel sans visage je me dressais vivant et libre, à jamais seul.

Je me penchai à la fenêtre et je souris. Une étrange armée. Ils étaient au moins trois mille sur la place, enveloppés de longs draps qui dissimulaient jusqu'à leurs visages, chacun tenait par la bride un cheval. Sous leurs soutanes, ils avaient revêtu leurs armures et ceint leurs épées. Je m'approchai du miroir de Venise. Sous le capuchon de laine blanche, ma face semblait noire comme celle d'un Maure, mes yeux n'étaient pas ceux d'un homme pieux. Je rabattis ma cagoule sur mon visage et je descendis sur la place. Vers la fin de l'épidémie, le peuple égaré par la peur du fléau auquel il venait d'échapper, bouleversé par les prédications des moines, s'était abandonné à toutes les extravagances d'une piété exaltée. Feignant d'être gagné par ce fanatisme, j'avais exhorté tous les hommes valides à partir avec moi pour un long pèlerinage : nous n'étions armés que pour nous défendre contre les brigands qui infestaient les campagnes. La plupart de mes compagnons croyaient en la sincérité de mes desseins, mais certains ne me suivaient que parce qu'ils hésitaient à y croire.

Nous sortîmes de la ville par la vieille rue des Teinturiers ; les maisons n'étaient plus qu'un amas de décombres ; sans doute le diable avait-il entendu ma prière : tous les habitants de ce quartier étaient morts de la peste et les ouvriers achevaient de raser les masures. Ils étaient morts, d'autres hommes allaient naître : Carmona vivait. Elle se dressait sur son rocher, flanquée de ses hautes tours, dévastée et intacte.

Nous gagnâmes d'abord Villana que nous parcourûmes en chantant des cantiques ; les habitants se joignirent en grand nombre à notre troupe. Puis nous entrâmes sur le territoire des Génois ; le long de la route, j'allais trouver le gouverneur de chaque ville pour lui demander de nous accueillir, et nous nous avancions en procession dans les rues, criant pénitence et recueillant des aumônes. Lorsque nous nous fûmes enfoncés au cœur du pays, je prétendis que les magistrats génois refusaient de nous recevoir. Les campagnes dévastées par la famine et par la peste ne nous fournissaient presque aucune nourriture. Nous souffrîmes bientôt de la faim. Quelques pénitents proposèrent de regagner Carmona ; j'objectai que nous étions loin et que nous péririons d'inanition

avant de nous retrouver dans nos foyers ; mieux valait pousser jusqu'à Rivelles, grand port prospère qui ne refuserait pas de pourvoir à notre subsistance.

Le gouverneur de Rivelles consentit en effet à nous ouvrir ses portes ; mais je rapportai à mes compagnons qu'une fois encore des hommes impies avaient repoussé nos prières. Alors les pèlerins commencèrent à murmurer qu'ils seraient bien capables de prendre par la force ce que leur refusait la charité. Je feignis de n'entendre qu'à contrecœur de tels propos ; mais tout en prêchant la résignation, j'insinuai qu'il ne nous restait qu'à mourir sur place ; bientôt la colère bouillonna dans tous les cœurs ; et je dus céder aux volontés de cette horde affamée.

La procession franchit les portes de Rivelles sans susciter de méfiance ; quand nous fûmes sur la grand-place, je dépouillai soudain ma robe blanche et je galopai vers le palais du gouverneur en criant : « Hardi ! Vive Carmona ! » Aussitôt tous les pénitents, rejetant les draps qui les enveloppaient, apparurent en armes. La surprise fut si grande que nul n'essaya de nous résister. L'odeur du sang, l'ivresse de la victoire eurent bientôt changé en soldats les pieux pèlerins. Une nuit d'orgie acheva la métamorphose. Les magistrats génois furent massacrés, leurs maisons pillées, leurs femmes violées. Pendant une semaine le vin coula à flots dans les tavernes et les chants obscènes retentirent à travers les rues.

Je laissai une petite armée dans Rivelles ; avec le reste de ma troupe, j'entrepris de conquérir les châteaux et les forteresses qui commandaient la route menant de Carmona à la mer. Les garnisons décimées par la peste et démunies de vivres ne purent se défendre contre nos assauts. Je n'ignorais pas que ma perfidie soulevait l'indignation à travers toute l'Italie. Mais les Génois étaient trop faibles encore pour entreprendre une guerre et ils durent m'abandonner mes conquêtes.

Maître de Rivelles, j'instituai aussitôt des taxes élevées sur toutes les marchandises qui entraient dans le port ; en vain les négociants florentins réclamèrent-ils d'être exempts de cet impôt, je ne voulus leur accorder aucun privilège. Je savais que j'excitais ainsi la colère des Florentins, mais je ne reculais pas devant la perspective d'une guerre contre la puissante République.

Je me préparai à la lutte. J'étais assez riche pour traiter avec la plupart des capitaines qui avaient formé en Italie des compagnies d'aventure. Je leur donnai une demi-paye constante et ils s'engageaient en échange à mettre leurs bandes à mon service dès que j'en aurais besoin. En attendant je les invitai à faire la guerre pour leur compte et à vivre de pillage sur les pays d'alentour : ainsi affaiblissaient-ils en temps de paix les villes que je me proposais d'attaquer. Lorsque je souhaitais surprendre quelque place forte, je donnais ostensiblement congé à un de mes capitaines que je chargeais en secret d'exécuter mon projet ; je le désavouais s'il échouait. Sans avoir déclaré aucune guerre, je possédai bientôt des châteaux et des forteresses sur tous les territoires attenants à mes frontières. Lorsque les Génois se décidèrent à envahir la plaine de Carmona,

j'avais reconstitué une armée et les meilleurs condottieres d'Italie étaient à mon service.

D'abord je laissai les Génois avec leur armée de mercenaires catalans se répandre dans la campagne ; avertis de leur approche, les paysans se réfugiaient avec leurs récoltes et leur bétail dans les villages fortifiés par mes soins ; à peine les soldats ennemis trouvèrent-ils de quoi subsister dans ces terres dépouillées. Ils essayèrent de s'emparer de quelques-unes de ces places ; mais situés sur des monticules isolés, défendus avec ardeur par la population, nos châteaux défiaient tous les assauts. Les troupes que commandait Ange de Tagliana se divisaient et s'épuisaient dans ces sièges ; il était facile d'attirer dans des embuscades des corps de soldats isolés et de faire prisonniers les maraudeurs qui cherchaient du fourrage dans les fermes abandonnées. Lorsque Tagliana se fut avancé jusqu'au bord de la rivière Mincia, je me décidai à lui offrir la bataille.

Par un beau matin de juin, nous disposâmes face à face nos deux armées. Une légère brume montait de la rivière et le bleu du ciel était teinté de gris ; l'acier des armures étincelait dans la lumière neuve, les chevaux luisants hennissaient et je sentais dans mon cœur une joie fraîche comme l'herbe mouillée. Tagliana, selon la tactique habituelle, partagea son armée en trois corps ; je divisai la mienne en petits groupes. Pressentant à travers le gris tendre du ciel un lourd après-midi de soleil, je fis préparer des vases pleins d'eau pour abreuver les chevaux et rafraîchir les soldats après chaque escarmouche. Quand le signal du combat fut donné, les deux armées foncèrent avec fracas l'une sur l'autre. On vit bientôt l'avantage de ma tactique ; les troupes génoises ne pouvaient se déplacer que par larges ensembles, au lieu que mes soldats attaquaient par petits groupes indépendants qui se retiraient ensuite pour reprendre le rang et attaquer de nouveau. Cependant groupés autour de leur général, les Catalans résistèrent longtemps à nos assauts ; le soleil montait dans le ciel, la chaleur devenait étouffante, et nous n'avions pas encore gagné un pouce de terrain ; au milieu de l'après-midi, nos chevaux foulaient une herbe sèche et jaune, l'air que nous respirions était épaissi par la poussière. Mes hommes se désaltéraient en hâte entre deux attaques, mais pas une goutte d'eau n'avait franchi les lèvres de nos ennemis. A travers le cliquetis de l'acier et le lourd martèlement des pas des chevaux, on entendait le murmure des eaux qui coulaient à cinq cents pieds au-dessous de nous. A la fin les soldats de Tagliana ne purent résister à la tentation ; ils s'approchèrent de la rivière et rompirent leur ordonnance. Alors, fonçant sur eux avec impétuosité, j'en renversai un grand nombre dans les flots. Le reste s'enfuit en déroute, laissant dans mes mains cinq cents prisonniers.

Je voulus célébrer cette victoire par des fêtes dignes d'un peuple de guerriers. De retour à Carmona j'instituai un immense tournoi entre la ville haute et la ville basse. Le matin, des enfants, puis des adolescents combattirent pendant trois heures sur la grand-place. L'après-midi, les hommes s'affrontèrent. Armés à la légère, ils se lançaient des pierres et cherchaient à les parer au moyen d'un grand manteau dont ils enveloppaient leur bras gauche ; ceux de la ville haute

portaient des manteaux verts, ceux de la ville basse, des manteaux rouges. Ensuite des phalanges plus pesantes entrèrent sur la place. Les combattants étaient revêtus d'une armure de fer, au-dessus de laquelle ils portaient des coussinets bourrés d'étoupe et de coton pour amortir les coups. Chacun tenait à la main droite une lance sans fer, à la main gauche un bouclier. La victoire consistait à occuper le centre de la place. Une immense foule se pressait tout autour de la lice ; à toutes les fenêtres les femmes souriaient. Du geste, de la voix, les spectateurs encourageaient leurs parents, leurs amis, leurs voisins ; ils criaient : « Vivat pour les verts ! » ou « Vivat pour les rouges ! » Je n'avais ni ami, ni parent, ni voisin. Assis sous un dais de velours, je regardais ces jeux avec indifférence en vidant des cruchons de vin.

– Je bois à la prospérité de Rivelles et à la ruine de Gênes ! dis-je en levant ma coupe.

Ils levèrent leurs coupes et des voix dociles répétèrent en écho : « A la prospérité de Rivelles ! » mais Palombo, le chef des drapiers, demeurait immobile ; il contemplait son gobelet d'un air attentif.

– Pourquoi ne bois-tu pas ? dis-je.

Il leva les yeux.

– Je sais de source sûre que les marchands florentins de Rivelles ont reçu l'ordre d'avoir terminé leurs affaires avant le premier novembre.

– Et alors ?

– A cette date, ils quitteront la ville ; ils iront s'établir à Sismone dans la Maremme d'Evisa.

Il s'était fait un grand silence autour de la table.

– Au diable les marchands florentins, dis-je.

– Tous les autres marchands les suivront, dit Palombo.

– Alors, malheur à Evisa et à Sismone.

– Florence les soutiendra, dit-il.

Ils me regardaient tous ; je lisais dans leurs yeux : il faut exempter les Florentins des taxes. Mais étais-je vainqueur pour suivre les avis de ces vieillards ? Etais-je vainqueur pour m'incliner devant Florence ?

– Malheur à Florence ! dis-je.

Je me tournai vers mes capitaines et j'élevai la coupe à mes lèvres.

– Je bois à notre victoire sur Florence.

– A notre victoire sur Florence ! crièrent-ils en chœur.

Les voix de Bentivoglio et de Puzzini me parurent froides ; un sourire sournois tordait les lèvres d'Orsini. Je saisis une carafe de vin et la jetai sur le sol.

– Voilà comme je détruirai Florence, dis-je.

Ils me regardèrent placidement ; la guerre était finie, nous fêtions la victoire ; ils ne demandaient rien de plus. Moi je voulais tenir ma victoire entre mes mains. Où était-elle ? En vain cherchais-je sur ces visages l'ardeur d'un après-midi de bataille, l'odeur de la poussière et de la sueur, le poids écrasant du soleil sur les armures d'acier. Ils avaient des rires, des soucis mesquins et je ne voulus

plus entendre leurs paroles. Je me levai, j'ouvris brusquement la chemise qui serrait mon cou. Mon sang affluait dans ma tête et dans ma poitrine ; ma vie allait éclater comme une bulle de feu. L'étoffe se déchira entre mes doigts et je laissai retomber mes mains, mes mains vides. Au milieu de la place, le héraut abaissait une barrière, proclamant la victoire des rouges, et le peuple en délire jetait des fleurs, des mouchoirs, des écharpes, aux pieds des combattants. Cinq d'entre eux avaient été tués, neuf autres blessés. Mais tous ces hommes capables de convoiter une victoire d'un jour n'étaient que de petits êtres puérils ; je ne pouvais m'amuser de leurs jeux. Le ciel était du même bleu qu'au bord de la Mincia, mais il me semblait fade. C'est sous les murs de Florence, au bord de l'avenir qu'il flambait, rouge et or, pareil à celui que je portais dans ma mémoire.

Palombo avait vu juste ; au cours de l'hiver, tous les marchands de Rivelles transportèrent leurs comptoirs à Sismone, port situé dans la Maremme d'Evisa ; les artisans se trouvèrent sans ressources. Profitant du mécontentement populaire, la faction des Alboni souleva les habitants et proclama l'indépendance de la ville. Pour tenter de la reprendre, il eût fallu posséder une flotte. Je dus me contenter de ravager les campagnes d'alentour, brûlant les récoltes et les fermes, mais je décidai de me venger d'Evisa d'une manière exemplaire.

Cette ville alliée de Florence était située dans le bassin inférieur de la Mincia dont le cours supérieur arrosait mon territoire ; de chaque côté des remparts, la rivière formait deux bras d'un mille de largeur qui remplaçaient les fossés des fortifications ordinaires ; trop profonds pour être traversés à gué, leurs bords étaient trop fangeux pour que des barques puissent s'y aventurer. J'ordonnai à un de mes ingénieurs de détourner la Mincia. Pendant six mois on travailla à élever une digue d'une force extraordinaire pour couper le cours de la rivière ; en même temps, je fis percer une montagne afin de lui ouvrir une issue dans la plaine de Carmona. Les habitants d'Evisa croyaient déjà voir leurs lacs changés en marais pestilentiels et leurs fortifications détruites avec la salubrité de l'air. Ils m'envoyèrent des ambassadeurs me suppliant de renoncer à mes desseins ; mais je leur répondis que chacun avait le droit de faire sur son territoire les travaux qu'il jugeait convenables. Déjà je supputais que la ville privée de ses défenses naturelles allait tomber entre mes mains, lorsque, soudain, un immense orage éclata. La Mincia gonflée par les pluies entraîna toutes les digues et détruisit en une nuit les ouvrages auxquels mes ingénieurs travaillaient depuis des mois.

Alors j'envoyai mes capitaines, Bentivoglio, Orsini, Puzzini, dévaster les environs d'Evisa. Comme Florence levait une armée pour venir au secours de son alliée, je négociai un accord avec Sienne ; nous rassemblâmes dix mille hommes. Mes troupes et celles des condottieres se réunirent à Sienne et je cherchai à pénétrer dans le territoire de Florence. Tandis que je faisais par le dehors le tour des frontières, l'armée de la république les longeait intérieurement pour en défendre l'entrée. Je feignis de menacer l'Etat d'Arezzo :

les Florentins s'efforcèrent de me barrer l'accès de cette province. Alors j'entrai par Chianti dans le val de Grève et suivant le cours de l'Arno, je remontai jusqu'à Florence. J'enlevai dans les campagnes un immense butin car la guerre n'ayant pas été déclarée les paysans n'avaient pas songé à mettre en sûreté leur bétail et leurs meubles.

Pendant dix jours nous avançâmes sans rencontrer d'obstacles ; les soldats chantaient ; ils avaient piqué des fleurs dans la crinière de leurs chevaux et notre cavalcade ressemblait à un cortège pacifique et triomphal. Lorsque du haut d'une colline nous aperçûmes Florence et ses dômes vermeils baignant dans la lumière du soleil, un grand cri de joie monta de toutes les poitrines. Nous dressâmes notre camp et pendant quatre jours les soldats vautrés dans l'herbe fleurie se passèrent à la ronde de lourdes outres de vin ; des bœufs et des vaches aux riches mamelles paissaient autour des chariots chargés de tapis, de miroirs et de dentelles.

– Et maintenant ? dit Orsini. Que ferons-nous ?

– Que voulez-vous que nous fassions ? dis-je.

Je ne pouvais même pas rêver d'attaquer Florence. Elle s'étendait à mes pieds, lumineuse et calme, traversée par un ruban d'eau verte ; il n'y avait aucun moyen de l'effacer de la terre.

– Nous avons ramassé un assez riche butin, dis-je. Nous le ramènerons à Carmona.

Il sourit sans répondre et je m'éloignai, irrité. Je savais bien que cette campagne avait coûté beaucoup d'argent et ne rapportait rien. Florence était à mes pieds, et je ne pouvais rien en faire. A quoi donc servaient mes victoires ?

J'annonçai à mes troupes que nous allions reprendre le chemin de Carmona ; des murmures parcoururent le camp. Maîtres de la Toscane, allions-nous l'abandonner ? Nous pliâmes bagage avec lenteur. Lorsque le moment du départ arriva, nous nous aperçûmes que Paul d'Orsini n'était plus parmi nous ; pendant la nuit il avait passé au service de Florence, emmenant avec lui une partie de ma cavalerie.

Affaiblis par cette défection, nous commençâmes à redescendre en hâte le val d'Arno ; les soldats ne chantaient plus. Bientôt les troupes d'Orsini harcelèrent nos arrière-gardes. Mes troupes, lasses de leurs succès inutiles, brûlaient de lui livrer bataille ; mais il connaissait le pays mieux que moi et je redoutais ses ruses. Il nous suivit jusqu'aux frontières de Sienne et se mit à attaquer sous nos yeux le village de Mascolo dans un lieu entouré de marais. L'armée se considérant comme insultée réclama à grands cris le combat ; la lutte me paraissait dangereuse ; la croûte qui recouvrait le limon des marais desséchés par l'humidité pouvait supporter le pied d'un fantassin, mais elle s'enfonçait sous celui des chevaux.

– Je crains un piège, dis-je.

– Nous sommes les plus nombreux, nous sommes les plus forts, me dit Puzzini avec feu.

Je me décidai à la bataille ; moi aussi je souhaitais connaître le goût sanglant d'une victoire contre des ennemis de chair et d'os. Une chaussée étroite traversait les marais ; Orsini semblait l'avoir laissée sans gardes ; j'y engageai mon armée. Tout à coup, alors qu'il n'était plus temps de reculer, elle fut assaillie à droite et à gauche par une grêle de flèches : dans chaque buisson Orsini avait placé des embuscades. La cavalerie légère et l'infanterie parurent alors sur nos flancs ; dès que mes soldats sortaient de la chaussée pour repousser l'ennemi, ils s'embourbaient dans les marais et ne pouvaient plus remuer. Une fois que la colonne fut plongée dans le désordre, les fantassins d'Orsini s'aventurèrent sur la chaussée et, perçant le ventre de nos chevaux, ils renversèrent les cavaliers qui, accablés sous le poids de leurs armures, ne pouvaient plus se relever. Pierre Bentivoglio trouva moyen d'échapper par un sentier qu'il découvrit à travers les marais ; quant à moi, parcourant toute la chaussée, je me fis jour au milieu des ennemis ; mais Ludovic Puzzini fut fait prisonnier avec huit mille gens d'armes, sans qu'il y en eût un seul de tué. Tous nos bagages et le butin que nous avions récolté en Toscane tombèrent au pouvoir du vainqueur.

– L'honneur exige que nous vengions cette défaite, déclarèrent mes lieutenants.

Leurs yeux étincelaient dans leurs visages humiliés.

– Qu'est-ce qu'une défaite ? dis-je.

Les soldats d'Orsini qui avaient servi sous mes ordres au début de la campagne, considérant leurs prisonniers comme des frères d'armes moins heureux qu'eux, leur avaient rendu la liberté dès la première nuit ; j'étais rentré à Carmona avec des troupes presque intactes ; deux armuriers de Villana m'avaient vendu cinq mille armures. Je n'avais rien gagné par mes victoires, et en perdant une bataille, je n'avais rien perdu.

Mes lieutenants me regardaient les sourcils froncés, sans comprendre. J'allai m'enfermer dans mon cabinet et j'y demeurai trois jours et trois nuits. Je revoyais le visage de Tancrède durci par le désespoir. « Utile à qui ? à quoi ? » J'entendais la voix du moine noir : « Ce que tu as fait n'est rien. »

Je décidai de changer de méthode. Renonçant aux parades militaires, aux batailles rangées, aux vaines chevauchées, je m'efforçai dorénavant d'affaiblir les républiques ennemies par une politique sournoise.

Des traités de commerce détachèrent Orci, Circio, Montechiaro, de l'alliance florentine ; des agents établis comme marchands dans les villes soumises à Gênes y fomentaient des conspirations ; à Gênes même, ils entretenaient la rivalité des factions. J'avais soin de respecter les institutions des villes qui se rangeaient sous ma loi ; ainsi beaucoup de petites républiques, lasses d'une liberté difficile à défendre, préférant leur sécurité à leur indépendance, acceptèrent ma protection. La vie était rude à Carmona ; les hommes dormaient moins de cinq heures par nuit, travaillant de l'aube à la nuit, tissant sans répit la

laine au fond des ateliers sombres et astreints à de dures manœuvres sous les soleils les plus torrides ; la jeunesse des femmes se consumait à nourrir et à porter des enfants qu'on entraînait dès le plus jeune âge à tous les exercices du corps. Mais au bout de trente ans notre territoire était devenu aussi vaste que celui de Florence. Gênes au contraire était tombée par mes soins en pleine décadence ; mes capitaines avaient dévasté ses campagnes, rasé ses places fortes ; son commerce dépérissait, la navigation était abandonnée, et la ville était en proie à tous les désordres de l'anarchie. Un dernier coup lui fut porté par le duc de Milan qui l'attaqua brusquement. Le général Carmagnola se fraya sans peine un passage à travers les montagnes avec trois mille chevaux et huit mille fantassins ; il commença à ravager les vallées. Aussitôt je marchai vers le port de Livourne qui commandait les bouches de l'Arno ; je n'eus pas même besoin de l'assiéger car les Génois incapables de le défendre me le cédèrent contre la somme de cent mille florins. Avec orgueil je plantai sur le château de Livourne l'étendard de Carmona, pendant que l'armée saluait, par des clameurs, le triomphe de mes patientes manœuvres. Gênes ruinée, Livourne devenait le premier port de toute l'Italie.

Tous les espoirs nous semblaient permis quand un messager vint m'annoncer que le roi d'Aragon, joignant ses forces à celles du duc de Milan, allait attaquer Gênes par la mer. Et soudain je découvris toute l'ambition du duc. Gênes était incapable de faire face à la fois à ses deux puissants ennemis. Maître de la Ligurie, le duc allait envahir la Toscane, réduire Carmona, puis Florence en esclavage. Je n'avais vu en Gênes qu'une rivale trop heureuse, j'avais tout fait pour l'affaiblir, sans imaginer que sa ruine pourrait un jour entraîner la mienne.

Je dus offrir mon aide à Gênes. Déchirée par les querelles que j'avais attisées avec complaisance, elle ne se décidait pas franchement à la lutte ; elle hésitait à se livrer au duc. J'essayai de ranimer son ardeur ; mais depuis longtemps elle négligeait d'entretenir une armée et ses mercenaires étaient toujours prêts à lâcher pied. Je marchai au-devant de Carmagnola pour lui barrer la route ; nous remontâmes le val d'Arno, si souvent ravagé par les incursions de mes capitaines : les forteresses étaient démantelées, les châteaux détruits. Au lieu de nous retrancher derrière de solides murailles, il fallait nous battre en rase campagne ; nous avions peine à nous nourrir sur ces terres trop souvent dévastées. Tous nos succès passés se retournaient maintenant contre nous. Au bout de six mois de campagne mon armée affamée, épuisée, affaiblie par les fièvres n'était plus que l'ombre d'elle-même. C'est alors que Carmagnola se décida à nous attaquer.

Carmagnola avait derrière lui dix mille chevaux et dix-huit mille fantassins. Ma cavalerie était si inférieure en nombre que je décidai de risquer une tactique neuve. Aux gendarmes de Carmagnola j'opposai des hommes à pied, armés de hallebardes et qui reçurent de pied ferme le premier choc ; on les vit souvent couper d'un coup d'épée les jambes des chevaux qui fonçaient sur eux ou les saisir par les pieds et les entraîner à terre avec l'homme qui les montait. Quatre

cents chevaux furent tués et Carmagnola donna aux cavaliers l'ordre de mettre pied à terre. Le combat se poursuivit avec acharnement ; un grand nombre de soldats périrent de part et d'autre. Au soir, le plus jeune et le plus ardent de mes lieutenants ayant gagné secrètement par la montagne la vallée de Miossens fondit sur l'arrière-garde de Carmagnola avec six cents cavaliers en poussant des cris effrayants. Les Milanais épouvantés par cette attaque inattendue s'enfuirent en déroute. Nous avions perdu trois cent quatre-vingt-seize hommes et Carmagnola un nombre de soldats trois fois plus considérable.

– Maintenant, dis-je au doge Frégoso, il ne faut pas perdre un instant. Il faut armer tous les hommes de Ligurie, relever vos forteresses, envoyer des ambassadeurs à Florence et à Venise pour leur demander du secours.

Il ne paraissait pas m'entendre. Sous ses longs cheveux blancs, son visage était noble et reposé, ses yeux clairs fixaient le vide.

– Quelle belle journée, dit-il.

De la terrasse ombragée de lauriers roses et d'orangers, nous dominions la grande-rue. Les femmes, vêtues de velours et de soie, marchaient languissamment à l'ombre des palais ; des cavaliers aux pourpoints brodés fendaient la foule avec superbe. Sous un porche étaient assis quatre soldats de Carmona, hâves, sales, fatigués ; ils regardaient une bande de jeunes filles qui causaient avec des garçons auprès de la fontaine.

– Si vous ne vous défendez pas, dis-je avec colère, Carmagnola sera sous les murs de Gênes avant le printemps.

– Je sais, dit Frégoso.

Il ajouta d'un ton indifférent :

– Nous ne pouvons pas nous défendre.

– Vous le pouvez, dis-je. Carmagnola n'est pas invincible, puisque nous l'avons vaincu. Mes soldats sont fatigués ; à présent c'est votre tour.

– Il n'y a pas de déshonneur à avouer sa faiblesse, dit-il doucement.

Il sourit :

– Nous sommes trop civilisés pour ne pas aimer la paix.

– Quelle paix ? dis-je.

– Le duc de Milan nous a promis de nous garantir nos constitutions et notre liberté intérieure, dit-il. Ce n'est pas sans un déchirement que je renoncerai aux dignités dont m'avait revêtu ma ville ; mais je ne reculerai pas devant ce sacrifice.

– Qu'allez-vous faire ?

– J'abdiquerai, dit-il avec dignité.

Je me levai et je serrai les poings.

– C'est une trahison.

– Je ne dois considérer que l'intérêt de ma patrie.

– Et voilà pour qui nous nous battons depuis six mois, dis-je.

Je me penchai par-dessus la balustrade ; les jeunes filles portaient des fleurs de nard dans leurs cheveux, je les entendais rire ; mes soldats les regardaient d'un

air morne ; je savais ce qu'ils voyaient : des rues roses et sèches où les nobles mêmes allaient à pied ; des femmes vêtues de noir qui allaitaient leurs enfants tout en marchant d'un pas rapide, et sans sourire ; des petites filles qui montaient la colline en portant des seaux d'eau trop lourds ; des hommes qui mangeaient une soupe claire sur le seuil de leur porte, d'un air harassé ; au milieu de la ville, sur l'emplacement des anciens quartiers, s'étendait un désert envahi de mauvaises herbes. Nous n'avions pas le temps de construire des palais, ni de planter des citronniers, ni de chanter, ni de rire.

Je dis :

– Ce n'est pas juste.

– Le duc de Milan souhaite traiter avec vous, dit Frégoso.

– Je ne traiterai pas, dis-je.

Le soir même je fis reprendre à mes hommes le chemin de Carmona ; plus d'un manquait à l'appel. J'entendais les voix qui grondaient derrière leurs visages mornes : « Quels sont donc les vainqueurs ? » Et je ne pouvais rien répondre.

Nous passâmes devant Pergola, ville que j'avais toujours convoitée mais qui refusait farouchement de se ranger sous ma loi ; pour tromper la déception de mes soldats, je décidai de leur faire cadeau d'une victoire tangible. Je les conduisis sous les murs de l'orgueilleuse cité, et je leur promis que tout le butin dont ils s'empareraient serait partagé entre eux. Pergola était riche, et ils furent enflammés par l'espoir du pillage. La ville était solidement fortifiée, elle s'appuyait à l'est sur la Mincia ; en vain nous avions essayé plusieurs fois de la réduire, elle avait repoussé tous nos assauts. Mais à présent je possédais des armes neuves : de lourdes bombardes, impuissantes contre des groupes mobiles, mais qui devenaient un instrument efficace contre des murailles de pierre. Je commençai par sommer Pergola de se rendre ; mes soldats envoyaient par-dessus les remparts des flèches portant des billets où nous menacions de détruire la ville si elle refusait de nous ouvrir ses portes. Mais les habitants massés derrière les créneaux ne répondaient que par des cris de haine et de défi. Alors je disposai aux portes de la ville quatre corps d'armée et je fis égaliser le terrain qui les séparait afin qu'ils communiquassent entre eux. Puis j'ordonnai d'amener les bombardes ; les soldats regardaient les engins d'un air incrédule ; les premiers boulets s'écrasèrent contre les murs sans les ébranler. Du haut du donjon, les gens de Pergola nous lançaient des insultes et chantaient. Je ne me décourageai pas. Mes ingénieurs réussirent ce prodige : chaque bombarde tirait soixante coups en une nuit. Pendant trente jours, les murs furent battus en brèche ; peu à peu les tours et les constructions qui les unissaient tombaient en pièces ; les débris comblaient les fossés et rendaient les brèches praticables. Les assiégés s'étant retirés des remparts, on n'entendait plus leurs chants ni leurs insultes. La dernière nuit, tandis que les boulets frappaient les pierres branlantes, un silence de plomb pesait sur la ville. Lorsque l'aube parut, nous vîmes que le mur était percé d'une longue brèche et je lançai mes hommes à l'assaut. Ils se

précipitèrent avec des cris de joie ; Gênes était oubliée et toutes les tentations de la paix ; nous avions accompli un exploit sans pareil : pour la première fois, des bombardes avaient abattu de puissants remparts ; pour la première fois, une armée entrait de force dans une grande ville fortifiée.

Je franchis le premier la brèche ; avec surprise nous vîmes que personne ne nous attendait derrière les murs, les rues étaient désertes ; je m'arrêtai, craignant un guet-apens ; intimidés par le silence, tous mes soldats s'étaient tus ; nous levâmes les yeux vers les toits et vers les fenêtres : nous n'aperçûmes personne ; les fenêtres des maisons étaient fermées, les portes ouvertes. Nous avançâmes avec prudence ; pas un bruit ; à chaque coin de rue, mes hommes dirigeaient leurs arbalètes vers les toits, regardant à droite, à gauche avec crainte, mais aucune pierre, aucune flèche ne traversait les airs. Nous arrivâmes sur la grande place : elle était vide.

– Il faut fouiller les maisons, dis-je.

Les soldats s'éloignèrent par petits groupes. Suivi de quelques gardes, j'entrai dans le palais du gouverneur ; les dalles du vestibule étaient nues, les murs nus. Dans les salons, tous les meubles étaient à leur place, mais il ne restait ni tapis, ni tentures, ni bibelots ; les coffres à linge, les coffres d'argenterie étaient vides, ainsi que les cassettes à bijoux. Lorsque je sortis du palais, j'appris que l'on avait trouvé au bord de la Mincia des matelas et des casseroles de cuivre. Les habitants s'étaient embarqués sur le fleuve à la faveur de la nuit, et pendant que nous les croyions aux aguets derrière les remparts, ils avaient fui, emportant toutes leurs richesses.

Je restai immobile au milieu de la place, et les soldats restaient immobiles et silencieux autour de moi. Dans les maisons abandonnées, ils n'avaient trouvé à piller que de vieux ferrements ; le sol des tavernes était maculé de vin : on avait vidé toutes les outres ; dans les vastes cheminées, les sacs de farine, le pain, les quartiers de viande avaient été réduits en cendres. Nous avions cru conquérir une ville, et nous ne tenions entre nos mains qu'une carcasse de pierre.

Vers midi, un de nos lieutenants m'amena une femme que des soldats avaient trouvée dans une maison des faubourgs ; elle était petite, coiffée de lourdes nattes qui s'enroulaient autour de sa tête ; il n'y avait ni peur, ni défi dans ses yeux.

– Pourquoi n'êtes-vous pas partie avec les autres ? lui dis-je.

– Mon mari est malade, on ne pouvait pas le transporter.

– Et pourquoi les autres sont-ils partis ? dis-je avec colère. Croyez-vous que quand je conquiers une ville, je fais arracher les yeux des nouveau-nés ?

– Non, dit-elle. Nous ne croyons pas cela.

– Alors, pourquoi ? dis-je.

Elle ne répondit pas.

– Plus de vingt cités prospèrent sous ma loi. Jamais les gens de Montechiaro, d'Orci ou de Palève n'ont été plus heureux.

– Les gens de Pergola sont différents, dit-elle.

Je la regardai fixement et elle soutint mon regard. Les gens de Pergola. Les gens de Carmona. Un jour, moi aussi, j'avais dit ces mots. J'avais chassé les femmes et les enfants dans les fossés. Pourquoi ? Je détournai les yeux.

– Laissez-la aller, dis-je aux gardes.

Elle s'éloigna sans hâte, et je dis :

– Partons d'ici.

Mes capitaines rassemblèrent leurs soldats qui obéirent sans résistance. Personne n'aurait voulu passer la nuit dans cette ville maudite. Je restai le dernier sur la place déserte ; le silence des murs de pierre me brûlait le cœur. A mes pieds gisait une morte, c'est moi qui l'avais tuée et je ne savais plus pourquoi.

Huit jours plus tard je signai un traité avec le duc de Milan.

Ce fut la paix. Je licenciai mon armée, j'abaissai le taux des impôts, j'abolis les lois somptuaires, je prêtai de l'argent aux négociants de Carmona, je me fis leur banquier ; sous mon impulsion, l'industrie, l'agriculture prirent un nouvel essor, ma fortune devint aussi légendaire que mon éternelle jeunesse ; je la consacrai à ma ville. Sur l'emplacement des vieux quartiers se dressèrent des palais plus beaux que ceux de Gênes ; j'appelai à ma cour des architectes, des sculpteurs, des peintres ; je fis construire un aqueduc, et des fontaines jaillirent sur toutes les places ; la colline se couvrit de maisons neuves et de vastes faubourgs rongèrent la plaine. Attirés par notre prospérité, de nombreux étrangers se fixèrent entre nos murs. Je fis venir des médecins de Bologne et bâtir des hôpitaux. Le nombre des naissances augmenta, la population s'accrut ; il y eut deux cent mille habitants dans Carmona et je pensai avec orgueil : c'est à moi qu'ils doivent la vie ; ils me doivent tout. Cela dura trente ans.

Cependant, le peuple n'était pas plus heureux qu'autrefois. Il était un peu mieux vêtu et mieux logé, mais il travaillait sans répit, et jamais le luxe des nobles et des bourgeois ne s'était étalé avec tant d'insolence ; chez les pauvres comme chez les riches, les ambitions avaient grandi, et d'année en année, les ouvriers trouvaient leur condition moins supportable. Je souhaitais améliorer leur sort. Mais les maîtres drapiers me démontraient que si l'on diminuait les heures de travail, ou si l'on élevait les salaires, le prix du drap augmenterait d'autant ; incapables de supporter la concurrence étrangère, nous serions tous ruinés, ouvriers et marchands. Ils disaient vrai. A moins d'être le maître du monde entier, aucune réforme sérieuse n'était possible. L'été 1449, la récolte fut mauvaise ; dans toute l'Italie le prix du blé monta très haut et les paysans cupides vendirent à Pise et à Florence la plus grande partie de leurs grains. Quand arriva l'hiver, le pain coûtait si cher à Carmona que beaucoup d'ouvriers incapables de nourrir leur famille durent implorer la charité publique. Je rachetai du blé, je le distribuai au peuple, mais ce n'était pas seulement du pain qu'il voulait ; il voulait aussi qu'on ne l'obligeât pas à mendier. Un matin, sans que rien n'eût transpiré de leurs desseins, les corps de métier se réunirent en armes autour de leurs bannières ; ils se répandirent dans la ville et pillèrent

plusieurs palais ; les nobles et les bourgeois, pris à l'improviste, ne purent que se barricader dans leurs demeures. Maîtres de Carmona, les foulons, les tisserands, les teinturiers nommèrent soixante-quatre chevaliers qui voulurent profiter de la révolte pour secouer mon joug. Ils promirent au peuple du pain, l'abolition de toutes les dettes, et ayant proclamé que j'avais conclu un pacte avec le diable, et qu'il fallait me brûler comme sorcier, ils donnèrent l'assaut à mon palais. Ils criaient : « A bas le fils du diable ! Mort au tyran ! » Par ses fenêtres, mes gardes leur décochaient des grêles de flèches ; alors ils fuyaient, la place devenait déserte ; et puis ils se ruaient à nouveau sur la porte et s'efforçaient de l'ébranler. Elle était sur le point de céder quand au soir, les nobles du château et des bourgs environnants, alertés par des messagers, déferlèrent à travers la ville.

« La révolte est matée, Monseigneur ! La canaille est balayée ! » cria le capitaine des gardes en entrant dans ma chambre. Derrière lui, j'entendais des clameurs de joie et un grand bruit de ferraille ; ils montaient en riant l'escalier de pierre, Albozzi, Feracci, Vincent le Noir, mes sauveurs ; des chevaux piaffaient sous mes fenêtres, et je savais qu'il y avait du sang sur leurs sabots.

« Qu'on arrête le massacre ! » dis-je avec violence. « Qu'on éteigne les incendies et qu'on me laisse seul ! »

Je fermai la porte et j'allai appuyer mon front aux grillages de la fenêtre ; contre le ciel brillant comme une aurore bourgeonnait un énorme champignon de fumée noire : les maisons des tisserands flambaient, les femmes et les enfants des tisserands flambaient dans leurs maisons.

Il était tard dans la nuit lorsque je quittai la fenêtre et sortis du palais ; le ciel s'était éteint, on n'entendait plus le galop des chevaux, ni les cris sauvages des soldats.

A l'entrée du quartier des tisserands, des soldats montaient la garde ; des décombres fumaient ; dans des rues désertes étaient couchés des cadavres : des femmes aux poitrines défoncées, des enfants aux visages écrasés par le pied des chevaux ; dans les ruines gisaient des corps calcinés. Au coin d'une rue, j'entendis une longue plainte. Il y avait un grand morceau de lune dans le ciel et au loin, un chien hurlait à la mort.

« Utile à qui ? à quoi ? »

Tancrède ricanait au fond du passé.

On enterra les cadavres, on reconstruisit les maisons ; j'accordai aux artisans la rémission de leurs dettes ; au printemps, les amandiers fleurirent comme à chaque printemps et les métiers à tisser ronronnaient dans les rues paisibles. Mais mon cœur resta plein de cendres.

– Pourquoi êtes-vous triste ? me dit Laure. N'avez-vous pas tout ce qu'on peut désirer au monde ?

J'avais dormi toute la nuit dans ses bras : à présent, les journées me semblaient trop longues et toutes les nuits je dormais. La tête appuyée contre sa poitrine, j'aurais voulu me dissoudre à nouveau dans la langueur laiteuse de son

corps ; mais déjà la lumière poignardait mes yeux, j'entendais les rumeurs vivantes de la ville ; j'étais éveillé et je m'ennuyais. Je sautai hors du lit.

– Et que peut-on désirer au monde ?

– Tant de choses.

Je me mis à rire. J'aurais pu facilement la combler. Mais je ne l'aimais pas. Je n'aimais personne. Pendant que je m'habillais, je me sentais les jambes molles comme le jour où j'avais enterré Catherine, où rien ne m'attendait plus nulle part. « Jour après jour les mêmes gestes, pensais-je. Sans fin ! M'arrivera-t-il jamais de me réveiller dans un autre monde, où le goût même de l'air serait différent ? »

Je sortis de la chambre, je sortis du palais. C'était le même monde, c'était toujours Carmona avec ses pavés roses et ses cheminées en forme d'entonnoir. Il y avait des statues neuves sur ses places ; je savais qu'elles étaient belles, mais je savais aussi qu'elles allaient demeurer pendant des siècles immobiles sur ces lieux où on les avait dressées, et elles me semblaient aussi vieilles, aussi lointaines que les Vénus enfouies dans la terre. Les gens de Carmona passaient devant elles sans les regarder ; ils ne regardaient ni les monuments, ni les fontaines. A qui servaient ces pierres sculptées ? Je franchis les remparts. A qui servait Carmona ? Elle se dressait sur son rocher, immuable à travers la guerre, la paix, la peste, les émeutes ; et il y avait en Italie cent autres villes qui se dressaient sur leurs rochers, aussi orgueilleuses, aussi inutiles. A qui servaient le ciel et les fleurs des prairies ? C'était un beau matin, mais les paysans penchés sur la terre ne regardaient pas le ciel. Et moi j'étais las de le voir depuis deux cents ans, toujours pareil à lui-même.

Pendant plusieurs heures, j'ai marché sans but. « Tout ce qu'on peut désirer. » Je me répétais ces mots sans parvenir à réveiller chez moi le moindre désir. Comme le temps me semblait loin où chaque grain de blé pesait si lourd au creux de ma main !

Soudain, je m'arrêtai ; dans un enclos où picoraient des poules, une femme penchée sur une cuve lavait du linge, et sous un amandier, une toute petite fille était assise et riait ; le sol était jonché de pétales blancs, et l'enfant serrait des pétales dans sa main, elle les portait à sa bouche d'un air avide ; elle était toute brune avec de grands yeux sombres ; je pensai : c'est la première fois que ces yeux voient des fleurs d'amandier.

– La belle petite fille, dis-je. Elle est à vous ?

La femme leva la tête :

– Oui. Elle est maigre.

– Il faut mieux la nourrir, dis-je en jetant une bourse sur les genoux de l'enfant.

La femme me regarda avec méfiance et je m'éloignai sans qu'elle ait souri ; la petite fille souriait, mais non pas à moi : elle n'avait pas besoin de moi pour sourire. Je levai la tête. Le ciel était d'un bleu tout neuf, les arbres en fleurs étincelaient comme au jour où je portais Sigismond sur mon épaule. Dans les

yeux d'un enfant, le monde entier était en train de naître. Je pensai brusquement :

– J'aurai un enfant, un enfant à moi.

Dix mois plus tard, Laure mettait au monde un beau garçon robuste ; je l'exilai aussitôt dans un château des environs de Villana : j'entendais ne partager mon fils avec personne.

Tandis que des nourrices l'allaitaient, je préparai avec passion l'avenir d'Antoine. D'abord, je consolidai la paix, je ne voulais pas qu'il connût jamais la vanité sanglante de la guerre. Florence me réclamait depuis longtemps le port de Livourne : je consentis à le lui rendre. Il y eut une révolution dans Rivelles, et le prince implora mon secours, m'offrant de mettre la ville sous ma protection : je refusai.

Sur une colline en face de Carmona on commença de construire une villa de marbre et de planter des jardins ; j'attirai à ma cour des artistes et des savants, je rassemblai des tableaux, des statues, une vaste bibliothèque ; les hommes les plus distingués du siècle furent chargés de l'éducation d'Antoine ; j'assistais à leurs leçons, et j'entraînais moi-même mon fils à tous les exercices du corps. C'était un bel enfant, un peu fluet à mon goût, mais robuste. A sept ans il savait lire et écrire l'italien, le latin et le français ; il nageait et tirait à l'arc, et il était capable de maîtriser un petit cheval.

Pour partager ses travaux et ses jeux, il lui fallait des compagnons ; je réunis autour de lui les enfants les plus beaux et les plus doués de Carmona. Entre autres, je fis élever au palais la petite fille aux fleurs d'amandier ; elle s'appelait Béatrice, elle gardait en grandissant son maigre visage noir, son sourire ; elle jouait avec Antoine comme un garçon, et de tous ses camarades, c'était elle qu'il préférait.

Une nuit où je m'ennuyais dans mon lit – il m'arrivait en ce temps de m'ennuyer, même en rêve – je descendis dans le jardin. C'était une nuit sans lune, odorante et chaude, traversée d'étoiles filantes ; je fis quelques pas dans les allées sablées et je les aperçus tous deux qui marchaient sur la pelouse en se tenant par la main ; sur leurs longues chemises de nuit ils avaient enroulé des guirlandes de fleurs ; Béatrice avait mis des liserons dans ses cheveux et elle serrait sur son cœur une lourde fleur de magnolia. Ils m'aperçurent et ils restèrent figés sur place.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? dis-je.

Béatrice dit d'une petite voix nette :

– Nous nous promenons.

– Vous vous promenez souvent à cette heure-ci ?

– Lui, c'est la première fois.

– Et toi ?

– Moi ? Elle me regarda hardiment. Toutes les nuits, je sors par la fenêtre.

Ils se tenaient tous les deux devant moi, coupables et minuscules dans leurs robes fleuries qui cachaient leurs pieds nus, et je sentis une morsure au cœur. Je

leur donnais des jours de soleil, de fête, de rires, des jouets, des bonbons, des images, et ils conspiraient pour goûter en secret la douceur des nuits que je ne leur donnais pas.

– Que penseriez-vous d'une promenade à cheval ? dis-je.

Leurs yeux brillèrent. Je sellai mon cheval et je juchai Antoine devant moi, et Béatrice en croupe ; ses deux petits bras ceinturaient ma taille ; nous descendîmes au galop la colline ; au galop, nous traversâmes la plaine et des étoiles filaient au-dessus de nos têtes ; les enfants poussaient des cris de joie. Je serrai Antoine contre moi.

– Il ne faut plus sortir en cachette, dis-je. Il ne faut rien faire en cachette. Tout ce que tu voudras, demande-le-moi : tu l'auras.

– Oui, père, dit-il docilement.

Le lendemain je leur fis cadeau à chacun d'un cheval et souvent, quand les nuits étaient douces, je les emmenais galoper avec moi. Je fis construire une barque aux voiles orange afin de les promener sur le lac de Villamosa, près duquel nous passions souvent les mois lourds de l'été. Je m'ingéniai à prévenir tous leurs désirs. Quand ils étaient fatigués de jouer, de nager, de galoper, de courir, je m'asseyais à côté d'eux dans l'ombre chaude des pins, et je leur racontais des histoires. Antoine ne se lassait pas de m'interroger sur le passé de Carmona ; il me regardait avec émerveillement.

– Et moi, quand je serai grand, que ferai-je ? me disait-il parfois.

Je riais.

– Tu feras tout ce que tu voudras.

Béatrice ne disait rien, elle écoutait avec un visage fermé. C'était une petite fille sauvage, aux jambes longues comme des pattes d'araignée. Elle ne se plaisait qu'aux choses défendues ; pendant des heures elle disparaissait, et on la retrouvait grimpée sur un toit, ou nageant dans un lac trop profond, ou pataugeant dans le fumier d'une ferme, ou gisant en travers d'un sentier pour avoir enfourché un cheval trop fougueux.

– Drôle de petite personne ! disais-je en caressant ses cheveux. Elle secouait la tête d'un geste rebelle, elle n'aimait pas que ma main l'effleurât ; quand je me penchais pour l'embrasser, elle reculait et me tendait la main avec dignité.

– Tu ne te plais pas ici ? Tu n'es pas heureuse ?

– Mais si.

Elle ne soupçonnait pas qu'elle eût pu vivre ailleurs, lavant du linge et sarclant la terre ; mais moi, quand je la voyais penchée avec application sur un gros livre, ou escaladant un arbre, je me disais avec orgueil : c'est moi qui fais son destin. Mon cœur bondissait plus joyeusement encore quand j'entendais Antoine rire et je pensais : il me doit la vie, il me doit le monde.

Antoine aimait la vie et le monde ; il aimait les jardins, les lacs, les matins de printemps, les nuits d'été, et aussi les tableaux, les livres, la musique ; à seize ans, il était presque aussi érudit que ses maîtres, et il composait des vers qu'il chantait en s'accompagnant d'une viole. Il ne se plaisait pas moins aux exercices

violents : la chasse, les joutes, les tournois ; je n'osais pas les lui défendre, mais ma salive séchait dans ma bouche quand je le voyais plonger dans le lac du haut d'un rocher ou sauter sur le dos d'un cheval indompté.

Un soir, j'étais assis dans la bibliothèque de Villamosa en train de lire quand Béatrice entra et s'approcha de moi d'un pas rapide ; je fus surpris car jamais elle ne venait me parler sans que je l'aie appelée. Elle était très pâle.

– Qu'y a-t-il ?

Ses mains étaient crispées sur la toile de sa robe ; elle avait l'air de lutter contre quelque chose qui l'étouffait ; elle dit enfin :

– Antoine est en train de se noyer.

Je courus vers la porte ; elle dit dans un murmure :

– Il a voulu traverser le lac à la nage, et il ne revient pas. Moi, je ne peux pas le sauver.

En une minute j'étais au bord de l'eau, j'avais dépouillé mes vêtements, je plongeais ; il faisait encore clair et j'aperçus bientôt une tache noire au milieu du lac. Antoine était couché sur le dos ; quand il m'aperçut, il gémit et ferma les yeux.

Je le ramenai évanoui sur le rivage ; je l'étendis sur mon manteau et je le frictionnai avec vigueur ; je sentais la chaleur de mes mains qui pénétrait sa chair, je sentais sous ma paume ses jeunes muscles, sa peau tendre, ses os fragiles, et il me semblait lui façonner un corps tout neuf. Je pensai avec passion : je serai toujours là pour te sauver de tous les maux. Tendrement j'emportai dans mes bras mon fils auquel j'avais donné deux fois la vie.

Béatrice était debout sur le seuil de la porte, elle se tenait droite, immobile, et des larmes roulaient sur ses joues.

– Il est sauvé, dis-je. Ne pleurez pas.

– Je vois bien qu'il est sauvé, dit-elle.

Elle me regardait, et il y avait de la haine dans ses yeux.

Je couchai Antoine dans son lit. Béatrice m'avait suivi et quand il ouvrit les yeux, c'est sur elle que son regard s'arrêta.

– Je n'ai pas traversé le lac, dit-il.

Elle se pencha sur lui :

– Tu le traverseras demain, dit-elle d'une voix ardente.

– Non, dis-je. Etes-vous folle ?

A mon tour je me penchai sur Antoine.

– Jure-moi que tu n'essaieras plus jamais.

– Oh ! père.

– Jure-le-moi. Au nom de tout ce que j'ai fait pour toi, au nom de ton amour pour moi, jure-le-moi.

– C'est bon, dit-il, je vous le jure.

Il referma les yeux. Béatrice se détourna et sortit lentement de la chambre. Moi, je demeurai près du lit, et longtemps je contemplai les joues lisses, les paupières fraîches, le visage de mon fils chéri. Je l'avais sauvé, mais je n'avais pas

pu faire qu'il réussît à traverser le lac. Peut-être Béatrice avait-elle eu raison de pleurer. Je pensai avec une brusque angoisse : Pendant combien de temps encore m'obéira-t-il ?

Au pied des cyprès et des ifs, au ras des terrasses roses, l'été tremblait ; il miroitait au creux des vasques de marbre, il bruissait dans les plis des robes de soie et son odeur montait des seins dorés d'Eliane. La voix d'une viole cachée sous les charmilles perça le silence ; au même instant, une gerbe d'eau vive jaillit au milieu de chaque bassin.

– Oh !

Une rumeur courut le long de la balustrade, les femmes battaient des mains. Du cœur de la terre brûlante, les minces fûts de cristal s'élançaient vers le ciel ; les nappes dormantes se ridaient, elles vivaient ; c'était de l'eau liquide et fraîche.

– Oh ! dit Eliane. Elle me soufflait au visage son haleine parfumée : quel magicien vous êtes !

– Eh bien, quoi ? dis-je. Ce sont des jets d'eau.

L'eau tombait en cascade des rocailles, elle gargouillait et riait, et ce rire se répercutait dans mon cœur par petites saccades sèches et dures : des jets d'eau !

– La cascade ! Bianca, regarde la cascade.

Antoine avait posé la main sur l'épaule grasse de la jeune femme ; je regardai son visage brillant de plaisir et le mauvais rire s'éteignit. Mon œuvre, ce n'était pas ces jets d'eau dérisoires : j'avais créé cette vie, cette joie. Antoine était beau, il avait les yeux pailletés de sa mère, et le profil altier des Fosca. Il était moins robuste que les hommes des siècles passés, mais son corps était agile et souple. Il caressait une épaule docile, il souriait au bruit joyeux de l'eau. C'était une belle journée.

– Père, dit-il, ai-je le temps de faire une partie de paume ?

Je souris.

– Qui te mesure ton temps ?

– Mais les envoyés de Rivelles ne nous attendent-ils pas ?

Je regardai l'horizon où le bleu du ciel commençait à fléchir : bientôt il se fondrait avec la terre rose. Je pensai : il a si peu d'étés à vivre ; laissera-t-il perdre ce beau soir ?

– Tu veux vraiment les recevoir avec moi ?

– Bien sûr.

Le jeune visage s'était durci.

– Je vous demanderai même une faveur.

– C'est accordé.

– Laissez-moi les recevoir seul.

Je cueillis une brindille de cyprès et la brisai entre mes doigts.

– Seul ? Pourquoi ?

Antoine rougit.

– Vous dites que vous m'associez au pouvoir. Mais jamais vous ne me permettez de rien décider. N'est-ce qu'un jeu ?

Je serrai les lèvres. Soudain, le ciel sans tache était devenu lourd comme un ciel d'orage. Je dis :

– Tu manques encore d'expérience.

– Dois-je attendre d'avoir deux siècles derrière moi ?

Il y avait dans ses yeux le même feu qui brillait jadis dans les yeux de Tancrède. Je mis la main sur son épaule.

– Je t'abandonnerais volontiers le pouvoir, il me pèse. Mais crois-moi : il ne t'apportera que des soucis.

– C'est justement ce que je souhaite, dit Antoine âprement.

– Moi, je souhaitais ton bonheur, dis-je. Ne possèdes-tu pas tout ce que peut désirer un homme ?

– A quoi bon me l'avoir donné, si vous m'interdisez d'en rien faire ? Père, dit-il d'une voix pressante, jamais vous n'auriez accepté une telle existence. On m'a appris à raisonner, à réfléchir : à quoi bon, si je dois suivre aveuglément vos avis ? Ai-je endurci mon corps seulement pour chasser à courre ?

– Je sais, dis-je. Tu veux que tout cela serve.

– Oui.

Comment lui dire : on ne sert jamais à rien. Les palais, les aqueducs, les maisons neuves, les châteaux, les villes conquises, tout cela n'est rien. Il ouvrirait ses yeux étoilés, il dirait : je vois ces choses, elles existent. Peut-être que pour lui elles existaient. Je jetai sur le sol la brindille brisée. Tout mon amour ne lui servait à rien.

– Ce sera comme tu voudras, dis-je.

Son visage s'épanouit.

– Merci, père !

Il partit en courant. Son pourpoint blanc brillait contre la verdure noire des ifs. Voilà qu'il voulait tenir sa vie entre ses propres mains, ses mains neuves et maladroites ; mais pouvait-on enfermer cette vie dans une serre pour la cultiver sans danger ? Etouffée, ligotée, elle perdrait son éclat et son parfum. Il enjamba l'escalier en trois bonds et disparut dans la maison ; il traversait les vestibules de marbre, mais moi je ne le voyais plus. Je pensai : « Un jour tout sera pareil, mais il ne sera plus nulle part. » Il y aurait les mêmes arbres sombres, sous le même ciel, le même vain murmure de rires et d'eau, et ni sur la terre, ni sur le ciel, ni sur l'eau, Antoine n'aurait laissé le plus léger sillage.

Eliane se rapprocha de moi et prit mon bras.

– Descendons à la cascade.

– Non.

Je lui tournai le dos et je marchai vers la villa. J'avais besoin de voir Béatrice ; à elle seule je pouvais parler et sourire sans penser aussitôt qu'un jour elle mourrait.

Je poussai la porte de la bibliothèque ; assise au bout de la table de chêne, elle

lisait ; je regardai en silence son profil attentif ; elle lisait et je n'existais pas pour elle. Sa robe unie, sa peau lisse, ses cheveux noirs semblaient durs et glacés comme une armure. Je m'approchai :

– Toujours en train de lire ?

Elle leva les yeux sans surprise ; c'était difficile de la prendre au dépourvu.

– Il y a tant de livres.

– Trop et trop peu.

Des milliers de manuscrits étaient entassés sur les rayons ; des questions, des problèmes ; il faudrait attendre des siècles avant de connaître les réponses. Pourquoi s'obstinait-elle dans cette quête sans espoir ?

– Vos yeux sont tirés. Vous auriez mieux fait de venir admirer mes jets d'eau.

– J'irai cette nuit quand le jardin sera désert.

Elle lissa du plat de la main la page du manuscrit. Elle attendait que je m'éloigne et je ne trouvais rien à lui dire. Pourtant elle avait besoin de secours, et j'aurais pu l'aider mieux que tous ces livres inachevés. Mais comment lui donner ce qu'elle s'obstinait à ne pas demander ?

– Ne voulez-vous pas laisser vos livres ? J'ai quelque chose à vous montrer.

Pour finir, c'était toujours moi qui demandais.

Elle se leva sans répondre et sourit, un bref sourire qui n'éclairait pas ses yeux. Ses traits étaient si durs, son visage si maigre, que tout le monde la trouvait laide. Antoine la trouvait laide. Nous traversâmes en silence de longs corridors et j'ouvris une porte.

– Regardez.

La pièce sentait la poussière et le gingembre, une odeur de passé insolite dans cette villa neuve. Les stores étaient baissés, et dans la lumière jaune baignaient des coffres cloutés, des tapis roulés en cylindres, des monceaux de soieries et de brocarts.

– C'est une cargaison qui vient de Chypre, dis-je. Elle est arrivée ce matin.

J'ouvris un coffre et il y eut un scintillement de métal et de pierreries.

– Choisissez.

– Quoi ? dit-elle.

– Tout ce qui vous plaira. Regardez ces ceintures, ces colliers. Vous n'aimeriez pas une robe taillée dans cette soie rouge ?

Elle plongea sa main dans le coffre et fit cliqueter les bijoux et les armes damasquinées.

– Non, dit-elle, je ne veux rien.

– Vous seriez belle avec ces bijoux.

Elle rejeta avec mépris le collier qu'elle tenait dans sa main.

– Ne voulez-vous pas plaire ? dis-je.

Une lueur passa dans ses yeux :

– Je veux plaire telle que je suis.

Je fermai le coffre. Elle avait raison. A quoi bon ? Telle qu'elle était, avec sa toilette sage, son visage sans fard, ses cheveux serrés dans une résille, c'est juste

ainsi que je la chérissais.

– Alors, choisissez un de ces tapis pour votre chambre.

– Je n'en ai pas besoin.

– De quoi a-t-on besoin ? dis-je avec impatience.

– Je n'aime pas le luxe, dit-elle.

Je saisis son bras. J'avais envie d'enfoncer mes ongles dans sa chair. Vingt-deux ans ! Et elle jugeait, elle décidait, elle se sentait chez elle dans le monde comme si elle l'eût habité depuis des siècles. Elle me jugeait.

– Venez, dis-je.

Je la menai sur la terrasse. La chaleur s'était adoucie, les jets d'eau chantaient.

– Moi non plus je n'aime pas le luxe, dis-je. C'est pour Antoine que j'ai fait construire cette villa.

Béatrice appuya ses mains contre la pierre chaude de la balustrade :

– C'est trop grand.

– Pourquoi trop grand ? Il n'y a pas de mesure.

– C'est de l'argent gaspillé.

– Et pourquoi ne pas gaspiller l'argent ? Que croyez-vous qu'on puisse en faire ?

– Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, dit-elle.

– En effet, dis-je.

J'avais prêté de l'argent aux drapiers, les bourgeois de Carmona avaient amassé des fortunes ; et les uns travaillaient aussi âprement qu'autrefois afin de s'enrichir davantage, les autres gaspillaient leur vie en débauches stupides. Jadis les mœurs de Carmona étaient austères et pures ; à présent des rixes éclataient chaque nuit, des maris vengeaient par le poignard leurs femmes violentées, des pères leurs filles ravies ; et ils avaient eu tant d'enfants que ceux-ci étaient devenus pauvres à leur tour. J'avais fait bâtir des hôpitaux et les gens vivaient plus vieux que jadis : ils finissaient toujours par mourir. Il y avait deux cent mille habitants maintenant dans Carmona, et les hommes n'étaient ni plus heureux, ni meilleurs qu'autrefois. Ils étaient plus nombreux, mais chacun demeurait seul avec ses joies et ses peines. Carmona était exactement aussi pleine lorsque ses vieux remparts n'enfermaient que vingt mille habitants.

Je dis brusquement :

– Dites-moi : deux cent mille hommes, est-ce mieux que vingt mille ? A qui cela profite-t-il ?

Elle réfléchit.

– Quelle drôle de question, dit-elle.

– Pour moi, c'est ainsi que la question se pose.

– Ah ! pour vous, peut-être, dit-elle.

Elle regardait vaguement l'horizon, elle était très loin de moi, et je sentais dans ma bouche ce goût amer que je n'avais connu qu'auprès d'elle. Un essaim de taches blondes dansait dans l'air ; j'aurais aimé penser : elle est juste pareille à ces insectes d'un soir ; mais elle était aussi vivante, aussi réelle que moi-même ;

pour elle, son existence éphémère pesait plus lourd que mon propre destin. Longtemps nous regardâmes en silence la cascade, le rideau immobile et fuyant qui tombait des rocailles et où bondissaient des lambeaux d'écume blanche ; toujours la même écume, et toujours différente.

Soudain Antoine apparut en haut du perron ; dans les yeux de Béatrice une flamme s'alluma ; pourquoi était-ce lui qu'elle regardait avec cette ardeur ? Il ne l'aimait pas.

– Que voulaient ces émigrés ? dis-je.

Antoine me regarda d'un air grave, quelque chose frémit dans sa gorge.

– Ils veulent que nous les aidions à s'emparer de Rivelles.

– Ah ! Qu'as-tu répondu ?

– J'ai juré que Rivelles serait à nous avant un mois.

Il y eut un silence.

– Non, dis-je. Nous ne recommencerons pas ces guerres.

– Ainsi, c'est vous qui décidez, dit Antoine avec violence. Dites la vérité : jamais je ne gouvernerai Carmona ?

Je regardai le ciel immobile. Le temps s'était arrêté. Il avait tiré son poignard et je l'avais tué ; et celui-ci souhaitait ma mort.

– Veux-tu que le premier acte de ton règne soit une guerre ?

– Ah, dit Antoine. Combien de temps nous faudra-t-il croupir dans votre paix ?

– Il m'a fallu bien du temps et bien des soins pour conquérir cette paix, dis-je.

– Et à quoi sert-elle ?

Les jets d'eau chantaient leur chanson stupide. S'ils ne réjouissaient plus le cœur d'Antoine, à quoi servaient-ils ?

– Nous vivons en paix, reprit Antoine. Et toute notre histoire tient dans ces mots. Les révolutions de Milan, les guerres de Naples, les révoltes des villes de Toscane, nous ne sommes mêlés à rien. Tout se passe à travers l'Italie comme si Carmona n'existait plus. A quoi bon nos richesses, notre culture, notre sagesse, si nous restons plantés sur notre rocher comme un gros champignon ?

– Je sais, dis-je.

Il y avait longtemps que je savais.

– Et à quoi servira la guerre ?

– Pouvez-vous le demander ? dit Antoine. Nous posséderons un port et les routes de la mer. Carmona sera l'égale de Florence.

– Rivelles a été à nous autrefois, dis-je.

– Mais cette fois-ci nous la garderons.

– Les Manzoni sont puissants, dis-je. Les émigrés ne trouveront pas de complicité dans Rivelles.

– Ils comptent sur l'appui du duc d'Anjou, dit Antoine.

Le sang me monta au visage.

– Nous n'allons pas appeler les Français chez nous.

– Pourquoi ? D'autres les ont appelés autrefois. On les appellera encore, et peut-être contre nous.

– Et c'est pourquoi bientôt il n'y aura plus d'Italie, dis-je.

Je mis ma main sur l'épaule d'Antoine.

– Nous ne sommes plus aussi forts qu'aux siècles passés. Ces pays que nous appelions barbares sont en train de grandir et de se fortifier ; la France et l'Allemagne convoitent nos richesses. Crois-moi, notre seul salut est dans l'union, dans la paix. Si nous voulons que l'Italie résiste aux invasions qui la menacent, il nous faut consolider notre alliance avec Florence, nous liguer avec Venise et Milan, nous appuyer sur les milices suisses. Si chaque ville s'obstine dans ses ambitions égoïstes, l'Italie est perdue.

– Vous avez expliqué cela cent fois, dit Antoine d'un ton buté.

Il ajouta avec colère :

– Mais nous ne restons les alliés de Florence qu'à condition de végéter dans l'ombre.

– Qu'importe ? dis-je.

– Vous vous résignez à cela, vous qui avez tant fait pour la gloire de Carmona ?

– La gloire de Carmona compte peu à côté du salut de l'Italie.

– Je me moque de l'Italie, dit Antoine. C'est Carmona ma patrie.

– C'est une ville parmi d'autres, dis-je. Il y a tant de villes !

– Pensez-vous vraiment ce que vous dites ?

– Je le pense.

– Alors, comment osez-vous gouverner ? dit Antoine avec feu. Qu'avez-vous à faire avec nous ? Vous êtes un étranger dans votre ville.

Je le dévisageai en silence. Un étranger. Il disait vrai. Je n'étais plus d'ici. Pour lui, Carmona était à la mesure de son cœur mortel, il l'aimait. Je n'avais pas le droit de l'empêcher d'accomplir son destin d'homme, ce destin sur lequel je ne pouvais rien.

– Tu as raison, dis-je. A partir de ce jour, c'est toi qui régneras sur Carmona.

Je pris le bras de Béatrice et je l'entraînai vers la cascade. Derrière moi, Antoine appela d'une voix incertaine : « Père ! » mais je ne me retournai pas. Je m'assis à côté de Béatrice sur un banc de pierre.

– Je suppose que cela devait arriver, dis-je.

– Je comprends Antoine, dit-elle d'un ton de défi.

– Vous l'aimez ? dis-je brusquement.

Ses paupières battirent.

– Vous le savez bien.

– Béatrice, dis-je. Il ne vous aimera jamais.

– Mais moi je l'aime.

– Oubliez-le. Vous n'êtes pas faite pour souffrir.

– Je n'ai pas peur de souffrir.

– Quel orgueil stupide ! dis-je avec colère.

Il réclamait des soucis ; elle aimait la souffrance. Quel démon les possédait ?

– Resterez-vous toujours cette petite fille qui ne se plaisait qu'aux jeux défendus ? Pourquoi faut-il que vous demandiez la seule chose qu'on ne peut pas vous donner ?

– Je ne demande rien.

– Vous avez tout, dis-je. Ce monde est si vaste ; et si vous vouliez, il serait à vous.

– Je n'ai besoin de rien.

Elle se tenait toute droite, un peu raide, les mains posées à plat sur ses genoux, et je pensais qu'en vérité elle n'avait besoin de rien ; comblée, déçue, elle demeurerait toujours elle-même.

Je saisis son poignet et elle me regarda avec étonnement.

– Oubliez Antoine. Devenez ma femme. Est-ce que vous ne savez pas que je vous aime ?

– Vous ?

– Me croyez-vous incapable d'aimer ?

Elle retira sa main.

– Je ne sais pas.

– Pourquoi avez-vous horreur de moi ? dis-je.

– Je n'ai pas horreur de vous.

– Je vous fais peur ? Vous me prenez pour le diable.

– Non. Vous n'êtes pas le diable, je ne crois pas au diable.

Elle hésitait.

– Alors ?

– Vous n'êtes pas un homme, dit-elle avec une brusque violence.

Elle me regarda fixement.

– Vous êtes un mort.

Je la saisis aux épaules, j'aurais voulu la broyer. Et soudain, je me vis au fond de ses yeux : mort. Mort comme les cyprès sans hiver et sans fleur. Je la lâchai et je m'éloignai sans rien dire. Elle resta immobile sur son banc de pierre ; elle songeait à Antoine qui songeait à sa guerre. Et moi de nouveau j'étais seul.

Quelques semaines plus tard, Antoine, aidé par les armées du duc d'Anjou, s'empara de Rivelles ; il fut blessé en montant à l'assaut ; tandis que des fêtes s'organisaient à Carmona pour célébrer la victoire, je me rendis à Villana où on l'avait transporté. Je le trouvai dans son lit, blanc, la peau collée aux os ; il avait un trou dans le ventre.

– Père, dit-il en souriant, êtes-vous fier de moi ?

– Oui, dis-je.

Je souriais aussi mais il y avait un volcan qui crachait dans ma poitrine des laves brûlantes. Juste un trou dans le ventre ; et vingt ans de soins, vingt ans d'espoir et d'amour étaient anéantis.

– Sont-ils fiers de moi à Carmona ?

– Jamais il n'y aura eu à travers toute l'Italie de fêtes plus belles que celles qui

vont célébrer ta victoire.

– Si je meurs, dit-il, cachez ma mort jusqu'à ce que les fêtes soient achevées. C'est si beau une fête !

– Je te le promets, dis-je.

Il ferma les yeux d'un air heureux. Il mourait glorieux, comblé ; comme si sa victoire eût été une vraie victoire, comme si le mot de victoire avait un sens. Pour lui l'avenir était sans menaces : il n'y avait plus d'avenir ; il mourait, ayant fait ce qu'il voulait faire, il était à jamais un héros triomphant.

« Et moi je n'en aurai jamais fini », pensais-je en regardant le ciel incandescent.

J'avais tenu ma promesse ; seule Béatrice savait qu'Antoine était mort. Ignorant et joyeux, le peuple criait : « Vive Carmona ! Vive Antoine Fosca ! » Pendant trois jours des cortèges avaient parcouru les rues de la ville, des tournois s'étaient déroulés sur la grand-place, dans trois églises de la ville on avait joué des mystères. A San Felice, pendant la représentation du mystère de la Pentecôte, des flammèches qui figuraient les langues de feu du Saint-Esprit étaient tombées sur les tentures et à présent l'église brûlait ; mais le peuple regardait avec indifférence les lueurs de l'incendie. Ils chantaient, ils dansaient. Des girandoles de lumières éclairaient la place aux façades tendues de drap d'or. Des feux de bengale ensanglantaient les statues de marbre.

– Ne va-t-on pas arrêter l'incendie ? dit Eliane.

Elle était debout près de moi, sur le balcon ; le collier d'or et de rubis que je lui avais donné parait sa gorge ambrée.

– C'est fête, dis-je. Et il y a bien assez d'églises dans Carmona.

On avait mis trente ans à la construire ; en une nuit, elle serait consumée. Qui s'en souciait ?

Je rentrai dans le grand salon illuminé. Vêtus de brocart, étincelants de bijoux, hommes et femmes dansaient. Les émigrés de Rivelles et les envoyés des villes conquises se tenaient assis sous un dais autour des ambassadeurs du duc d'Anjou. Les Français parlaient avec des voix rudes, et les autres riaient servilement. Au milieu des danseurs, j'aperçus Béatrice. Elle portait une robe de soie rouge et dansait avec un gentilhomme français. Quand la musique s'arrêta, je marchai vers elle.

– Béatrice !

Elle me sourit avec défi.

– Je vous croyais dans votre chambre.

– Vous voyez, je suis descendue.

– Vous dansez !

– Ne dois-je pas fêter moi aussi le triomphe d'Antoine ?

– Le beau triomphe, dis-je. Les vers sont en train de lui manger le ventre.

Elle dit à voix basse :

– Taisez-vous.

Son visage brillait comme une braise.

– Vous avez la fièvre, dis-je. Pourquoi vous torturez-vous ? Allez-vous donc pleurer ?

– Il est mort vainqueur.

– Vous êtes aussi aveugle que lui. Regardez-les.

Je lui désignai les Français aux visages insolents, aux mains grossières, qui remplissaient la pièce de leurs rires sans retenue.

– Voilà les vrais vainqueurs.

– Eh bien ? ce sont nos alliés.

– De trop puissants alliés. Le port de Rivelles va leur servir de base pour une expédition contre Naples. Et quand ils auront pris Naples...

– Nous pourrons vaincre aussi les Français, dit Béatrice.

– Non, dis-je.

Il y eut un long silence et elle dit :

– Je voudrais vous demander une faveur.

Je regardai son petit visage meurtri :

– C'est la première fois...

– Laissez-moi partir d'ici.

– Où iriez-vous ?

– J'irai vivre avec ma mère.

– Laver du linge tous les jours et soigner des vaches ?

– Pourquoi non ? Je ne veux pas rester ici.

– Ma présence vous est si insupportable ?

– J'aimais Antoine.

– Il est mort sans se soucier de vous, dis-je durement. Oubliez-le.

– Non, dit-elle.

– Rappelez-vous votre enfance, dis-je. Comme vous aimiez vivre.

– Justement.

– Restez ici. Tout ce que vous désirerez, je vous le donnerai.

– Je désire partir.

– Ah, tête de mule ! dis-je. Quelle vie aurez-vous là-bas ?

– Une vie, dit-elle. Est-ce que vous ne comprenez pas qu'on ne peut pas respirer près de vous ? Vous tuez tous les désirs. Vous donnez, vous donnez ; mais vous ne donnez jamais que des hochets. C'est peut-être pour cela qu'Antoine a choisi de mourir : vous ne lui aviez pas laissé d'autre manière de vivre.

– Allez-vous-en chez votre mère, dis-je avec colère. Et mourez-y toute vivante.

Je tournai les talons et marchai vers les ambassadeurs. L'envoyé du duc d'Anjou s'approcha de moi.

– Quelle fête magnifique !

– C'est une fête, dis-je.

Je me rappelais les vieux murs que recouvrait de loin en loin une sèche tapisserie. Catherine brodait, vêtue d'une robe de laine. A présent la pierre

disparaissait sous les tentures de soie, sous les glaces ; hommes et femmes étaient vêtus de soie et d'or ; mais les cœurs restaient inassouvis ; Eliane regardait Béatrice avec haine, et les autres femmes enviaient le collier d'Eliane ; les maris regardaient d'un œil jaloux leurs femmes qui dansaient au bras des étrangers ; ils étaient tous rongés d'ambition, de dégoût, de rancune, indifférents au faste quotidien.

– Je ne vois plus l'ambassadeur de Florence, dis-je.

– Un messager est venu lui remettre un pli, dit Jacques d'Attigny ; il l'a lu et aussitôt il a quitté la salle.

– Ah, dis-je. C'est la guerre.

Je m'avançai sur le balcon. Des fusées éclataient au ciel, et San Felice brûlait toujours. Le peuple dansait. Ils dansaient parce que Carmona avait remporté une grande victoire et que la guerre était finie. La guerre commençait. Les Florentins exigeaient que je rende Rivelles aux Manzoni ; les Français me l'interdisaient. Vaincre Florence avec le secours des Français, c'était leur donner la Toscane ; lutter contre eux, c'était ruiner Carmona, et en faire une proie pour Florence. Quel joug choisir ? Antoine était mort pour rien.

Des visages s'étaient levés vers moi. La rumeur de la foule devint une voix : « Vive le comte Fosca ! » Ils m'acclamaient et Carmona était perdue.

Je serrai la barre de fer entre mes mains. Combien de fois m'étais-je tenu sur ce balcon, dans l'orgueil, dans la joie, dans l'horreur ? A quoi bon tant de passion, tant de craintes, et tant d'espoir ? Soudain plus rien n'avait d'importance, ni la paix ni la guerre n'avaient plus aucune importance. La paix : Carmona continuerait à végéter sous le ciel comme un champignon géant ; la guerre : ce que les hommes avaient construit serait détruit pour être reconstruit demain. De toute façon, tous ces gens qui dansaient mourraient bientôt, d'une mort inutile comme leur vie. San Felice flambait. J'avais mis Antoine au monde et il était sorti du monde. Rien n'aurait été changé sur terre si je n'avais pas existé.

– Le moine avait-il raison ? pensais-je. Ne peut-on rien faire ? Mes mains se crispèrent. J'existais pourtant. J'avais une tête, deux bras et l'éternité devant moi.

– Oh ! Dieu, dis-je.

Je frappai mon front avec mon poing. Je peux sûrement ; je peux quelque chose. Mais où ? mais quoi ? Je comprenais ces tyrans qui font brûler une ville ou qui décapitent tout un peuple pour se prouver leur pouvoir : mais ils ne tuent jamais que des hommes déjà condamnés à mort, ils ne détruisent que de futures ruines.

Je me retournai ; Béatrice était debout contre le mur, elle regardait le vide avec des yeux fixes. Je marchai vers elle.

– Béatrice, dis-je. Je viens de me jurer que vous serez ma femme.

– Non, dit-elle.

– Je vous jetterai dans un cachot, et vous y resterez jusqu'à ce que vous ayez

consenti.

– Vous ne ferez pas cela.

– Vous me connaissez mal, dis-je. Je le ferai.

Elle recula et dit d'une voix qui tremblait :

– Vous disiez que vous vouliez mon bonheur.

– Je le veux et je le ferai malgré vous. J'ai laissé Antoine maître de sa vie, et il l'a perdue ; il est mort pour rien. Je ne recommencerai pas une pareille faute.

La guerre recommença. Trop faible pour engager une lutte contre mes puissants alliés, je dus refuser de rendre Rivelles et les Florentins mirent aussitôt le siège devant plusieurs châteaux situés à la limite de mes territoires. Ils prirent par surprise quelques places fortes, et par surprise nous attirâmes leurs capitaines dans quelques embuscades. Il y avait des Français qui servaient dans mon armée et les Florentins avaient engagé huit cents Stradiotes : les combats étaient plus sanglants que jadis car ces soldats étrangers ne demandaient et ne faisaient pas de quartier ; mais les résultats demeuraient aussi incertains ; au bout de cinq ans, il ne semblait pas que Florence ait quelque chance d'en finir jamais avec nous, ni Carmona de se délivrer d'elle.

– Cela peut durer encore vingt ans, dis-je.

Et il n'y aura ni vainqueur, ni vaincu.

– Vingt ans, dit Béatrice.

Elle était assise à côté de moi, dans mon cabinet de travail, et elle regardait le soir par la fenêtre ; ses mains étaient posées à plat sur ses genoux. Il y avait une alliance à son doigt, mais jamais mes lèvres n'avaient touché ses lèvres. Vingt ans... Elle ne pensait pas à la guerre. Elle pensait : dans vingt ans j'aurai presque cinquante ans. Je me levai, je tournai le dos à la fenêtre, je ne pouvais plus supporter la couleur de ce crépuscule.

– Vous entendez ? dit-elle.

– Oui.

J'entendais la femme qui chantait sur la route, et j'entendais aussi clapoter dans le cœur de Béatrice cette même eau fade qui gonflait mon cœur.

– Béatrice ! dis-je brusquement. Est-il vraiment impossible que vous m'aimiez ?

– Ne parlons pas de cela, dit-elle.

– Tout serait changé si vous m'aimiez.

– Voilà bien longtemps que je ne vous déteste plus.

– Mais vous ne m'aimez pas, dis-je.

Je me plantai devant le grand miroir terni. Un homme dans la force de l'âge, avec un dur visage sans ride ; jamais ce corps musclé ne connaissait la fatigue ; j'étais plus grand et plus robuste que les hommes de ce temps.

– Suis-je un tel monstre ? dis-je.

Elle ne répondit pas. Je m'assis à ses pieds.

– Il me semble pourtant qu'il y a une entente entre nous. Il me semble que je vous comprends et que vous me comprenez.

– Mais oui, dit-elle.

Du bout des doigts, elle effleura mes cheveux.

– Alors ? Que me manque-t-il ? Ce que vous aimiez chez Antoine, ne le trouvez-vous pas chez moi ?

Elle retira sa main.

– Non.

– Je sais. Il était beau, généreux, courageux et fier. N'ai-je aucune de ces vertus ?

– Vous semblez les avoir...

– Je semble... Suis-je un imposteur ?

– Ce n'est pas votre faute, dit-elle. Maintenant j'ai compris que ce n'était pas votre faute, et je ne vous déteste plus.

– Expliquez-vous.

– A quoi bon ? dit-elle.

– Je veux savoir.

– Quand Antoine plongeait dans un lac, quand il montait le premier à l'assaut, je l'admirais parce qu'il risquait sa vie ; mais vous, qu'est-ce que votre courage ? J'aimais sa générosité : vous donnez sans compter vos richesses, votre temps, vos peines, mais vous avez tant de millions de vies à vivre que ce que vous sacrifiez n'est jamais rien. J'aimais aussi sa fierté ; un homme pareil à tous les autres, et qui choisit d'être lui-même, c'est beau ; vous, vous êtes un être exceptionnel, et vous le savez ; cela ne me touche pas.

Elle parlait d'une voix nette, sans haine et sans pitié, et à travers ses mots, j'entendis soudain une voix du passé, une voix longtemps oubliée qui disait avec angoisse : « Ne bois pas ! »

– Ainsi, dis-je, rien de ce que je fais, rien de ce que je suis n'a de prix à vos yeux parce que je suis immortel ?

– Oui, c'est cela, dit-elle.

Elle mit la main sur mon bras.

– Ecoutez cette femme qui chante. Est-ce que son chant serait si émouvant si elle ne devait pas mourir ?

Je dis :

– C'est donc une malédiction ?

Elle ne répondit pas ; il n'y avait rien à répondre : c'était une malédiction.

Brusquement je me relevai et je pris Béatrice dans mes bras.

– Et pourtant je suis là, dis-je. Je suis vivant, je vous aime et je souffre. Dans toute l'éternité plus jamais je ne vous rencontrerai, plus jamais ce ne sera vous.

– Raymond, dit-elle.

Cette fois il y avait de la pitié dans sa voix et peut-être de la tendresse.

– Essayez de m'aimer, dis-je. Essayez.

Je la serrai contre moi et je la sentis qui s'abandonnait dans mes bras. J'écrasai

ma bouche sur sa bouche ; ses seins frémissaient contre ma poitrine ; sa main glissa le long de ses hanches.

– Non, dit-elle, non.

– Je t'aime, dis-je. Je t'aime comme un homme aime une femme.

– Non.

Elle tremblait ; elle se dégagea et murmura :

– Pardonnez-moi.

– Pourquoi ? dis-je.

– Votre corps me fait peur. Il est d'une autre espèce.

– Il est de chair comme le vôtre.

– Non.

Des larmes lui montaient aux yeux.

– Vous ne comprenez pas ? Je ne peux pas supporter d'être caressée par des mains qui ne pourriront jamais. Cela me fait honte.

– Dites plutôt que cela vous fait horreur.

– C'est la même chose, dit-elle.

Je regardai mes mains ; des mains maudites. Je comprenais.

– C'est à vous de me pardonner, dis-je. En deux cents ans je n'avais encore rien compris. Je sais maintenant. Béatrice, vous êtes libre ; si vous voulez partir d'ici, partez ; si jamais vous aimez un homme, aimez-le sans remords.

Je répétais :

– Vous êtes libre.

– Libre ? dit-elle.

Pendant dix ans encore, les incendies, les pillages, les massacres ravagèrent nos frontières. Au bout de ce temps, le roi de France Charles VIII descendit en Italie pour revendiquer la succession du royaume de Naples ; Florence lui ayant accordé son alliance, il s'interposa comme médiateur entre elle et nous, nous gardâmes Rivelles à condition de payer en échange à notre ennemie un lourd tribut.

Depuis des années, j'étais contraint de subir la protection des Français ; mais c'est avec désespoir que je vis l'Italie soumise à leur tyrannie et livrée à tous les désordres de la guerre civile et de l'anarchie. « C'est ma faute », me disais-je amèrement. Si j'avais jadis abandonné Carmona aux Génois, Gênes eût sans doute réussi à dominer toute la Toscane et les invasions étrangères se fussent brisées contre cette barrière. C'était mon ambition bornée, c'était l'ambition de chaque petite cité qui avait empêché l'Italie de se constituer en une seule nation comme avaient fait la France et l'Angleterre, comme venait de le faire l'Espagne.

– Il est encore temps, me disait avec ardeur Varenzi.

C'était un célèbre érudit, auteur d'une *Histoire des citésitaliennes*, qui était venu à Carmona me supplier de sauver notre malheureux pays ; il me conjurait de travailler à unir les Etats d'Italie en une vaste confédération dont j'administrerais les intérêts. Il avait d'abord mis ses espoirs dans Florence ; mais

le puissant parti des Pénitents, fanatisé par Savonarole, ne comptait sur d'autres forces que celle des prières et ne priait que pour la gloire égoïste de sa ville. Alors Varenzi s'était tourné vers moi. Si faible que fût Carmona, diminuée par quinze ans de guerre, ses plans ne me semblaient pas chimériques : dans l'état d'anarchie et d'incertitude où était plongée l'Italie, il suffisait d'un homme résolu pour changer la face de son destin. Lorsque Charles VIII se résigna à abandonner Naples, et à repasser les Alpes, je me décidai à agir. Ayant assuré mon alliance avec Florence par l'exactitude avec laquelle je lui payais les subsides promis, j'ouvris des négociations avec Venise. Mais le duc de Milan eut vent de mes projets. Redoutant la puissance d'une ligue dont il n'eût pas été le chef, il envoya des ambassadeurs à son neveu Maximilien, roi des Romains ; il l'invita à venir prendre à Milan la couronne de Lombardie, et à Rome celle de l'Empire, afin de rétablir dans toute l'Italie l'ancienne autorité des empereurs. Il fit pression sur Venise, menaçant de se jeter dans les bras du roi de France que l'on croyait alors prêt à repasser les Alpes. Et les Vénitiens finirent par envoyer de leur côté des ambassadeurs à Maximilien, lui promettant un subside.

Maximilien entra en Italie et tous les petits peuples de Toscane se déclarèrent ses alliés, espérant qu'il mettrait fin à l'hégémonie de Florence et de Carmona. Il alla mettre le siège devant Livourne qu'il attaqua par terre et par mer. A cette nouvelle, Carmona fut plongée dans une horrible angoisse. La haine de nos voisins envieux, la méfiance du duc de Milan ne nous laissaient aucune chance de garder notre indépendance au cas où Maximilien parviendrait à se rendre maître de l'Italie. Or, Livourne prise, toute la Toscane était en son pouvoir. Les Florentins avaient envoyé dans le port une bonne garnison et une nombreuse artillerie, ils l'avaient fortifié récemment par des ouvrages nouveaux. Mais Maximilien était soutenu par la flotte vénitienne et par l'armée milanaise. Quand nous apprîmes que quatre cents chevaux et autant de fantassins allemands s'étaient avancés dans la Maremme, au-delà de Cicina, qu'ils s'étaient emparés de la grosse bourgade de Balghein, sa victoire parut assurée. Notre seul espoir, c'était que le corps de soldats et les six mille muids de blé promis par Charles VIII à la seigneurie de Florence lui fussent expédiés sans retard. Mais nous avions appris depuis longtemps à ne pas nous fier aux paroles françaises.

– Dire que notre sort est en train de se jouer et qu'il se joue sans nous ! dis-je.

Le front collé à la vitre, je guettais au tournant de la route l'arrivée d'un messager.

– N'y pensez plus, dit Béatrice. Cela ne sert à rien d'y penser.

– Je sais, dis-je. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser.

– Oh ! si, dit-elle. Grâce au Ciel, on peut !

Je regardai sa nuque penchée, sa nuque grasse. Elle était assise devant une table couverte de pinceaux, de poudres et de feuilles de parchemin. Elle avait gardé ses beaux cheveux noirs, mais ses traits s'étaient empâtés, sa taille alourdie ; le feu de ses yeux s'était éteint. Tout ce qu'un homme peut donner à une femme, je le lui avais donné, et elle passait ses journées à enluminer des

manuscrits.

– Laissez ces pinceaux, dis-je brusquement.

Elle leva la tête et me regarda avec surprise.

– Venez donc avec moi au-devant des messagers, dis-je. Cela vous fera du bien de prendre l'air.

– Il y a trop longtemps que je ne suis pas montée sur un cheval, dit-elle.

– Justement. Vous ne sortez jamais.

– Je suis bien ici.

Je fis quelques pas à travers la chambre.

– Pourquoi avez-vous choisi de vivre ainsi ? dis-je.

Elle dit d'une voix lente :

– Ai-je choisi ?

– Je vous ai laissé toute votre liberté, dis-je vivement.

– Mais je ne vous reproche rien, dit-elle.

Elle se pencha de nouveau sur ses enluminures.

– Béatrice, dis-je, depuis la mort d'Antoine, vous n'avez plus jamais aimé ?

– Non.

– A cause d'Antoine ?

Il y eut un silence et elle dit :

– Je ne sais pas.

– Pourquoi ?

– Je suppose que je n'étais pas capable d'aimer.

– Est-ce ma faute ?

– Pourquoi vous tourmentez-vous ? dit-elle.
Vous pensez trop. Vous pensez beaucoup trop.

Elle me sourit soudain.

– Je ne suis pas malheureuse, dit-elle d'une voix gaie.

De nouveau, j'appuyai mon front à la vitre, essayant de ne pas penser : son destin s'est décidé sans elle ; mon destin se décide sans moi. Mais je ne savais pas encore m'empêcher de penser. Peut-être Maximilien était-il déjà à Livourne... Je quittai brusquement la chambre, j'enfourchai mon cheval, je galopai jusqu'au carrefour. Il y avait toute une foule qui s'était portée là, à pied, ou à cheval ; assis au bord des fossés, ils fixaient avidement la route qui venait de la mer. Je dépassai le carrefour, je fonçai sur la route. Lorsque je rencontrai le messager, il m'apprit que Castagneto s'était rendue et que Billona se préparait à se rendre.

Personne ne soupa ce soir-là, Béatrice et Varenzi s'enfermèrent avec moi dans mon cabinet de travail, et de nouveau nous guettâmes le galop des chevaux. Il me semblait n'avoir plus rien à faire sur terre, qu'à demeurer immobile, le front collé à une vitre, épiant une route vide.

– Ce soir, Livourne sera prise, dis-je.

– Quel vent ! dit Varenzi d'une voix sombre.

Les cimes des arbres s'agitaient avec rage ; le vent soulevait sur la route des

tourbillons de poussière, et le ciel était de plomb.

– La mer est grosse, reprit-il.

– Oui, dis-je. Nous ne pouvons attendre aucun secours.

La route était vide. Là-bas, les routes étaient couvertes de lansquenets dont les plumes volaient au vent et qui s'avançaient vers Livourne, massacrant tous les habitants des bourgs qu'ils traversaient ; les canons allemands bombardaient le port. La mer démontée était vide comme la route.

– Il donnera Carmona au duc de Milan, dis-je.

– Une pareille ville ne peut pas mourir, dit Béatrice avec ardeur.

– Elle est déjà morte, dis-je.

J'étais le chef de cette ville et mes mains pendaient impuissantes le long de mon corps. Là-bas, des canons étrangers bombardaient une ville étrangère ; chaque boulet atteignait Carmona au cœur et elle ne pouvait rien faire pour se défendre.

La nuit tomba. Nous ne pouvions plus distinguer la route, ni reconnaître aucun bruit à travers le hurlement du vent ; je ne regardais plus la fenêtre ; je regardais la porte par où apparaîtrait le messager, j'épiais le bruit de son pas. Mais la nuit passait, et la porte ne s'ouvrait pas. Béatrice avait croisé les mains sur sa poitrine, et la tête droite, elle dormait avec noblesse. Varenzi méditait. Ce fut une longue nuit. Le temps restait immobile au fond du sablier bleu que nulle main ne retournait.

Je me rappelais toutes ces années, ces deux siècles, où j'avais lutté pour Carmona. Je croyais tenir son destin entre mes mains ; je la défendais contre Florence, contre Gênes, je m'inquiétais des desseins de la Seigneurie, j'épiais Sienne et Pise, j'envoyais des espions à Milan ; et je ne me souciais pas des guerres qui se déroulaient entre la France et l'Angleterre, ni des événements de la cour de Bourgogne, ni des démêlés entre les électeurs allemands ; je ne soupçonnais pas que ces batailles lointaines, ces disputes, ces traités aboutiraient pour moi à cette nuit d'impuissance et d'ignorance, et que le destin de Carmona se décidait à travers le monde tout entier. Il se décidait à cette heure sur la mer démontée, dans le camp allemand, parmi la garnison florentine, et de l'autre côté des Alpes, dans le cœur léger et traître du roi de France. Et rien de ce qui se passait à Carmona ne concernait plus Carmona. Quand l'aube naquit, toute crainte comme tout espoir étaient morts en moi ; aucun miracle ne pouvait plus me donner la victoire : Carmona ne m'appartenait plus ; et dans la honte de l'attente inutile, j'avais cessé de m'appartenir à moi-même.

Ce fut vers midi seulement qu'un cavalier déboucha au tournant de la route : Livourne était sauvée. Malgré le gros temps, une flotte française de six vaisseaux et de deux galions, chargés de blé et de soldats, était arrivée dans le port ; la vitesse du vent ayant obligé les flottes génoise et vénitienne à se mettre à couvert dans la Mélina, les Français, sans avoir à disputer le passage, étaient entrés à pleines voiles dans le port de Livourne.

Quelques jours plus tard, nous apprîmes qu'une tempête ayant assailli la

flotte de l'empereur, Maximilien avait ramené son armée à Pise, déclarant qu'il ne pouvait faire la guerre à la fois à Dieu et aux hommes. J'écoutais ces nouvelles avec indifférence : il me semblait qu'elles ne me concernaient plus.

– Il faut renouer les négociations avec Venise, dit Varenzi. Maximilien manque d'argent ; si Venise lui refuse des subsides, il abandonnera l'Italie.

Les autres conseillers approuvaient ces paroles. Ils disaient autrefois : « Le bien de Carmona. Le salut de Carmona. » Maintenant, j'entendais : « Le bien de l'Italie, le salut de l'Italie. » Depuis combien de temps parlaient-ils ? Depuis des heures ou depuis des années ? Ils avaient changé entretemps de vêtements et de visages, mais c'étaient toujours les mêmes voix mesurées, les mêmes yeux graves rivés sur un étroit avenir : presque les mêmes mots. Le soleil d'automne dorait la table et jouait sur la chaîne que je faisais sauter entre mes mains. Il me semblait avoir déjà vécu exactement cette minute : cent ans plus tôt ? une heure plus tôt ? ou dans un rêve ? Je pensai : « Est-ce que ce goût de ma vie ne changera jamais ? » Et je dis brusquement :

– Nous reprendrons demain ces discussions. La séance est levée.

Je franchis la porte du cabinet et je descendis faire seller mon cheval. On étouffait dans ce palais ! Je m'engageai dans la rue neuve dont les hautes murailles blanches avaient jauni. Les verrais-je encore dans cent ans ? Je piquai des deux. On étouffait dans Carmona.

Longtemps je galopai à travers la plaine ; le ciel fuyait au-dessus de ma tête ; au-dessous de moi, la terre bondissait ; j'aurais voulu que cette course durât toujours, avec ce vent sur mon visage et ce silence dans mon cœur. Mais quand les flancs de mon cheval furent moites de sueur, il y eut de nouveau des mots au fond de ma gorge : Carmona est sauvée encore une fois. Et maintenant que ferai-je ?

Je m'engageai dans le chemin qui gravissait la colline ; il montait en lacets, et peu à peu je découvrais toute la plaine. Là-bas à droite, il y avait la mer, et l'Italie s'arrêtait ; elle s'étendait tout autour de moi à perte de vue ; mais au bord des mers, au pied des montagnes, elle s'arrêtait. Avec des soins, de la patience, dans dix ou vingt ans elle pourrait être sous ma loi. Et une nuit mes mains inutiles pendraient le long de mon corps ; les yeux fixés sur un horizon lointain, j'épierais l'écho des événements qui se dérouleraient de l'autre côté des montagnes et des mers.

– L'Italie est trop petite, pensais-je.

J'arrêtai mon cheval et je mis pied à terre. Souvent je m'étais dressé sur ce sommet, contemplant le paysage immuable. Mais soudain il me sembla que ce dont j'avais rêvé quelques heures plus tôt venait de s'accomplir : il y avait dans ma bouche un goût inconnu. L'air avait tremblé ; autour de moi tout était neuf. Carmona juchée sur son rocher, flanquée de ses huit tours roussies par le soleil, n'était plus qu'un gros champignon. Et l'Italie tout autour d'elle, une prison dont les murs s'étaient écroulés.

Là-bas, il y avait la mer ; mais le monde ne s'arrêtait pas au bord de la mer.

Des bateaux aux voiles blanches voguaient vers l'Espagne, et plus loin que l'Espagne, vers des continents neufs. Sur ces terres inconnues, des hommes rouges adoraient le soleil et se battaient à coups de hache. Et par-delà ces terres, il y avait d'autres océans et d'autres terres, le monde ne s'arrêtait nulle part ; il n'existait rien hors de lui ; il portait son destin en son propre cœur. Et ce n'était plus en face de Carmona, ce n'était plus en Italie, c'est au milieu du vaste monde unique et sans limite que je me trouvais à présent.

Je dévalai la colline au galop.

Béatrice était dans sa chambre ; elle traçait, sur un morceau de parchemin, des rinceaux rouge et or. Il y avait à côté d'elle une coupe pleine de roses.

– Eh bien ! dit-elle, que disent vos conseillers ?

– Des sottises, dis-je vivement.

Elle me regarda avec surprise.

– Je suis venu vous dire adieu, Béatrice.

– Où partez-vous ?

– A Pise. Je vais rejoindre Maximilien.

– Qu'espérez-vous de lui ?

Je pris une rose dans la coupe et je l'écrasai entre mes mains.

– Je lui dirai : Carmona est trop petite pour moi ; l'Italie est trop petite. On ne peut rien faire à moins de régner sur le monde entier. Prenez-moi à votre service et je vous donnerai le monde.

Béatrice se leva brusquement, elle était devenue très pâle.

– Je ne comprends pas, dit-elle.

– Peu m'importe de gouverner sous mon nom ou sous celui d'un autre, dis-je. Puisque c'est cette chance-là qui m'est offerte, c'est celle-là que je saisirai. Je m'attacherai à la fortune des Habsbourg. Et peut-être pourrai-je enfin agir.

– Allez-vous abandonner Carmona ?

Une flamme s'était ranimée dans ses yeux.

– Est-ce bien ce que vous voulez dire ?

– Pensez-vous que je croupirai à Carmona pendant l'éternité ? dis-je. Qu'est-ce que Carmona ? Voilà bien longtemps que je ne suis plus d'ici.

– Vous ne le pouvez pas ! dit-elle.

– Je sais, dis-je. C'est la ville pour laquelle Antoine est mort.

– C'est votre ville. La ville que vous avez sauvée tant de fois, que vous avez gouvernée pendant deux siècles. Vous n'allez pas trahir votre peuple.

– Mon peuple ! dis-je. Il est mort tant de fois ! Comment puis-je me sentir lié à eux : ce ne sont jamais les mêmes.

Je m'approchai d'elle et je pris ses mains.

– Adieu. Quand je serai parti, peut-être vous pourrez recommencer à vivre.

D'un seul coup ses yeux s'éteignirent.

– Il est trop tard, dit-elle.

Je regardai avec remords son visage empâté. Si je n'avais pas voulu si impérieusement son bonheur, elle eût aimé, souffert, vécu. Je l'avais perdue plus

sûrement que je n'avais perdu Antoine.

Je dis :

– Pardonnez-moi.

J'effleurai ses cheveux de mes lèvres ; mais déjà elle n'était plus qu'une femme parmi des millions d'autres ; et la tendresse, et le remords, avaient la saveur des choses passées.

Le soir était tombé. Un air froid montait de la rivière. De la salle à manger voisine venait un bruit de vaisselle et de voix, et Régine se rappela qu'un instant plus tôt sept heures avaient sonné au clocher. Elle regarda Fosca :

– Et vous avez eu la force de recommencer, encore ?

– Peut-on empêcher la vie de recommencer chaque matin ? dit Fosca. Vous vous rappelez ce que nous disions un soir : on a beau savoir, le cœur bat, la main se tend...

– Et on se retrouve en train de peigner ses cheveux, dit Régine.

Elle regarda autour d'elle.

– Croyez-vous que demain je peignerai encore mes cheveux ?

– Je suppose, dit-il.

Elle se leva.

– Allons-nous-en d'ici.

Ils sortirent de l'auberge et Fosca demanda :

– Où irons-nous ?

– N'importe.

Elle désigna la route :

– On peut toujours suivre cette route, n'est-ce pas ?

Elle rit.

– Le cœur bat, et un pied avance après l'autre. Les routes n'ont pas de fin.

Ils marchèrent, un pied avançant après l'autre. Elle demanda :

– Je voudrais bien savoir ce qu'est devenue Béatrice ?

– Que voulez-vous qu'elle devînt ? Un jour elle est morte, c'est tout.

– C'est tout ?

– Je n'ai rien su de plus. Elle avait quitté Carmona quand j'y suis revenu et je n'ai pas cherché à savoir. D'ailleurs, il n'y avait rien à savoir. Elle est morte.

– Au fond, toutes les histoires finissent bien, dit Régine.

DEUXIÈME PARTIE

Sur les quais poussiéreux de l'Arno, des soldats allemands marchaient à pas lourds au milieu des Pisans qu'ils dominaient de la tête ; l'ancien palais des Médicis était rempli du bruit de leurs éperons et de leurs bottes. On me fit attendre un long moment : je n'avais pas l'habitude d'attendre. Puis un garde m'introduisit dans le cabinet où l'empereur était assis. Il était blond, avec des cheveux raides qui tombaient en baguettes au-dessous de ses oreilles, et un gros nez camus. Il paraissait environ quarante ans. D'un geste courtois il me fit signe de m'asseoir. Il avait congédié ses gardes et nous étions seuls.

– Comte Fosca, me dit-il, j'ai souvent souhaité vous connaître.

Il me dévisageait avec curiosité.

– Ce qu'on raconte de vous est-il vrai ?

– Il est vrai que jusqu'à ce jour Dieu m'a permis de vaincre la vieillesse et la mort.

Il dit fièrement :

– Les Habsbourg sont aussi immortels.

– Oui, dis-je. Et c'est pourquoi ils doivent posséder le monde. Le monde seul est à la mesure de l'éternité.

Il sourit :

– Le monde est vaste.

– L'éternité est longue.

Il m'examinait en silence d'un air rusé et méfiant :

– Qu'êtes-vous venu me demander ? dit-il.

– Je suis venu pour vous donner Carmona.

Il rit. Je vis ses dents blanches.

– J'ai peur qu'un tel don ne me coûte bien cher.

– Il ne vous coûtera rien. Voilà deux siècles que je règne et j'en suis las. Je souhaite seulement que vous me permettiez de m'attacher à votre fortune.

– Et vous ne réclamez rien en échange ?

– Que puis-je recevoir d'un homme, fût-ce d'un empereur ? dis-je.

Il semblait si perplexe que j'eus pitié de lui :

– L'Italie est destinée à devenir bientôt la proie du roi de France ou votre proie ; je ne m'intéresse plus à elle, mais au monde. Je voudrais qu'il soit rassemblé en une seule main, car alors seulement il deviendra possible de le façonner.

– Mais pourquoi m'aideriez-vous à le rassembler dans ma main ?

– Qu'importe ! dis-je. Vous-même, n'est-ce pas pour votre fils que vous luttez ? Pour votre petit-fils qui n'est pas encore né, pour ses enfants que vous ne

connaîtrez jamais ?

– Il s'agit de ma lignée, dit-il.

– Cela ne fait pas tant de différence.

Il réfléchissait d'un air enfantin et douloureux.

– Quand je vous aurai livré mes châteaux et mes forteresses, plus rien ne vous empêchera de vous emparer de Florence, dis-je. Florence conquise, toute l'Italie est à vous.

– L'Italie est à moi, dit-il rêveusement.

Son visage plissé par l'effort se détendit ; pendant un instant il sourit en silence, puis il dit :

– Voilà plus d'un mois que je n'ai pas payé mes hommes.

– Combien vous faut-il ?

– Vingt mille florins.

– Carmona est riche.

– Vingt mille florins chaque mois.

– Carmona est très riche, dis-je en souriant.

Trois jours plus tard, Maximilien entra dans Carmona. L'écusson de marbre chargé de lis d'or, qui avait été élevé au milieu de la ville en l'honneur de Charles VIII, fut arraché pour faire place aux armes de l'empereur ; et le peuple, qui avait acclamé quatre ans plus tôt le roi de France, acclama les impériaux avec les mêmes accents. Les femmes leur jetaient des fleurs.

Une semaine s'écoula dans les tournois et les festins où Maximilien engloutissait d'énormes plats de viandes épicées et de grands pots de vin. Un soir, comme nous sortions de table après un repas de trois heures, je lui demandai :

– Et quand marchons-nous sur Florence ?

– Ah ! Florence, dit-il.

Ses yeux étaient roses et troubles ; il vit que je l'examinais et il reprit avec majesté :

– Des raisons impérieuses me rappellent en Allemagne.

Je m'inclinai :

– Quand partez-vous ?

Il se décida en un éclair :

– Demain matin.

– Je partirai avec vous, dis-je.

Je le regardai s'éloigner d'un pas digne mais incertain. Il n'y avait pas beaucoup à attendre d'un pareil empereur ; en une semaine je l'avais jugé : ignorant, fantasque, cupide, il manquait d'ambition et de persévérance. Cependant il devait être possible de prendre de l'ascendant sur lui ; et il avait un fils dont l'humeur servirait peut-être davantage mes espoirs. J'étais décidé à le suivre. Je sortis du palais. Il faisait clair de lune ; des chants rauques montaient de la plaine où campaient les hordes de Maximilien : deux cents ans plus tôt, c'étaient les tentes des Génois qu'on apercevait, rouges parmi les oliviers gris, et

je gardais nos portes fermées. Je gagnai le cimetière où dormaient Catherine et Antoine, je m'assis sur les marches de la cathédrale, je fis le tour des remparts. Le miracle était consommé : le goût de ma vie avait changé, je voyais Carmona avec des yeux neufs ; c'était une ville étrangère.

Au matin, lorsque j'eus franchi la poterne, je regardai ce rocher hérissé de tours qui avait été si longtemps le cœur de la terre ; ce n'était qu'une infime parcelle de l'empire, la terre n'avait plus d'autre cœur que le mien. J'étais jeté nu dans le monde : un homme de nulle part. Le ciel au-dessus de ma tête n'était plus un toit mais un chemin sans fin.

Pendant des jours et des nuits nous chevauchâmes. Le ciel pâlissait, l'air devenait plus frais, les arbres moins noirs, la terre moins rouge. Des montagnes apparurent à l'horizon ; dans les villages aux toits de bois, les maisons se couvrirent de peintures représentant des fleurs et des oiseaux. On respirait des odeurs inconnues. Maximilien devisait volontiers avec moi. Les rois catholiques lui proposaient un double mariage qui eût uni son fils Philippe avec leur fille Jeanne, sa fille Marguerite avec l'infant don Juan ; il hésitait et je le pressais d'accepter. C'était l'Espagne avec ses caravelles qui détenait les clefs du monde.

– Mais jamais Philippe ne régnera sur l'Espagne, me dit Maximilien avec regret. Don Juan est jeune et vigoureux.

– On a vu mourir des hommes jeunes et vigoureux.

Nous avancions à petits pas dans un chemin escarpé qui sentait l'herbe verte et le sapin.

– La reine du Portugal est la sœur aînée de Jeanne, dit Maximilien. Et elle a un fils.

– Ils peuvent mourir aussi, si Dieu protège les Habsbourg.

Les yeux de Maximilien brillèrent :

– Dieu protège les Habsbourg ! dit-il.

L'infant mourut six mois après son mariage, et bientôt un mal mystérieux emporta la reine du Portugal et le petit don Miguel. Lorsque la princesse Jeanne accoucha d'un fils, aucun obstacle ne séparait plus cet enfant du trône d'Espagne. Je me penchai sur le berceau où vagissait le nouveau-né malingre, héritier de l'Espagne et des Pays-Bas, de l'Autriche, de la Bourgogne et des riches terres italiennes. Dans ses langes de dentelles il sentait le lait sûri comme les autres nouveau-nés, et il aurait suffi d'une pression de ma main pour faire éclater son crâne. Je dis :

– Nous ferons de cet enfant un empereur.

Un nuage passa sur le visage insouciant de Maximilien :

– Comment ? dit-il. Je n'ai pas d'argent.

– Nous en inventerons.

– Pouvez-vous en inventer tout de suite ?

– C'est trop tôt.

Il m'examina d'un air déçu et perplexe :

– M'accompagnerez-vous en Italie ?

– Non.

– Pourquoi ? Vous ne croyez pas en mon étoile ?

– La gloire de votre maison m'est plus chère encore que la vôtre, dis-je. Si vous le permettez, je demeurerai ici et je veillerai sur cet enfant.

– Demeurez ici, dit-il.

Il regarda le nouveau-né et sourit.

– Apprenez-lui à ne pas ressembler à son grand-père.

Je restai donc dans le palais de Malines tandis que Maximilien chevauchait sans succès à travers l'Italie et luttait vainement contre les Suisses. J'avais gagné sa confiance, il accordait beaucoup de prix à mes conseils ; mais cela ne me servait pas à grand-chose, car il ne les suivait pas. J'avais renoncé à rien attendre de lui. Son fils Philippe ne m'aimait pas ; d'ailleurs il était de santé débile, il y avait peu de chance qu'il régnât jamais. Quant à la princesse Jeanne, elle donnait des signes d'extravagance qui inquiétaient son entourage. Tous mes espoirs reposaient sur cet enfant dont je guettais avec inquiétude les premiers pas, les premiers mots. Il était fragile lui aussi, souvent des crises nerveuses le jetaient sur le sol. Moi seul je parvenais à le calmer. J'étais sans cesse auprès de lui et il ne connaissait pas d'autre loi que le froncement de mes sourcils. Mais je me demandais anxieusement : vivra-t-il assez longtemps ? Quel homme sera-t-il ? S'il mourait, s'il se prenait à me haïr, il me faudrait renoncer pour des siècles peut-être à mes grands rêves.

Les années passèrent. Philippe mourut. Jeanne, qui paraissait tout à fait folle, fut enfermée au château de Tordesillas. Et Charles vivait, il grandissait. De jour en jour mes desseins devenaient moins chimériques ; de jour en jour, me promenant dans les rues brumeuses de Malines, j'évoquais l'avenir avec un espoir plus grand. J'aimais cette ville triste et calme. Lorsque je passais dans les rues, les dentellières penchées sur leurs fuseaux, derrière les vitres à petits carreaux, me suivaient un instant des yeux ; mais personne ne connaissait mon secret, personne ne me connaissait ; j'avais laissé pousser ma barbe et moi-même quand je me regardais dans les glaces, j'hésitais devant mon image. Souvent je franchissais les remparts, j'allais m'asseoir au bord du canal, je regardais les images figées au cœur de l'eau mobile et je rêvais. Les sages du siècle disaient que le moment était venu où les hommes allaient déchiffrer clairement les secrets de la nature et la dominer ; alors ils commenceraient à conquérir le bonheur. Je pensais : « Ce sera là mon œuvre. Il faut qu'un jour je tienne entre mes mains tout l'univers ; alors aucune force ne sera gaspillée, aucune richesse dissipée ; je mettrai fin aux divisions qui opposent les peuples, les races, les religions, je mettrai fin aux désordres injustes. Je régirai le monde avec autant d'économie que naguère les greniers de Carmona. Rien ne sera livré aux caprices des hommes ni aux hasards du sort. Ce sera la raison qui gouvernera la terre : ma raison. » Lorsque le soir commençait à tomber, je regagnais lentement le palais ; déjà au coin des rues s'allumaient les premiers quinquets ; des voix, des rires, le bruit des pots de bière entrechoqués résonnaient dans les cabarets ; sous

ce ciel gris, parmi ces hommes au langage étranger, inconnu, oublié de Maximilien lui-même, il me semblait parfois que je venais de naître.

Je me penchai sur le lit de repos où Charles était couché. Son grand-père Ferdinand était mort, et quelques mois plus tôt, Charles avait été sacré roi d'Espagne. Mais ses sujets ne cachaient pas leur préférence pour son jeune frère qui était né et avait vécu parmi eux.

– Sire, vous ne pouvez retarder plus longtemps votre voyage, dis-je. Ce serait perdre votre couronne.

Il ne répondit pas. Il était gravement malade. Les médecins prétendaient que sa vie était en danger.

– Le parti de votre frère est puissant. Nous devons agir vite.

Je regardais avec impatience ce grand adolescent pâle qui m'écoutait, la bouche entrouverte, d'un air inexpressif ; sous les paupières tombantes les yeux semblaient morts et la lèvre inférieure pendait.

– Avez-vous peur ? dis-je.

Ses lèvres remuèrent enfin :

– Oui, dit-il. J'ai peur.

Sa voix était grave et sincère, et je restai déconcerté.

– Mon père est mort en Espagne, dit-il. Et les médecins ont dit que ce climat serait dangereux pour moi.

– Un roi ne doit pas reculer devant le danger.

Il dit de sa voix lente qui bégayait un peu :

– Mon frère serait un très bon roi.

Je réfléchis un instant en silence. Si Charles mourait rien n'était perdu : son frère était assez jeune pour devenir entre mes mains un instrument docile ; mais si l'archiduc demeurait vivant et perdait l'Espagne, alors le monde serait scindé en deux morceaux et mes plans échoueraient.

– C'est vous que Dieu a désigné, dis-je avec force. Je vous ai dit souvent ce qu'il attendait de vous : c'est que ce monde brisé en morceaux redevienne un seul monde comme au jour où il est sorti de ses mains. Si vous abandonnez l'Espagne à Ferdinand, vous perpétuez ces divisions qui déchirent la terre.

Il serra les lèvres ; des gouttes de sueur perlaient sur son front.

– Je peux lui abandonner tout.

Je le regardai. Il était chétif et d'esprit lent ; mais cette timidité même me servait ; je ne connaissais pas Ferdinand.

– Non, dis-je. Votre frère est espagnol. Il n'aura souci que des intérêts de l'Espagne. Vous seul pouvez remplir la mission dont Dieu vous a chargé : c'est à vous qu'il appartient d'assurer le salut du monde. Votre santé, votre bonheur ne pèsent rien.

J'avais touché juste. Il devint encore plus pâle.

– Le salut du monde, dit-il. C'est trop. Je n'en serai pas capable.

– Vous le serez avec l'aide de Dieu.

Il mit la tête dans ses mains et je le laissai prier en silence. C'était un enfant ; il aimait les courses au grand air, les tournois, la musique ; et il pressentait de quel fardeau monstrueux je voulais charger ses épaules. Il pria longtemps, puis il dit :

– Que la volonté de Dieu soit faite.

Quelques jours plus tard, Charles s'installa avec sa cour au milieu des dunes. Une flotte de quarante voiles rangée dans le port de Flessingue attendit pendant plusieurs semaines un vent favorable ; dès qu'il se fut levé, nous fîmes route vers l'Espagne. Accoudé au bastingage, je regardais jour après jour monter et décliner le soleil. Ce n'était pas seulement vers l'Espagne que je voguais. Là-bas, de l'autre côté de l'horizon, il y avait des forêts peuplées de perroquets multicolores, et de colombes aux ventres bourrés de fleurs, il y avait des volcans qui crachaient des flots d'or bouillonnants, et dans les prairies galopaient des hommes couverts de plumes. Le roi d'Espagne était le maître de ces paradis sauvages. Je pensai : « Un jour j'aborderai sur leur rive, je les verrai de mes yeux. Et je les modèlerai selon mes vœux. »

Le 19 septembre, la flotte arriva en vue de la côte des Asturies. Le rivage était désert ; au flanc d'une montagne j'aperçus une longue caravane : des enfants, des femmes, des vieillards marchaient derrière des mulets chargés de ballots ; ils semblaient fuir. Et soudain une salve partit de derrière un buisson. Les dames de la cour se mirent à pousser des cris et les matelots saisirent leurs fusils. Le visage de Charles restait impassible ; en silence il regardait cette terre qui était son royaume ; il ne s'étonnait pas de ce rude accueil : ce n'était pas le bonheur qu'il était venu chercher ici. Il y eut une nouvelle décharge de mousquets ; de toutes mes forces, je criai :

– Espagne ! C'est votre roi !

Tout l'équipage répéta ce cri et je remarquai un mouvement parmi les buissons qui descendaient vers la mer ; un homme s'approchait en rampant. Sans doute reconnut-il les armes de Castille dans les grandes bannières du roi car il se redressa en agitant son fusil et en criant : « Espagne ! Vive le roi ! » Bientôt, de derrière les buissons et les rochers, les montagnards accoururent aux cris de : « Vive don Carlos ! » Ils nous dirent plus tard qu'en voyant le grand nombre de nos navires, ils avaient craint une agression barbaresque.

Nous gagnâmes Villaviciosa. Rien n'avait été préparé pour nous recevoir et la plupart des seigneurs et même des dames durent coucher sur de la paille. Dès le matin, nous nous remîmes en marche. Le roi voyagait sur un petit cheval que lui avait procuré l'ambassadeur d'Angleterre ; sa sœur Eléonore chevauchait à son côté. Les dames de leur suite étaient montées dans des chariots que traînaient des bœufs. Beaucoup de gentilshommes allaient à pied. Le chemin était rocailleux, et nous avancions avec peine sous le dur ciel bleu. Personne aux carrefours, personne dans les champs ni sur les routes : une épidémie ravageait la contrée, et défense avait été faite aux habitants de se déplacer. Charles cependant semblait insensible à la cruauté du soleil, à l'âpreté du paysage ; il ne

donnait jamais un signe d'impatience ou de mélancolie. Il semblait que contrairement aux prévisions des médecins, le climat de l'Espagne eût fortifié sa santé. Peut-être était-ce l'étonnement de se sentir encore vivant qui faisait naître au fond de ses yeux une lueur timide que je n'y avais encore jamais vue. Le jour où il fit son entrée solennelle à Valladolid, il sourit.

– Je me plairai dans ce pays, dit-il.

En quelques semaines il parut s'épanouir ; il prit gaiement part aux fêtes et aux tournois, et souvent il lui arrivait de rire avec les jeunes gens de son âge. Je pensais avec joie : « Le voilà vivant, le voilà roi ! La première manche est gagnée ! » Dès que j'appris la mort de Maximilien, je rentrai en hâte en Allemagne. A présent, il fallait songer à l'empire.

Pendant les dernières années de son règne, Maximilien avait prodigué aux électeurs argent et promesses : il croyait s'être assuré les voix de cinq d'entre eux. Mais dès le lendemain de sa mort, malgré les six cent mille florins qui leur avaient été versés, les électeurs considérèrent que le marché était à nouveau ouvert. François Ier, roi de France, entra aussitôt en lice, jurant que si cela était nécessaire, il dépenserait trois millions pour obtenir l'empire. Charles était pauvre. Mais de l'autre côté des mers, il possédait des filons d'or, des mines d'argent, des terres fertiles. J'allai trouver les banquiers d'Anvers et je les convainquis de signer des lettres de change que garantissaient nos richesses d'outre-mer. Puis je me rendis à Augsbourg. J'obtins des Fugger des lettres de change payables après l'élection. J'envoyai aussitôt des messagers porter des offres aux électeurs ; moi-même je leur rendis visite à tour de rôle ; j'allai à Cologne, à Trèves, à Mayence. A chaque instant des messagers de François et d'Henri d'Angleterre arrivaient avec de nouvelles offres que les électeurs impassibles inscrivaient sur leurs carnets. François payait en bons écus sonnants ; l'électeur de Brandebourg, celui de Trèves et l'archevêque de Cologne commençaient à mordre à l'appât. Un jour, j'appris que François avait offert à l'archevêque de Mayence cent vingt mille florins et la légation d'Allemagne ; le soir même, je partis à la rencontre de Franz von Sickingen qui commandait l'armée de la puissante ligue de Souabe ; je galopai sans répit ; le temps naguère immobile au fond des sabliers bleus s'engloutissaient sous les pas de mon cheval.

Franz von Sickingen haïssait la France. A la tête d'une armée de vingt mille hommes et quatre mille chevaux, nous marchâmes sur Hochst, à quelques lieues de Francfort, cependant que d'autres troupes menaçaient le Palatinat. Les électeurs effrayés prêtèrent le serment coutumier, déclarant que leurs votes étaient purs et leurs mains nettes, et Charles fut élu au prix total de huit cent cinquante-deux mille florins.

Par une belle journée d'automne, Charles fit son entrée dans Aix-la-Chapelle. Les électeurs s'étaient portés à sa rencontre ; il reçut leur hommage en silence, la tête découverte, puis le cortège franchit les portes de la vieille cité. D'abord venaient les porte-étendards, les comtes, les seigneurs, les conseillers d'Aix porteurs du bâton blanc, la Cour avec ses pages et ses hérauts, tous jetant

l'argent au milieu de la foule ; ensuite, flanqués de hallebardiers, s'avançaient les hauts dignitaires, les grands d'Espagne, les chevaliers de la Toison d'Or, les princes, les princes électeurs. Le maréchal de Pappenheim, portant l'épée de l'Empire, précédait le roi, cuirassé et vêtu de brocart.

Le 23 octobre 1519, la cérémonie se déroula dans la vieille cathédrale de Charlemagne. L'archevêque de Cologne demanda solennellement aux assistants : « Voulez-vous, suivant la parole de l'Apôtre, être soumis à ce prince et seigneur ? » et le peuple cria joyeusement : « Fiat ! Fiat ! » La couronne fut alors posée sur la tête de Charles par la main de l'archevêque ; il monta sur le trône de Charlemagne et reçut l'hommage des chevaliers, tandis que le *Te Deum* éclatait sous les voûtes.

– C'est à vous que je dois l'Empire, me dit Charles d'une voix émue quand nous nous retrouvâmes seuls dans son cabinet.

– Vous le devez à Dieu, dis-je. Il ne m'a créé que pour vous servir.

Je lui avais découvert mon secret ; il n'en avait pas été très étonné : il était trop bon chrétien pour s'étonner d'aucun miracle ; mais s'il n'avait plus à mon égard la docilité timide de son enfance, il me respectait comme un être marqué par Dieu.

– C'est une grande grâce qu'il m'a faite en vous plaçant auprès de moi, dit-il. Vous m'aiderez à m'en montrer digne, n'est-ce pas ?

– Je vous aiderai, dis-je.

Ses yeux brillèrent. Depuis l'instant où l'archevêque avait posé sur son front la couronne sacrée, son visage était devenu plus ferme, son regard plus vivant. Il dit avec ardeur :

– J'ai de grandes choses à faire.

– Vous les ferez, dis-je.

Je savais qu'il rêvait de ressusciter le Saint-Empire ; mais c'était l'Univers tout entier que je voulais rassembler entre ses mains. Cortez était en train de conquérir pour nous les Amériques et bientôt l'or allait affluer en Espagne ; nous pourrions alors mettre sur pied d'immenses armées. Une fois réalisée la fédération des Etats d'Allemagne, nous soumettrions l'Italie, la France. Je dis :

– Un jour, l'Univers tout entier vous appartiendra.

Il me regarda avec une espèce de crainte.

– Aucun homme n'a jamais possédé l'Univers.

– Le moment n'était pas encore venu.

Il resta un moment silencieux et brusquement il sourit. A travers les murs du cabinet on entendait le chant d'une viole.

– Ne venez-vous pas écouter la musique ?

– Dans un instant, dis-je.

Il se leva :

– Ce sera un très beau concert. Vous devriez venir, dit-il.

Il poussa la porte. Il était jeune, il était empereur, Dieu étendait sur lui son ombre protectrice et le bonheur du monde se confondait dans son cœur avec

son propre bonheur : il pouvait s'abandonner paisiblement à la tendre chanson des violes. Mais quant à moi, ma poitrine était gonflée d'une houle trop puissante ; je ne pouvais rien entendre hors cette voix triomphante qui jamais ne résonnerait aux oreilles d'un homme ; c'était ma propre voix et elle me disait : voilà que l'Univers m'appartient pour toujours, à moi seul ; il est mon domaine et personne ne peut le partager avec moi. Charles gouvernera quelques années, et moi j'ai devant moi l'éternité. Je m'approchai de la fenêtre. Je regardai le ciel étoilé que traversait une ceinture de lait ; des millions de millions d'étoiles. Et sous mes pieds une seule terre : ma terre. Elle flottait toute ronde dans l'éther, tachetée de bleu, de jaune et de vert ; je la voyais. Des vaisseaux voguaient sur les mers ; des routes sillonnaient les continents : et moi, d'un geste de ma main, j'arrachais les forêts inextricables, j'asséchais les marécages, je réglais le cours des fleuves ; le sol se couvrait de champs et de pâturages, des villes poussaient aux croisements des routes. Les plus humbles tisserands habitaient de grandes maisons claires, les greniers étaient pleins de pur froment ; tous les hommes étaient riches, forts et beaux, tous étaient heureux. Je pensai : « Je ressusciterai le paradis terrestre. »

Charles caressa doucement le manteau de plumes aux couleurs d'arc-en-ciel. Il aimait les riches étoffes, les métaux précieux ; ses yeux avaient lui quand les matelots avaient ouvert le coffre et posé sur le sol les grands vases d'albâtre pleins de turquoises et d'améthystes. Il dit d'une voix passionnée :

– Quelles richesses !

Il regardait les pièces d'or et les lingots amoncelés au fond du coffre ; mais je savais que ce n'était pas de ces richesses-là qu'il parlait ; par-delà les murs gris du palais bruxellois, il voyait un jet d'or brûlant s'élancer vers le bleu du ciel, il voyait bouillonner sur les flancs d'un volcan des fleuves de lave vermeille, il voyait d'immenses avenues pavées de métal rutilant et des jardins plantés d'arbres en or massif. Je souris. A travers le scintillement des mille petits soleils, je voyais, moi aussi, des galions chargés de lingots qui entraient dans la rade de Sanlucar ; nous jetions à pleines mains sur le vieux continent une pluie de confetti brillants...

Je dis : « Comment pouvez-vous hésiter ? »

La main de Charles se détacha du tissu chatoyant.

– Ces hommes ont une âme, dit-il.

Il se mit à arpenter à pas lents la longue galerie ; il avait glissé dans son pourpoint la lettre que lui avait remise le capitaine aux lèvres crevassées : la lettre de Cortez. Le vendredi saint de l'année précédente, Cortez avait débarqué sur une côte désolée et il y avait fondé une ville à laquelle il avait donné le nom de Vera Cruz. Pour empêcher ses hommes de retourner en Espagne, il avait fait sombrer ses caravelles, à l'exception d'une seule qu'il avait envoyée à Charles, chargée des trésors de l'empereur aztèque Montezuma. Il demandait du secours

contre les intrigues du gouverneur Vélasquez qui prétendait lui interdire de poursuivre son expédition. Et Charles hésitait.

Je le regardais avec impatience. Les lettres des Dominicains d'Hispandia, les rapports du père Las Casas, avaient mis le trouble dans son âme ; nous avions appris qu'en dépit des lois on continuait à marquer les Indiens comme des esclaves, à les frapper et à les massacrer ; trop fragiles pour les travaux qu'on exigeait d'eux, ils mouraient par milliers. Moi je ne me souciais pas du sort de ces sauvages hébétés par des superstitions absurdes.

– Envoyez là-bas des hommes sûrs qui veillent à l'exécution des lois.

– A de si grandes distances, quel homme est sûr ?

Il se remit à marcher le long de la table chargée de coupes de cristal, de colliers de jade et de figurines en or ciselé. Je dis :

– Les bons pères exagèrent. On exagère toujours.

– Il suffirait qu'un seul des faits qu'ils rapportent fût vrai...

– Les noirs d'Afrique n'ont pas d'âme, dis-je.

– Le remède me semble aussi affreux que le mal, dit l'empereur.

Il ne regardait plus les lingots tentateurs, il ne regardait rien. Son visage avait repris l'air inexpressif et endormi de son adolescence.

– Alors, que voulez-vous faire ? dis-je.

– Je ne sais pas.

– Allez-vous refuser un empire pavé d'or ?

Je plongeai la main dans le coffre, je fis ruisseler les pièces entre mes doigts. Il répéta sourdement :

– Je ne sais pas.

Il avait l'air très jeune et très malheureux.

– Vous n'avez pas le droit, dis-je avec force. Dieu a créé ces richesses pour qu'elles servent aux hommes. Il y a là-bas des terres fertiles qui ne seront jamais exploitées si nous ne les arrachons pas aux Indiens. Pensez à la misère de vos peuples : ils deviendront prospères quand l'or des Amériques affluera dans vos ports. Par pitié pour ces sauvages, condamnerez-vous les paysans d'Allemagne à mourir de faim ?

Il ne répondit rien. Jamais encore il n'avait eu à prendre de décision si grave. Moi je savais combien la vie d'un homme était chose brève et sans importance ; de toute façon, dans cent ans, aucun de ces misérables dont Charles s'inquiétait ne se souviendrait plus de ses souffrances : à mes yeux, ils étaient déjà tous morts. Mais lui ne pouvait pas si facilement consentir à les frustrer de leur vie ; il mesurait leurs joies et leurs peines selon ses propres mesures. Je marchai brusquement vers lui :

– Imaginez-vous qu'en ce monde vous pourrez jamais faire le bien sans faire du mal ? Il est impossible d'être juste pour tous, de faire le bonheur de tous. Si vous avez le cœur trop tendre pour consentir aux sacrifices nécessaires, il fallait vous enfermer dans un couvent.

Il serra les lèvres. Quelque chose de dur et de froid brilla à travers ses

paupières mi-closes. Il aimait le siècle, il aimait le luxe et la puissance. Il dit :

– Je veux gouverner sans faire de tort injuste à personne.

– Gouvernerez-vous sans guerre et sans échafaud ? Il faut une fois regarder les choses en face ! dis-je durement. Cela vous gagnera beaucoup de temps : le meilleur des princes a toujours sur la conscience des centaines de morts.

– Il y a des guerres justes et des répressions nécessaires, dit-il.

– C'est à vous de justifier le mal que vous faites à certains par l'œuvre que vous accomplissez pour le bien de tous, dis-je.

Je me tus un instant. Je ne pouvais pas lui dire en mon langage : une vie, un millier de vies ne pèsent pas plus qu'un vol d'éphémères ; tandis que ces routes, ces villes, ces canaux que nous allons construire demeureront pendant l'éternité sur la surface de la terre ; pour l'éternité nous aurons arraché un continent aux ténèbres des forêts vierges et des superstitions stupides. Il ne se souciait pas de cet avenir terrestre qu'il ne verrait pas de ses yeux. Mais je connaissais les paroles capables d'éveiller un écho dans son cœur.

– Nous n'infligerons à ces pauvres sauvages que des malheurs terrestres, dis-je. Et nous leur apportons, à eux, à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, la vérité et le bonheur éternels. Quand tous ces peuples ignorants seront rentrés dans le sein de l'Eglise, pour les siècles des siècles, ne vous trouverez-vous pas justifié d'avoir aidé Cortez ?

– Il en meurt par notre faute qui sont en état de péché mortel, dit-il.

– De toute façon, c'est ainsi qu'ils seraient morts, dans l'idolâtrie et le crime, dis-je.

Charles se laissa tomber dans son fauteuil :

– Il n'est pas facile de gouverner, dit-il.

– Ne faites jamais inutilement le mal, dis-je. Dieu ne peut exiger rien de plus d'un empereur. Il sait bien que parfois le mal est nécessaire : après tout, c'est lui-même qui l'a créé.

– Oui, dit-il.

Il me regarda avec détresse :

– Je voudrais être sûr, dit-il.

Je haussai les épaules :

– Vous ne serez jamais sûr.

Il soupira, et pendant un moment il tourmenta son collier en silence :

– C'est bien, dit-il. C'est bien.

Il se leva brusquement et alla s'enfermer dans son oratoire.

– Cette ville est folle, dis-je en me penchant à la fenêtre.

Cela avait commencé la veille au soir, quand le carrosse aux colonnes torses et aux lourds rideaux de cuir était entré dans la ville ; ils s'étaient portés par milliers à sa rencontre, paysans, artisans, marchands, montés sur des chevaux ou sur des ânes ; au son des fifres, au son des cloches et des tambours, ils avaient franchi la porte nord de la ville. L'auberge des Chevaliers de Saint-Jean était

pleine d'hommes, de femmes, de prêtres, de notables qui se pressaient dans les couloirs et sur les marches des escaliers. Sur les toits étaient postés des jeunes gens, des enfants et même des hommes d'âge. Quand le moine était descendu de sa chaise à roues, la foule s'était précipitée vers lui en hurlant ; des femmes s'étaient jetées à ses genoux et avaient baisé le bord de son froc couvert de boue. Tout le jour, à travers les murs du palais archiépiscopal, nous avions entendu leurs chants et leurs cris. Et de nouveau cette nuit de sabbat se déchaînait. Perchés sur les rebords des fontaines, sur des tables, sur des tonneaux, les orateurs proclamaient les miracles accomplis par Luther ; des fanfares parcouraient les rues. On entendait monter du fond des tavernes des cantiques exaltés et le bruit des rixes. J'avais déjà vu des villes en fête ; les gens de Carmona chantaient les jours de victoire : je savais pourquoi ils chantaient. Mais que signifiaient ces clameurs insensées ? Je refermai brusquement la fenêtre :

– Quel carnaval !

Je me retournai et je vis les deux hommes qui me regardaient en silence ; ils me guettaient et malgré l'amitié que je leur portais, cela m'irrita.

– Cet homme est en train de devenir un martyr et un saint, dit Balthus.

– C'est l'effet le plus ordinaire des persécutions, dit Pierre Morel.

– Vous savez bien que je ne suis pour rien dans tout cela, dis-je.

Quand Charles avait convoqué cette Diète à Worms, je pensais que nous allions régler la question de la Constitution de l'Empire et jeter les premières bases d'une fédération présidée par l'empereur. J'avais été déçu qu'il s'entêtât à réclamer la condamnation de Luther, et plus irrité encore que la Diète refusant de se prononcer sans entendre l'accusé nous obligeât à le convoquer. Nous perdions un temps précieux.

– Quel effet Luther a-t-il produit sur l'empereur ? dit Balthus.

– Il lui a paru inoffensif.

– Il le demeurera si on ne le condamne pas.

– Je sais, dis-je.

A cette minute dans tout le palais, dans toute la ville on discutait fiévreusement. Les conseillers de Charles étaient divisés en deux clans ; les uns voulaient qu'on mît l'hérétique au ban de l'Empire et qu'on poursuivît sans pitié tous ses partisans. Les autres réclamaient la tolérance ; ils estimaient comme moi que ces querelles de moines étaient insipides et que le pouvoir temporel n'avait pas à prendre parti dans ces discussions sur la foi, les œuvres, les sacrements ; ils soutenaient aussi que Luther était moins dangereux pour l'Empire qu'un pape occupé à négocier une alliance avec la France. J'étais d'accord avec eux. Mais ce soir soudain leur insistance me troublait. Etait-ce vraiment par indifférence d'hommes raisonnables, dégagés de toutes les superstitions, qu'ils attendaient si anxieusement la décision de l'empereur ? Je demandai brusquement :

– Pourquoi le défendez-vous avec tant de zèle ? Vous a-t-il gagnés à ses idées ?

Ils parurent un instant déconcertés.

– Si Luther est condamné, dit Pierre Morel, des bûchers vont à nouveau flamber à travers les Pays-Bas, l'Autriche, l'Espagne.

– On ne peut contraindre un homme à renier ce qu'il croit être la vérité, dit Balthus.

– Mais s'il est dans l'erreur ? dis-je.

– Qui a le droit d'en décider ?

Je les regardais avec perplexité. Ils ne disaient pas toute leur pensée. J'étais sûr à présent qu'il y avait en Luther quelque chose qui les attirait ; quoi ? Ils se méfiaient trop de moi pour me le dire. Je voulais savoir. Toute la nuit, tandis que sous mes fenêtres la fête faisait rage, je consultai encore une fois les rapports de Jean Eck, les pamphlets de Luther. J'avais déjà eu la curiosité de parcourir ses écrits et je n'y avais rien trouvé de raisonnable ; autant que les superstitions romaines je jugeais stupide l'ardeur que le moine apportait à les combattre. Quant à lui, je l'avais aperçu pour la première fois cet après-midi-là ; Jean Eck l'avait interrogé en présence de la Diète ; il avait balbutié, il avait déclaré qu'il avait besoin d'un peu de temps pour préparer sa cause, et Charles m'avait dit gaiement :

– Ce n'est pas encore ce petit moine qui me rendra hérétique.

Pourquoi donc des voix avinées montaient-elles si passionnément dans la nuit ? Pourquoi des hommes savants et raisonnables attendaient-ils l'aube avec tant d'anxiété ?

Le lendemain, lorsque la séance s'ouvrit, je guettai avec impatience la porte par laquelle le moine allait entrer. Charles était assis sur son trône, impassible dans ses vêtements espagnols noir et or. Un petit béret de velours était posé sur ses cheveux courts. Autour de lui, pareils à des statues se tenaient les dignitaires immobiles dans leur hermine et leurs camails et les princes raidis dans leurs vêtements d'or. Dans les couloirs retentissaient des cris : « Hardi ! Hardi ! » C'étaient les amis de Luther qui criaient. Il entra, il rejeta sur sa nuque son bonnet noir, découvrant ses cheveux mal coupés et marchant vers l'empereur, il le salua avec assurance. Il n'avait plus l'air intimidé. Il s'installa devant sa table où étaient empilés ses livres et ses pamphlets, et il commença à parler. J'examinai son maigre visage au teint terreux, aux pommettes saillantes, où brillaient des yeux sombres. D'où venait donc cet ascendant qu'il exerçait ? Il semblait y avoir une force en lui ; mais de nouveau il parlait des sacrements, des indulgences : cela m'ennuyait. Je pensai : nous perdons notre temps. Il faudrait exterminer tous les moines, les Dominicains comme les Augustins, remplacer les églises par des écoles, les sermons par des leçons de mathématiques, d'astronomie, et de physique. En cet instant, c'est de la Constitution de l'Allemagne que nous devrions discuter au lieu d'écouter ces discours oiseux. Charles cependant suivait avec attention les propos de Luther, tout en tournant entre ses doigts le joyau de la Toison d'Or qui reposait sur sa chemise plissée. La voix du moine s'exaltait ; maintenant il parlait avec fièvre et dans la salle trop

étroite écrasée par la chaleur de l'été, tous se taisaient. Il dit avec emportement :

– Rétracter quoi que ce soit, je ne puis ni ne veux, car agir contre sa conscience, cela n'est ni sûr ni honnête.

Je tressaillis ; ces mots-là m'avaient frappé comme un défi ; ce n'étaient pas les mots seulement : c'était l'accent avec lequel le moine les avait prononcés. Cet homme osait prétendre que sa seule conscience pesait plus lourd que l'intérêt de l'Empire et du monde. Je voulais rassembler l'Univers dans ma main : il déclarait qu'il était à lui seul tout un univers. Son arrogance peuplait le monde de mille volontés têtues. Et c'était sans doute pourquoi le peuple et les savants l'écoutaient avec complaisance. Il attisait dans les cœurs cette rage d'orgueil qui avait dévoré Antoine, Béatrice. Si on lui permettait de poursuivre ses prédications, il enseignerait aux hommes que chacun était juge de ses rapports avec Dieu, juge aussi de ses actes : et comment réussirais-je alors à les faire obéir ?

Il continuait à parler ; il attaquait les conciles. Mais je comprenais maintenant que ce n'était pas seulement des conciles, de la grâce, de la foi qu'il était question. Autre chose était en jeu : l'œuvre même dont je rêvais. Elle ne pourrait s'accomplir que si les hommes renonçaient à leur caprices, à leur amour-propre, à leurs folies ; et c'est cela que leur enseignait l'Eglise, elle leur enjoignait d'obéir à une seule loi, de se plier à une seule foi ; si j'étais assez puissant, cette loi pouvait être la mienne : je pouvais faire parler Dieu à ma guise par la bouche des prêtres. Au lieu que si chacun cherchait Dieu dans sa propre conscience, je savais bien que ce n'était pas moi qu'il y rencontrerait. « Qui a le droit de décider ? » m'avait dit Balthus. Voilà pourquoi ils défendaient Luther : ils voulaient décider, chacun pour soi. Mais alors le monde serait plus divisé qu'il ne l'avait jamais été. Il fallait qu'il fût régi par une seule volonté : la mienne.

Soudain, il y eut un mouvement dans l'assistance. Luther déclarait que le concile de Constance avait pris ses décisions contre les textes les plus précis de l'Ecriture. A ces mots, Charles Quint fit un geste avec son gant et se leva brusquement. Il y eut un grand silence. L'empereur marcha vers la fenêtre et pendant un moment regarda le ciel, puis il se retourna et donna l'ordre d'évacuer la salle.

– Vous avez raison, Sire, dis-je. Luther est plus dangereux que le roi de France. Si vous le laissiez faire, ce petit moine ruinerait votre Empire.

Son regard m'interrogeait anxieusement ; malgré sa répugnance envers l'hérésie, il eût cru désobéir à Dieu même en condamnant Luther contre mon conseil.

– Ah ! c'est votre avis ? me dit-il.

– Oui, dis-je. Mes yeux se sont ouverts.

Cent bras s'étaient levés pour porter Luther en triomphe ; dehors ils l'acclamaient : ils acclamaient l'orgueil et la folie ; leurs cris stupides déchiraient mes oreilles et je sentais encore sur mon visage le regard fiévreux du moine qui

me défiait. Il voulait détourner les hommes de leur vrai bien, de leur bonheur ; et les hommes étaient si insensés qu'ils étaient prêts à le suivre. Si on les abandonnait à eux-mêmes, jamais ils ne retrouveraient le chemin du paradis. Mais j'étais là ; moi je savais où il fallait les conduire, et par quelle voie. Pour eux j'avais lutté contre la famine, contre la peste ; pour eux, s'il le fallait, j'étais prêt à lutter contre eux-mêmes.

Le lendemain matin, l'empereur déclara devant la Diète :

– Un seul moine s'appuyant sur son propre jugement s'est opposé à cette foi soutenue par la chrétienté pendant plus d'un millier d'années. Je suis décidé à défendre cette sainte cause au prix de mes domaines, de mon corps, mon sang, ma vie, mon âme.

Quelques jours plus tard, Luther était mis au ban de l'Empire. Un édit fut publié dans les Pays-Bas interdisant sous les peines les plus graves d'imprimer sans l'autorisation de l'Ordinaire aucun ouvrage traitant des questions de foi. On ordonnait aux magistrats de poursuivre les partisans de Luther.

Au moment où la question de la Constitution allait être posée, nous eûmes la déception d'être obligés de dissoudre la Diète : François I^{er}, furieux de son échec au trône impérial, se préparait à nous déclarer la guerre ; des troubles avaient éclaté en Espagne et Charles dut partir pour Madrid ; il me pria de demeurer auprès de son frère Ferdinand à qui il avait confié le gouvernement de l'Allemagne. La condamnation de Luther n'avait pas apaisé l'agitation qui régnait à travers l'empire. Les moines abandonnaient leurs couvents et se répandaient à travers les campagnes, prêchant les doctrines hérétiques. Des bandes armées composées d'étudiants, d'ouvriers, d'aventuriers, incendiaient les maisons des prêtres, les bibliothèques, les églises. Dans les villes naissaient des sectes nouvelles plus fanatiques que celles de Luther et des émeutes éclataient. Dans chaque village se levaient des prophètes qui invitaient les paysans à briser le joug de leurs princes et on voyait apparaître dans les campagnes l'étendard des anciennes révoltes : une bannière blanche où était peint un soulier d'or entouré de rayons lumineux avec la devise : « Que celui qui veut être libre marche vers ce soleil. »

– Il n'y a pas à s'inquiéter, disait Ferdinand. Il suffira d'une poignée d'hommes armés, et tout rentrera dans l'ordre.

– Dans le désordre, dis-je. Ces pauvres gens ont raison : des réformes sont nécessaires.

– Quelles réformes ?

– C'est ce qu'il faut étudier.

Je n'avais pas oublié le massacre des tisserands de Carmona. Et quand j'avais souhaité tenir le monde entre mes mains, le premier de mes desseins était d'en modifier l'économie. Or jamais la répartition des richesses n'avait été plus déraisonnable. Les marchandises affluaient dans nos ports, le monde entier s'était ouvert au commerce et nos vaisseaux nous amenaient de tous les points

de la terre de précieuses cargaisons ; et cependant la masse des paysans des campagnes et des petits marchands était plus pauvre qu'en aucun temps. La livre de safran, qui valait en 1515 deux florins et demi et six kreutzers, se payait alors quatre florins et demi et quinze kreutzers. La livre de pain avait augmenté de quinze kreutzers ; un quintal de sucre se vendait vingt florins au lieu de dix, les raisins de Corinthe coûtaient neuf florins au lieu de cinq ; toutes les denrées avaient augmenté tandis que les salaires s'étaient abaissés.

– C'est une situation inadmissible, dis-je avec colère aux financiers que j'avais rassemblés.

Ils me regardaient tous avec un sourire indulgent ; c'était ma naïveté qui les faisait sourire.

– Parlez, dis-je au banquier Muller. D'où provient cette hausse insensée ?

Ils parlèrent. Et j'appris que la misère de ces temps résultait du développement même du commerce. L'or que les conquistadores payaient avec le sang et la sueur des Indiens affluant dans le vieux monde y provoquait la hausse de toutes les denrées. De puissantes compagnies s'étaient formées pour fréter les navires et accaparer le commerce ; écrasant les petits négociants, elles tiraient des marchandises, en quelques années, deux fois leur prix de revient et même davantage ; cet enrichissement amenait la dépréciation des produits de la terre ; l'argent diminuait de valeur, les salaires descendaient tandis que les prix s'élevaient. Quelques hommes accumulaient des fortunes monstrueuses et les dissipaient dans un luxe absurde tandis qu'une immense plèbe dépérissait de faim.

– Il faudrait promulguer des ordonnances réprimant l'existence des monopoles, l'usure et l'agiotage, me dit Muller.

Je gardai le silence. Tous les princes d'Allemagne, à commencer par l'empereur lui-même, étaient tributaires des compagnies à qui ils empruntaient sans cesse de l'argent à des taux usuraires. J'étais ligoté : François Ier avait attaqué la Navarre, le Luxembourg, l'Italie ; Charles avait dû prendre les armes contre lui et il me suppliait de trouver de l'argent pour payer ses troupes : notre sort était dans les mains des banquiers et des gros négociants.

Quelques semaines plus tard la révolte éclatait à Forscheim en Franconie ; elle se propagea à travers toute l'Allemagne. Les paysans réclamaient la fraternité, l'égalité, le partage des terres, ils incendiaient les châteaux, les abbayes, les églises, ils massacraient les prêtres et les seigneurs et se partageaient les domaines des princes. A la fin de l'année, ils étaient partout les maîtres.

– Il n'y a qu'un remède, dit Ferdinand. Il faut rassembler la ligue de Souabe.

Il arpentait à pas rapides le grand salon illuminé et les princes qui étaient venus lui demander secours le suivaient d'un regard respectueux. Il y avait tant de peur et tant de haine dans leurs cœurs que l'air qu'on respirait me semblait vénéneux. Là-bas, dans les campagnes, les paysans avaient allumé des feux de joie, ils dansaient des rondes et chantaient en chœur ; ils avaient bu du vin et mangé à leur faim, un brasier flambait dans leurs poitrines. Je pensai aux

maisons brûlées des tisserands, aux femmes et aux enfants piétinés par les chevaux. Je murmurai :

– Les pauvres gens !

– Que dites-vous ? dit Ferdinand.

– Je dis qu'il n'y a qu'un remède.

Les princes hochèrent la tête avec approbation. Ils ne songeaient qu'à leurs intérêts égoïstes, ils accablaient leurs paysans de corvées et d'impôts. Moi je voulais faire régner sur la terre la justice, la raison, je voulais donner aux hommes le bonheur. Et cependant je disais la même chose qu'eux : il n'y a qu'un remède. Comme si mes pensées, mes désirs, comme si toute mon expérience et ces siècles que j'avais vécus n'avaient rien pesé sur la terre. Ligoté. Une monstrueuse mécanique était montée, chaque rouage en entraînant un autre, et j'étais forcé de décider malgré moi ce que décidait Ferdinand, ce que n'importe qui eût décidé à notre place. Un seul remède...

Les paysans n'avaient dû leur fragile victoire qu'à la surprise et à l'isolement de leurs seigneurs ; dès que les nobles se furent ressaisis et eurent uni leurs forces, ils eurent vite fait d'écraser les hordes rebelles. Je me rendis alors aux Pays-Bas afin de m'embarquer pour l'Espagne où je voulais rejoindre l'empereur. Je traversai à cheval les mêmes forêts de sapins, les mêmes prairies, les mêmes landes que j'avais parcourues cinq ans plus tôt lorsque je portais les offres de Charles aux électeurs. Alors mon cœur éclatait d'espoir, je pensais : Je vais tenir un empire entre mes mains. J'avais réussi ; j'étais au faîte du pouvoir. Et que m'avait-il été permis de faire ? Je voulais construire le monde à neuf, et je dépensais mon temps et mes forces à me défendre contre l'anarchie, l'hérésie, contre l'ambition et l'entêtement des hommes ; je me défendais en détruisant. J'avançais à travers des terres ravagées. Les villages étaient en cendres, les champs sans culture, les bestiaux se traînaient à demi morts autour des fermes calcinées ; on ne rencontrait pas un homme sur les routes mais seulement des femmes et des enfants aux visages décharnés. Toutes les villes rebelles, les villages, les hameaux avaient été livrés aux flammes, les paysans attachés aux arbres et brûlés vifs. A Königshoff, on les avait traqués comme un troupeau de sangliers ; pour se sauver ils grimpaient dans les arbres, mais on les abattait à coups de piques et de mousquets ; les chevaux foulaient aux pieds ceux qui tombaient à terre. Au village d'Ingolstadt, on avait massacré quatre mille paysans ; certains s'étaient réfugiés dans l'église : ils y furent brûlés vifs ; d'autres s'étaient rassemblés dans le château, ils se serraient les uns contre les autres, enfonçant leurs têtes dans la terre comme pour échapper aux regards et implorant la miséricorde de Dieu ; aucun n'avait été épargné. Même à présent la fureur des nobles n'était pas apaisée ; les tortures et les exécutions se poursuivaient ; on brûlait les malheureux paysans, on leur arrachait la langue, on leur coupait les doigts, on leur crevait les yeux.

– Est-ce cela régner ? dit Charles.

Le sang s'était retiré de son visage et le coin de sa bouche tremblait. Pendant

deux heures il m'avait écouté sans dire une parole et maintenant il me regardait avec angoisse : « Est-ce cela régner ? »

En Espagne aussi il avait fallu faire couler beaucoup de sang pour apaiser les révoltes. La répression se poursuivait. A Valence, à Tolède, à Valladolid des têtes tombaient chaque jour par milliers sous la hache du bourreau.

– Patience, dis-je. Un jour viendra où nous aurons extirpé le mal de la terre. Alors nous commencerons à construire.

– Mais le mal est notre œuvre, dit-il.

– Le mal entraîne le mal, dis-je. L'hérésie appelle le bûcher, et les révoltes la répression. Tout cela finira...

– Cela finira-t-il jamais ?

Tout le jour il erra dans le palais en silence ; vers le soir, au milieu du conseil, il tomba terrassé par une crise nerveuse et on l'emporta dans son lit, brûlant de fièvre. Comme naguère, je restai jour et nuit à son chevet ; mais je ne trouvais aucun mot d'espoir à lui dire. La situation était fort sombre. La fortune nous avait envoyé un brillant général, le connétable Charles de Bourbon qui s'était querellé avec le roi de France et avait offert ses services à l'Empire ; mais il avait fallu payer fort cher sa trahison, nous manquions d'argent et nos troupes épuisées menaçaient de se mutiner ; nous manquions aussi d'artillerie ; il était à craindre que nous fussions chassés d'Italie.

Charles resta prostré pendant une semaine. Il venait tout juste de se lever et de faire à travers le palais quelques pas hésitants quand un courrier arriva ventre à terre ; l'armée française avait été mise en pièces ; la moitié de la meilleure noblesse de France avait péri ; et le roi était notre prisonnier. Charles ne dit pas une parole. Il entra dans son oratoire et se mit en prières. Puis il rassembla ses conseillers et donna l'ordre de suspendre les hostilités sur tous les fronts.

Moins d'un an plus tard, le 14 janvier 1526, fut signé le traité de Madrid. François abandonnait ses droits en Italie, il reconnaissait les revendications de Charles sur la Bourgogne, se retirait de la ligue contre l'empereur à qui il promettait son aide contre les Turcs. Comme garantie, il laissait ses fils en otage. Charles l'accompagna en personne sur la route de Torrejon de Vilano, à quelques lieues de Madrid. L'ayant embrassé pour la dernière fois, il le prit à part et lui dit :

– Frère, vous avez bien connaissance de ce dont nous avons convenu ? Dites-moi franchement si vous avez l'intention de l'exécuter ?

– J'ai l'intention, dit François, de l'exécuter entièrement. Si vous constatez que je me conduis autrement, je consens que vous me teniez pour méchant ou traître.

Je n'entendis pas ces paroles que Charles me rapporta sur le chemin du retour, mais je vis le sourire charmant que le roi de France adressa à l'empereur, je le vis soulever son chapeau à plumes et saluer d'un geste large ; puis il partit à toute bride sur la route de Bayonne.

Le doigt de Charles Quint traversa l'Océan Bleu et se posa sur un petit cercle noir : Veracruz !

Pour la première fois les géographes avaient dessiné les contours extrêmes du Nouveau Monde : la Terre de Feu où vivaient les Indiens aux larges pieds et dont Magellan avait doublé le cap. Sur les continents jaunes et verts qui émergeaient des mers, ils avaient inscrit les noms magiques : America, Terra Florida, Terra de Brazil. A mon tour, je posai mon doigt sur la grande carte toute neuve : « Mexico. »

Ce n'était qu'un point noir au milieu d'un morceau de papier ; mais c'était aussi, parmi les lacs qui en reflétaient la splendeur, dans la région la plus transparente de l'air, la capitale de Cortez. Sur les cendres des anciens quartiers : Mazeltan, Tecopan, Artacalco, Culpupan, se dressaient aujourd'hui les quatre districts de San-Juan, San-Pablo, San-Sebastian, et Santa-Maria. Des églises, des hôpitaux, des monastères, des écoles s'étaient élevés dans la ville aux larges artères. Et déjà dans les espaces déserts qui entouraient la capitale, des cités neuves se fondaient. Je suivis du doigt la ligne noire qui figurait la Cordillère des Andes aux cimes neigeuses ; je désignai à l'ouest de la chaîne une région vierge où on avait écrit : « Terra Incognita. »

– L'Eldorado, dis-je. Pizarre est en train de franchir ces montagnes.

Je touchai la ligne qui figurait le méridien situé à trois cent soixante-dix lieues des îles du Cap-Vert et qui depuis le traité de Tordesillas séparait les possessions portugaises des domaines espagnols.

– Un jour, murmurai-je, nous effacerons cette frontière.

Charles leva les yeux vers le portrait d'Isabelle ; elle souriait dans son cadre, belle et grave sous ses cheveux châtain clair.

– Isabelle n'aura jamais de droits sur la couronne portugaise.

– Qui sait ? dis-je.

Mon regard errait à travers l'océan Indien, dans le pays des épices, des Moluques à Malacca et à Ceylan. Les neveux d'Isabelle pouvaient mourir ; ou peut-être serions-nous bientôt assez forts pour déchaîner une guerre qui rendrait Charles maître de la péninsule entière et des pays d'outre-mer : le roi de France vaincu, à présent nous avions les mains libres.

– Vous êtes insatiable, dit Charles gaiement.

Il caressait sa barbe soyeuse, ses yeux bleus riaient dans son visage au teint fleuri ; c'était à présent un homme au corps robuste, il paraissait presque aussi âgé que moi.

– Pourquoi non ? dis-je.

Il secoua la tête :

– Il faut savoir mesurer ses désirs.

Mes yeux se détachèrent de la carte jaune et bleue. Je regardai le plafond lambrissé, les tapisseries, les tableaux ; pour recevoir Isabelle, le palais de

Grenade avait été tendu de soieries précieuses ; des jets d'eau chantaient dans le jardin ; l'eau ruisselait parmi les lauriers-roses et les orangers. Je m'approchai de la fenêtre. La reine marchait à pas lents dans les allées au milieu de ses femmes ; elle portait une longue robe de soie mordorée. Charles l'aimait. Il aimait ce palais, les bassins, les fleurs, les beaux vêtements, les tapisseries, les viandes robustes, les sauces épicées ; il aimait rire. Et depuis un an il était heureux. Je dis :

– Vous ne souhaitez pas l'empire du monde ?

– Non. Achevons ce que nous avons commencé. C'est assez.

– Nous l'achèverons, dis-je.

Je souris. Je ne pouvais pas mesurer mes désirs. Je ne pouvais pas m'arrêter à meubler un palais, à aimer une femme, à écouter un concert, à être heureux. Mais il me plaisait que Charles pût connaître ce repos. Je me rappelai le nouveau-né malingre, l'adolescent endormi, le jeune homme hésitant dont je m'étais promis de faire un empereur, et j'admirais ce bel homme tranquille, pensant : sa puissance est mon œuvre, son bonheur est mon œuvre. Je construis un monde et j'ai donné à cet homme sa vie.

– Vous rappelez-vous ? dis-je. Vous m'avez dit : « Je ferai de grandes choses... »

– Je me rappelle.

– Et voilà que déjà vous avez créé un monde, dis-je en reposant ma main sur la carte aux titres fabuleux.

– C'est grâce à vous, dit-il. Vous m'avez montré mon devoir.

Le succès de Cortez, la victoire de Pavie, l'alliance d'Isabelle, lui semblaient le signe évident qu'il avait obéi aux volontés de Dieu. Et comment regretter aujourd'hui la mort de quelques troupeaux rouges ou noirs ? Huit jours plus tôt, dans la rade de Sanlucar, j'avais moi-même surveillé l'embarquement des plantes et des bêtes que j'envoyais à Cortez pour qu'il les acclimatât sous le ciel des Indes. Une armada se préparait à mettre voile vers les continents neufs ; sur les quais s'entassaient d'énormes ballots de marchandises dont on chargeait les galions et même les vaisseaux de guerre. Ce n'était plus des soldats qui s'embarquaient : c'étaient des agriculteurs, des colons. Charles envoyait à Veracruz des moines dominicains et franciscains pour s'occuper des hôpitaux et des écoles. Moi, j'avais fait ouvrir de larges crédits au docteur tolédan Nicolas Fernandez pour qu'il organisât une expédition ; il emmenait avec lui des naturalistes chargés de dresser un catalogue de la flore et de la faune américaines et des géographes qui allaient établir de nouvelles cartes. Les bateaux apportaient aux colons de la Nouvelle Espagne des cannes à sucre, des pieds de vignes, des mûriers, des œufs de vers à soie, des poules, des coqs, des moutons, des brebis ; déjà ils élevaient des ânes, des mulets, des porcs, ils cultivaient l'oranger et le citronnier.

Charles toucha le petit rond noir qui représentait Mexico.

– Si Dieu me prête vie, un jour, j'irai voir de mes yeux ce royaume qu'il m'a

donné.

– Si vous le permettez, j'irai avec vous, dis-je.

Un instant nous rêvâmes côte à côte en silence : Veracruz, Mexico. Pour Charles ce n'était qu'un rêve : les Indes étaient loin, sa vie courte ; mais moi je les verrais, quoi qu'il arrive. Je me levai brusquement.

Il me regarda avec un peu de surprise :

– Je vais regagner l'Allemagne.

– Vous ennuyez-vous déjà ?

– Vous avez décidé de rassembler une nouvelle Diète. Pourquoi attendre ?

– Dieu même s'est reposé le septième jour, dit Charles.

– Il était Dieu, dis-je.

Charles sourit. Il ne pouvait pas comprendre mon impatience. Dans un instant, il allait s'habiller avec minutie pour les fêtes du soir ; il dînerait de quelque gros pâté, il écouterait la musique en souriant à Isabelle. Moi je ne pouvais plus attendre : j'attendais depuis trop longtemps ; il fallait qu'il arrive enfin ce jour où regardant autour de moi, je dirais : Je pouvais quelque chose, voilà ce que j'ai fait. Au moment où mes yeux se poseraient sur ces villes que mes désirs avaient arrachées au cœur de la terre, sur ces plaines peuplées par mes rêves, alors je pourrais comme Charles me renverser en souriant dans un fauteuil ; alors je sentirais ma vie battre paisiblement dans ma poitrine sans me jeter vers l'avenir ; autour de moi le temps serait un grand lac calme où je me tiendrais en repos pareil à Dieu dans ses nuées.

Quelques semaines plus tard, je traversais à nouveau l'Allemagne. Il me semblait qu'à présent je touchais au but : la révolte des paysans avait effrayé les princes, il allait être possible de régler la question luthérienne et d'unir tous les Etats en une fédération. Alors je me tournerais vers le Nouveau Monde dont la prospérité rejaillirait sur ce vieux continent. Je regardai autour de moi les campagnes dévastées. Déjà dans les villages en ruine des maisons neuves s'élevaient ; des hommes labouraient les champs en friche et sur le pas des portes des femmes berçaient dans leurs bras des nouveau-nés. Je considérai avec indifférence les traces des incendies et des massacres. « Après tout, qu'importe ? » pensai-je. Les morts n'étaient plus ; les vivants vivaient ; le monde était toujours aussi plein. C'était toujours dans le ciel le même soleil. Il n'y avait personne à plaindre ; il n'y avait rien à regretter.

– Jamais nous n'en aurons donc fini ! dis-je avec colère. Jamais nous n'aurons les mains libres !

A peine arrivé à Augsbourg, j'apprenais que François I^{er}, oublieux de ses serments, se liguait avec le pape Clément VII, avec Venise, Milan et Florence pour reprendre la guerre contre l'empereur ; il s'alliait aussi avec les Turcs qui venaient de mettre en pièces une armée de vingt mille hommes commandée par Louis de Hongrie et qui menaçaient dangereusement la chrétienté. Il fallait

encore ajourner mes projets et faire face à mille problèmes urgents.

– Où comptez-vous trouver de l'argent ? dis-je à Ferdinand.

Il fallait de l'argent. Les troupes impériales commandées en Italie par le duc de Bourbon réclamaient des vivres et des arriérés de leur solde : elles se mutinaient ouvertement.

Il dit :

– Je pensais en emprunter aux Fugger !

Je savais qu'il allait me faire cette réponse. Je savais aussi combien un tel expédient était néfaste ; les banquiers d'Augsbourg exigeaient des garanties et peu à peu les mines d'argent de l'Autriche, les terres les plus fertiles de l'Aragon et de l'Andalousie, toutes nos ressources de revenus étaient tombées entre leurs mains ; l'or des Amériques leur appartenait bien avant d'être entré dans nos ports ; ainsi le trésor demeurait vide et il fallait recourir à de nouveaux emprunts.

– Et des hommes ? dis-je. Où prendrons-nous des hommes ?

Il hésita puis il dit sans me regarder :

– Le prince de Mindelheim nous propose du secours.

Je sursautai :

– Allons-nous nous appuyer sur un prince luthérien ?

– Et que faire d'autre ? dit-il.

Je gardai le silence. Un seul remède... Que faire d'autre ?... La mécanique était montée, les rouages s'engrenaient, et ils tournaient immuablement, à vide. Charles rêvait de ressusciter le Saint Empire, il avait juré de défendre l'Eglise au prix de ses domaines, son sang, sa vie ; et voilà que nous allions nous appuyer sur ses ennemis pour aller combattre le pape au nom duquel nous avions dressé des bûchers à travers l'Espagne et les Pays-Bas.

– Nous n'avons pas le choix, dit Ferdinand avec insistance.

– Non, dis-je. On n'a jamais le choix.

Au début de février, nous descendîmes donc en Italie, appuyés par un renfort de lansquenets, de Bavarois, de Souabes, de Tyroliens, en tout huit mille hommes, tous luthériens dont le prince de Mindelheim avait pris la tête. Nous allâmes d'abord rejoindre Bourbon qui nous attendait dans la vallée de l'Arno. La pluie tombait nuit et jour en lourdes averses ; tous les chemins étaient changés en fondrières.

Lorsque j'arrivai dans le camp, les troupes mutinées étaient en marche vers la tente du général ; les soldats criaient : « De l'argent ou du sang ! » et ils approchaient des étoupes enflammées des lumières de leurs arquebuses chargées ; leurs hauts-de-chausses étaient en guenilles ; de larges cicatrices balafraient leurs visages ; ils ressemblaient plutôt à des brigands qu'à des soldats.

J'apportais cent mille ducats qui furent aussitôt distribués ; mais les reîtres accueillaient cet or avec des sarcasmes ; ils en exigeaient deux fois plus. Pour rétablir le calme, le prince de Mindelheim leur cria : « Nous trouverons de l'or à Rome. » Aussitôt, les lansquenets luthériens, les Allemands, les Espagnols se

ruèrent sur la route de Rome, jurant de se venger de leurs privations sur les trésors de l'Eglise. C'est en vain que nous essayâmes de les retenir : un messager qui venait annoncer que le pape avait fait la paix avec Charles dut s'enfuir pour sauver sa peau. En chemin nous fûmes rejoints par des bandes de hors-la-loi italiens qui flairaient une occasion de pillage. Impossible d'arrêter cette horde qui nous emportait : nous étions prisonniers de nos propres troupes.

« Est-ce cela régner ? »

Nous chevauchions en silence sous la pluie battante au milieu de leurs hurlements. C'est moi qui avais rassemblé ces hommes, je leur avais fourni de l'argent et des vivres, et ils m'entraînaient vers la plus absurde des catastrophes.

Au début de mai, plus de quatorze mille bandits arrivèrent sous les murs de Rome, réclamant à grands cris du butin. Bourbon, pour ne pas avoir la gorge tranchée, dut consentir à les mener à l'assaut : il fut tué à mes côtés dès la première vague. Après avoir été repoussés deux fois par les troupes du pape, les mercenaires espagnols, les lansquenets luthériens et les brigands envahirent la ville. Pendant huit jours, ils massacrèrent clercs, laïques, riches, pauvres, cardinaux et aides de cuisine. Le pape s'enfuit, sauvé par ses gardes suisses qui se firent tuer jusqu'au dernier et il se rendit au prince d'Orange qui avait remplacé Bourbon.

Des corps se balançaient aux balcons des maisons, des essaims de mouches bleues bourdonnaient autour des viandes humaines qui pourrissaient sur les places ; les eaux huileuses du Tibre charriaient des cadavres ; il y avait des flaques rouges sur les pavés et des chiffons sanglants parmi les ordures des ruisseaux. On voyait les chiens manger avidement d'étranges choses grises et roses. L'air sentait la mort. Dans les maisons, des femmes pleuraient, et les soldats chantaient dans les rues.

Mes yeux étaient secs et je ne chantais pas. « Rome, me disais-je, c'est Rome. » Mais ce mot ne me touchait plus. Jadis, Rome était une ville plus belle et plus puissante que Carmona et si l'on m'avait dit : « Un jour tu en seras le maître, tes soldats chasseront le pape et pendront ses cardinaux », j'aurais crié de joie ; plus tard j'avais révéré Rome comme la plus noble cité d'Italie ; et si l'on m'avait dit : « Des soldats espagnols, des reîtres allemands massacreront ses habitants et saccageront ses églises », j'aurais versé des larmes. Mais aujourd'hui Rome ne m'était plus rien ; je ne voyais dans sa ruine ni une victoire, ni une défaite : un événement privé de sens. « Qu'importe ? » Trop souvent j'avais dit ces mots. Mais si les villages en cendres, les tortures, les massacres étaient sans importance, qu'importaient les maisons neuves, les riches cultures, les sourires des nouveau-nés ? Quels espoirs m'étaient encore permis ? Je ne savais plus ni souffrir ni me réjouir : un mort. Les fossoyeurs nettoyaient les rues et les places, on lavait les taches de sang, on déblayait les décombres et les femmes sortaient timidement des maisons pour aller chercher de l'eau aux fontaines. Rome allait renaître. Et moi j'étais mort.

Pendant des jours, je traînai cette mort à travers la ville. Et soudain, un

matin, comme je m'étais arrêté sur les bords du Tibre et que je regardais la silhouette massive du château Saint-Ange, par-delà ces décors sans vie, par-delà le vide de mon cœur, quelque chose se mit à vivre ; cela vivait hors de moi et au plus profond de moi : l'odeur noire des ifs, un pan de mur blanc sous le ciel bleu, mon passé. Je fermai les yeux et je vis les jardins de Carmona ; dans ces jardins, il y avait un homme qui brûlait de désir, de colère et de joie ; j'avais été cet homme, il était moi. Là-bas, au fond de l'horizon, j'existais avec un cœur vivant. Le jour même je pris congé du prince d'Orange, je quittai Rome, et je partis au galop sur les routes.

A travers toute l'Italie, la guerre faisait rage. J'avais combattu moi aussi dans ces vallées et dans ces plaines : nous brûlions quelques récoltes, nous saccagions quelques vergers, mais il suffisait d'une saison pour effacer les traces de notre passage. Les Français au contraire et les Impériaux ravageaient sans ménagement ces terres qui leur étaient étrangères, ils n'avaient aucune pitié pour leurs habitants ; les hameaux étaient calcinés, les greniers détruits, le bétail massacré, les digues rompues et les champs inondés. Plus d'une fois j'aperçus au bord des routes des troupeaux d'enfants qui cherchaient des herbes et des racines sauvages. Le monde s'élargissait, les hommes devenaient plus nombreux, leurs villes plus vastes, ils conquéraient sur les forêts et sur les marécages des terrains fertiles, ils inventaient de nouveaux outils ; mais leurs luttes se faisaient plus sauvages, dans les massacres les victimes périssaient par milliers : ils apprenaient à détruire en même temps qu'à construire. On aurait dit qu'un dieu buté s'appliquait à maintenir entre la vie et la mort, entre la prospérité et la misère, un immuable et absurde équilibre.

Le paysage me devenait familier : je reconnaissais la couleur de la terre, le parfum de l'air, le chant des oiseaux ; j'éperonnai mon cheval. A quelques lieues d'ici il y avait eu un homme qui aimait sa ville d'un grand amour, un homme qui souriait aux amandiers en fleurs, qui serrait les poings, qui sentait dans ses veines le bourdonnement de son sang : j'avais hâte de le rejoindre et de me fondre en lui. La gorge serrée je traversai la plaine plantée d'oliviers et d'amandiers. Et Carmona m'apparut, perchée sur son rocher, flanquée de ses huit tours dorées, exactement pareille à elle-même. Je la regardai longtemps ; j'avais arrêté mon cheval et j'attendais ; j'attendais et il n'arrivait rien. Je ne vis qu'un décor familier qu'il me semblait avoir quitté la veille. En un coup d'œil, Carmona était entrée dans mon présent ; maintenant elle était là, quotidienne, indifférente et le passé demeurait hors d'atteinte.

Je gravis la colline. Je pensais : « Il m'attend derrière les remparts. » Je franchis les remparts. Je reconnus le palais, les échoppes, les tavernes, les églises, les cheminées en forme d'entonnoir, les pavés roses et les pieds d'alouette qui poussaient contre les murs ; tout était à sa place ; et le passé ne se trouvait nulle part. Longtemps je demeurai immobile sur la grand-place, je m'assis sur les marches de la cathédrale, j'errai dans le cimetière. Rien ne se passa.

Les métiers ronronnaient, les chaudronniers martelaient les chaudrons de

cuivre, les enfants jouaient dans les rues escarpées ; rien n'avait changé ; aucun vide dans Carmona ; personne n'avait besoin de moi. Personne n'avait jamais eu besoin de moi.

J'entrai dans la cathédrale et je regardai les dalles sous lesquelles gisaient les princes de Carmona ; sous la voûte la voix du prêtre avait murmuré : « Qu'ils reposent en paix. » Ils reposaient en paix. Et moi j'étais mort, mais j'étais encore là, témoin de mon absence. Je pensai : « Il n'y aura jamais de repos. »

– Jamais l'Allemagne ne sera unie tant qu'il restera à Luther un partisan, dit Charles d'une voix farouche.

– Plus Luther perd du terrain, plus les sectes nouvelles en gagnent ; et elles sont plus fanatiques encore, dis-je.

– Il faut les écraser tous, dit Charles. – Il appuya contre la table sa main robuste. – Il est temps, il est grand temps.

Il était temps. Dix ans déjà ! Dix ans de pompeuses cérémonies, de soucis mesquins, de guerres inutiles, de massacres. Sauf dans le Nouveau Monde nous n'avions encore rien construit. Pendant une année nous avions eu de nouveau quelque espoir : François Ier avait abandonné ses droits sur l'Italie, l'Autriche, les Flandres ; l'Allemagne massée derrière Ferdinand avait repoussé les Turcs devant Vienne. Isabelle avait donné à Charles un fils robuste : la succession au trône d'Espagne et à l'Empire était assurée. Pizarre se préparait à conquérir un nouvel empire plus riche encore que celui de Cortez. A la fin de février 1530, Charles avait été sacré empereur par le pape dans la cathédrale de Bologne. Mais bientôt voilà que des troubles avaient éclaté en Italie, aux Pays-Bas ; les princes luthériens se liguaient et François Ier intriguait avec eux. Soliman le Magnifique inquiétait de nouveau la chrétienté et Charles, ayant rassemblé autour de lui les princes catholiques, se préparait à se mettre en campagne contre lui.

– Je me demande si c'est vraiment en brûlant les hérétiques que nous anéantirons l'hérésie, dis-je.

– Ils n'écoutent pas nos prédicateurs, dit Charles.

– Je voudrais les comprendre, dis-je. Je ne comprends pas.

Il fronça les sourcils :

– Le diable est dans leurs cœurs.

Lui qui avait eu tant de scrupules à laisser maltraiter les Indiens, il avait encouragé à travers les Pays-Bas et l'Espagne le zèle du Saint-Office : c'était son devoir de chrétien de lutter contre les démons.

– Je ferai de mon mieux pour chasser les diables, dis-je.

Je comprenais l'irritation de Charles. Nous appuyer sur les luthériens contre le pape, sur les catholiques contre la ligue luthérienne, c'était un jeu de balance qui ne pouvait nous conduire nulle part. Notre rêve d'unité politique ne réussirait pas à se réaliser tant que nous n'aurions pas étouffé tout ferment de discorde spirituelle. J'étais sûr qu'on pouvait y parvenir, il fallait seulement

découvrir la bonne méthode. Les persécutions ne faisaient qu'exaspérer l'entêtement des hérétiques ; les prédicateurs leur parlaient un langage fanatique et mensonger. Mais n'était-il pas possible de leur faire entendre la voix de la raison et de les ramener au sentiment de leurs véritables intérêts ?

– Qu'appelez-vous leurs véritables intérêts ? me dit Balthus avec qui je m'entretenais de ces idées.

Il me regardait d'un air ironique. C'était d'hommes de son espèce que je souhaitais le concours. Mais depuis la condamnation de Luther il ne me parlait jamais qu'avec réticence.

– Vous avez raison, dis-je. Il faudrait savoir ce qu'il y a au fond de tout cela. – Je le dévisageai. – Le savez-vous ?

– Je ne fréquente pas les hérétiques, dit-il avec un sourire prudent.

– Moi, je les fréquenterai, dis-je. Je veux en avoir le cœur net.

Lorsque Charles fut parti à la tête de son armée, je me rendis aux Pays-Bas et j'interrogeai le nonce Aléandre. Ayant appris que la secte qui comptait le plus d'adeptes était celle des anabaptistes, ainsi nommés parce qu'ils se conféraient les uns aux autres un nouveau baptême, je demandai à les approcher ; on me dit qu'il n'était pas difficile de m'introduire parmi eux car ils se cachaient à peine, ils semblaient chercher le martyre. Je réussis, en effet, à assister à plusieurs de leurs réunions. Pressés dans une arrière-boutique qu'éclairaient deux quinquets, des artisans, des compagnons, de petits commerçants écoutaient avec des yeux ardents l'orateur inspiré qui leur dispensait des paroles sacrées. C'était le plus souvent un petit homme aux yeux bleus et doux qui se disait l'incarnation du prophète Enoch. Ses discours étaient à l'ordinaire insignifiants ; il promettait l'avènement d'une Jérusalem nouvelle où régneraient la justice et la fraternité ; mais il débitait ces rêveries d'une voix exaltée ; il y avait beaucoup de femmes dans l'assistance et de très jeunes gens, ils écoutaient avec passion, leur respiration devenait haletante, bientôt ils se mettaient à crier, ils tombaient à genoux, ils s'enlaçaient en pleurant : souvent même ils lacéraient leurs vêtements et se déchiraient le visage avec leurs ongles ; des femmes se jetaient sur le sol, les bras en croix et des hommes piétinaient leurs corps. Après cela, ils rentraient tranquillement chez eux. Ils paraissaient inoffensifs. Le président de la Chambre Rouge, qui en faisait brûler de temps en temps une poignée, me dit être frappé par leur douceur et leur obéissance. Les femmes allaient au supplice en chantant. J'essayai à plusieurs reprises de parler avec le prophète ; mais il souriait sans répondre.

Je restai plusieurs semaines sans venir dans l'arrière-boutique. Quand je m'y retrouvai un soir, il me parut que le langage de l'orateur avait changé. Il vociférait beaucoup plus violemment qu'autrefois et à la fin de son discours il cria avec passion :

– Il ne suffit pas d'arracher aux riches les anneaux de leurs doigts et les chaînes d'or de leurs cous. Il faut détruire tout ce qui est.

L'assemblée répéta frénétiquement après lui : « Il faut détruire ! Il faut

détruire ! » Ils criaient avec tant de passion qu'une espèce d'angoisse me prit. Au sortir de la réunion je saisis le bras du prophète.

– Pourquoi prêchez-vous qu'il faut détruire ? dis-je. Expliquez-moi.

Il me regarda avec douceur :

– Il *faut* détruire.

– Non, dis-je. Il faut construire.

Il secoua la tête :

– Il faut détruire. Rien d'autre n'est laissé aux hommes.

– Pourtant vous prêchiez la cité nouvelle.

Il sourit :

– Je la prêche parce qu'elle n'existe pas.

– Vous ne souhaitez pas vraiment qu'elle se réalise ?

– Si elle se réalisait, si tous les hommes étaient heureux, que leur resterait-il à faire sur terre ? – Il me regardait jusqu'au fond du cœur et il y avait de l'angoisse dans ses yeux. – Le monde pèse si lourd sur nos épaules. Il n'y a qu'un salut : c'est de défaire tout ce qui est fait.

– Quel étrange salut ! dis-je.

Il rit avec malice :

– Ils veulent nous changer en pierre : nous ne nous laisserons pas changer en pierre ! – Brusquement sa grande voix de prophète éclata dans la nuit. – Nous détruirons, nous dévasterons, nous vivrons !

Ce fut à peu de temps de là que les anabaptistes se répandirent à travers les villes d'Allemagne, brûlant les églises, les maisons des bourgeois, les couvents, les livres, les meubles, les tombeaux, incendiant les récoltes, violant les femmes, et se livrant à de sanglantes orgies ; ils massacraient tous ceux qui tentaient de s'opposer à leur furie. J'appris que le prophète Enoch était devenu le maître de Münster et de temps en temps me parvenaient les échos des horribles bacchanales qui se déroulaient sous sa loi. Lorsque l'évêque lui eut enfin repris la ville, le prophète fut enfermé dans une cage de fer que l'on suspendit à une des tours de la cathédrale. Je renonçai à m'interroger sur cet extravagant destin. Mais je pensais avec inquiétude : on peut vaincre la famine, on peut vaincre la peste ; peut-on vaincre les hommes ?

Je savais que les luthériens regardaient eux aussi avec horreur les désordres provoqués par les anabaptistes ; je voulus essayer d'exploiter ce sentiment ; je demandai à parler à deux moines augustins que le tribunal ecclésiastique de Bruxelles venait de condamner au bûcher.

– Pourquoi refusez-vous de signer ce papier ? leur dis-je en leur montrant l'acte de rétractation.

Ils sourirent sans répondre ; c'étaient des hommes entre deux âges, aux traits épais.

– Je sais, dis-je. Vous méprisez la mort ; vous êtes avides de gagner le Ciel ; vous ne songez qu'à votre propre salut : croyez-vous que Dieu approuve cet égoïsme ?

Ils me regardèrent avec un peu d'étonnement ; ce n'était pas là le langage que tenaient d'ordinaire les inquisiteurs.

– Vous avez entendu parler des horreurs que la secte des anabaptistes a perpétrées à Münster et dans toute l'Allemagne ? dis-je.

– Oui.

– Eh bien ! c'est vous qui êtes responsables de ces désordres comme vous l'avez été de la grande révolte d'il y a dix ans !

– Vous savez que ce que vous dites là est faux, dit un des moines. Luther a désavoué ces misérables.

– Il ne les a désavoués avec tant de violence que parce qu'il se sentait coupable. Réfléchissez, dis-je, vous réclamez le droit de chercher la vérité dans vos cœurs et de la prêcher à voix haute ; qui empêchera les fous, les fanatiques de crier eux aussi leur vérité ? Voyez combien de sectes sont nées, combien de ravages elles ont faits.

– Elles prêchent l'erreur, dit le moine.

– Et comment le prouver si vous refusez toute autorité ?

J'ajoutai d'une voix pressante :

– Il se peut que l'Eglise ait souvent failli à sa tâche. J'admets même qu'elle enseigne parfois l'erreur et je ne vous défends pas de la condamner dans le secret de vos cœurs. Mais pourquoi l'attaquer à voix haute ?

Ils m'écoutaient, le visage incliné vers la terre et les bras enfouis dans les manches de leurs robes ; j'étais si sûr d'avoir raison que je croyais que j'allais les convaincre.

– Il faut que les hommes deviennent unis, dis-je. Ils ont à lutter contre l'hostilité de la nature, contre la misère, l'injustice, les guerres ; ils ne doivent pas gaspiller leurs forces en vaines disputes, ne semez pas de divisions entre eux. Ne pouvez-vous pas sacrifier vos propres opinions pour le bien de vos frères ?

Ils relevèrent la tête, et celui qui n'avait encore rien dit parla :

– Il n'y a qu'un seul bien, dit-il. C'est d'agir selon sa conscience.

Le lendemain, des flammes crépitaient au milieu de la place de Bruxelles ; une horrible odeur de viande grillée montait vers le ciel ; autour des bûchers, une foule recueillie priait en silence pour l'âme des martyrs. Accoudé à une fenêtre je regardais tourbillonner dans l'air des cendres noires. « Les insensés ! » Les flammes les dévoraient vifs ; ils avaient choisi cela ; comme un insensé Antoine avait choisi de mourir ; comme une insensée Béatrice avait refusé de vivre ; le prophète Enoch avait agonisé de faim en haut d'une tour. Je regardais le bûcher et je me demandais s'ils étaient vraiment insensés ou s'il existait au cœur des hommes mortels un secret que je ne réussissais pas à déchiffrer. Les flammes s'éteignirent ; il ne resta plus au milieu de la place qu'un amas informe de matière calcinée. J'aurais voulu interroger ces cendres que le vent dispersait.

Cependant Charles avait triomphé de Soliman ; il avait porté en Afrique la

guerre contre les Infidèles, chassé de Tunis le pirate Barberousse et mis sur le trône Moulay Hassan qui acceptait de reconnaître la suprématie de l'Espagne. Il partit pour Rome faire ses Pâques. Dans l'église Saint-Pierre il s'assit sur un trône à côté du pape ; ensemble ils accomplirent leurs actes de dévotion, ensemble ils sortirent de la basilique : l'Empire, pour la première fois depuis des siècles, s'affirmait une puissance égale à celle de la papauté. Mais dans l'instant même où ce triomphe éclatait à la face du monde, nous apprîmes que François Ier réclamait soudain, pour son second fils, la succession du duc de Milan et qu'il venait d'envoyer une armée à Turin.

– Non, dit Charles. Je ne veux plus de guerre. Toujours des guerres. Cela nous épuise ; et à quoi cela sert-il ?

Lui, toujours si maître de ses passions, il marchait de long en large en tiraillant nerveusement sa barbe.

– Voilà ce que je ferai, dit-il. Je combattrai François de ma personne à la sienne, jouant Milan contre Bourgogne ; et celui qui sera vaincu devra servir le vainqueur dans une guerre contre l'Infidèle.

Je dis :

– François ne relèvera pas ce défi.

Je savais à présent : jamais nous n'en aurions fini, jamais nous n'aurions les mains libres. Délivrés des Français, il fallait marcher contre les Turcs et les Turcs vaincus nous retourner contre les Français ; aussitôt une révolte apaisée en Espagne, une autre éclatait en Allemagne ; dès que nous avions affaibli la puissance des princes luthériens, nous devions combattre l'arrogance des catholiques. Nous nous consumions en luttes vaines dont nous ne connaissions même plus l'enjeu. L'unité de l'Allemagne, la domination des nouveaux mondes, nous n'avions jamais le loisir de songer à ces grands desseins. Charles dut descendre en Provence et nous marchâmes vers Marseille sans parvenir à nous en emparer. Il fallut nous retirer à Gênes et nous embarquer pour l'Espagne, abandonnant par la paix de Nice la Savoie et les deux tiers du Piémont.

Charles passa l'hiver en Espagne auprès de la reine Isabelle dont la santé donnait de graves inquiétudes. Le premier mai, à la suite de couches prématurées, elle fut prise d'une violente fièvre qui l'emporta en quelques heures. L'empereur s'enferma pendant plusieurs semaines dans un couvent des environs de Tolède ; quand il sortit de sa retraite, il avait vieilli de dix ans ; son dos était voûté, son teint plombé et ses yeux ternes.

– J'ai cru que vous ne sortiriez pas de ce couvent, dis-je.

– J'aurais voulu ne pas en sortir.

Immobile dans son fauteuil, Charles fixait à travers la fenêtre le dur ciel bleu.

– N'êtes-vous pas le maître ? dis-je.

Il me regarda :

– C'est vous qui m'avez dit un jour : votre santé, votre bonheur ne pèsent rien.

– Ah ! dis-je Vous rappelez-vous encore ces paroles ?

– C'est le moment de m'en souvenir.

Il passa la main sur son front ; c'était un geste nouveau, un geste de vieil homme.

– Je dois remettre à Philippe un empire intact, dit-il.

J'inclinai la tête sans répondre et le grand silence brûlant de l'été castillan se referma sur nous. Comment avais-je eu l'audace de lui dicter ses devoirs ? Comment avais-je un jour osé me dire en écoutant les jets d'eau de Grenade : « J'ai donné à cet homme la vie et le bonheur ? » Il fallait donc dire aujourd'hui : « C'est moi qui lui ai donné ces yeux éteints, cette bouche douloureuse et ce cœur frissonnant ; son malheur est mon œuvre. » Il faisait froid dans son âme ; je sentais ce froid avec autant d'évidence que si j'avais touché la main d'un cadavre.

Pendant quelques semaines nous demeurâmes plongés dans une sorte de torpeur ; nous en fûmes tirés par un appel de Marie, sœur de Charles, qui gouvernait les Pays-Bas en son nom. Des troubles avaient éclaté à Gand. Depuis longtemps déjà la prospérité d'Anvers portait ombrage à la vieille cité : ses marchands s'étaient vu retirer la plupart des commandes et ses ouvriers sans travail vivaient dans la misère. Lorsque la régente voulut imposer à toutes les villes une contribution nationale, Gand refusa de la payer. Les révoltés lacérèrent la constitution municipale accordée en 1515 aux Gantois : ils portaient fièrement en signe de ralliement des petits bouts de parchemin accrochés à leurs vêtements ; ils tuèrent un magistrat et commencèrent à piller la ville. Nous obtînmes du roi de France qu'il nous accordât libre passage et le 14 février Charles Quint entra à Gand au côté de Marie, du légat du pape, des ambassadeurs, des princes et des seigneurs d'Allemagne et d'Espagne ; derrière venaient la cavalerie impériale et vingt mille lansquenets ; ce cortège avec le train de bagages mit cinq heures à défiler. Charles s'établit dans le château où il était né quarante ans plus tôt et ses troupes furent réparties dans les différents quartiers de la ville ; elles y firent aussitôt régner la terreur ; au bout de trois jours les chefs de la révolte durent renoncer à la lutte. Le procès s'ouvrit le 3 mars ; le procureur général de Malines exposa aux souverains les crimes de la ville ; une délégation de Gantois vint implorer la pitié de la régente ; mais c'est avec colère qu'elle les écouta ; elle exigeait une répression impitoyable.

– N'êtes-vous pas las de punir ? dis-je à Charles.

Il me regarda avec étonnement.

– Qu'importent mes sentiments ?

Il avait retrouvé une apparente sérénité ; il buvait et mangeait largement, il apportait toujours autant de soin à sa toilette ; rien dans sa conduite ne laissait soupçonner le vide de son cœur.

– Pensez-vous vraiment que ces hommes soient des criminels ?

Il leva les sourcils :

– Les Indiens d'Amérique étaient-ils des criminels ? C'est vous qui m'avez appris qu'on ne peut gouverner sans faire le mal.

– A condition que ce mal soit utile, dis-je.

– Il me faut un exemple, dit-il.

Je le dévisageai et je dis :

– Je vous admire.

Il détourna la tête :

– Je n'ai pas le droit de compromettre l'héritage de Philippe.

Le lendemain les exécutions commencèrent ; seize meneurs furent décapités, cependant que les mercenaires espagnols pillaient les maisons des bourgeois, violaient leurs femmes et leurs filles. L'empereur fit démolir un quartier avec toutes ses églises et ériger une citadelle sur ses ruines. La fortune publique de Gand fut confisquée ; on lui retira ses armes, ses canons, ses munitions, son gros bourdon appelé Roland ; tous ses privilèges furent abolis et ses habitants durent faire amende honorable.

– Pourquoi ? murmurais-je. Pourquoi ?

Assise à côté de son frère, Marie souriait. Trente notables vêtus de noir, tête nue et pieds nus étaient agenouillés aux pieds des souverains ; derrière eux, en chemise, la corde au cou, se tenaient six représentants de chaque corporation, cinquante tisserands, cinquante membres du parti populaire. Tous courbaient la tête et serraient les lèvres. Ils avaient voulu être libres, et pour les punir de ce crime nous les obligions à se traîner sur leurs genoux. A travers toute l'Allemagne des milliers d'hommes avaient été roués, écartelés, brûlés ; des milliers de nobles et de bourgeois avaient été décapités en Espagne ; dans les cités des Pays-Bas, des hérétiques se tordaient dans les flammes du bûcher. Pourquoi ?

Le soir, je dis à Charles :

– Je voudrais partir pour les Amériques.

– Maintenant ? dit-il.

– Maintenant.

C'était mon dernier espoir, mon seul désir. Nous avions appris un an plus tôt que Pizarre s'était emparé en face de son armée de l'empereur du Pérou tout brillant d'or et qu'il avait soumis ses domaines. Le premier galion venant de ce nouveau royaume était entré dans Séville portant quarante-deux mille quatre cent quatre-vingt-seize pesos d'or et mille sept cent cinquante marcs d'argent. Là-bas on n'usait pas ses forces à maintenir par des guerres inutiles et des répressions cruelles un passé vacillant ; là-bas on inventait à neuf l'avenir, on construisait, on créait.

Charles s'était approché de la fenêtre ; il regardait les eaux grises du canal serré entre les quais de pierre ; on apercevait au loin la masse sombre du beffroi privé de ses cloches orgueilleuses.

– Jamais je ne verrai les Amériques !

– Vous les verrez par mes yeux. Vous savez que vous pouvez vous fier à moi.

– Plus tard, dit-il.

Ce n'était pas un ordre, c'était une prière ; il fallait qu'il fût en proie à une bien grande détresse pour que cet accent suppliant lui fût venu aux lèvres. Il reprit avec fermeté :

– J'ai besoin de vous ici.

J'inclinai la tête. Maintenant je désirais voir les Amériques, le désirerais-je encore plus tard ? C'est maintenant qu'il aurait fallu partir.

– J'attendrai, dis-je.

J'attendis dix ans. Sans cesse tout changeait, et tout restait pareil. En Allemagne le luthéranisme triomphait, les Turcs menaçaient de nouveau la chrétienté, de nouveau les pirates infestaient la Méditerranée : nous voulûmes leur prendre Alger et nous échouâmes. Il y eut une nouvelle guerre avec la France ; par le traité de Crépy-en-Valois l'empereur renonça à la Bourgogne et François Ier à Naples, à l'Artois et aux Flandres : après vingt-sept ans de luttes, qui avaient épuisé les forces de l'empire et celles de la France, les deux combattants se retrouvaient face à face sans avoir rien changé à leurs positions respectives. Charles eut la joie de voir le pape Paul II convoquer à Trente un grand concile ; les princes luthériens déchaînèrent aussitôt une guerre civile ; malgré la goutte qui le torturait, Charles paya héroïquement de sa personne et réussit à réduire ses ennemis ; mais le gouverneur de l'empereur à Milan ayant eu la maladresse d'occuper Plaisance, le pape furieux commença à négocier avec Henri Il, le nouveau roi de France, et transporta à Bologne le concile de Trente. Charles dut accepter à Augsbourg un compromis qui ne satisfit ni catholiques, ni protestants. Les uns et les autres repoussaient obstinément le projet d'une constitution de l'Allemagne pour lequel nous avions lutté sans répit depuis que Charles était empereur.

– Jamais je n'aurais dû signer ce compromis, dit Charles.

Il était assis dans une profonde bergère, sa jambe goutteuse reposant horizontalement sur un tabouret ; c'est ainsi qu'il passait ses journées quand les événements ne le contraignaient pas à se hisser sur un cheval.

Je dis :

– Vous ne pouviez pas faire autrement.

Il haussa les épaules :

– On dit toujours cela.

– On le dit parce que c'est vrai, dis-je.

Le seul remède... nous n'avons pas le choix... on ne pouvait pas faire autrement... A travers les années, les siècles, la mécanique se déroulait ; il fallait être stupide pour imaginer qu'une volonté humaine pourrait en dérégler le cours. Qu'avaient pesé nos grands desseins ?

Il dit :

– J'aurais dû refuser. A n'importe quel prix.

– Alors c'était la guerre et vous étiez vaincu.

– Je sais.

Il passa la main sur son front ; le geste lui était devenu habituel. Il semblait se demander : Pourquoi ne pas être vaincu ? Et peut-être avait-il raison. Malgré tout il y avait des hommes dont les désirs avaient marqué la terre : Luther, Cortez... Est-ce parce que ceux-là avaient accepté l'idée d'être vaincus ? Nous, nous avions choisi la victoire. Et maintenant nous nous demandions : « Quelle victoire ? »

Au bout d'un moment Charles dit :

– Philippe ne sera pas empereur.

Il le savait depuis longtemps ; Ferdinand revendiquait avec une âpreté toute fraîche un empire qu'il voulait léguer à son fils ; mais jamais encore Charles ne s'était avoué à voix haute cette défaite.

– Qu'importe ? dis-je.

Je regardais les tapisseries fanées, les meubles de chêne et par la fenêtre les feuilles d'automne que le vent soulevait. Ici tout était poussiéreux et figé : les dynasties, les frontières, les routines, les injustices ; pourquoi nous acharner à maintenir ensemble les débris de ce vieux monde vermoulu ?

– Faites de Philippe un prince espagnol et l'empereur des Indes ; c'est là-bas seulement qu'on peut créer et construire...

– Le peut-on ? dit Charles.

– En doutez-vous ? Là-bas il y a un monde tout neuf que vous avez conquis, vous y avez élevé des églises, bâti des villes, vous avez semé et récolté...

Il secoua la tête :

– Qui sait ce qui se passe là-bas ?

En vérité la situation était confuse. Une guerre avait éclaté entre Pizarre et un de ses compagnons qui avait été vaincu et condamné à mort, mais dont les partisans avaient tué Pizarre. Le vice-roi envoyé par l'empereur pour apaiser ces disputes avait été assassiné par les soldats de Gonzalez Pizarre que les lieutenants royaux venaient de réduire et de décapiter. Ce qui était certain, c'est que les nouvelles lois n'étaient pas observées et qu'on maltraitait toujours les Indiens.

– Autrefois, vous souhaitiez voir de vos yeux les Amériques, dit Charles.

– Oui.

– Le souhaitez-vous encore ?

J'hésitais. Quelque chose palpitait encore faiblement dans mon cœur qui était peut-être un désir.

– Je souhaite toujours vous servir.

– Alors, dit-il, allez voir ce que nous avons fait là-bas. J'ai besoin de savoir.

Il caressa lentement sa jambe goutteuse.

– Il faut que je sache ce que je lègue à Philippe.

Il baissa la voix.

– Il faut que je sache ce que j'ai fait en trente ans de règne.

Six mois plus tard, au printemps 1550, je m'embarquai à Sanlucar de Barrameda sur une caravelle qui faisait route avec trois bateaux marchands et

deux navires de guerre. Pendant des jours et des jours, accoudé au bastingage, je regardai le chemin d'écume que le bateau traçait sur la surface des eaux : le chemin qu'avaient suivi les caravelles de Colomb, celles de Cortez et de Pizarre ; bien souvent je l'avais parcouru du doigt sur le parchemin des cartes ; mais aujourd'hui la mer n'était plus un espace uniforme que je pouvais couvrir de ma main ; elle ondulait et miroitait, elle s'étendait plus loin que mon regard ; je pensais : « Comment posséder la mer ? » Dans mon cabinet de Bruxelles, d'Augsbourg ou de Madrid, j'avais rêvé de tenir le monde entre mes mains : le monde, un globe lisse et rond. A présent, tandis que je glissais jour après jour sur les eaux bleues, je me demandais : « Qu'est-ce donc que le monde ? Où est-il ? »

Un matin, j'étais couché sur le pont, les yeux fermés, lorsque soudain le vent m'apporta une odeur que je n'avais pas respirée depuis cinq mois, une odeur chaude et épicée, une odeur de terre. J'ouvris les yeux. En face de moi, s'étendant à perte de vue, j'aperçus une côte plate qu'ombrageait une forêt d'arbres aux feuilles géantes. Nous entrions dans l'archipel des Lucayes. Je contemplais avec émotion l'immense plate-forme verte qui semblait flotter sur les eaux. La vigie avait crié : « Terre ! » et les compagnons de Colomb étaient tombés à genoux. On entendait comme aujourd'hui le jacassement des oiseaux.

– Allons-nous faire escale dans ces îles ? demandai-je au capitaine.

– Non, dit-il. Elles sont désertes.

– Désertes, dis-je. C'est donc vrai !

– Ne le saviez-vous pas ?

– Je ne le croyais pas.

En 1509, le roi Ferdinand avait autorisé la traite des Lucayens. Le père Las Casas affirmait qu'on les avait traqués comme du gibier à l'aide de bouledogues et que cinquante mille Indiens avaient été anéantis ou dispersés.

– Il y a quinze ans, il restait encore sur la côte quelques colons qui vivaient du commerce des perles, dit le capitaine. Mais déjà un plongeur se payait cent cinquante ducats ; la race s'en est vite éteinte et les derniers Espagnols ont dû quitter les îles.

– Combien y a-t-il d'îles dans cet archipel ? demandai-je.

– Une trentaine environ.

– Et toutes sont désertes ?

– Toutes.

Sur la carte dressée par les géographes, l'archipel n'était qu'un semis de taches insignifiantes. Et voici que chacun de ses îlots existait avec autant d'éclat que les jardins de l'Alhambra : ils étaient remplis de fleurs aux couleurs rutilantes, d'oiseaux et de parfums ; entre les récifs, la mer prisonnière formait de tranquilles bassins que les marins appelaient des « jardins d'eau » ; des polypes, des méduses, des algues, des coraux s'épanouissaient dans l'eau transparente où nageaient des poissons rouges et bleus. De loin en loin on voyait émerger une dune solitaire, pareille à un navire échoué ; parfois, la colline de sable était

emprisonnée dans un réseau d'herbes rampantes et de lianes, des lataniers poussaient sur ses flancs. Aucune barque ne glissait jamais plus sur les lacs tièdes où bouillonnaient de loin en loin des sources d'eau douce ; jamais aucune main n'écartait les rideaux de lianes ; ces terres de délices où naguère vivait nonchalamment un peuple paresseux et nu étaient perdues pour les hommes.

– Reste-t-il des Indiens dans Cuba ? demandai-je comme nous nous engagions dans le chenal étroit qui conduit à la baie de Santiago.

– A Guandora, près de La Havane, on a réuni en village une soixantaine de familles qui vivaient dans la montagne, me dit le capitaine. Dans cette région-ci, il doit demeurer encore quelques tribus, mais elles se cachent.

– Je vois, dis-je.

La baie de Santiago de Cuba était si large que toute l'armada du royaume d'Espagne aurait pu facilement s'y ranger ; je regardais les cubes roses, verts et jaunes qui s'étageaient en encorbellement sur les pentes de la montagne, et je souris : j'aimais les villes. Dès que j'eus posé le pied sur le pavé, je respirai avec délices l'odeur de goudron et d'huile, l'odeur d'Anvers et de Sanlucar. Je fendis la foule qui grouillait sur le quai ; des enfants en guenilles s'accrochaient à mes vêtements en criant : « Santa Lucia ! ». Je jetai sur le sol une poignée de monnaie et je dis à celui qui me parut le plus éveillé de la bande : « Conduis-moi. »

Une large rue couleur d'ocre, ombragée par des palmiers montait vers une église d'une blancheur éclatante.

– Santa Lucia, dit l'enfant.

Il avait les pieds nus, et sa tête était une boule noire, toute rasée.

– Je n'aime pas les églises, dis-je. Mène-moi voir les boutiques et la place du Marché.

Nous tournâmes le coin de la rue ; toutes les rues étaient droites et se croisaient en damier ; les maisons, couvertes d'un stuc brillant, étaient bâties sur le modèle des maisons de Cadix ; mais Santiago ne ressemblait pas à une ville espagnole, c'était à peine une ville ; mes souliers étaient salis par la poussière jaune d'un sol campagnard, les larges places carrées étaient encore des terrains vagues où poussaient des agaves et des cactus.

– Vous venez d'Espagne ? dit l'enfant.

Il me regardait avec des yeux brillants.

– Oui, dis-je.

– Quand je serai grand, j'irai travailler aux mines, dit l'enfant. Je deviendrai riche et je partirai pour l'Espagne.

– Tu ne te plais pas ici ?

Il cracha sur le sol avec mépris.

– Ici, tout le monde est pauvre, dit-il.

Nous arrivions sur la place du Marché ; des femmes assises sur le sol vendaient des figues de Barbarie ouvertes sur des feuilles de palmier ; d'autres se tenaient debout derrière des éventaires chargés de miches de pain, de corbeilles de grain, de haricots ou de pois chiches ; il y avait aussi des marchands de

ferraille et d'étoffes. Les hommes étaient drapés dans des cotonnades fanées, tous marchaient pieds nus ; les femmes aussi marchaient pieds nus, vêtues de robes misérables.

– Combien la fanègue de blé ?

J'étais habillé comme un gentilhomme et le marchand me regarda avec surprise :

– Vingt-quatre ducats.

– Vingt-quatre ducats ! C'est deux fois plus cher qu'à Séville.

– C'est le prix, dit l'homme d'un ton maussade.

Lentement je fis le tour de la place. Une petite fille en haillons trottinait devant moi ; elle s'arrêtait devant chacun des éventaires où l'on vendait du pain, tâtant et soupesant d'un air réfléchi les miches rondes sans se décider à choisir ; les marchands lui souriaient. Dans ce pays où le fer coûtait plus cher que l'argent, le pain était plus précieux que l'or. La fanègue de haricots qui se payait en Espagne deux cent soixante-douze maravédis en valait ici cinq cent soixante-dix-huit, un fer à cheval coûtait six ducats, deux clous à ferrer quarante-six maravédis, une main de papier quatre ducats, la rame d'écarlate fine de Valence, quarante ducats ; des brodequins se vendaient trente-six ducats. La hausse des prix, déjà sensible en Espagne depuis la découverte des mines d'argent du Potosi, avait réduit ici le peuple à la misère. Je regardais les visages tannés que creusait la famine et je pensais : « Dans cinq ans, dans dix ans, il en sera ainsi à travers tout le royaume. »

Après avoir erré tout le jour dans la ville, harcelé par les plaintes des femmes et des vieillards qui demandaient l'aumône, par les prières aiguës des enfants, je dînai le soir chez le gouverneur. Il me reçut avec un luxe extraordinaire ; des pieds à la tête, les gentilshommes et les dames étaient couverts de soie, les murs du palais tendus de soie. La table était plus fastueuse que celle de Charles Quint. J'interrogeai mon hôte sur le sort des indigènes, et il me confirma ce qu'avait dit le capitaine de mon bateau : derrière Santiago et près de La Havane s'étendaient quelques plantations cultivées par des noirs ; mais dans l'ensemble, l'île de Cuba naguère peuplée de vingt mille Indiens et large comme la distance qui sépare Valladolid de Rome était déserte.

– Ne pouvait-on soumettre ces sauvages sans les massacrer tous ? demandai-je avec irritation.

– Il n'y a eu aucun massacre, me dit un des planteurs. Vous ne connaissez pas les Indiens : ces gens-là sont si paresseux qu'ils préfèrent la mort à la moindre fatigue. Ils se sont laissés périr exprès pour ne pas travailler ; ils se pendaient, ou ils refusaient de manger. Des villages entiers se sont suicidés.

Quelques jours plus tard, sur le bateau qui m'emportait vers la Jamaïque, j'interrogeai un des moines qui s'étaient embarqués à Cuba.

– Est-il vrai que les Indiens de ces îles se sont tués eux-mêmes, par paresse ? lui demandai-je.

– Il est vrai que leurs maîtres les faisaient travailler jusqu'à ce qu'ils meurent à

la peine, dit le moine. Alors ces malheureux préféraient périr tout de suite ; ils mangeaient de la terre et des cailloux pour hâter leur fin. Et ils refusaient de se laisser baptiser afin de ne pas risquer de retrouver au ciel les bons Espagnols.

La voix du père Mendonez tremblait d'indignation et de pitié. Longtemps il me parla des Indiens. Au lieu des sauvages cruels et hébétés que m'avaient décrits les lieutenants de Cortez, il me peignit des hommes si doux, qu'ignorant l'usage des armes, ils se blessaient au fil des épées espagnoles. Ils habitaient d'immenses huttes construites en branches et en roseaux où ils s'abritaient par centaines ; ils vivaient de chasse, de pêche et de la culture du maïs, employant leurs loisirs à tresser des plumes de colibri ; ils ne convoitaient pas les biens de ce monde, ils ignoraient la haine, l'envie et la cupidité ; ils vivaient pauvres, insouciants, heureux. Je regardais le troupeau d'émigrants misérables qui gisaient sur le pont, écrasés de soleil et de fatigue ; un baluchon à la main, ils quittaient le sol avare de Cuba pour aller chercher fortune dans les mines. Et je pensais : « Pour qui travaillons-nous ? »

Bientôt, des montagnes déchiquetées apparurent à l'horizon ; au-dessous des crêtes d'un bleu azuré, on distinguait le vert sombre des combes et des vallées dont les teintes se dégradaient jusqu'au vert pâle. La Jamaïque. Sur soixante mille Indiens qui avaient vécu dans l'île, le père Mendonez m'avait dit qu'il en restait à peine deux cents.

– L'importation des noirs n'a donc pas sauvé la vie d'un seul Indien ? dis-je.

– Quand on a confié des brebis à la garde des loups, il n'y a plus aucun moyen de les sauver, dit le moine. Et comment effacerait-on un crime par un autre crime ?

– Le père Las Casas lui-même était partisan de cette mesure, dis-je.

– Le père Las Casas mourra dans les tortures du remords, dit le moine.

– Ne le condamnez pas, dis-je vivement. Quel homme peut prévoir les conséquences de ses actes ?

Le moine me regarda ; je détournai les yeux.

– Il faut beaucoup prier, mon fils, me dit-il.

Je savais que la loi accordait aux planteurs le droit de brûler leurs esclaves noirs à petit feu ou de les écarteler à la moindre faute ; mais à Madrid, il était facile de penser qu'ils n'usaient pas de ce droit. A Madrid, j'avais écouté sans sourciller bien des récits horribles : on disait que certains colons nourrissaient leurs chiens de la chair d'enfants indigènes ; on disait que le gouverneur Nogarez avait fait massacrer par simple caprice plus de cinq mille Indiens ; mais on racontait aussi que les volcans du Nouveau Monde crachaient de l'or en fusion, que les cités aztèques étaient construites en argent massif. A présent, les Antilles n'étaient plus une terre de légende ; les îles d'émeraude, les montagnes d'azur, je les voyais. Par-delà les sables dorés de la côte, de vrais hommes frappaient d'autres hommes avec de vrais fouets.

Nous fîmes escale à Port-Antonio et nous reprîmes notre route. De jour en jour la chaleur devenait plus étouffante ; l'eau était absolument immobile, pas

une ride sur la mer. Couchés à l'avant du bateau, leurs visages blêmes ruisselant de sueur, les émigrants tremblaient de fièvre.

Au matin, Puerto Belo nous apparut. Le port était niché dans une baie profonde entre deux promontoires de verdure ; la végétation qui les recouvrait était si prodigieuse qu'on n'apercevait pas un pouce de terre ; on aurait cru voir émerger de la mer deux énormes plantes plongeant leurs racines dans les eaux, et hautes de quatre cents pieds. Dans les rues de la ville tremblait un air brûlant ; on me dit que le climat était si malsain que les émigrants qui ne réussissaient pas à se procurer tout de suite des mulets pour effectuer la traversée de l'isthme mouraient dans la semaine, emportés par les fièvres. J'obtins du gouverneur qu'il procurât des montures à tous mes compagnons ; nous abandonnâmes seulement ceux que la maladie avait déjà terrassés.

Pendant des jours et des jours nous avançâmes le long du chemin muletier qui serpentait à travers une forêt géante ; au-dessus de nos têtes, les arbres formaient une voûte épaisse, nous n'apercevions pas le ciel ; d'énormes racines soulevaient les pavés de la route, et souvent il fallait nous arrêter pour couper les lianes qui avaient poussé depuis le dernier convoi et obstruaient la piste ; autour de nous, l'ombre était étouffante et moite. Quatre hommes moururent en chemin, trois autres se couchèrent au bord du sentier, incapables de poursuivre le voyage. Le père Mendonez m'apprit que ce pays aussi était désert : en trois mois, sept mille enfants indiens étaient morts de faim dans l'isthme.

Panama commandait alors tout le trafic du Pérou et du Chili ; c'était une grande ville prospère ; on croisait dans les rues des marchands vêtus de soie, des femmes couvertes de bijoux, des équipages de mules somptueusement harnachées. Les maisons spacieuses étaient meublées avec un luxe magnifique ; mais l'air était si insalubre que les habitants périssaient chaque année par milliers au milieu de leurs richesses éphémères.

Nous nous embarquâmes sur une caravelle qui longea les côtes du Pérou. Ceux des émigrants qui avaient survécu aux fatigues du voyage poursuivirent leur traversée vers Potosi. Quant à moi, je descendis avec le père Mendonez à Callao, à trois lieues de la Cité du Roi, et nous gagnâmes sans peine la capitale.

La ville était bâtie en damiers, avec de larges rues et de grandes places, elle était si vaste que ses habitants l'appelaient avec orgueil : « la cité aux distances magnifiques » ; ses maisons faites d'adobes étaient bâties comme celles d'Andalousie autour d'un patio ; les murs extérieurs étaient nus et sans fenêtres ; des fontaines, des jets d'eau rafraîchissaient chaque carrefour, et l'air était tiède et léger. Cependant les Espagnols supportaient mal le climat, et je retrouvai dans les rues les mêmes foules misérables qu'à Santiago de Cuba. Ici non plus, l'or et l'argent ne servaient pas aux hommes. On était en train de construire une cathédrale dont les colonnes étaient en argent massif et les murs en marbre précieux. Pour qui la construisait-on ?

Après la cathédrale, le plus beau bâtiment de la ville était une immense prison aux murs nus ; à travers la portière de son carrosse tendu de drap d'or, le vice-roi

me la désigna fièrement :

– Ici sont enfermés tous les rebelles du royaume, me dit-il.

– Qu'appelez-vous rebelles ? dis-je. Ceux qui se révoltent ouvertement contre le pouvoir, ou ceux qui refusent d'obéir aux nouvelles lois ?

Il haussa les épaules :

– Personne n'obéit aux nouvelles lois, dit-il. Il faudrait reconquérir le Pérou contre ses conquérants si nous voulions que l'autorité royale fût autre chose qu'un mot.

Les ordonnances de Charles Quint exigeaient qu'on libérât les Indiens, qu'on leur accordât un salaire, qu'on ne réclamât d'eux qu'un travail modéré. Mais tous les gens que j'interrogeai me déclarèrent que l'application en était impossible ; les uns me soutenaient que les Indiens ne pouvaient être heureux qu'en état d'esclavage ; d'autres me démontraient chiffres en mains que la grandeur de l'œuvre que nous avions à accomplir et la paresse naturelle des Indiens rendaient nécessaire un régime sévère ; et d'autres disaient seulement que les lieutenants du roi n'avaient aucun moyen de se faire obéir.

– Nous avions décidé de refuser l'absolution aux colons qui traitaient les indigènes en esclaves, me dit le père Mendonez. Mais nos évêques nous ont menacé d'interdit si nous nous obstinions dans cette voie.

Il me faisait visiter la Mission où l'on soignait les vieux Indiens malades et où l'on nourrissait les orphelins. Dans une cour ombragée de palmiers des enfants étaient accroupis autour de grandes bassines de riz ; c'étaient de beaux enfants au teint brun, aux pommettes saillantes, aux cheveux noirs et raides ; ils avaient de grands yeux sombres et brillants ; ils plongeaient tous ensemble leurs petites mains brunes dans le plat et tous ensemble les portaient à leur bouche. C'étaient des enfants d'hommes et non de petits animaux.

– Ils sont beaux, dis-je.

Le Père posa la main sur la tête d'une petite fille.

– Sa mère aussi était belle et sa beauté lui a coûté la vie : les soldats de Pizarre l'ont pendue ainsi que deux de ses compagnes pour prouver aux Indiens que les Espagnols étaient insensibles à leurs femmes.

– Et celui-ci ? dis-je.

– C'est le fils d'un chef qui a été brûlé vif parce que le tribut fourni par son village a été jugé insuffisant.

Ainsi, tandis que lentement nous faisions le tour du préau, l'histoire de la conquête se déroulait sous nos yeux. Au fur et à mesure que les hommes de Pizarre s'enfonçaient dans les terres, ils exigeaient que chaque village leur livrât toutes les denrées qu'il avait mis des années à amasser ; les provisions qu'ils ne consommaient pas, ils les gaspillaient et les brûlaient, ils massacraient les troupeaux, ils détruisaient les récoltes, ils ne laissaient derrière eux qu'un désert, si bien que les peuplades indigènes mouraient de faim par milliers. Au moindre prétexte, on brûlait le village, et si les malheureux habitants tentaient de fuir leurs maisons en flammes on les abattait à coups de flèches. A l'approche des

conquérants, il y avait des villes entières qui se suicidaient.

– Si vous souhaitez toujours parcourir ce malheureux pays, je vous donnerai un guide, me dit le père Mendonez.

Il me désigna un grand jeune homme brun qui semblait rêver, adossé contre le tronc d'un palmier.

– C'est le fils d'un Espagnol et d'une Indienne de la famille des Incas. Son père, comme il arrive souvent, a abandonné sa mère pour épouser une dame de Castille et l'enfant nous a été confié. Il est au courant de l'histoire de ses aïeux, et il connaît bien la région car il m'a souvent accompagné dans mes voyages.

Quelques jours plus tard, je quittai la Cité du Roi en compagnie de Filipillo, le jeune Inca. Le vice-roi avait mis à ma disposition des chevaux robustes et dix porteurs indiens. Un épais brouillard pesait sur la côte, cachant complètement le soleil, le sol était trempé de rosée. Nous suivions une route qui longeait le flanc d'une colline couverte de magnifiques prairies : c'était une large chaussée, faite de dalles de pierre, plus robuste et plus commode qu'aucune route du vieux monde.

– Ce sont les Incas qui l'ont construite, me dit mon guide avec orgueil. Tout l'empire était couvert de routes semblables. De Quito à Cuzco couraient des courriers plus rapides que votre cheval et qui portaient dans toutes les villes les ordres de l'empereur.

J'admirai ce magnifique ouvrage. Pour franchir les rivières, les Incas avaient bâti des ponts de pierre ; souvent aussi, ils avaient jeté par-dessus les ravins des escarpolettes faites de joncs tressés et que retenaient sur les bords des pieux de bois.

Pendant plusieurs jours nous chevauchâmes. Je m'étonnai de la vigueur de nos porteurs indiens ; chargés d'un lourd fardeau de provisions et de couvertures, ils faisaient sans broncher près de quinze lieues chaque jour. J'appris bientôt qu'ils devaient leur force à une plante dont ils mâchaient sans arrêt les feuilles vertes et qu'ils appelaient : cola. Lorsqu'ils arrivaient à la fin de l'étape, ils jetaient leur charge sur le sol et se laissaient tomber de tout leur long, comme anéantis par l'effort ; au bout d'un instant, ils recommençaient à mâcher une boulette de feuilles fraîches et ils redevenaient alertes.

– Voici Pachacumac, me dit Fillipillo.

J'arrêtai mon cheval ; je répétais : « Pachacumac ! » Le mot évoquait pour moi une ville pleine de palais en pierres sculptées et en bois de cèdre, avec des jardins de plantes aromatiques, de grands escaliers plongeant dans l'eau de mer, des réserves de poissons et d'oiseaux aquatiques ; les terrasses des palais étaient plantées d'arbres en or massif, chargés de fleurs, de fruits et d'oiseaux d'or. Pachacumac ! J'écarquillai les yeux :

– Je ne vois rien, dis-je.

– Il n'y a rien de plus à voir, me dit l'Inca.

Nous approchâmes ; une colline taillée en terrasses étagées servait de piédestal à un monument dont il ne restait qu'un pan de mur peint en rouge ; ce mur

était fait d'énormes blocs de pierre posés les uns sur les autres, sans aucun ciment. Je regardai mon guide ; dressé sur son cheval, la tête haute, il ne regardait rien.

Le jour suivant, nous abandonnâmes la côte et nous commençâmes à gravir les pentes de la montagne ; peu à peu nous nous élevâmes au-dessus du brouillard qui pesait sur le littoral ; l'air devenait plus sec, la végétation plus riche ; de loin, les collines semblaient couvertes d'un gravier d'or ; en approchant, on distinguait d'immenses champs de tournesols et de marguerites au cœur jaune ; il poussait aussi dans les prairies de hautes graminées légères et des cactus bleus ; et bien que le chemin montât de façon assez rude, la température demeurait égale. Nous traversâmes plusieurs villages abandonnés ; les maisons d'adobes étaient intactes, mais La végétation les avait envahies. Mon guide me dit qu'à l'approche des Espagnols, les habitants s'étaient enfuis à travers les Andes en emportant tous leurs trésors ; nul ne savait ce qu'il était advenu d'eux.

Autrefois, dans le moindre de ces villages, on tissait les fils d'agave et de coton, et la laine de lama teinte de vives couleurs ; on fabriquait des poteries à fond rouge, décorées de visages humains ou de dessins géométriques. A présent, tout était mort.

J'interrogeais patiemment le jeune Inca, et peu à peu, tandis que nous traversions l'immense plateau situé à plus de huit mille pieds au-dessus de la mer, et où poussaient encore des cactus bleus, j'apprenais ce qu'avait été l'empire de ses pères. Les Incas ignoraient la propriété privée ; ils possédaient en commun les terres qu'on leur répartissait chaque année, une terre publique étant réservée pour l'entretien des fonctionnaires et l'approvisionnement des magasins en temps de disette ; on l'appelait : « terre de l'Inca et du Soleil » ; chaque Indien allait à certains jours entretenir cette terre, il allait aussi labourer les champs du malade, de la veuve et de l'orphelin ; ils travaillaient avec amour, s'invitant entre amis et par villages entiers à labourer leurs parcelles : les invités accouraient avec autant d'empressement que si on les eût sollicités à une noce. Tous les deux ans il y avait distribution de laine, et dans les terres chaudes, le coton des terres royales allait à tous : chacun faisait dans sa maison tout ce qui lui était nécessaire, étant maçon et forgeron en même temps que maître de son champ. Il n'y avait pas de pauvre parmi eux. J'écoutais Filipillo et je pensais : voilà donc l'empire que nous avons détruit, l'empire que je souhaitais établir sur la terre, et que je n'ai pas su construire !

– Cuzco ! me dit l'Inca.

Nous étions arrivés en haut d'un col et nous aperçûmes au-dessous de nous un plateau tout vert semé de villages : la vallée riante du Vulcanida ; plus loin se dressait le cône blanc de l'Azuyata, et la chaîne neigeuse des Andes. La ville s'étalait au pied d'une colline couronnée de ruines ; j'éperonnai mon cheval, je m'élançai vers l'ancienne capitale des Incas.

Nous traversâmes des champs de luzerne, d'orge et de maïs, et des jardins de

cola ; la plaine était sillonnée de canaux creusés par les Incas ; les collines avaient été étagées en terrasses pour empêcher l'éboulement des terres. Ces bâtisseurs de routes et de villes avaient été aussi des agriculteurs plus habiles qu'aucun peuple du vieux continent.

Avant d'entrer dans la ville, je gravis la colline ; les ruines qu'elle portait étaient celles de la forteresse où l'empereur s'était retranché contre les troupes de Pizarre ; elle était faite de trois remparts concentriques, en blocs de calcaire sombre, se rejoignant d'une manière parfaite. Je ne sais combien de temps je restai parmi ces pierres.

L'enceinte de Cuzco n'avait pas été tout entière détruite, plusieurs de ses tours étaient encore debout ; il restait aussi dans les rues quelques belles maisons de pierre. Mais dans la plupart des cas, les fondations seules étaient demeurées intactes et les Espagnols avaient hâtivement reconstruit sur ces bases des étages de brique légère. Malgré sa situation riante, malgré sa nombreuse population d'Indiens et de colons, la ville semblait écrasée sous une sombre malédiction. Les Espagnols se plaignaient de la dureté du climat et de la haine dont ils se sentaient entourés : ils me dirent que chaque année, à l'anniversaire de l'entrée des conquérants, les vieillards indigènes collaient leur oreille à la terre dans l'espoir d'entendre gronder les eaux de la rivière souterraine qui devait un jour emporter tous les Espagnols.

Nous passâmes quelques jours seulement à Cuzco et nous reprîmes notre route. L'air des hauts plateaux était si sec et si froid que souvent nous apercevions au bord du chemin le corps momifié d'un mulet : en ces régions, les cadavres ne se décomposaient pas. De loin en loin, nous rencontrions des ruines : des palais, des temples, des forteresses, énormes bâtiments construits sans arcs ni voûtes en adobes triangulaires ou hexagonales, et dont il ne restait que des débris. A l'extrémité d'un grand lac desséché, nous trouvâmes les vestiges de la ville magnifique de Piahocanacao ; sur le sol gisaient des granits et des porphyres brisés ; ce qui avait été jadis un temple ne formait plus qu'une montagne de décombres ; les anciennes rues étaient indiquées par des alignements de grosses pierres hautes ; sur une longue distance, la route était bordée de statues gigantesques grossièrement taillées.

Tous les villages que nous traversâmes étaient déserts ; le plus souvent, ils avaient été incendiés. Une fois nous aperçûmes un vieillard au seuil d'une hutte fraîchement construite ; il n'avait ni nez, ni oreilles, ses orbites étaient creuses. Lorsque Filipillo lui adressa la parole il parut entendre, mais il ne répondit rien.

– Je suppose qu'ils lui ont aussi arraché la langue, dit l'Inca.

Il m'apprit que dans cette région, les Espagnols soupçonnant l'existence de filons d'or, avaient atrocement torturé les indigènes afin de s'en faire révéler les emplacements ; mais les Indiens s'étaient butés dans un silence impénétrable.

– Pourquoi ? dis-je.

– Vous verrez les mines du Potosi, me dit l'Inca. Et vous comprendrez qu'ils aient voulu épargner à leurs enfants un pareil sort.

J'eus vite fait de comprendre. A quelques jours de là, nous dépassâmes un convoi d'Indiens qu'on conduisait aux mines ; ils étaient attachés les uns aux autres par des carcans passés autour de leurs têtes, et marqués à la joue d'un G imprimé au fer rouge ; ils pouvaient être environ quatre à cinq cents. Ils marchaient en titubant, ils semblaient épuisés. Les Espagnols qui les encadraient les faisaient avancer à coups de fouet.

– Ils viennent de Quito, me dit mon guide. Et peut-être étaient-ils plus de cinq mille quand ils sont partis de là-bas. Une fois il en est mort dix mille pendant la traversée des terres chaudes. Une autre fois, sur six mille hommes, il en est arrivé deux cents. Quand ils tombent de fatigue sur la route, on ne les détache même pas : on leur coupe simplement la tête.

Ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, nous vîmes des fumées monter des huttes d'un village. Assise au seuil de sa maison, une jeune Indienne berçait son enfant en chantant ; son chant avait un accent si mélancolique que je voulus en saisir les paroles. Mon guide me les traduisit ainsi :

Est-ce dans le nid du puckey-puckey
Que ma mère me mit au jour
Pour avoir des peines,
Pour pleurer comme à cette heure,
Tel le puckey-puckey dans son nid ?

Il me dit que depuis la conquête, tous les chants dont les mères berçaient leurs enfants étaient aussi désolés. Il n'y avait que des femmes et des enfants dans ce village ; les hommes avaient été enlevés pour travailler dans les mines du Potosi. Et il en était ainsi dans tous les villages que nous rencontrâmes jusqu'au volcan.

Couronné de neige et crachant des flammes, le Potosi se dressait au-dessus d'un plateau de quatre mille mètres ; les flancs de la montagne étaient percés d'un labyrinthe de galeries où l'on exploitait des filons d'argent atteignant jusqu'à cinq cents brasses d'épaisseur. A ses pieds une ville était en train de se construire ; je me promenai à travers les baraques de bois, à la recherche de mes compagnons de voyage. J'en retrouvai à peine une dizaine : les autres étaient morts en route. Quant à ceux qui avaient atteint Potosi, ils supportaient avec peine le climat de ce haut plateau ; les femmes surtout souffraient du mal des hauteurs ; tous les enfants naissaient aveugles et sourds et mouraient au bout de quelques semaines. Ils me dirent qu'un mineur isolé pouvait tout juste recueillir assez d'argent pour assurer sa subsistance ; ils avaient renoncé à tout espoir de faire fortune ou même d'amasser un pécule suffisant pour retourner un jour chez eux. Seuls s'enrichissaient les grands entrepreneurs qui faisaient travailler pour leur compte des troupeaux d'Indiens.

– Voyez, me dit mon jeune guide. Voyez ce qu'ils ont fait des hommes de ma race

Pour la première fois, la voix impassible tremblait et à la lueur de notre

torche, je vis des larmes dans ses yeux. Dans les sombres galeries travaillait tout un peuple qui n'était plus un peuple d'hommes mais de larves ; ils n'avaient plus ni chair, ni membres, leur peau brune collait à leurs os qui semblaient friables comme du bois mort ; ils n'avaient plus de regard et ils ne paraissaient rien entendre, ils frappaient la paroi avec des gestes d'automates ; parfois, sans un murmure, un de ces noirs squelettes s'écroulait sur le sol et on le battait à coups de fouet et de barre de fer ; s'il ne se relevait pas assez vite, on l'achevait. Pendant plus de quinze heures chaque jour ils fouillaient la terre et on les nourrissait à peine d'un peu de pain fait de racines pilées. Aucun d'entre eux ne vivait plus de trois ans.

Du matin au soir, des convois de mules chargées d'argent descendaient vers la côte. Chaque once de métal avait été payée par une once de sang. Et les coffres de l'empereur demeuraient vides, ses peuples croupissaient dans la misère. Nous avions détruit un monde, et nous l'avions détruit pour rien.

– J'ai donc échoué partout, dit Charles Quint.

Toute la nuit j'avais parlé et l'empereur m'avait écouté en silence. Le jour naissait dans sa chambre aux lourdes tentures et l'aube éclairait son visage. Mon cœur se serra. En trois ans il était devenu un vieillard ; ses yeux étaient ternes, ses lèvres, livides et ses traits tirés ; il respirait avec peine. Il était assis au fond de son fauteuil, une canne à pommeau d'ivoire reposait contre la couverture qui cachait ses jambes tordues par la goutte.

– Pourquoi ? dit-il.

Pendant les trois années qu'avait duré mon absence, il avait été trahi par Maurice de Saxe qui s'était mis à la tête des forces luthériennes ; il avait été obligé de fuir devant le rebelle et d'accepter un traité qui ruinait d'un coup les efforts de toute sa vie en faveur de l'unité religieuse. Il avait échoué dans les Flandres, n'ayant pu reprendre les terres laissées par Henri II ; de nouvelles révoltes avaient éclaté en Italie, et les Turcs le harcelaient.

– Pourquoi ? répéta-t-il. Quelle a été ma faute ?

– Votre seule faute a été de régner, dis-je.

Il toucha le joyau de la Toison d'Or qui reposait sur le velours de son pourpoint :

– Je ne voulais pas régner, dit-il.

– Je sais, dis-je.

Je regardais son visage ridé, sa barbe grise, ses yeux morts. Pour la première fois, je me sentais plus vieux que lui, plus vieux que n'avait jamais été aucun homme, et il me parut pitoyable comme un enfant. Je dis :

– Je me suis trompé. Je voulais faire de vous le maître de l'Univers ; mais il n'y a pas d'Univers.

Je me levai, je marchai à travers la chambre ; je n'avais pas dormi de toute la nuit et mes jambes étaient gourdes. Maintenant j'avais tout à fait compris : Carmona était trop petite, l'Italie trop petite, et l'Univers n'existait pas.

– Quel mot commode ! dis-je. Qu'importaient les sacrifices présents : l'Univers était au fond de l'avenir. Qu'importaient les bûchers, les massacres ? L'Univers était ailleurs, toujours ailleurs ! Et il n'est nulle part : il n'y a que des hommes, des hommes à jamais divisés.

– C'est le péché qui les divise, dit l'empereur.

– Le péché ? dis-je.

Etait-ce péché ? ou folie ? ou autre chose encore ? je songeais à Luther, aux moines augustins, aux femmes anabaptistes qui chantaient dans les flammes, à Antoine, à Béatrice. Il y avait en eux une force qui déjouait les prévisions de ma raison et qui les défendait contre mes volontés. Je dis :

– Un des moines hérétiques que nous avons fait brûler m'a dit avant de mourir : il n'y a qu'un seul bien, c'est d'agir selon sa conscience. Si cela est vrai, il est vain de vouloir dominer la terre ; on ne peut rien pour les hommes, leur bien ne dépend que d'eux-mêmes.

– Il n'y a qu'un seul bien, c'est de faire son salut, dit Charles.

– Et pensez-vous pouvoir faire le salut des autres ou seulement le vôtre ?

– Seulement le mien, avec la grâce de Dieu, dit-il.

Il posa la main sur son front.

– J'ai cru qu'il m'appartenait de faire par force celui des autres ; et c'est là qu'a été ma faute : c'était une tentation du démon.

– Moi, je voulais faire leur bonheur, dis-je. Mais ils sont hors d'atteinte.

Je me tus ; j'entendais leurs cris de fête, et leurs hurlements sanglants ; j'entendais la voix du prophète Enoch : « Il faut dévaster ce qui est ! » C'est contre moi qu'il prêchait, contre moi qui voulais faire de cette terre un paradis où chaque grain de sable eût été à sa place, où chaque fleur se fût épanouie à son heure. Mais ils n'étaient ni des plantes, ni des pierres ; ils ne voulaient pas être changés en pierre.

– J'avais un fils, dis-je. Et il a choisi de mourir parce que je ne lui avais pas laissé d'autre manière de vivre. J'avais une femme aussi et parce que je lui ai tout donné elle est morte toute vivante. Et il y en a que nous avons brûlés et qui ont expiré en nous remerciant. Ce n'est pas le bonheur qu'ils veulent : ils veulent vivre.

– Qu'est-ce que vivre ? dit Charles.

Il secoua la tête.

– Cette vie n'est rien. Quelle folie de vouloir dominer un monde qui n'est rien !

– Par moment il y a un feu qui brûle dans leurs cœurs ; c'est cela qu'ils appellent vivre.

Soudain un flot de paroles me monta aux lèvres ; peut-être était-ce pour la dernière fois d'ici des années, d'ici des siècles, qu'il m'était donné de parler :

– Je les comprends, dis-je. Maintenant je les comprends. Ce qui a du prix à leurs yeux, ce n'est jamais ce qu'ils reçoivent : c'est ce qu'ils font. S'ils ne peuvent pas créer, il faut qu'ils détruisent, mais de toute façon ils doivent refuser

ce qui est, sinon ils ne seraient pas des hommes. Et nous qui prétendons forger le monde à leur place et les y emprisonner, ils ne peuvent que nous haïr. Cet ordre, ce repos dont nous rêvons pour eux serait la pire malédiction...

Charles avait mis la tête dans ses mains, et il n'écoutait pas ce langage étranger. Il priait. Je repris :

– On ne peut rien pour eux ni contre eux. On ne peut rien.

– On peut prier, dit l'empereur.

Il était pâle et le coin de sa bouche s'abaissa comme aux instants où sa jambe le faisait souffrir.

– L'épreuve est achevée, dit-il. Sinon Dieu aurait laissé un peu d'espoir dans mon cœur.

Quelques semaines plus tard, Charles Quint se retira dans une petite maison de Bruxelles, située au milieu d'un parc près de la porte de Louvain ; c'était un pavillon d'un seul étage plein d'instruments scientifiques et d'horloges ; la chambre de l'empereur était étroite et nue comme une cellule de moine. Lorsque la mort de Maurice de Saxe le délivra de son plus puissant ennemi, il refusa d'en tirer avantage ; il avait renoncé à s'occuper des questions allemandes en même temps qu'à briguer l'empire pour son fils. Pendant deux ans, il s'employa à mettre en ordre ses affaires et toutes ses entreprises furent alors couronnées de succès ; il chassa les Français des Flandres, signa le traité de Vaucelles et fit aboutir le mariage de Philippe avec Marie Tudor, reine d'Angleterre. Mais sa décision n'en fut pas ébranlée. Le 25 octobre 1555, dans la grande salle du palais de Bruxelles, il réunit une assemblée solennelle où il parut appuyé au bras de Guillaume d'Orange et revêtu d'habits de deuil. Le conseiller Philibert de Bruxelles lut une déclaration officielle de la volonté impériale. Puis l'empereur se leva. Il rappela comment quarante ans plus tôt, dans cette même salle, avait été proclamée son émancipation ; comment il avait succédé à son grand-père Ferdinand, puis reçu la couronne impériale ; il avait trouvé la chrétienté déchirée, ses domaines entourés de voisins hostiles contre lesquels il avait dû toute sa vie se défendre ; à présent, ses forces l'abandonnaient, il voulait remettre les Pays-Bas à Philippe, et l'empire à Ferdinand. Il exhorta son fils à respecter la foi de ses pères, à respecter la paix et le droit. Quant à lui, il n'avait jamais lésé volontairement personne.

– S'il m'est arrivé de faire à quelqu'un un tort injuste, je lui en demande pardon, dit-il.

En prononçant ces derniers mots, il était devenu très pâle, et quand il se rassit, des larmes coulaient sur ses joues. Les assistants pleuraient à grands sanglots. Philippe se jeta aux pieds de son père. Charles l'attira dans ses bras et l'embrassa tendrement. Moi seul je savais pourquoi il pleurait.

Le 16 janvier 1556, il signa dans sa chambre un papier par lequel il renonçait, en faveur de Philippe, à la Castille, l'Aragon, la Sicile, les Nouvelles Indes. Pour la première fois depuis des années, je le vis ce jour-là rire et plaisanter. Le soir il mangea une omelette aux sardines et un gros pâté

d'anguilles ; et après le repas, il écouta pendant une heure un concert de viole.

Il s'était fait construire une demeure au cœur de l'Espagne, près du monastère de Yuste, et il me demanda :

– M'accompagnerez-vous là-bas ?

– Non, dis-je.

– Que puis-je faire pour vous ?

– N'avons-nous pas convenu qu'on ne peut rien faire pour personne ?

Il me dévisagea gravement :

– Je prierai Dieu pour qu'un jour il vous accorde le repos, dit-il.

Je le suivis jusqu'à Flessingue et je restai sur la grève à regarder le bateau qui l'emportait. Et puis les voiles disparurent à l'horizon.

– Je suis fatiguée, dit Régine.

– Nous pouvons nous asseoir, dit Fosca.

Ils avaient marché très longtemps ; ils s'étaient enfoncés dans la forêt ; la nuit était tiède sous le couvert des arbres. Régine avait envie de se coucher dans les fougères et de s'endormir pour toujours. Elle s'assit et dit :

– Ne continuez pas ; c'est inutile. Ce sera jusqu'au bout la même histoire, je le sais.

– La même histoire, et chaque jour différente, dit Fosca... Il faut que vous l'entendiez.

– Tout à l'heure, vous ne vouliez pas la raconter.

Fosca se coucha sur le sol à côté de Régine ; un moment il regarda en silence le feuillage sombre des marronniers.

– Pouvez-vous imaginer cette voile qui disparaît à l'horizon et moi debout sur la grève, la regardant disparaître ?

– Je peux, dit-elle.

C'était vrai : à présent, elle pouvait.

– Quand l'histoire sera finie, je vous verrai disparaître au bord de la route. Vous savez bien qu'il faudra que vous disparaissiez.

Elle cacha son visage dans ses mains :

– Je ne sais pas. Je ne sais plus rien, dit-elle.

– Moi je sais. Et tant que je peux encore parler, je parlerai.

– Et après ? dit-elle.

– Ne pensons pas à après. Je parle et vous écoutez. Pour l'instant, nous n'avons pas de questions à nous poser.

– C'est bon. Continuez, dit-elle.

TROISIÈME PARTIE

J'avançais droit devant moi à travers le marécage qui se déployait à perte de vue ; le sol spongieux s'enfonçait sous mes pieds et les joncs crachaient des gouttes d'eau avec un faible soupir ; le soleil se couchait à l'horizon ; au fond, des plaines et des mers, et derrière les montagnes, il y avait toujours un horizon, et chaque soir le soleil se couchait. Bien des années s'étaient passées depuis que j'avais jeté ma boussole et que j'étais perdu sur la terre monotone sans connaître le temps ni les heures ; j'avais oublié mon passé ; et mon avenir, c'était cette plaine sans limite qui fuyait vers le ciel. Je tâtais le sol du pied afin de découvrir quelques mottes de terre solides et d'y installer ma couche, lorsque j'aperçus au loin une large flaque rose. Je m'approchai. Un fleuve serpentait au milieu des joncs et des herbes.

Cent ans, ou même cinquante ans plus tôt, mon cœur aurait battu ; j'aurais pensé : j'ai découvert ce grand fleuve et je suis seul à connaître ce secret. Mais à présent, le fleuve reflétait le ciel rose avec indifférence ; je pensai seulement : je ne peux pas traverser ce fleuve dans la nuit. Dès que je rencontrai un morceau de terrain durci par les premières gelées, je jetai mon sac sur le sol et j'en sortis ma couverture de fourrure ; puis, avec ma hache, j'attaquai une souche de bois, et j'amassai un grand fagot auquel je mis le feu. Chaque soir j'allumais un feu pour qu'à défaut de ma propre présence il y eût dans la nuit ce crépitement, cette odeur, cette vie brûlante et rouge qui montait de la terre vers le ciel. Le fleuve était si calme qu'on n'entendait pas même le murmure de ses eaux.

– Ho ! ho !

Je tressaillis. C'était une voix humaine, la voix d'un blanc.

– Ho ! ho !

Je criai à mon tour ; je jetai une brassée de bois dans les flammes qui bondirent ; tout en criant, je m'avançai vers le fleuve et j'aperçus sur l'autre rive une petite lumière ; lui aussi, il avait allumé un feu. Il cria des mots que je n'entendis pas, mais il me sembla qu'il parlait en français. Nos voix se croisaient à travers l'air humide, mais sans doute l'inconnu ne pouvait-il pas distinguer mes paroles mieux que je ne distinguais les siennes. Il finit par se taire et je criai par trois fois : « A demain ! »

Un homme ; un homme blanc. Enroulé dans mes couvertures, je sentais la chaleur du feu sur mon visage et je pensais : depuis que j'ai quitté Mexico, je n'ai plus vu un visage pâle. Quatre années. Déjà je comptais. Une flamme crépitait de l'autre côté du fleuve, et déjà je me disais avec des mots : « Voilà quatre ans que je n'ai pas vu un homme blanc. » Entre nous, à travers la nuit, un dialogue avait commencé : qui est-il ? d'où vient-il ? que veut-il ? Et il me

posait aussi ces questions et je lui répondais. Je répondais. Je me retrouvai soudain au bord de ce fleuve avec un passé, un avenir, un destin.

Cent ans plus tôt, je m'étais embarqué à Flessingue pour faire le tour du monde. J'espérais me passer des hommes ; je ne voulais plus être qu'un regard. J'avais traversé des océans et des déserts, j'avais navigué sur des jonques chinoises et admiré à Canton un pain d'or massif que l'on évaluait à deux cents millions ; j'avais visité Kathung, et revêtu d'une robe de prêtre, escaladé les hauts plateaux du Tibet. J'avais vu Malacca, Calicut, Samarcande et au Cambodge, au fond d'une forêt épaisse, j'avais contemplé un temple vaste comme une ville, qui portait près de cent clochers ; j'avais dîné à la table du grand Mogol et à celle du shah de Perse Abalana ; je m'étais frayé un chemin inconnu à travers les îles du Pacifique, j'avais combattu les Patagons ; enfin, ayant abordé à Vera Cruz et gagné Mexico, j'étais parti à pied et seul à travers le cœur inconnu du continent, et depuis quatre ans j'arpentais les prairies et les forêts, sans aller nulle part, sans boussole, perdu sous le ciel et dans l'éternité. Tout à l'heure encore, perdu. Mais maintenant j'étais couché en un point précis de la terre dont un astrolabe aurait pu mesurer la latitude et la longitude ; c'était précisément au nord de Mexico ; à combien de milliers de lieues ? à l'est ou à l'ouest ? L'homme qui dormait sur l'autre rive savait où j'étais.

Dès que l'aube parut, je dépouillai mes vêtements et je les enfermai avec ma couverture dans mon sac en peau de bison ; j'amarrai le sac sur mon dos et je me jetai dans le fleuve ; l'eau glacée me coupa le souffle, mais le courant était faible et j'abordai bientôt sur l'autre rive. Après m'être frictionné avec un pan de couverture, je me rhabillai. L'étranger dormait à côté d'un petit tas de cendres. C'était un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux châtain clair ; une courte barbe en broussailles mangeait le bas de son visage. Je m'assis à côté de lui, et j'attendis.

Il ouvrit les yeux et me regarda avec surprise.

– Comment êtes-vous là ?

– J'ai traversé le fleuve.

Son visage s'illumina :

– Vous avez un canot ?

– Non. J'ai traversé le fleuve à la nage.

Il rejeta ses couvertures et sauta sur ses pieds :

– Vous êtes seul ?

– Oui.

– Etes-vous perdu vous aussi ?

– Je ne peux pas me perdre, dis-je. Je ne vais nulle part.

Il passa la main dans ses cheveux en désordre ; il semblait perplexe.

– Moi je suis perdu, dit-il brusquement. Mes compagnons m'ont perdu, ou abandonné. Nous étions arrivés aux sources d'une rivière que nous remontions depuis le lac Erié ; un Indien m'avait dit que je trouverais là un sentier de portage conduisant au grand fleuve ; je suis parti avec deux hommes pour le

chercher ; nous l'avons trouvé et nous l'avons suivi ; mais au bout de trois jours, un matin en me réveillant je me suis trouvé seul ; j'ai pensé que mes compagnons m'avaient précédé ; je suis venu jusqu'ici ; et je n'ai trouvé personne.

Il fit une grimace.

– C'étaient eux qui portaient tous les vivres.

– Il faut revenir sur vos pas, dis-je.

– Oui. Mais Les autres m'auront-ils attendu ? J'ai peur d'un complot.

Il me sourit.

– Quelle joie lorsque j'ai aperçu votre feu hier soir ! Connaissez-vous ce fleuve ?

– Je le vois pour la première fois.

– Ah ! dit-il d'un air déçu.

Il regarda les eaux limoneuses qui descendaient en lents méandres à travers les marais.

– Il coule du nord-est au sud-ouest ; il est hors de doute qu'il va se jeter dans la mer Vermeille, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien, dis-je.

Moi aussi, je regardais ce fleuve ; et soudain ce n'était plus seulement une eau clapotante, c'était un chemin ; il conduisait quelque part.

– Où allez-vous ? dis-je.

– Je cherche le passage vers la Chine, me dit le voyageur. Et si vraiment ce fleuve conduit des lacs à l'Océan, je l'ai trouvé.

Il me sourit. Cela me sembla étrange qu'un homme puisse encore me sourire.

– Et vous ? dit-il. D'où venez-vous ?

– De Mexico.

– A pied ? et seul ? dit-il avec stupeur.

– Oui.

Il me regarda avec une espèce d'avidité :

– Comment mangez-vous ?

J'hésitai :

– De temps en temps je tue un bison ; les Indiens me donnent un peu de maïs.

– Voilà trois jours que je n'ai rien mangé, dit-il gaiement.

Il y eut un bref silence. Il attendait.

– Je regrette, dis-je. Je n'ai pas de vivres. Il m'arrive de rester une ou deux semaines sans prendre aucune nourriture : c'est un secret que j'ai appris des sages du Tibet.

– Ah !

Il serra un peu les lèvres et son visage se tira ; tout de suite il se força de nouveau à sourire.

– Apprenez-moi vite ce secret, dit-il

– Il y faut des années, dis-je brusquement.

Il regarda tout autour de lui et se mit à plier sa couverture en silence.

– N'y a-t-il aucun gibier par ici ? demandai-je.

– Aucun, dit-il. A un jour de marche commence la prairie ; mais elle est brûlée.

Il étala sur Le sol un morceau de peau de bison et commença d'y tailler des mocassins neufs.

– Je vais tâcher de rejoindre mon escorte, dit-il.

– Et si vous ne la retrouvez pas ?

– A la grâce de Dieu.

Il n'avait pas cru mes paroles ; il pensait que je ne voulais pas partager mes provisions avec lui. J'aurais pourtant aimé lui donner quelque chose en échange de son sourire.

– A cinq jours d'ici je connais un village indien, dis-je. Vous y trouverez sûrement du maïs.

– Cinq jours, dit-il.

– Cela vous retarderait de dix jours. Mais à nous deux, nous pourrions en transporter une quantité assez grande pour vous permettre de vivre pendant plusieurs semaines.

– Vous reviendriez à Montréal avec moi ?

– Pourquoi non ? dis-je.

– Alors, partons vite, dit-il.

Nous retraversâmes le fleuve à la nage ; l'eau était moins froide qu'au petit matin. Toute la journée nous marchâmes à travers les marais ; mon compagnon semblait très fatigué ; il parlait peu. Il m'apprit cependant qu'il s'appelait Pierre Carlier ; il était né à Saint-Malo et depuis son enfance il s'était juré de devenir un grand explorateur ; il avait réalisé toute sa fortune pour venir à Montréal et y organiser une expédition. Il avait passé cinq ans à faire le tour des grands lacs que le fleuve Saint-Laurent relie à l'Atlantique et d'où il espérait trouver un passage vers la mer Vermeille ; il n'avait presque plus d'argent et son gouvernement ne lui accordait aucun secours car il souhaitait que les colons français s'installassent au Canada sans aller s'égarer à l'intérieur des terres inexplorées.

Le second jour, nous arrivâmes à la Prairie. De ce côté aussi, les Indiens l'avaient brûlée : c'était la saison des chasses. Nous rencontrions de loin en loin des os de bison et nous apercevions dans la terre des traces de leurs pas ; mais nous savions qu'à des lieues à la ronde, il n'existait plus aucune bête vivante. Carlier ne parlait plus du tout ; il était à bout de force. Dans la nuit, je le surpris qui rongeait la peau de bison dans laquelle il se taillait chaque jour des mocassins.

– Ne pouvez-vous vraiment rien me donner à manger ? me demanda-t-il un matin.

– Vous pouvez fouiller mon sac, dis-je. Je n'ai rien.

– Je ne peux plus vous suivre, dit-il.

Il se coucha de tout son long, croisa les mains sous sa nuque et ferma les yeux.

– Attendez-moi, dis-je. Dans quatre jours je serai de retour.

Je laissai à portée de sa main une gourde pleine d'eau et je partis à grands pas. Je n'avais eu aucune peine à retrouver mon chemin : le marécage avait gardé l'empreinte de mes pas et dans la prairie les herbes que j'avais foulées dessinaient ma trace. Je marchai sans répit jusqu'à la tombée du jour, et le lendemain dès l'aube je me remis en route. En deux jours je fus au village. Il était vide, tous les Indiens étaient partis pour les chasses. Mais dans une cache je trouvai du maïs et de la viande.

– Doucement, dis-je, doucement.

Il mordait avidement dans le morceau de viande. Ses yeux brillaient.

– Vous ne mangez pas ? dit-il.

– Je n'ai pas faim.

Il sourit :

– C'est si bon de manger.

Je lui souris aussi. J'avais envie soudain d'être cet homme qui avait faim et qui mangeait, cet homme qui cherchait avec passion le passage vers la Chine.

– Et maintenant, que ferez-vous ? dis-je.

– Je rentrerai à Montréal. Je chercherai de l'argent pour organiser une nouvelle expédition.

– J'ai de l'argent, dis-je.

Au fond de mon sac, il y avait des joyaux et des lingots d'or.

– Etes-vous le diable ? me dit-il gaiement.

– Et si j'étais le diable ?

– Je vous vendrais volontiers mon âme en échange du passage vers la Chine. Je ne me soucie pas de l'autre vie : celle-ci me suffit !

Il y avait tant d'ardeur dans sa voix que de nouveau l'envie me déchira le cœur. Je pensais : « Puis-je encore redevenir vivant ? »

– Je ne suis pas le diable, dis-je.

– Qui êtes-vous ?

Un mot me monta aux lèvres : « Personne », mais il me voyait, il m'interrogeait ; j'avais sauvé sa vie. Pour lui j'existais. Et je sentis dans mon cœur une brûlure oubliée ; autour de moi ma propre vie se reformait.

– Je vais vous dire qui je suis, dis-je.

Les rames frappaient l'eau d'un rythme égal, les canots glissaient sur le fleuve aux méandres paresseux. Carlier était assis à côté de moi, il avait ouvert sur ses genoux le livre de bord où il consignait les incidents de chaque journée, et il écrivait ; je fumais ; j'avais emprunté aux Indiens cette coutume. De temps en temps, Carlier levait la tête ; il regardait les champs de riz sauvage, les savanes où

se dressaient de loin en loin un bouquet d'arbres ; parfois un oiseau s'envolait du rivage avec un cri. L'air était tiède ; le soleil commençait à descendre dans le ciel.

– J'aime cette heure, dit-il.

– Tu dis cela toutes les heures.

Il sourit :

– J'aime cette saison, dit-il. J'aime ce pays.

Il se remit à écrire ; il notait les arbres, les oiseaux, la couleur du ciel, la forme des poissons. Toutes ces choses étaient importantes pour lui. Dans son cahier, chaque journée avait sa figure singulière ; et il attendait avec curiosité les aventures qui le séparaient encore de l'estuaire du fleuve ; pour moi, le fleuve avait déjà un estuaire, comme tous les fleuves et, par-delà cet estuaire s'étendait la mer, par-delà la mer, d'autres terres, d'autres mers, et le monde était rond. Il y avait eu un temps où je le croyais infini ; en quittant Flessingue j'espérais encore que je pourrais passer l'éternité à le découvrir ; j'avais aimé, dressé sur la cime d'une montagne, au-dessus d'un tapis de nuages, apercevoir par une lézarde un morceau de plaine dorée ; j'avais aimé découvrir du haut d'un col une vallée neuve, m'enfoncer dans un défilé enfermé entre de hautes murailles, aborder sur des îles vierges ; mais maintenant je savais que derrière chaque montagne il y avait une vallée, que toutes les gorges avaient une issue, toutes les cavernes des murs ; le monde était rond et monotone : quatre saisons, sept couleurs, un seul ciel, de l'eau, des plantes, un sol plat ou convulsé ; partout le même ennui.

– Nord-est, sud-ouest, dit Carlier. Il ne change pas de direction.

Il ferma son cahier.

– C'est une promenade.

Nous avions choisi à Montréal des hommes sûrs ; nous avions rempli six canots de provisions, de vêtements et d'instruments ; depuis un mois déjà nous avions dépassé l'endroit de notre rencontre et le voyage se poursuivait sans encombre. La savane nous fournissait en abondance des bisons, des cerfs, des chevreuils, des coqs d'Inde et des cailles.

– Quand nous aurons découvert l'embouchure, je remonterai jusqu'aux sources, dit-il. Il faut qu'il existe un chemin d'eau entre le fleuve et les lacs.

Il me regarda avec un peu d'inquiétude.

– Tu ne crois pas qu'il existe ?

Il disait chaque soir ces mêmes paroles et chaque soir avec la même ardeur.

– Pourquoi non ? dis-je.

– Alors nous fréterons un bateau, n'est-ce pas ? et nous irons en Chine.

Son visage se durcit.

– Je ne veux pas que personne aille en Chine par ce chemin avant moi.

Je tirai sur ma pipe et rejetai par les narines un nuage de fumée. En vain je partageai sa vie, en vain j'essayai de faire de son avenir mon avenir ; je ne pouvais pas être lui. Ses espoirs, ses inquiétudes butées me restaient aussi étrangers que la douceur unique de cette heure. Il posa la main sur mon épaule :

– A quoi penses-tu ? dit-il tendrement.

Pendant trois siècles, jamais aucun homme n'avait posé la main sur mon épaule, et depuis la mort de Catherine, personne ne m'avait demandé : « A quoi penses-tu ? » Lui me parlait comme si j'avais été son semblable ; c'est pour cela qu'il m'était si cher.

– Je voudrais être à ta place, dis-je.

– Toi ? dit-il, à ma place ?

Il me tendit la main en riant.

– Changeons.

– Hélas ! dis-je.

– Ah ! dit-il avec passion. Comme je voudrais être immortel !

– J'ai pensé cela aussi autrefois, dis-je.

– Alors je serais sûr de trouver le passage vers la Chine ; je descendrais tous les fleuves de la terre, je dresserais une carte de tous les continents.

– Non, dis-je. Bientôt tu ne t'intéresserais plus à la Chine, tu ne t'intéresserais plus à rien parce que tu serais seul au monde.

– Es-tu seul au monde ? me dit-il avec reproche.

Il avait un visage et des gestes virils ; mais souvent une douceur féminine passait dans sa voix et dans son regard.

– Non, dis-je. Plus maintenant.

Au loin dans la savane une bête lança un appel rauque.

– Je n'ai jamais eu d'ami, dis-je. Les hommes me regardaient toujours comme un étranger ; ou comme un mort.

– Je suis ton ami, dit-il.

Pendant un long moment nous écoutâmes en silence le léger murmure des rames qui plumaient l'eau ; le fleuve était si sinueux que nous avions dû gagner peu de terrain depuis le matin. Carlier se leva brusquement :

– Un village ! cria-t-il.

Des fumées montaient dans le ciel et bientôt nous aperçûmes, abrités par un bouquet d'arbres, des huttes en forme de berceau que recouvraient des nattes de jonc. Des Indiens debout sur le rivage poussaient des cris aigus en agitant leurs arcs.

– Silence, commanda Carlier.

Les hommes continuèrent à ramer sans rien dire. Carlier avait ouvert le sac qui contenait les marchandises destinées aux échanges avec les indigènes : des pièces d'étoffe, des colliers de nacre, des aiguilles et des ciseaux. Déjà des pirogues nous barraient la route. Agitant entre ses mains un châle multicolore, Carlier se mit à parler aux Indiens d'une voix douce et dans leur langue. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient ; depuis longtemps tout effort me semblait inutile et j'avais négligé d'apprendre le dialecte des sauvages. Bientôt, les cris des Indiens cessèrent, ils nous firent signe d'aborder et s'avancèrent vers nous sans manifestations hostiles. Ils étaient vêtus de peaux de cerf multicolores bordées de poils de porc-épic. Pendant que nous mettions pied à terre et que nous

amarrions nos barques, ils conféraient entre eux. Enfin l'un d'eux s'approcha de Carlier et se mit à lui parler avec volubilité.

– Il veut nous conduire chez le chef, dit Carlier. Suivons-le. Mais sous aucun prétexte n'abandonnez vos fusils.

Le chef était assis sur une natte de jonc, au milieu de la place du village. Il portait seize perles fines à chaque oreille et d'autres dans ses narines. Devant lui étaient posées deux pierres creuses pleines de tabac et il fumait un calumet garni de plumes. Il ôta le calumet de sa bouche et nous fit signe de nous asseoir. Carlier déposa devant lui les cadeaux qu'il avait préparés, et le chef sourit d'un air de bienveillance. Ils commencèrent à parler. Un des hommes de l'équipage me traduisait à voix basse leurs propos. Carlier expliqua qu'il voulait descendre le fleuve jusqu'à la mer, et le chef parut fort mécontent de ce projet ; il dit à Carlier qu'il rencontrerait bientôt un autre fleuve impossible à descendre parce qu'il était barré de chutes précipitueuses, hérissé de rochers, encombré de troncs d'arbres que les eaux entraînaient en tourbillons ; sur ses rives habitaient des peuples très sauvages qui nous attaqueraient à coups de hache. Carlier répondit avec résolution que rien ne l'empêcherait de poursuivre sa route. Le chef recommença de longs discours auxquels Carlier opposa la même fermeté. A la fin, le chef eut un mince sourire :

– Nous en reparlerons demain matin, dit-il. La nuit porte conseil.

Il frappa dans ses mains. Des serviteurs apportèrent des bassines de riz, de viande bouillie et de maïs qu'ils posèrent sur le sol. Nous mangeâmes en silence dans des coupes de terre vernie ; les serviteurs faisaient circuler à la ronde des calebasses pleines d'une boisson alcoolisée, mais je remarquai que le chef ne nous offrit pas son calumet.

Vers la fin du festin, quelques Indiens commencèrent à frapper sur des tambours et à agiter avec violence des espèces de gourdes pleines de cailloux. Bientôt, tous se mirent à danser en brandissant leurs tomahawks. Le chef cria quelques mots et deux hommes sortirent d'une hutte portant sur leurs épaules un crocodile vivant mais ligoté de la tête à la queue par de fines cordelettes. Alors, la musique et les danses redoublèrent de violence. Avec stupeur, je vis les Indiens attacher l'animal à un grand poteau peint en rouge, dressé à une extrémité de la place. Le chef se leva, s'approcha solennellement, prit un couteau à sa ceinture et fit sauter les yeux du crocodile ; puis il revint s'asseoir. Avec des hurlements terribles, les guerriers se mirent alors à découper de longues lanières dans la peau de la bête vivante. Puis ils la criblèrent de flèches. Carlier et les hommes de l'équipage étaient devenus blancs. Le chef indien fumait son calumet d'un air impassible.

Je soulevai la calebasse que me tendait un serviteur et je bus une large rasade. J'entendis la voix de Carlier qui commandait : « Ne buvez pas. » Mais tous les hommes burent. Quant à lui, il humecta à peine ses lèvres. Le chef lui dit quelques mots d'une voix impérieuse et il se contenta de sourire. Quand la calebasse passa de nouveau devant moi, je bus à grands traits. Le bruit du

tambour, les hurlements des Indiens, leurs danses effrénées, l'étrangeté du spectacle auquel je venais d'assister et cette eau de feu qui coulait dans mon gosier changeaient la couleur de mon sang. Il me sembla que je devenais un Indien. Ils dansaient ; de temps à autre l'un d'eux frappait de son tomahawk le poteau rouge où était cloué le crocodile, et il poussait alors de grandes clameurs à la louange des actions d'éclat qu'il avait accomplies. Je bus encore une gorgée. Ma tête était une calebasse pleine de cailloux, mon sang était du feu. J'étais un Indien. Depuis ma naissance je contemplais les rivages de ce fleuve, d'horribles dieux tatoués régnaient dans mon ciel, le rythme des tambours et les cris de mes frères comblaient mon cœur ; un jour, je m'en irais vers un paradis de danses, de festins et de victoires sanglantes...

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais enroulé dans ma couverture, en amont du village, à l'endroit où nous avions amarré nos barques. Ma tête était douloureuse. Je regardai les eaux jaunes du fleuve ; autour de moi l'air était fade et familier. Je pensai : « Je ne serai jamais un Indien. Le goût de ma vie ne changera jamais. » Toujours le même passé, la même expérience, la même pensée raisonnable, le même ennui. Mille ans ; dix mille ans. Je ne me quitterais jamais. Je regardai les eaux jaunes et soudain je sautai sur mes pieds : les barques n'étaient plus là !

Je courus vers Carlier. Il dormait. Tous les hommes dormaient, leurs fusils couchés à côté d'eux. Sans doute les Indiens avaient-ils hésité à les massacrer de peur de déchaîner une guerre avec les blancs ; mais ils avaient détaché nos canots dans la nuit. Je mis la main sur l'épaule de mon ami. Il ouvrit les yeux et je lui montrai les eaux nues du fleuve.

Tout le jour nous discutâmes au milieu de l'équipage consterné sur les chances de salut qui nous restaient encore. Attaquer les Indiens pour leur prendre leurs pirogues et leurs provisions était chose impossible, ils étaient trop nombreux. Creuser avec nos haches des troncs d'arbres et continuer à descendre le fleuve était trop hasardeux : les prochains villages seraient sans doute hostiles, et nous n'avions plus aucune marchandise à échanger contre des vivres ; si nous devions rencontrer des rapides, il nous fallait des canots solides.

– Il n'y a qu'une solution, dis-je. Nous allons construire un fort capable de nous défendre contre les incursions des Indiens. Nous y amasserons des provisions de gibier et de poisson fumé afin de pouvoir y passer l'hiver. Cependant je remonterai à pied à Montréal et dès que les eaux seront libres, je reviendrai avec des canots, des vivres, des munitions et des hommes.

– Montréal est à seize cents lieues, dit Carlier.

– Je peux les parcourir en trois ou quatre mois.

– L'hiver te surprendra en route.

– Je peux marcher dans la neige.

Il baissa la tête et réfléchit longtemps ; quand il la releva, son visage était sombre.

– J'irai moi-même à Montréal, dit-il.

– Non, dis-je.

– Moi aussi je peux marcher vite et je peux marcher dans la neige.

– Tu peux aussi mourir en route, dis-je. Que deviendront ces hommes ?

Il se leva et enfonça ses mains dans ses poches. Quelque chose remua dans sa gorge. Un jour déjà, un homme s'était tenu devant moi avec ce regard et cette boule qui bougeait dans sa gorge.

– C'est juste, dit-il simplement.

Il tourna le dos et fit quelques pas en poussant un caillou du bout du pied. Je me rappelai : c'était Antoine qui m'avait regardé avec ces yeux.

– Regardez ! criai-je aux hommes de l'équipage. Le fort Carlier !

Leurs mains s'immobilisèrent sur les rames. Le fort se dressait derrière le second coude du fleuve ; en ligne droite il n'était qu'à quelques brasses de distance. C'était un robuste bâtiment fait de gros rondins de bois noir et entouré d'une triple palissade. On n'apercevait à l'entour aucune présence humaine. Je me dressai à l'avant du canot et je criai : « Ohé ! Ohé ! » Je ne cessai pas de crier jusqu'à ce que nous accostâmes. Je sautai sur la rive couverte d'herbe tendre et de fleurs printanières, je courus vers le fort. Devant la porte de la première enceinte, Carlier m'attendait, appuyé sur son fusil. Je le saisis aux épaules, je criai :

– Que je suis content de te revoir !

– Moi aussi, dit-il.

Il ne souriait pas. Son visage était blanc et bouffi ; il avait beaucoup vieilli.

Je désignai les huit grands canots chargés de vivres, de munitions, de marchandises :

– Regarde !

– Je vois, dit-il. Merci.

Il poussa la porte et je le suivis à l'intérieur du fort. C'était une grande pièce au plafond bas, au sol de terre battue. Un homme était couché dans un coin sur un lit d'herbes sèches et de fourrures.

– Où sont les autres ?

– Les deux autres sont au grenier. Ils surveillent la savane.

– Les deux autres ?

– Oui, dit-il.

– Que s'est-il passé ? demandai-je.

– Le scorbut, dit-il. Treize hommes sont morts. Celui-ci s'en sortira peut-être : c'est le printemps et je lui fais boire des décoctions d'épinette blanche ; c'est ainsi que je me suis guéri. J'ai failli mourir, moi aussi.

Il me regarda et parut enfin m'apercevoir.

– Il était temps que tu arrives.

– J'apporte des fruits frais, dis-je, et du maïs. Viens voir.

Il s'approcha de l'homme :

– Tu n'as besoin de rien ?

– Non, dit l'homme.

– Je vais t'apporter des fruits, dit Carlier.

Il me suivit et nous nous dirigeâmes vers les canots.

– Les Indiens vous ont-ils attaqués ?

– Trois ou quatre fois le premier mois. Mais nous les avons repoussés. Nous étions nombreux alors.

– Et après ?

– Après ? Nous leur avons caché nos pertes. Nous enterrions les morts de nuit : on se contentait de les enfouir dans la neige, la terre était trop dure pour leur creuser des fosses.

Son regard errait au loin.

– Au début du printemps, il a fallu les enterrer de nouveau. Nous n'étions plus que cinq alors et mon genou commençait à enfler.

Mes hommes avaient amarré les canots, ils se dirigeaient vers le fort, pliés en deux sous le poids des caisses et des sacs.

– Penses-tu que les Indiens essaieront de nous empêcher de passer ? demandai-je.

– Non, dit Carlier. Voilà déjà deux semaines que les hommes ont quitté le village. Je crois qu'il y a la guerre dans la Prairie.

– Nous partirons dès que mon équipage sera un peu reposé, dis-je. C'est l'affaire de trois ou quatre jours.

Je désignai les canots.

– Ce sont de beaux canots robustes : nous pouvons affronter les rapides.

Il hocha la tête :

– C'est bien !

Nous passâmes les jours suivants en préparatifs de départ. Je remarquai que Carlier ne me posa presque aucune question sur mon voyage ; il me raconta le dur hiver qu'il avait passé dans le fort : afin de tromper les Indiens sur l'importance de sa troupe, il contraignait tous les hommes valides à jouer une perpétuelle comédie, les faisant sortir du fort en feignant de les pourchasser comme s'ils avaient transgressé ses ordres. Il racontait ces choses d'une voix gaie, mais sans sourire. On aurait dit qu'il ne savait plus sourire.

Par un beau matin de mai, nous nous embarquâmes. On coucha soigneusement au fond d'un canot le malade qui commençait à se porter mieux. Nous dépassâmes sans incident le village indien où ne demeuraient plus que des vieillards et des femmes et les journées se remirent à couler, lentes et monotones, rythmées par le bruit des rames.

– Le fleuve continue à couler nord-est sud-ouest, dis-je à Carlier.

Son visage s'éclaira :

– Oui.

– Un jour, il y aura des forts et des comptoirs tout le long de ce fleuve, dis-je. Et à la place du fort Carlier, une ville qui portera ton nom.

– Un jour, dit-il. Moi je ne serai plus là pour le voir.

– Qu'importe ? dis-je. Tu auras fait ce que tu voulais faire.

Il regarda l'eau jaune, la savane fleurie dont les arbres portaient à leur cime des aiguilles vert tendre.

– Je pensais ainsi autrefois, dit-il.

– Et maintenant ?

– Maintenant je ne peux pas supporter de savoir que tu verras toutes ces choses et que je ne les verrai pas, dit-il avec passion.

Mon cœur se serra.

« C'est donc arrivé », pensai-je. « Avec lui aussi, c'est arrivé. »

Je dis :

– D'autres hommes les verront aussi.

– Mais ils n'auront pas vu ce que je vois ; et un jour ils mourront à leur tour : chacun son lot. Je ne les envie pas.

– Tu ne devrais pas m'envier, dis-je.

Je regardais le fleuve boueux, la savane plate. Parfois il me semblait que cette terre n'appartenait qu'à moi seul, qu'aucun de ses hôtes passagers ne pouvait me la disputer ; mais parfois aussi, voyant avec quel amour ils la contemplaient, je sentais que pour moi seul elle était sans voix et sans visage ; j'étais rivé à elle, mais j'en étais exclu.

Les journées se faisaient plus chaudes, le fleuve s'élargissait. Au bout d'une semaine il devint vaste comme un lac et nous vîmes qu'il se jetait dans un autre fleuve dont les eaux bleues coulaient impétueusement de notre main droite à notre main gauche.

– Voilà le grand fleuve ! dis-je. C'est celui-ci.

– Oui, dit Carlier.

Il le contemplait avec angoisse.

– Il coule du Nord au Sud.

– Il peut changer de direction un peu plus loin.

– Il n'y a pas de chance ; nous ne sommes guère qu'à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

– Il faut attendre, dis-je. On ne peut pas encore savoir.

Nous poursuivîmes notre route. Pendant trois jours les eaux jaunes et les eaux bleues coulèrent côte à côte sans se mélanger ; puis notre fleuve finit par se perdre dans la grande étendue limpide qui serpentait au milieu de la savane. Il devenait impossible de douter : nous avions trouvé le grand fleuve. Il n'était pas hérissé de rochers, ni barré par des cataractes, mais il coulait du Nord au Sud.

Toute une matinée, Carlier resta assis sur le rivage, le regard fixé sur l'horizon vers lequel le courant entraînait des troncs d'arbres et des brindilles. Je mis la main sur son épaule.

– Ce n'est pas le passage vers la Chine. Mais c'est un grand fleuve dont personne ne connaît l'existence. Colomb croyait aborder aux Indes quand il a heurté un monde neuf.

– Je me moque de ce fleuve, dit Carlier d'une voix sourde. C'est le passage que je voulais trouver. Nous n'avons plus qu'à remonter à Montréal.

– Quelle folie ! dis-je. Descendons jusqu'à l'estuaire. Plus tard tu chercheras de nouveau le passage.

– Mais il n'existe pas, dit Carlier avec désespoir. Le nord des lacs a été exploré en vain. Le grand fleuve était la dernière chance.

– S'il n'existe pas, pourquoi te désoles-tu de ne pas l'avoir trouvé ?

Il haussa les épaules :

– Tu ne comprends pas. Depuis l'âge de quinze ans, je me suis juré de le découvrir. A Saint-Malo, je m'étais acheté une robe chinoise, elle m'attend à Montréal. Je l'aurais emportée en partant pour la Chine.

Je gardai le silence. En effet, je ne comprenais pas. Je dis enfin :

– Si, comme je le crois, tu viens de découvrir le fleuve qui permettra de traverser le Continent du Nord au Sud, tu seras aussi célèbre que si tu avais trouvé le passage vers la Chine.

– Je me moque d'être célèbre, dit-il avec emportement.

– Tu rendras un aussi grand service aux hommes. Pour la Chine, ils pourront toujours y aller par la vieille route, ils s'arrangeront bien.

– Ils s'arrangeraient aussi bien sans ce fleuve, dit Carlier.

Tout le jour il resta assis sur le rivage sans prendre aucune nourriture. Je l'exhortai avec patience et le lendemain matin il consentit à poursuivre l'expédition.

Les jours passèrent. Nous rencontrâmes l'embouchure d'un fleuve limoneux qui charriait d'énormes troncs de bois ; nos rameurs eurent beaucoup de peine à les éviter car en se rencontrant les eaux formaient un tourbillon où nos canots furent emportés ; nous réussîmes cependant à les en arracher. A quelques lieues de là, nous aperçûmes un village ; déjà nous avions saisi nos fusils lorsque l'homme qui gouvernait le canot de tête nous cria :

– Tout est brûlé !

Nous accostâmes. La plupart des cases étaient en cendres ; sur la place, des cadavres mutilés et décapités étaient attachés à des poteaux ; d'autres cadavres s'amoncelaient dans une des cabanes. Au bord du fleuve, nous trouvâmes des têtes désossées et embaumées, de la grosseur d'un poing. Tous les villages que nous rencontrâmes les jours suivants avaient été ainsi dévastés.

Le fleuve s'élargissait ; la température devenait chaude, la végétation méridionale, les hommes tuaient à coup de fusil des alligators. Puis les rives marécageuses se couvrirent de roseaux parmi lesquels se dressait çà et là un bouquet de trembles ; un jour nous trouvâmes, enfoui dans la boue, un crabe. Je me penchai et portai vivement un peu d'eau à mes lèvres : elle était saumâtre.

A quelques brasses de là, le fleuve se divisait en trois branches ; après quelques hésitations, nous nous engageâmes dans le chenal du milieu : pendant deux heures nous naviguâmes à travers un labyrinthe d'îles basses, de bancs de sable, de roseaux ; et soudain tous les hommes de l'équipage se dressèrent en poussant

des cris de joie : nous débouchions sur la mer.

– N'es-tu pas heureux ? dis-je à Carlier.

Les hommes organisaient le campement du soir. Ils avaient mis à rôtir des dindes qu'ils avaient tuées dans la journée, ils riaient et chantaient.

– Mon astrolabe est détraqué, dit Carlier. Je ne peux pas obtenir la longitude.

– Qu'importe ? dis-je. Nous reviendrons. Nous reviendrons par la mer avec un vrai bateau.

Son visage restait sombre.

– C'est une grande découverte, dis-je.

– Ta découverte, dit-il.

– Comment ?

– C'est toi qui m'as sauvé la vie dans la Prairie. C'est toi qui as été chercher du secours à Montréal : c'est toi qui m'as persuadé de poursuivre mon chemin. Sans toi je ne serais pas ici.

– Je n'y serais pas non plus sans toi, dis-je doucement.

J'allumai ma pipe et je m'assis auprès de lui. Je regardai la mer : toujours la même mer, le même murmure, la même odeur. Il inscrivit quelques chiffres sur son cahier de bord ; je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule.

– Pourquoi n'as-tu plus rien écrit depuis tant de jours ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

– Pourquoi ?

– Tu te moquais de moi !

– Je me moquais de toi ?

– Oh ! tu ne disais rien, mais je voyais bien ton regard.

Il se laissa aller en arrière, et se coucha sur le dos, les yeux au ciel.

– C'est une terrible chose de vivre sous ton regard. Tu me regardes de si loin ; tu es déjà de l'autre côté de ma mort ; pour toi, je suis un mort : un mort qui avait trente ans en 1651, qui a cherché le passage vers la Chine et qui ne l'a pas trouvé, qui a découvert un grand fleuve que d'autres auraient découvert un peu plus tard sans lui.

Il ajouta avec rancune :

– Si tu avais voulu, tu n'aurais pas eu besoin de moi pour le découvrir.

– Mais je ne pouvais pas le vouloir, dis-je.

– Et moi, pourquoi le voudrais-je ? Pourquoi ce qui est sans intérêt pour toi en aurait-il pour moi ? Pourquoi me réjouirais-je ? Je ne suis pas un enfant.

Mon cœur se remplit de brouillard.

– Veux-tu que nous nous séparions ? dis-je.

Il ne répondit rien et je pensai avec détresse : « Si je le quitte, où irai-je ? » Il dit enfin :

– C'est trop tard.

Nous remontâmes à Montréal et au printemps suivant nous frétâmes un bateau ; nous descendîmes le long du continent, nous contournâmes la Floride

et nous commençâmes à suivre une côte dont la latitude était celle que Carlier avait relevée à l'embouchure du grand fleuve ; par malheur, nous ignorions la longitude de l'estuaire et le littoral était écrasé par une brume épaisse qui bouchait toute la vue. Nous naviguions lentement et avec beaucoup de prudence, car nous étions obligés de nous approcher des terres autant qu'il était possible et nous craignions de heurter quelque écueil.

– Regardez ! cria un marin.

C'était un des hommes qui avaient pris part à l'expédition précédente. Il désignait la côte que l'on apercevait à peine à travers le brouillard blanc.

– Vous ne voyez rien ?

Appuyé des deux mains au bastingage, Carlier regardait intensément.

– Je vois un banc de sable, dit-il.

J'apercevais des roseaux, des langues de terre couvertes de gravier.

– De l'eau ! dit Carlier. Je vois de l'eau.

Il cria :

– Mettez un canot à la mer.

Quelques instants plus tard, nous faisions force de rames vers la côte. Parmi un labyrinthe d'îles plates et de langues de sable, un grand fleuve boueux se jetait dans la mer par une ouverture large de plusieurs lieues. Nous revînmes vers la frégate, sûrs d'avoir retrouvé l'estuaire que nous cherchions.

Notre dessein était de remonter le fleuve et son affluent jusqu'au chemin de portage où j'avais rencontré Carlier ; là, nous construirions un fort où nous ferions provision pour l'hiver de fruits et de légumes, nous y laisserions quelques hommes chargés de garder le bateau, et nous regagnerions en canot Montréal où nous proclamerions notre découverte. Nous ne doutions pas qu'alors des secours ne nous soient accordés pour établir des comptoirs, explorer les sources du grand fleuve, chercher un chemin d'eau qui le rattachât par les lacs au Saint-Laurent, et peut-être même construire des canaux. Bientôt des villes allaient naître : le nouveau continent était désormais ouvert.

La frégate vira de bord ; lentement elle se dirigea vers le chenal le plus large, précédée d'un canot qui lui montrait la route ; elle balançait d'avant en arrière sous le choc des eaux tourbillonnantes. Au moment où elle entrait dans le chenal, il y eut un bruit sourd et elle s'échoua sur la côte.

– Coupez les mâts ! cria Carlier.

Les hommes ne bougèrent pas. Le bateau blessé tanguait dangereusement, les mâts oscillaient et craquaient, lourds et menaçants. Je saisis une hache et je frappai. Carlier prit une hache et frappa. Les deux mâts s'écroulèrent avec fracas. Mais la frégate continuait obstinément d'enfoncer dans l'eau. Nous détachâmes les canots et les transportâmes sur le rivage. Nous pûmes aussi sauver un ballot de marchandises et quelques provisions. Mais au bout de deux heures, le bateau avait disparu.

– Nous remonterons le fleuve en canot, dis-je gaiement à Carlier. Qu'est-ce qu'un bateau ? Ta découverte vaut une fortune. Tu posséderas vingt bateaux

quand tu le souhaiteras.

– Je sais, dit-il.

Il regarda la mer qu'une ligne bleue séparait du torrent d'eaux jaunes et d'alluvions.

– Nous ne pouvons plus revenir en arrière, dit-il.

– Et pourquoi reviendrions-nous en arrière ? dis-je.

– Tu as raison, dit-il.

Il prit mon bras et nous partîmes à la recherche d'un terrain sec où nous puissions établir notre camp.

Nous passâmes la matinée du lendemain à chasser le bison et à pêcher des truites. Puis ayant réparti sur nos quatre canots les hommes de l'équipage, nous commençâmes à remonter le courant. De chaque côté du fleuve s'étendait la plaine monotone. Carlier semblait préoccupé.

– Tu reconnais le paysage ? me demanda-t-il.

– Il me semble.

C'était au bord du fleuve les mêmes hautes cannes surmontées d'un panache vert pâle, plus loin les mêmes herbes, les vignes rampantes, les boqueteaux de trembles ; des alligators dormaient dans la boue chaude.

Pendant quatre jours nous continuâmes à ramer ; dans l'après-midi du cinquième, nous aperçûmes un village ; les habitations étaient construites en pisé, c'étaient des cabanes sans fenêtres, qui s'ouvraient par une grande porte carrée. Je ne le reconnus pas. Au bord du fleuve, des Indiens agitaient la main avec des gestes amicaux. Ils portaient des pagnes blancs noués autour de la ceinture par un cordon garni de deux grandes houppes.

– Il n'y avait pas de village à moins de deux semaines de l'estuaire, dit Carlier.

Nous accostâmes. Le chef de la tribu nous reçut d'un air bienveillant dans sa case ornée de boucliers de cuir ; quoique dehors il fît grand jour, la chambre sans fenêtre était éclairée par des flambeaux faits de roseaux secs entrelacés. Carlier demanda au chef quel était le nom du fleuve et il répondit qu'ils l'appelaient la rivière rouge ; il lui demanda encore s'il n'existait pas dans la région un autre grand fleuve, et le chef dit que loin vers l'Est, il y en avait un plus large et plus long que tous les fleuves connus. Nous lui offrîmes quelques cadeaux, et en échange d'un paquet d'aiguilles, d'une alène, d'une paire de ciseaux et d'une pièce d'étoffe il nous donna en abondance du maïs, des fruits secs, du sel, des dindes et des poules.

– Et maintenant, que ferons-nous ? dit Cartier quand nous eûmes pris congé du chef après avoir fumé le calumet de la paix.

– Il faut retrouver le grand fleuve, dis-je.

Il inclina la tête. Je réfléchis.

– J'irai chercher le fleuve, dis-je. Lorsque je l'aurai trouvé je reviendrai et je vous y conduirai. Cette terre est riche et ces Indiens nous ont reçus en amis ; vous pouvez m'attendre aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

– Je partirai avec toi, dit Carlier.

– Non, dis-je. Le fleuve est loin, nous ne connaissons ni le pays, ni les habitants. Ce que je peux faire seul, je ne peux pas le faire avec toi.

– Je partirai avec toi, ou je partirai sans toi, dit-il d'une voix dure. Je partirai.

Je le regardai. Un mot que j'avais dit il y avait des siècles me revint aux lèvres :

– Quel orgueil !

Il se mit à rire ; je n'aimais pas ce rire.

– Pourquoi ris-tu ?

– Crois-tu qu'on puisse vivre à côté de toi et garder quelque orgueil ? dit-il.

– Laisse-moi aller seul, dis-je.

– Tu ne comprends pas ! dit-il. Tu ne comprends rien ! Je ne peux pas rester ici. Si je pouvais rester en place, je serais resté à Montréal ; je serais resté à Saint-Malo ; je vivrais dans une maison tranquille avec une femme et des enfants.

Il serra les lèvres.

– Il faut que je me sente vivre, dit-il. Dussé-je en mourir.

Les jours suivants, j'essayai en vain de le convaincre. Il ne me répondit même pas. Il préparait un sac de vivres, il révisait ses instruments et ce fut lui qui me dit un matin avec impatience :

– Allons-nous-en.

Nous étions lourdement chargés. Nous emportions des peaux de bison pour y tailler chaque matin des mocassins car il suffisait d'un jour de marche pour en user une paire ; nous emportions un fusil, des cartouches, des haches, des couvertures de fourrure, un canot en peau de bison pour traverser les rivières et deux mois de vivres pour un homme. Nous partîmes en suivant un sentier frayé par les bisons, selon le conseil que nous donnèrent les Indiens : nous attacher aux traces des animaux sauvages, c'était la meilleure manière de ne manquer aucun cours d'eau. Nous marchions en silence. J'étais content de marcher vers un but. Depuis que je m'étais attaché à Carlier, il y avait toujours eu un but devant moi, un but qui me donnait un avenir et qui me masquait l'avenir ; plus il était difficile à atteindre, plus je me sentais en sécurité dans le présent. *Le* grand fleuve semblait très difficile à atteindre et chaque instant se suffisait.

Au bout d'une semaine il commença à pleuvoir ; nous traversâmes une prairie dont les herbes hautes et rudes nous râpaient les mains au passage ; la terre alourdie d'eau rendait notre marche difficile, et la nuit les arbres mouillés ne nous fournissaient qu'un précaire abri ; ensuite nous rencontrâmes une forêt où nous nous frayâmes avec peine un chemin en élargissant avec nos haches un sentier de bisons ; nous passâmes plusieurs rivières. Sous le rideau gris qui le recouvrait uniformément, le pays semblait désert ; aucun oiseau, aucun animal sauvage ne s'enfuyait à notre approche. Et nos vivres diminuaient.

La première fois que nous aperçûmes un village, nous nous approchâmes sans bruit. On entendait des clameurs farouches et le roulement des tambours. Je me glissai d'arbre en arbre ; sur la place je vis des Indiens qui dansaient autour d'autres Indiens enchaînés. C'était toujours la guerre dans la Prairie. Désormais

nous prîmes soin d'éviter les villages. Il nous arriva de voir une troupe d'Indiens qui marchait vers une tribu ennemie en poussant des rugissements de fauves ; nous nous cachâmes en grimpant à la cime d'un arbre et ils ne nous aperçurent pas.

Il plut pendant trente-cinq jours et nous rencontrâmes plus de vingt cours d'eau. Au bout de ce temps, un grand vent se leva et nettoya le ciel. Notre marche devint plus facile. Mais il ne nous restait plus que pour deux semaines de vivres. Je dis à Carlier :

– Il faut revenir en arrière.

– Non, dit-il.

Il avait retrouvé son ancien visage ; un visage tanné et jeune, durci par une barbe, adouci par de longs cheveux souples ; mais jamais il n'avait retrouvé ses yeux insouciants et précis ; son regard était toujours absent.

Il ajouta d'une voix légère :

– Les pluies ont cessé. Nous tuerons des bisons.

– Nous ne tuerons pas un bison chaque jour, dis-je.

Sous ce ciel moite, il était impossible de conserver plus de vingt-quatre heures un morceau de viande.

– Nous trouverons des villages où l'on nous vendra du maïs.

– C'est la guerre, dis-je.

– Ce n'est pas partout la guerre.

Je le regardai avec colère.

– Es-tu pressé de mourir ?

– Il m'est indifférent de mourir, dit-il.

– Si tu meurs, tes découvertes s'engloutiront avec toi, dis-je. N'imagine pas qu'aucun de tes hommes se souciera de chercher le grand fleuve : ils prendront racine là où nous les aurons laissés et se mêleront aux Indiens.

J'ajoutai :

– Je ne chercherai pas non plus.

– Que m'importe ? dit Carlier.

Il toucha mon épaule : il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait ce geste amical.

– Tu m'as convaincu que le passage vers la Chine n'était pas si important. Le grand fleuve n'est pas si important non plus.

– Revenons sur nos pas, dis-je. Nous organiserons une nouvelle expédition.

Il secoua la tête :

– Je n'ai plus de patience, dit-il.

Nous reprîmes notre route. Je tuai un chevreuil, quelques poules sauvages, quelques cailles, mais nos provisions s'épuisaient. Quand enfin le grand fleuve bleu nous apparut, il nous restait pour trois jours de vivres.

– Tu vois, j'y suis arrivé, dit Carlier.

Il regardait le fleuve avec un air méchant.

– Oui. Et maintenant il faut revenir, dis-je.

– J'y suis arrivé, répéta-t-il.

Il y avait un sourire buté sur ses lèvres comme s'il avait joué un bon tour à quelqu'un.

Je le pressai de repartir et il me suivit avec indifférence. Il ne parlait pas, il ne regardait rien. Le second jour, je tuai une dinde, quatre jours plus tard une biche ; mais ensuite nous marchâmes une semaine sans rencontrer aucun gibier ; nos provisions étaient tout à fait épuisées ; je tuai un bison et j'en fis rôtir un énorme filet que nous emportâmes avec nous ; il fallut le jeter le surlendemain.

Nous décidâmes de tenter notre chance dans le premier village que nous rencontrerions. Un matin, nous aperçûmes une hutte ; nous approchâmes ; aucune fumée ne montait des cabanes : on n'entendait pas un bruit. Mais je reconnus l'odeur : l'odeur de la viande que nous avions jetée. Des centaines de cadavres étaient amoncelés sur la place déserte. Les cases étaient vides ; les caches où se conservaient le maïs et la viande étaient vides.

Nous marchâmes encore deux jours et au troisième matin, lorsque je pris mon sac, Carlier me dit :

– Adieu. Je reste ici.

– Je resterai avec toi, dis-je.

– Non. Laisse-moi seul.

– Je resterai, dis-je.

Tout le jour je battis la prairie ; un chevreuil détala très loin de moi ; je le tirai et le manquai.

– Pourquoi es-tu revenu ? me dit Carlier.

– Je ne te quitterai pas.

– Va-t'en, dit-il. Je ne veux pas mourir sous ton regard.

J'hésitai :

– C'est bon. Je m'en vais.

Il me regarda d'un air méfiant :

– Est-ce bien vrai ?

– C'est vrai. Adieu.

Je m'éloignai. J'allai m'étendre derrière un arbre. Je pensais : « Et maintenant, que va-t-il advenir de moi ? » Si je ne l'avais pas rencontré, peut-être aurais-je continué à marcher pendant cent ans, pendant mille ans. Mais je l'avais rencontré, je m'étais arrêté, je ne pouvais plus reprendre ma marche. Je regardais la lune monter dans le ciel et soudain dans le silence j'entendis un coup de feu. Je ne bougeai pas. Je pensais : « Pour lui, c'en est fini. Ne me sera-t-il jamais possible de me quitter moi-même, ne laissant derrière moi que quelques os secs et nus ? » La lune brillait, comme elle avait brillé un soir où j'étais sorti joyeux et frissonnant d'un canal noir, comme elle avait brillé au-dessus des maisons en cendres : ce soir-là, un chien hurlait à la mort ; j'entendais en moi cette longue plainte qui montait vers le bloc de lumière figée. Jamais cet astre mort ne s'éteindrait. Jamais ne s'effacerait ce goût de solitude et d'éternité qui était le goût de ma vie.

– Oui, ça devait finir ainsi, dit Régine.

Elle se leva, secoua les brindilles accrochées à sa jupe.

– Marchons un peu.

– Ça aurait pu finir autrement, dit Fosca. C'est lui qui a choisi.

– Ça devait finir ainsi, dit-elle.

La route descendait vers une clairière au fond de laquelle on apercevait les toits d'un village. Ils la suivirent en silence.

– Moi je n'aurai pas le courage, dit-elle.

– Faut-il du courage ? A quelques années près...

– Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

– Ça doit être si rassurant de savoir qu'on pourra cesser de vivre au moment où on voudra, dit Fosca. Rien n'est irréparable.

– Je voulais vivre, dit Régine.

– J'ai essayé, dit Fosca. Je me suis approché de Carlier, j'ai pris le fusil, je me suis tiré un coup dans la poitrine, et puis un coup dans la bouche. Ça m'a étourdi pendant un grand moment. Et je me suis retrouvé vivant.

– Et alors qu'avez-vous fait ? dit-elle.

Elle ne se souciait pas de ce qu'il avait fait, mais il avait raison : tant qu'il parlait, tant qu'elle l'écoutait parler, aucune question ne se posait. Il aurait fallu que cette histoire ne s'achevât jamais.

– J'ai marché vers la mer jusqu'à ce que je rencontre un village sur la côte. Le chef a consenti à m'accueillir et je me suis construit une hutte. Je voulais devenir semblable à ces hommes qui vivaient nus sous le soleil, je voulais m'oublier.

– Et vous n'avez pas réussi ?

– Beaucoup d'années ont passé : mais quand je me suis retrouvé, il m'en restait toujours autant à vivre.

Ils continuèrent à marcher jusqu'au village ; toutes les portes étaient barricadées, les volets fermés : pas une lumière, pas un bruit. Devant la porte du *Soleil d'Or*, il y avait un banc de bois peint en vert. Ils s'assirent. On entendait à travers les persiennes le ronflement égal d'un dormeur.

– Alors ? dit Régine.

QUATRIÈME PARTIE

Je me mis à courir, mon cœur battait à tout rompre ; les eaux jaunes étaient sorties de leur lit avec un bruit de tonnerre, elles déferlaient vers moi et je savais que si leur écume m'effleurait, mon corps se couvrirait de taches noires et d'un seul coup je serais réduit en cendres. Je courais, mes pieds touchaient à peine la terre. En haut de la montagne, il y avait une femme qui me faisait signe : Catherine ; elle m'attendait. Dès que j'aurais touché sa main je serais sauvé. Mais le sol s'enfonçait sous mes pas, c'était un marécage, je ne pouvais plus courir ; soudain la terre s'effondra, j'eus à peine le temps de lever la main en criant : Catherine ! et je fus englouti dans une boue brûlante. Je pensai : « Cette fois je ne rêve pas, cette fois je suis enfin mort pour de bon. »

– Monsieur !

D'un seul coup le rêve éclata en morceaux. J'ouvris les yeux. Je vis le baldaquin du lit, la fenêtre, et derrière la vitre le grand marronnier dont le vent agitait les branchages ; c'était le monde quotidien avec ses couleurs tranchées, ses formes exactes et ses habitudes têtues.

– Le carrosse est avancé, Monsieur.

– C'est bon.

Je refermai les yeux. J'étendis mon bras sur mes paupières ; j'aurais voulu me rendormir, m'enfuir ailleurs. Il ne s'agissait pas d'entrer dans un autre monde ; si c'eût été un monde il eût été le même ; j'aimais mes rêves parce qu'ils se passaient ailleurs. Je m'évadais le long d'un fil mystérieux de l'autre côté du ciel, de l'autre côté du temps : alors n'importe quoi pouvait arriver et je n'étais plus moi-même. Je pressai mon bras plus fort contre ma face ; des points d'or dansaient dans les ténèbres vertes, mais je ne me rendormais pas. J'entendais le bruit du vent dans le jardin, un bruit de pas dans le corridor ; j'entendais avec mes oreilles et chaque bruit à sa place. J'étais éveillé et de nouveau le monde était sagement couché sous le ciel, et moi couché au milieu du monde avec ce goût de ma vie sur les lèvres, pour toujours. Je pensai avec colère : « Pourquoi m'a-t-il réveillé ? Pourquoi m'ont-ils réveillé ? »

C'était vingt ans plus tôt. J'avais passé longtemps dans le village indien. Le soleil avait brûlé ma peau, elle s'était détachée de moi comme une dépouille usée et sur mon corps neuf un sorcier avait gravé des signes sacrés ; j'avais mangé leurs aliments, chanté leurs chants de guerre ; plusieurs femmes s'étaient succédé sous mon toit ; elles étaient brunes, chaudes et douces. Couché sur une natte, je regardais l'ombre d'un palmier épanouie sur le sable ; à moins d'un pied il y avait un gros caillou étincelant de soleil ; l'ombre allait toucher le caillou ; je savais que dans un instant elle allait toucher le caillou et cependant je

ne la voyais pas s'allonger ; chaque jour je la guettais et jamais je n'arrivais à la surprendre. Déjà la pointe de la palme n'était plus tout à fait à la même place que tout à l'heure et cependant elle n'avait pas paru bouger. Et j'aurais pu passer encore des années, des siècles, à regarder l'ombre palmée se ramasser au pied de l'arbre et puis s'étirer insidieusement ; peut-être aurais-je réussi à me perdre tout à fait : il y aurait eu le soleil, la mer, l'ombre du palmier dans le soleil et moi je n'aurais plus existé. Mais juste à l'instant où le caillou commençait à se teinter de gris, ils étaient apparus et ils avaient dit : « Venez avec nous. » Ils m'avaient pris par le bras, ils m'avaient poussé vers leur bateau, ils m'avaient revêtu de leurs habits, ils m'avaient déposé au bord du vieux continent. Et maintenant il y avait Bompard, dans l'embrasure de la porte, qui disait :

– Est-ce qu'il faut faire dételer ?

Je me soulevai sur un coude :

– Tu ne peux donc pas me laisser dormir tranquille ?

– Vous avez demandé le carrosse pour sept heures.

Je sautai à bas du lit. Je savais que je ne pourrais plus me rendormir. Ils m'avaient réveillé, et maintenant minute après minute les questions se posaient. Que ferons-nous ? Où irons-nous ? et quoi que je fasse, où que j'aille, partout j'étais présent.

Tout en ajustant ma perruque je demandai :

– Où irons-nous ?

– Vous comptiez aller chez Mme de Montesson.

– N'as-tu rien de plus amusant à m'offrir ?

– Le comte de Marsenac se plaint de ne plus vous voir à ses soupers.

– Il ne m'y reverra jamais, dis-je.

Comment aurais-je pu m'amuser de leurs timides orgies, moi qui avais entendu dans les rues de Rivelles, dans les rues de Rome, de Gand, les cris des enfants égorgés, des femmes violentées...

– Trouve autre chose...

– Tout vous ennuie, dit-il.

– Ah ! on étouffe dans cette ville ! dis-je.

Paris m'avait paru immense lorsque j'y avais atterri, avec en bandoulière mon sac plein de lingots d'or et de diamants. Mais à présent j'avais fait le tour de tous ses cabarets, de tous ses théâtres, de ses salons, ses places et ses jardins : je savais qu'avec un peu de patience on aurait pu nommer un à un tous ses habitants. Et il ne s'y passait rien que de prévisible ; même les assassinats, les rixes, les coups de couteau, la police en dressait des statistiques.

– Rien ne vous retient à Paris, dit Bompard.

– On étouffe sur cette terre, dis-je.

La terre aussi m'avait un jour paru immense. Je me rappelais. J'étais en haut d'une colline et je pensais : « Là-bas, il y a la mer, et par-delà la mer d'autres continents, sans fin. » A présent, non seulement je savais que ce globe était rond, mais ils avaient même mesuré sa circonférence, ils étaient en train de

déterminer avec précision la courbure de l'équateur et celle des pôles ; ils s'acharnaient à le rapetisser encore en en dressant minutieusement l'inventaire : ils venaient d'établir une carte représentant si exactement la France qu'il n'était pas un village ni un ruisseau qui n'y fût marqué ; à quoi bon partir ? Avant même d'être commencé, tout voyage était déjà terminé. On avait catalogué les plantes et les animaux qui peuplaient la planète ; il n'y en avait qu'un très petit nombre ; et un tout petit nombre de paysages, de couleurs, de goûts, de parfums, de visages ; c'étaient toujours les mêmes qui se répétaient vainement à des milliers d'exemplaires.

– Montez dans la lune, dit Bompard.

– C'est mon seul espoir, dis-je. Il faut crever ce ciel.

Nous descendîmes les marches du perron et je dis au cocher :

– A l'hôtel Montesson.

Avant d'entrer dans le salon, je m'arrêtai un moment dans le vestibule et je me contemplai avec dérision dans la glace ; je portais un habit de velours prune brodé d'or : en vingt ans je ne m'étais pas accoutumé à ce déguisement, sous la perruque blanche mon visage semblait insolite. Eux, ils se sentaient à leur aise dans ces absurdes vêtements ; ils étaient petits et malingres, ils auraient fait triste figure à Carmona ou à la cour de Charles Quint ; les femmes étaient laides avec leurs cheveux poudrés à blanc et ces plaques rouges qui enflammaient leurs pommettes ; les visages des hommes me gênaient parce qu'ils étaient sans cesse en mouvement : ils souriaient, leurs yeux se plissaient, leur nez se fronçait ; et ils n'arrêtaient pas de parler et de rire. Du vestibule, je les entendais rire. De mon temps, c'était l'affaire des bouffons de nous divertir : nous riions par gros éclats mais pas plus de quatre à cinq fois par soirée, même Malatesta qui était si gai ; je franchis la porte, et je vis avec satisfaction que leurs visages se figeaient, leurs rires s'éteignirent. Personne, sauf Bompard, ne connaissait mon secret, mais je leur faisais peur. Je m'étais amusé à ruiner plusieurs de ces hommes, à humilier beaucoup de ces femmes ; à chacun de mes duels je tuais mon adversaire : il y avait une légende autour de moi.

Je m'approchai du fauteuil de la maîtresse de maison ; il y avait cercle autour d'elle ; c'était une vieille femme méchante et gaie, dont les propos réussissaient parfois à m'amuser ; et elle m'aimait assez car elle disait que j'étais l'homme le plus malveillant qu'elle connût. Mais pour l'instant il ne fallait pas songer à lui parler. Le vieux Damien était en train de discuter avec le petit Richet ; ils discutaient sur le rôle des préjugés dans la vie humaine ; Richet défendait les droits de la raison. Je détestais les vieillards parce qu'ils sentaient toute leur vie derrière eux, ronde et pleine comme un gros gâteau. Je détestais les jeunes gens parce qu'ils sentaient tout l'avenir devant eux ; je détestais cet air d'enthousiasme et d'intelligence qui animait tous les visages. Seule Mme de Montesson écoutait froidement la dispute en piquant son aiguille dans sa tapisserie. Je dis abruptement :

– Vous avez tort tous deux. Ni la raison, ni les préjugés ne sont utiles à

l'homme. Rien n'est utile à l'homme parce qu'il n'a rien à faire de lui-même.

– Cela vous sied bien de parler ainsi, dit Marianne de Sinclair avec mépris.

C'était une grande fille assez belle qui remplissait auprès de Mme de Montesson les fonctions de lectrice.

– Ils ont à faire leur bonheur et celui de leurs semblables, dit Richet.

Je haussai les épaules :

– Ils ne seront jamais heureux.

– Ils le seront le jour où ils seront raisonnables, dit-il.

– Ils ne souhaitent même pas l'être, dis-je. Ils se contentent de tuer le temps en attendant que le temps les tue. Vous tous ici vous tuez le temps en vous étourdissant avec de grands mots.

– Comment connaîtriez-vous les hommes ? dit Marianne de Sinclair. Vous les détestez.

Mme de Montesson releva la tête ; elle laissa son aiguille en suspens au-dessus de sa tapisserie :

– Oh ! assez là-dessus, dit-elle.

– Oui, dis-je. Assez de mots.

Des mots ; c'est tout ce qu'ils avaient à m'offrir : la liberté, le bonheur, le progrès ; c'est de cette viande creuse qu'on se nourrissait aujourd'hui. Je me détournai et je marchai vers la porte ; j'étouffais dans leurs pièces minuscules, encombrées de meubles et de bibelots, il y avait partout des tapis, des poufs, des tentures et l'air était chargé de parfums qui me faisaient mal à la tête. Mon regard fit le tour du salon ; ils avaient recommencé à babiller ; je pouvais bien glacer un instant leur enthousiasme, mais il se ranimait aussitôt. Marianne de Sinclair s'était retirée dans un coin avec Richet et ils parlaient ; leurs yeux brillaient : ils s'approuvaient l'un l'autre et chacun s'approuvait. J'aurais voulu leur faire éclater la cervelle d'un bon coup de talon. Je franchis la porte. Dans la galerie voisine des hommes étaient assis autour des tables de jeu ; ceux-là ne parlaient pas, ne riaient pas, leurs regards étaient fixes, leurs lèvres serrées ; gagner de l'argent, perdre de l'argent, voilà tout ce qu'ils avaient trouvé pour se divertir. De mon temps, les chevaux galopaient à travers les plaines, nous tenions des lances à la main ; de mon temps... Soudain je pensai : « Ce temps n'est-il pas le mien ? »

Je regardai mes souliers à barrettes, mes manches de dentelle ; depuis vingt ans il me semblait que je me prêtais à un jeu et qu'un jour, au douzième coup de minuit, je retournerais au pays des ombres. Je levai les yeux sur la pendule. Au-dessus du cadran doré une bergère de porcelaine souriait à un berger ; tout à l'heure, l'aiguille marquerait minuit, elle marquerait minuit demain, après-demain, et je serais encore là ; il n'y avait pas d'autre pays que cette terre où je n'avais plus ma place. J'avais été chez moi à Carmona et à la cour de Charles Quint, mais c'en était fini. Désormais, le temps qui s'étendait devant moi était à perte de vue un temps d'exil ; tous mes habits seraient des déguisements et ma vie une comédie.

Le comte de Saint-Ange passa devant moi ; il était très pâle. Je l'arrêtai :

– Vous ne jouez plus ? demandai-je.

– Je n'ai que trop joué, dit-il. J'ai tout perdu.

Il y avait des gouttes de sueur sur son front ; c'était un homme sot et veule ; mais c'était un homme de ce temps, il était chez lui en ce monde ; je l'enviais.

Je tirai une bourse de ma poche :

– Essayez de vous rattraper.

Il devint encore plus pâle :

– Et si je perds ?

– Vous gagnerez. On finit toujours par gagner.

Il prit la bourse d'un geste brusque et alla s'asseoir à une table ; ses mains tremblaient. Je me penchai sur son fauteuil : cette partie-là m'amusait. S'il perd, que fera-t-il ? Se tuera-t-il ? Se jettera-t-il à mes genoux ? Me vendra-t-il sa femme comme le marquis de Vintenon ? La sueur perlait sur sa lèvre supérieure, il était en train de perdre. Il perdait et il sentait sa vie qui battait dans sa poitrine, qui brûlait ses tempes : il risquait sa vie, il vivait. « Et moi ? pensais-je. Ne pourrais-je jamais connaître ce que connaît le plus misérable d'entre eux ? » Je me levai. Je marchai vers une autre table ; je pensai : « Du moins je peux perdre ma fortune. » Je m'assis et je jetai sur le tapis une poignée de louis d'or.

Il y eut un grand remous dans la galerie. Le baron de Sarcelles vint s'asseoir en face de moi ; c'était un des plus riches financiers de Paris.

– Voilà une partie qui promet d'être intéressante, dit-il.

A son tour il jeta sur le tapis une poignée de louis d'or et nous jouâmes en silence. Au bout d'une demi-heure il n'y avait plus une pièce devant moi et mes poches étaient vides.

– Je mets cinquante mille écus sur parole, dis-je.

– D'accord.

Une foule se pressait maintenant autour de nos fauteuils ; ils fixaient le tapis nu en retenant leur respiration. Quand Sarcelles abattit son jeu et que je jetai mes cartes, une rumeur s'échappa de leurs bouches.

– Quitte ou double, dis-je.

– Quitte ou double.

Il donna les cartes. Je regardai leur dos verni et je sentis que mon cœur commençait à battre un peu plus vite ; si je pouvais perdre, tout perdre, peut-être le goût de ma vie changerait...

– Servi, dit Sarcelles.

– Deux cartes, dis-je.

Je retournai les cartes. Carré de rois. Je sus que je battais Sarcelles.

– Dix mille de mieux, dit-il.

Pendant une seconde j'hésitai. Je pouvais jeter mes cartes et dire : « Je ne tiens pas. » Quelque chose qui ressemblait à de la colère se noua dans ma gorge. En étais-je réduit là ? J'allais tricher afin de perdre ? M'était-il désormais interdit de vivre sans tricher ?

Je dis : « Tenu » et j'abattis mon jeu.

– L'argent sera chez vous demain avant midi, dit Sarcelles.

Je m'inclinai, je traversai la galerie et je rentrai dans le salon. Le comte de Saint-Ange était adossé au mur ; il avait l'air prêt à s'évanouir.

– J'ai perdu tout l'argent que vous m'aviez prêté, dit-il.

– Ne perd pas qui veut, dis-je.

– Quand exigez-vous d'être payé ?

– Dans les vingt-quatre heures. N'est-ce pas la coutume ?

– Je ne peux pas, dit-il. Je n'ai pas cet argent.

– Il ne fallait donc pas l'emprunter.

Je lui tournai le dos et je rencontrai le regard de Mlle de Sinclair : ses yeux bleus étincelaient de colère.

– Il y a des crimes que la loi ne punit pas et qui sont plus infâmes qu'un franc assassinat, dit-elle.

Je dis :

– Je ne réprouve pas l'assassinat.

Nous nous toisâmes en silence ; cette femme-là n'avait pas peur de moi ; elle se détourna brusquement mais je posai la main sur son bras.

– Vous avez beaucoup d'aversion pour moi, n'est-ce pas ?

– Quel autre sentiment souhaitez-vous inspirer ?

Je souris.

– Vous me connaissez mal. Vous devriez m'inviter à vos petites réunions du samedi. Je vous découvrirais mon cœur...

Le coup avait porté ; un peu de sang monta à ses joues. Mme de Montesson ignorait que sa lectrice eût attiré chez elle quelques habitués du salon ; elle n'eût pas été femme à le pardonner.

– Je n'y reçois que mes amis, dit-elle.

– Il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

– Est-ce un marché ?

– Prenez-le comme vous voudrez.

– Mon amitié ne s'achète pas, dit-elle.

– Nous en reparlerons, dis-je. Réfléchissez.

– C'est tout réfléchi.

Je lui désignai Bompard, qui somnolait au creux d'une bergère.

– Vous voyez ce gros homme chauve ?

– Oui.

– Quand je suis arrivé à Paris il y a quelques années, c'était un jeune homme ambitieux et bien doué : je n'étais alors qu'un sauvage ignorant et il a tenté de se jouer de moi. Regardez ce que j'ai fait de lui.

– Cela ne m'étonne pas de vous.

– Je ne raconte pas ça pour vous étonner, mais seulement pour vous faire réfléchir.

A ce moment, je vis le comte de Saint-Ange qui sortait du salon : il marchait

péniblement, comme un homme ivre. J'appelai :

– Bompard.

Bompard tressaillit ; j'aimais le voir s'éveiller ; il se retrouvait au cœur de sa vie, il me retrouvait, et il se rappelait que jusqu'à sa mort il me retrouverait fidèlement à chaque réveil.

– Suivons-le, dis-je.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Bompard.

– Il doit me remettre vingt mille écus demain matin ; et il ne les a pas. Je me demande s'il sera assez stupide pour se tuer.

– Bien sûr, dit Bompard. Il ne peut pas faire autrement.

Nous traversâmes derrière Saint-Ange la cour de l'hôtel et Bompard me demanda :

– Comment cela vous amuse-t-il encore ? N'avez-vous pas vu assez de cadavres en cinq cents ans ?

– Il peut s'embarquer pour les Indes, aller mendier sur les routes ; il peut essayer de me tuer. Il peut aussi vivre à Paris, déshonoré, avec tranquillité.

– Il ne fera rien de tout cela, dit Bompard.

Je haussai les épaules :

– Tu as sans doute raison. Ils font toujours les mêmes choses.

Saint-Ange était entré dans les jardins du Palais-Royal, il faisait le tour des galeries à pas lents. Je me cachai derrière un pilier ; j'aimais observer les mouches, les araignées, les convulsions des grenouilles, les combats sans merci des scarabées, mais ce que je préférais, c'était épier la lutte d'un homme contre lui-même. Rien ne l'obligeait à se tuer, et s'il ne voulait pas mourir, il n'avait qu'à décider : « Je ne me tuerai pas... »

Il y eut un coup de feu, un bruit mou. Je m'approchai. A chaque fois j'éprouvais la même déception. Tant qu'ils étaient vivants, leur mort était un événement que je guettais avec curiosité ; mais quand je me trouvais devant leurs cadavres, il me semblait qu'ils n'avaient jamais existé ; leur mort n'était rien.

Nous sortîmes des jardins et je dis à Bompard :

– Sais-tu quel est le plus mauvais tour que tu pourrais me jouer ?

– Non.

– Ce serait de te tirer une balle dans la tête. Ça ne te tente pas ?

– Vous seriez trop content, dit-il.

– Non. Je serais fort déçu.

Je lui frappai amicalement l'épaule.

– Heureusement, tu es trop lâche, dis-je. Tu me resteras longtemps : jusqu'à ce que tu meures dans ton lit.

Quelque chose se réveilla dans ses yeux :

– Etes-vous bien sûr que vous ne mourrez jamais ?

– Pauvre Bompard. Jamais je ne mourrai. Jamais je ne brûlerai les papiers que tu sais. Jamais tu ne seras délivré.

Son regard s'éteignit. Je répétai :

– Jamais ; c'est un mot dont personne ne sait le sens, pas même toi.

Il ne répondit rien et je dis :

– Rentrons. Nous allons travailler.

– Vous allez encore passer la nuit ? dit-il.

– Sans doute.

– Moi, je veux dormir.

Je souris et je dis :

– Eh bien ! tu dormiras.

Ça ne m'amusait presque plus de le tourmenter ; j'avais ruiné sa vie, mais il s'était habitué à cette ruine et toutes les nuits il dormait, il oubliait. Les pires désastres ne l'empêchaient pas de se coucher le soir et de dormir. Saint-Ange avait tremblé d'angoisse, mais maintenant il était mort, il m'avait échappé ; pour eux, il y avait toujours un moyen d'échapper. Sur cette terre à laquelle j'étais rivé le malheur ne pesait pas plus que le bonheur, la haine était aussi fade que l'amour. Il n'y avait rien à tirer d'eux.

La voiture nous ramena à la maison et je gagnai le laboratoire. Il aurait fallu n'en jamais sortir. Ici seulement, loin des visages humains, je parvenais parfois à m'oublier. Il fallait reconnaître qu'ils avaient accompli d'étonnantes découvertes. En débarquant sur le vieux continent j'avais appris avec stupeur que la terre que je croyais immobile au milieu du ciel tournait sur elle-même et autour du soleil ; les phénomènes les plus mystérieux : la foudre, l'arc-en-ciel, les marées avaient trouvé leur explication ; on avait prouvé que l'air était pesant, on savait le peser ; ils avaient rapetissé la terre, mais l'univers s'était élargi : le ciel s'était peuplé de nouvelles étoiles que les astronomes avaient fait apparaître au bout de leurs lunettes ; grâce au microscope, un monde invisible s'était révélé ; au sein de la nature, des forces neuves étaient apparues, on commençait à les capter. D'ailleurs ils étaient bien stupides d'être si fiers de leurs trouvailles ; car ils ne sauraient jamais le dernier mot de l'histoire, ils seraient tous morts auparavant ; mais moi je profiterais de leurs efforts, moi je saurais ; le jour où la science s'achèverait enfin, je serais là ; c'est pour moi qu'ils avaient travaillé. Je regardai les alambics, les fioles, les machines immobiles. J'appliquai ma main contre une plaque de verre ; elle était là, tranquille sous mes doigts, un morceau de verre pareil à tous ceux que j'avais vus et touchés pendant cinq cents ans, tous les objets autour de moi étaient silencieux, inertes, comme ils l'avaient toujours été ; et cependant il suffisait de frotter ce morceau de matière pour faire affleurer à sa surface des forces inconnues ; sous cette calme apparence, des puissances obscures se déchaînaient ; au fond de l'air que je respirais, de la terre que je foulais, un mystère palpitait ; tout un monde invisible, plus neuf, plus imprévu que les images de mes rêves se cachait derrière le vieil univers dont j'étais las. Entre ces quatre murs qui m'enfermaient, je me sentais plus libre que dans les rues sans aventure, que dans les plaines infinies de l'Amérique. Un jour, ces formes, ces couleurs usées qui m'emprisonnaient allaient éclater, un jour je

crèverais ce ciel immuable où se reflétaient immuablement les saisons ; un jour je contemplerais l'envers de ce décor illusoire qui leurrait les yeux humains. Je ne pouvais pas même imaginer ce que je verrais alors : il me suffisait de savoir que ce serait autre chose ; peut-être cela ne se laisserait saisir ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par les mains ; peut-être pourrais-je alors oublier que j'avais à jamais ces yeux, ces oreilles, ces mains ; peut-être enfin deviendrais-je pour moi-même un autre.

Il restait un dépôt noirâtre au fond de la cornue et Bompard dit d'un ton goguenard :

– C'est manqué.

– Cela prouve qu'il y avait encore des impuretés dans ce charbon, dis-je. Il faut recommencer.

– Nous avons recommencé cent fois, dit-il.

– Mais nous n'avons jamais traité du charbon vraiment pur.

Je renversai la cornue et j'étalai les cendres sur une plaque de verre. N'étaient-elles vraiment qu'un résidu de corps étrangers ? ou le charbon possédait-il un squelette minéral ? Les faits ne parlaient pas. Je dis .

– Il faudrait faire l'expérience avec du diamant.

Il haussa les épaules :

– Comment brûler du diamant ?

Au fond du laboratoire, le feu ronronnait doucement. Dehors le soir tombait. Je m'approchai de la porte vitrée. Les premières étoiles perçaient le bleu sombre du ciel, on pouvait encore les compter ; tapies dans la lumière du crépuscule, il y en avait des millions et des millions qui attendaient d'éclore ; et par derrière il y en avait d'autres encore qui demeureraient invisibles à nos faibles yeux ; mais c'était toujours les mêmes qui s'allumaient les premières ; depuis des siècles, la voûte céleste n'avait pas changé ; c'était depuis des siècles au-dessus de ma tête le même scintillement glacé. Je revins vers la table où Bompard avait disposé le microscope. Dans les salons, les habitués commençaient à arriver, les femmes se paraient pour le bal, les rires fusaient dans les cabarets ; pour eux, cette soirée qui s'ouvrait était différente de toutes les autres, unique. J'appliquai mon œil contre l'oculaire, je regardai la poussière grise et soudain je sentis le souffle de ce grand vent d'orage que je connaissais bien ; il s'engouffrait dans le calme laboratoire, il balayait les alambics, il arrachait le toit au-dessus de ma tête et ma vie jaillissait vers le ciel comme une flamme, comme un cri ; je la sentais dans mon cœur, il brûlait, il sautait hors de ma poitrine ; je la sentais au bout de mes mains, c'était un désir de briser, de battre, d'étrangler ; elles se crispèrent sur le microscope et je dis :

– Sortons d'ici.

– Vous voulez sortir ?

– Oui. Accompagne-moi.

– J'aimerais mieux aller dormir.

– Tu dors trop, dis-je. Tu prends du ventre.

Je secouai la tête :

– Comme c'est triste de vieillir !

– Oh ! j'aime autant être dans ma peau que dans la vôtre, dit-il.

– C'est bien de savoir faire contre mauvaise fortune bon cœur, dis-je. Tu étais pourtant ambitieux dans ta jeunesse ?

– Ce qui fortifie mon âme, dit-il en souriant, c'est qu'il ne me sera jamais possible d'être aussi malheureux que vous.

Je jetai mon manteau sur mes épaules, je pris mon chapeau et je dis :

– J'ai soif. Donne-moi à boire.

Avais-je soif ? Il y avait dans tout mon corps un besoin douloureux qui n'était ni de nourriture, ni de boisson, ni d'une femme. Je pris le verre que Bompard me tendait et je l'avalai d'un trait ; je le reposai sur le guéridon avec une grimace.

– Je comprends ton goût pour la méthode expérimentale, dis-je. Certainement, si un homme m'affirmait qu'il est immortel, je tâcherais de m'en assurer par moi-même. Mais je t'en prie, cesse de gâcher mon vin avec ton arsenic.

– Le fait est que vous devriez être mort cent fois, dit-il.

– Prends-en ton parti, dis-je. Je ne mourrai pas.

Je lui souris ; je savais très bien imiter leurs sourires.

– D'ailleurs, ce serait une perte pour toi ; tu n'as pas de meilleur ami que moi.

– Ni vous que moi, dit-il.

Je me dirigeai vers l'hôtel de Mme de Montesson. Pourquoi avais-je envie de revoir leurs visages ? Je n'avais rien à attendre d'eux, je le savais. Mais je ne pouvais pas supporter de les savoir vivants sous ce ciel et d'être seul dans mon tombeau.

Mme de Montesson travaillait à sa tapisserie au coin de la cheminée, ses amis faisaient cercle autour de son fauteuil : rien n'avait changé. Marianne de Sinclair servait le café et Richet la regardait avec un air de satisfaction niaise ; ils riaient, ils parlaient ; pendant toutes ces semaines, personne n'avait remarqué mon absence ; je pensai avec colère : « Je les obligerai à remarquer ma présence. »

Je m'approchai de Marianne de Sinclair ; elle me demanda d'un air tranquille :

– Un peu de café ?

– Merci. Je n'ai pas besoin de vos drogues.

– Comme vous voudrez.

Ils riaient, ils parlaient ; ils étaient contents d'être ensemble, ils étaient persuadés qu'ils étaient vivants et qu'ils étaient heureux ; il n'y avait aucun moyen de les convaincre du contraire. Je dis :

– Avez-vous réfléchi à notre dernière conversation ?

– Non. Elle sourit. Je pense à vous le moins possible.

– Je vois que vous vous entêtez à me détester.

– Je suis très entêtée.

– Je ne le suis pas moins, dis-je. On m'a rapporté que vos réunions étaient très intéressantes. On y agite les idées les plus avancées et les meilleurs esprits du siècle dédaignent ce vieux salon pour se grouper autour de vous...

– Excusez-moi, dit-elle, il faut que je serve le café.

– J'irai donc m'entretenir avec Mme de Montesson, dis-je.

– A votre gré.

J'allai m'accouder au fauteuil de la maîtresse de maison ; elle m'accueillait toujours avec faveur : ma méchanceté l'amusait. Tandis que nous passions en revue les derniers potins de la cour et de la ville, je surpris un regard de Marianne de Sinclair ; elle détourna aussitôt les yeux, mais elle avait beau feindre l'indifférence, je savais bien qu'elle était inquiète. Je n'avais aucune rancune contre elle ; elle me détestait, mais en vérité ce n'était jamais moi qu'on haïssait ou qu'on aimait : c'était un personnage d'emprunt pour lequel je n'éprouvais qu'indifférence ; quant à moi, quel sentiment aurais-je pu inspirer ? Béatrice me l'avait dit un jour : ni avare, ni généreux, ni courageux, ni lâche, ni méchant, ni bon, en vérité je n'étais personne. Je suivis des yeux Marianne de Sinclair ; elle allait et venait à travers le salon, il y avait dans son port nonchalant et noble quelque chose qui me plaisait ; sous le léger nuage qui les recouvrait, on distinguait la masse châtain clair de ses cheveux ; des yeux bleus brillaient dans son visage ardent ; non, je ne lui voulais aucun mal. Mais j'étais curieux de savoir ce que deviendrait dans le malheur sa calme dignité.

– Il n'y a pas beaucoup de monde, ce soir, dis-je.

Mme de Montesson leva la tête et jeta autour d'elle un regard rapide :

– C'est qu'il fait mauvais temps.

– Je crois aussi que le goût des conversations désintéressées se perd : les gens sont enfiévrés de politique...

– Jamais on ne parlera de politique sous mon toit, dit-elle avec autorité.

– Vous avez raison, dis-je. Un salon est un salon, et non un club. Il paraît que les samedis de Mlle de Sinclair dégénèrent en réunions publiques...

– Quels samedis ? De quoi parlez-vous ? dit Mme de Montesson.

– N'êtes-vous pas au courant ? dis-je.

Elle me fixa de ses petits yeux perçants :

– Vous savez bien que je ne suis pas au courant. Marianne reçoit le samedi ? Depuis quand ?

– Depuis six mois il se tient dans sa chambre de brillantes assemblées où l'on travaille à démolir et reconstruire la société.

– Ah ! la petite cachottière ! dit-elle avec un petit rire. Démolir et reconstruire la société : cela doit être passionnant !

Elle se pencha de nouveau sur sa tapisserie et je m'éloignai de son fauteuil. Le petit Richet qui était en train de parler d'un air animé avec Marianne de Sinclair marcha vers moi.

– Vous venez de faire une vilenie, dit-il.

Je souris. Il avait une grosse bouche, des yeux globuleux, et malgré la sincérité de sa colère, son effort vers la dignité accentuait son air naïf ; il prêtait à rire.

– Vous m'en rendrez compte, dit-il.

Je continuai à sourire. Il tenait à me provoquer. Il ignorait que je n'avais pas d'honneur à défendre, pas de colère à assouvir. Rien ne m'empêchait non plus de le gifler, de le battre, de le jeter à terre. Je n'étais asservi à aucune de leurs conventions. S'ils avaient su à quel point j'étais libre devant eux, c'est alors qu'ils auraient vraiment eu peur de moi.

– Ne riez pas, dit-il.

Il était déconcerté ; il n'avait pas prévu que les choses se passeraient ainsi ; le courage et l'orgueil qu'il avait rassemblés ne lui suffisaient pas à supporter mon sourire. Je dis :

– Vous êtes si pressé de mourir ?

– Je suis pressé de délivrer le monde de votre présence, dit-il.

Dans le feu de la passion, il ne se rendait pas compte encore que cette mort qu'il défiait allait fondre sur lui ; pourtant il suffisait que je dise un mot...

– Voulez-vous que nous nous retrouvions à cinq heures à la barrière de Passy ? Amenez deux témoins.

J'ajoutai :

– Je ne pense pas qu'un médecin soit utile ; je ne blesse pas : je tue net.

– A cinq heures, à la barrière de Passy.

Il traversa le salon, dit quelques mots à Marianne de Sinclair et gagna la porte ; sur le seuil il s'arrêta ; il la regarda, il pensait : « Peut-être que je la vois pour la dernière fois. » Un instant plus tôt, il avait devant lui trente ou quarante ans de vie ; et brusquement, plus rien qu'une nuit. Il disparut et je m'approchai de Marianne de Sinclair.

– Vous intéressez-vous à Richet ? lui demandai-je.

Elle hésita ; elle avait envie de me foudroyer de son mépris, mais elle avait aussi envie de savoir ce que j'allais lui dire.

– Je m'intéresse à tous mes amis, dit-elle.

Sa voix était glacée, mais sous ce masque indifférent je sentais palpiter sa curiosité.

– Vous a-t-il dit que nous allions nous battre en duel ?

– Non.

– J'ai eu onze duels dans ma vie : à chaque coup j'ai tué mon adversaire.

Le sang monta à ses joues ; elle pouvait raidir son beau corps, contrôler son regard et le mouvement de ses lèvres, mais elle ne savait pas s'empêcher de rougir et elle paraissait alors très jeune et très vulnérable.

– Vous n'allez pas tuer un enfant, dit-elle. C'est un enfant !

Je demandai abruptement :

– L'aimez-vous ?

– Que vous importe ?

– Si vous l'aimez, je veillerai à ne pas lui faire de mal, dis-je.

Elle me regarda avec angoisse ; elle cherchait à deviner quel mot pouvait sauver Richet et quel mot risquait de le perdre ; elle dit d'une voix qui tremblait :

– Je ne l'aime pas d'amour, mais j'ai pour lui la plus tendre affection. Je vous supplie de l'épargner.

– Si je l'épargne, me considérerez-vous comme un ami ?

– Je vous en aurai une immense reconnaissance.

– Et comment me la prouverez-vous ?

– En vous traitant comme on traite un ami. Ma porte vous sera ouverte chaque samedi.

Je me mis à rire.

– Je crains que le samedi votre porte ne s'ouvre plus pour personne. Mme de Montesson ne semble pas beaucoup apprécier vos petites réunions.

De nouveau elle rougit et elle me dévisagea avec une espèce de stupeur.

– Je vous plains, dit-elle. Je vous plains beaucoup.

Il y avait une tristesse si sincère dans sa voix que je n'essayai pas de rien répondre ; je restai cloué sur place ; est-ce que quelqu'un existait encore derrière mon fantôme, quelqu'un avec un cœur vivant ? Il me semblait que c'était moi, c'était bien moi que ces paroles avaient atteint ; son regard m'avait transpercé ; sous les déguisements, les masques, sous cette armure que m'avaient forgée les siècles, j'étais là, c'était moi : un être pitoyable qui s'amusait à des méchancetés mesquines ; c'était bien moi qu'elle plaignait, tel qu'elle ne me connaissait pas, tel que j'étais.

– Ecoutez-moi...

Elle s'était éloignée, et qu'aurais-je pu lui dire ? Quelle parole vraie pouvait passer de moi à elle ? Une chose était réelle : je l'avais fait chasser de cette maison, et elle me plaignait ; mais toutes mes excuses, comme mes défis ne seraient jamais que des mensonges.

Je franchis la porte. Dehors c'était une belle nuit fraîche éclairée par la lune ; les rues étaient désertes. Les gens étaient calfeutrés dans leurs salons, dans leurs mansardes : chez eux. Nulle part je n'étais chez moi, la maison que j'habitais n'avait jamais été une maison : un campement ; ce siècle n'était pas mon siècle, et cette vie qui se poursuivait vainement en moi n'était pas ma vie. Je tournai le coin d'une rue et je me trouvai sur le quai du fleuve ; j'aperçus le chevet de la cathédrale avec ses arcs-boutants blancs, ses statues qui descendaient en procession du haut du toit ; le fleuve coulait froid et noir entre les murs tapissés de lierre ; au fond des eaux il y avait la lune ronde. Je marchais, et elle avançait en même temps que moi, présente au fond de l'eau, présente au fond du ciel, la lune détestée qui m'accompagnait depuis cinq cents ans, glaçant toutes choses de son regard glacé. Je m'appuyai au parapet de pierre ; l'église se dressait, rigide dans la lumière morte, seule et inhumaine comme moi ; tous ces hommes qui nous entouraient allaient mourir, et nous demeurerions debout. Je pensai : « Un

jour elle s'effondrera à son tour, il n'y aura plus à sa place qu'un amas de ruines ; un jour il n'en restera plus aucune trace, et la lune brillera au ciel, et je serai encore là. »

Je suivis le fleuve. Peut-être qu'en ce moment Richet regardait la lune ; il regardait la lune et les étoiles, il pensait : « Je les vois pour la dernière fois » ; il se rappelait chaque sourire de Marianne de Sinclair, pensant : « L'ai-je vue pour la dernière fois ? » Dans la crainte, dans l'espoir, il attendait l'aube avec fièvre. Moi aussi, si j'eusse été mortel, mon cœur aurait battu, cette nuit eût été sans pareille ; cette lueur au ciel, c'eût été la mort qui me faisait signe, elle m'eût attendu au bout du quai sombre. Mais non. Il ne m'arriverait rien ; ce duel était un faux semblant. C'était toujours la même nuit sans aventure, sans joie, sans souffrance. Une seule nuit, un seul jour, se répétant pendant l'éternité.

Le ciel blanchissait quand j'arrivai à la barrière de Passy. Je m'assis au bord d'un talus. J'entendais en moi : « Je vous plains » ; elle avait raison. C'était un être pitoyable qui était assis au bord du talus et qui attendait le moment de commettre un absurde assassinat. Des villes avaient flambé, des armées s'étaient entre-tuées, un empire était né et s'était écroulé entre mes mains. Et j'étais là, vide, stupide, j'allais tuer un homme sans risque et sans joie, pour m'occuper. Qui pouvait être plus à plaindre que moi ?

La dernière étoile venait de s'éteindre quand je vis Richet qui s'avançait vers moi. Il marchait lentement, il regardait ses pieds que la rosée mouillait. Et soudain je me rappelai une heure lointaine, si lointaine que je l'avais crue engloutie à jamais. J'avais seize ans et par un matin brumeux je me tenais sur mon cheval, une lance à la main ; les armures des Génois étincelaient dans l'aube, et j'avais peur. Et parce que j'avais peur, la lumière était plus tendre, la rosée plus neuve qu'aucun autre matin ; une voix en moi me disait : « Sois brave » ; jamais personne ne m'avait parlé avec une si fervente amitié. La voix s'était tue ; la fraîcheur des aubes était perdue. Je ne connaissais plus la peur ni le courage. Je me levai. Richet me tendit une épée. Autour de lui l'aube naissait pour la dernière fois, pour la dernière fois l'odeur fraîche de la terre montait dans l'air. Il était prêt à mourir et il tenait toute sa vie contre son cœur.

– Non, dis-je.

Il me tendait l'épée, mais je restais immobile, ma main ne se détachait pas de mon corps... Non, je ne me battrais pas. Je regardai les deux hommes qui suivaient Richet.

– Je refuse de me battre, soyez-en témoins.

– Pourquoi ? dit Richet.

Il avait Pair inquiet et déçu.

– Je n'ai pas envie de me battre. Je préfère vous faire mes excuses.

– Vous n'avez pourtant pas peur de moi, dit-il avec étonnement.

– Je répète que je vous fais toutes mes excuses, dis-je.

Il restait planté en face de moi, déconcerté, avec sur le cœur tout son courage inutile, inutile comme ma haine, ma colère et mon envie ; pour un instant, il

était comme moi perdu sous le ciel, détaché de sa vie, rejeté dans sa vie sans savoir que faire de lui-même. Je lui tournai le dos et je marchai à grands pas vers la route. Au loin un coq chanta.

J'enfonçai le bout de ma canne dans la fourmilière et je la remuai de droite à gauche ; aussitôt elles accoururent, toutes noires, toutes semblables, mille fourmis, mille fois la même fourmi ; au fond de ce parc qui entourait ma maison de campagne, elles avaient construit en vingt ans ce gros tertre si grouillant de vie que les brins de paille eux-mêmes semblaient animés ; elles couraient en tous sens, plus désordonnées que les bulles que le feu faisait danser dans mes cornues, et cependant poursuivant leur dessein têtu ; y en avait-il de zélées, de paresseuses, d'étourdies, de sérieuses, ou travaillaient-elles toutes avec la même sotte ardeur ? J'aurais aimé les suivre des yeux une à une mais elles se confondaient dans ce monstrueux ballet ; il aurait fallu leur ceindre la taille de rubans rouges, jaunes, verts...

– Eh bien ! espérez-vous apprendre leur langage ? dit Bompard.

Je relevai la tête ; c'était un beau jour de juin, l'odeur des tilleuls embaumait l'air tiède. Bompard tenait une rose à la main. Il sourit.

– C'est moi qui l'ai inventée ! dit-il avec fierté.

– Elle ressemble à toutes les roses, dis-je.

Il haussa les épaules :

– C'est que vous n'avez pas d'yeux pour voir.

Il s'éloigna. Depuis que nous nous étions retirés à Crécy, il occupait ses loisirs à greffer des rosiers. De nouveau je regardai les fourmis affairées, mais elles ne m'intéressaient plus. Dans le four spécial que j'avais fait construire, un morceau de diamant était en train de se consumer au fond d'un creuset d'or ; cela non plus ne m'intéressait plus. De toute façon d'ici quelques années le moindre écolier saurait le secret des corps simples et composés ; j'avais tout le temps devant moi... Je me couchai sur le dos et je m'étirai en fixant le ciel. Pour moi aussi il était bleu comme aux beaux jours de Carmona, moi aussi je sentais l'odeur des roses et des tilleuls. Et pourtant j'allais encore laisser passer ce printemps sans le vivre ; ici une nouvelle rose venait de naître ; là-bas les prairies étaient jonchées de la neige des amandiers ; et moi, étranger là-bas, étranger ici, je traversais comme un mort cette saison en fleurs.

– Monsieur !

De nouveau Bompard était devant moi.

– Il y a une dame qui demande à vous parler ; elle est venue de Paris en voiture et elle veut vous voir personnellement.

– Une dame ? dis-je avec surprise.

Je me levai, j'époussetai mon vêtement sali de terre et je marchai vers la maison. « Cela tuera peut-être une heure. » Assise dans un fauteuil d'osier, à l'ombre du grand tilleul, je vis Marianne de Sinclair ; elle portait une robe de toile aux rayures lilas et ses cheveux sans poudre tombaient en boucles sur ses

épaules. Je m'inclinai devant elle :

– Quelle surprise !

– Je ne vous dérange pas ?

– Mais non.

Je n'avais pas oublié le son de sa voix. « Je vous plains. » Elle avait dit ces mots et mon fantôme était devenu un homme de chair et d'os ; c'est cet homme mesquin et criminel qui se tenait à présent devant elle ; était-ce de la haine, du mépris ou de la pitié qu'il y avait dans ses yeux ? Cette honte anxieuse qui me serrait le cœur témoignait à nouveau que c'était moi, c'était bien moi que son regard fixait. Elle détourna la tête :

– Comme ce parc est joli, dit-elle. Vous aimez la campagne ?

– J'aime surtout être loin de Paris.

Il y eut un court silence et elle dit d'une voix un peu hésitante :

– Il y a longtemps que je souhaitais vous voir ; je voulais vous remercier d'avoir épargné la vie de Richet.

Je dis brusquement :

– Ne me remerciez pas. Ce n'est pas à cause de vous que je l'ai fait.

– Peu importe, dit-elle. Vous avez généreusement agi.

– Ce n'était pas de la générosité, dis-je avec impatience.

Cela m'agaçait qu'elle pût être dupe, elle aussi, de cette figure étrangère qui se modelait autour de moi, au hasard de mes actes.

Elle sourit :

– Je suppose que lorsque vous faites une bonne action, vous lui trouvez toujours de mauvaises raisons, dit-elle.

– Pensez-vous que je vous ai dénoncée à Mme de Montesson pour de bonnes raisons ? demandai-je.

– Oh ! je ne dis pas que vous ne soyez pas aussi capable de bassesse, dit-elle d'une voix tranquille.

Je la regardais avec perplexité ; elle avait l'air beaucoup plus jeune que dans le salon de Mme de Montesson et elle me paraissait aussi plus belle. Qu'était-elle venue chercher ?

– Vous ne me gardez pas rancune ?

– Non. Vous m'avez rendu service, dit-elle gaiement. Je n'allais pas rester toute ma vie l'esclave d'une vieillarde égoïste.

– Tant mieux, dis-je. Imaginez que j'avais presque des remords.

– Vous aviez tort. Ma vie est bien plus intéressante à présent.

Il y avait une nuance de défi dans sa voix et je demandai sèchement :

– Est-ce pour me porter l'absolution que vous êtes venue ?

Elle secoua la tête :

– Je suis venue vous parler d'un projet...

– Un projet ?

– Voilà longtemps que mes amis et moi nous désirons créer une université libre qui suppléerait aux insuffisances de l'enseignement officiel ; nous croyons

que le développement de l'esprit scientifique aurait une grande influence sur le progrès politique et social...

Elle parlait avec timidité ; elle s'interrompit et me tendit un cahier qu'elle tenait à la main.

– Toutes ces idées sont exposées dans cette brochure, dit-elle.

Je pris la brochure, je l'ouvris ; cela commençait par une assez longue dissertation sur les avantages de la méthode expérimentale et sur les conséquences morales et politiques qui devaient découler de sa diffusion ; ensuite venait le programme des travaux de la future Université ; en conclusion, quelques pages d'un ton ferme et passionné annonçaient l'avènement d'un monde meilleur. Je posai l'opuscule sur mes genoux.

– C'est vous qui l'avez rédigé ?

Elle sourit avec un peu de gêne :

– Oui.

– J'admire votre foi, dis-je.

– La foi ne suffit pas. Il nous faut des collaborateurs et de l'argent. Beaucoup d'argent.

Je me mis à rire.

– Vous êtes venue me demander de l'argent ?

– Oui. Nous avons ouvert une liste de souscription : j'espère que vous serez notre premier souscripteur. Et nous serions plus heureux encore si vous acceptiez une chaire de chimie.

Il y eut un silence et je dis :

– Pourquoi avez-vous eu l'idée de vous adresser à moi ?

– Vous êtes très riche, dit-elle. Et vous êtes un grand savant : tout le monde parle de vos travaux sur le charbon.

– Mais vous me connaissez, dis-je. Vous m'avez assez souvent reproché de détester les hommes. Comment avez-vous pu supposer que je consentirais à vous aider ?

Son visage s'anima, ses yeux devinrent plus brillants :

– Justement, je ne vous connais pas, dit-elle. Vous pouvez refuser ; mais il se peut aussi que vous acceptiez : je cours ma chance.

– Et pourquoi accepterais-je ? dis-je. Pour compenser le tort que je vous ai fait ?

Elle se raidit :

– Je vous ai dit que vous ne m'aviez fait aucun tort.

– Pour le plaisir de vous faire plaisir ?

– Par intérêt pour la science et pour l'humanité.

– Je ne m'intéresse à la science que dans la mesure où elle est inhumaine.

– Je me demande comment vous osez détester les hommes, dit-elle avec une brusque colère. Vous êtes riche, savant, libre, vous faites tout ce qu'il vous plaît ; la plupart d'entre eux sont misérables, ignorants, asservis à des travaux sans joie ; et vous n'avez jamais tenté de les aider : c'est à eux de vous détester.

Il y avait tant de passion dans sa voix que j'eus envie de me défendre ; mais comment lui dire la vérité ? Je dis :

– Je pense qu'au fond je les envie.

– Vous ?

– Ils vivent ; et depuis des années je n'ai pas réussi à me sentir vivant.

– Ah ! dit-elle d'une voix émue, je savais bien que vous étiez très malheureux.

Je me levai brusquement :

– Venez faire un tour dans ce parc puisque vous le trouvez joli.

– Avec plaisir.

Elle prit mon bras et nous suivîmes la rivière où nageaient des poissons dorés.

– Même par une journée si belle vous ne vous sentez pas vivant ?

Elle toucha du bout des doigts une des roses qu'avait inventées Bompard :

– N'aimez-vous rien de tout cela ?

Je cueillis la rose et je la lui tendis :

– Je l'aimerai à votre corsage.

Elle sourit et prit la fleur qu'elle respira longuement.

– Elle vous parle, n'est-ce pas ? Que vous dit-elle ?

– Qu'il fait bon vivre, dit-elle gaiement.

– Elle ne me dit rien, dis-je. Pour moi les choses n'ont pas de voix.

De tous mes yeux je regardais la rose couleur de safran ; mais il y avait eu trop de roses dans ma vie, trop de printemps.

– C'est que vous ne savez pas les écouter.

Nous fîmes quelques pas en silence ; elle regardait les arbres, les fleurs ; dès que ses yeux se détournaient de moi, je sentais la vie m'abandonner ; je dis :

– Je serais curieux de savoir ce que vous pensez de moi.

– J'en ai pensé beaucoup de mal.

– Pourquoi avoir changé d'avis ?

– Votre attitude envers Richet m'a ouvert des horizons.

Je haussai les épaules :

– C'était un simple caprice.

– Je ne vous aurais pas cru capable de ce genre de caprice.

Il me semblait que je la dupais ; j'avais honte ; mais c'était impossible d'expliquer.

– Vous auriez tort de me prendre pour une bonne âme, dis-je.

Elle rit :

– Je ne suis pas stupide.

– Pourtant vous espérez m'intéresser au bonheur de l'humanité.

Du bout de son pied elle fit rouler un petit caillou sur l'allée et ne répondit rien.

– Voyons, dis-je. Pensez-vous que je vais vous donner cet argent ou vous le refuser ? Que pariez-vous ? Oui ou non ?

Elle me regarda d'un air grave :

– Je ne sais pas, dit-elle. Vous êtes libre.

Pour la seconde fois, je me sentis touché au cœur. C'était vrai, j'étais libre ; tous les siècles que j'avais vécus venaient mourir au bord de cet instant qui jaillissait sous le ciel bleu aussi neuf, aussi imprévu que si le passé n'eût jamais existé ; dans cet instant j'allais donner à Marianne une réponse qui n'était inscrite dans aucun des moments oubliés de ma vie, et c'était moi, c'était bien moi qui allais la choisir, c'était à moi de décevoir Marianne ou de la combler.

– Dois-je décider tout de suite ?

– Comme vous voudrez, dit-elle avec un peu de froideur.

Je la regardai : déçue ou comblée, elle franchirait la grille du parc et je n'aurais plus qu'à retourner m'étendre près de la fourmilière...

– Quand me donnerez-vous cette réponse ? dit-elle.

J'hésitai ; j'avais envie de dire : « Demain » pour être sûr de la revoir ; mais je ne le dis pas ; en sa présence, c'était moi qui parlais, qui agissais, c'était bien moi ; j'aurais eu honte d'exploiter la situation au gré de mes désirs.

– Tout de suite, dis-je. Veuillez m'attendre un instant.

Quand je revins auprès de Marianne, je tenais à la main une lettre de change ; je la lui tendis et le sang lui monta aux joues :

– Mais c'est une fortune ! dit-elle.

– Ce n'est pas toute ma fortune.

– C'en est une grande partie...

– Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous fallait beaucoup d'argent ?

Elle regardait le papier, puis mon visage :

– Je ne comprends pas, dit-elle.

– Vous ne pouvez pas tout comprendre.

Elle demeurait debout en face de moi, médusée. Je dis :

– Il est tard. Vous devriez partir. Nous n'avons plus rien à nous dire.

– J'ai encore une demande à vous faire, dit-elle lentement.

– Vous êtes insatiable.

– Ni mes amis, ni moi ne connaissons grand-chose aux affaires. Il paraît que vous êtes un financier habile. Aidez-moi à mettre sur pied notre université.

– Est-ce dans votre intérêt ou dans le mien que vous me demandez cela ?

Elle parut décontenancée.

– L'un et l'autre, dit-elle.

– Plutôt l'un, ou plutôt l'autre ?

Elle hésita ; mais elle aimait tant la vie qu'elle faisait toujours confiance à la vérité.

– Je pense que le jour où vous consentiriez à sortir de vous-même, beaucoup de choses changeraient pour vous...

– Pourquoi vous intéressez-vous à moi ? dis-je.

– Ne comprenez-vous pas qu'on puisse s'y intéresser ?

Un moment nous restâmes l'un en face de l'autre sans rien dire.

– Je réfléchirai, dis-je. Et j'irai vous porter ma réponse.

– 12, rue des Ciseaux, dit-elle. C'est là que j'habite à présent.

Elle me tendit la main.

– Merci.

– 12, rue des Ciseaux, dis-je. C'est moi qui vous remercie.

Elle monta dans la voiture et j'entendis le bruit des roues qui s'éloignaient sur l'avenue. Des deux bras j'enlaçai le tronc du grand tilleul, j'appuyai ma joue contre l'écorce bourrue et je pensai avec désir, avec angoisse : « Vais-je redevenir vivant ? »

On frappa à la porte et Marianne entra ; elle s'approcha de mon bureau :

– Encore au travail ? dit-elle.

Je souris :

– Comme vous voyez.

– Je suis sûre que vous n'avez pas bougé de la journée.

– C'est vrai.

– Avez-vous déjeuné ?

J'hésitai et elle dit vivement :

– Naturellement vous n'avez pas déjeuné ; vous allez ruiner votre santé.

Elle me regardait avec une sollicitude inquiète et j'avais honte : ne pas manger, ne pas dormir, donner sa fortune, son temps, cela ne signifiait pas la même chose pour elle et pour moi ; je lui mentais.

– Si je n'étais pas venue, vous seriez resté là toute la nuit..., dit-elle.

– Quand je ne travaille pas, je m'ennuie, dis-je.

Elle se mit à rire :

– Ne vous excusez pas.

D'une main ferme elle repoussa les papiers épars devant moi.

– C'est assez. Maintenant il faut que vous alliez dîner.

Je regardais avec regret la table couverte de dossiers, les fenêtres calfeutrées par de lourds rideaux, les murs opaques ; l'hôtel que je possédais à Paris était devenu le centre où s'élaboraient les plans de la future université ; et je me trouvais bien dans ce bureau, avec devant moi des tâches précises à remplir ; tant que j'étais ici, il n'était pas question d'aller ailleurs : il n'y avait pas de question...

– Où irai-je dîner ? dis-je.

– Il y a bien des endroits...

Je dis brusquement :

– Venez dîner avec moi.

Elle hésita :

– Il y a Sophie qui m'attend.

– Laissez-la attendre.

Elle me regarda ; ses lèvres esquissaient un sourire et elle demanda avec coquetterie :

– Ça vous ferait vraiment plaisir ?

Je haussai les épaules ; comment lui expliquer que je désirais sa présence

simplement pour tuer le temps, que j'avais besoin d'elle pour vivre ; les mots me trahiraient : j'en dirais trop ou trop peu ; je souhaitais être sincère avec elle, mais aucune sincérité ne m'était permise. Je dis brièvement :

– Bien sûr.

Elle parut un peu déconcertée et puis elle prit son parti.

– Alors, emmenez-moi dans ce nouveau cabaret dont tout le monde parle ; il paraît qu'on y mange à merveille.

– Chez Dagorneau ?

– C'est ça.

Ses yeux brillaient ; elle savait toujours où aller, que faire ; elle avait toujours des désirs ou des curiosités à assouvir ; si j'avais pu la suivre à travers toute la vie, je n'aurais plus été embarrassé de moi-même. Nous descendîmes l'escalier et je demandai :

– Irons-nous à pied ?

– Naturellement, dit-elle. Il fait un si beau clair de lune.

– Ah ! vous aimez le clair de lune, dis-je avec rancune.

– Ne l'aimez-vous pas ?

– Je déteste la lune.

Elle rit :

– Vos sentiments sont toujours excessifs.

– Quand nous serons tous morts, elle sera encore là à ricaner dans le ciel, dis-je.

– Je ne l'envie pas, dit Marianne. Je ne crains pas la mort.

– Vraiment ? Si on vous annonçait que vous mourrez tout à l'heure, vous n'auriez pas peur ?

– Ah ! je veux mourir à mon heure.

Elle marchait d'un pas vif, aspirant avidement par les yeux, par les oreilles, par tous les pores de sa peau fraîche la douceur de cette nuit.

– Comme vous aimez la vie, dis-je.

– Oui, je l'aime.

– Vous est-il jamais arrivé d'être malheureuse ?

– Quelquefois. Mais cela aussi c'était vivre.

– Je voudrais vous poser une question, dis-je.

– Posez-la.

– Avez-vous jamais aimé ?

Elle répondit tout de suite :

– Non.

– Pourtant vous êtes une nature passionnée.

– Justement, dit-elle. Les autres gens me semblent toujours tièdes, indifférents ; ils ne sont pas vivants...

Je sentis un petit pincement au cœur.

– Moi je ne suis pas vivant, dis-je.

– Vous m'avez déjà dit ça une fois, dit-elle. Mais ce n'est pas vrai, pas vrai du

tout. Vous êtes excessif dans le bien comme dans le mal ; vous ne supportez pas la médiocrité ; c'est être vivant.

Elle me regarda.

– Au fond, votre méchanceté, c'était une révolte.

– Vous ne me connaissez pas, dis-je sèchement.

Elle rougit et nous marchâmes en silence jusqu'à la porte du cabaret. Un escalier descendait vers une grande salle voûtée aux poutres noircies de fumée ; des garçons coiffés de bonnets de couleurs vives circulaient entre les tables où se pressaient des groupes bruyants. Nous nous assîmes devant un guéridon tout au fond de la pièce et je commandai le souper. Quand le garçon eut posé devant nous les hors-d'œuvre et un pichet de vin rosé, Marianne demanda :

– Pourquoi êtes-vous furieux quand je semble penser du bien de vous ?

– Je me fais l'effet d'un imposteur.

– N'est-il pas vrai que vous donnez sans compter à notre entreprise votre temps, votre argent, votre peine ?

– Mais ça ne me coûte rien, dis-je.

– Justement : c'est la vraie générosité ; vous donnez tout et rien ne semble jamais vous coûter.

Je remplis de vin nos deux verres :

– Avez-vous oublié le passé ?

– Non, dit-elle. Mais vous avez changé.

– On ne change jamais.

– Ah ! je ne crois pas ça. Si les hommes ne devaient jamais changer, tout notre travail serait inutile, dit-elle vivement.

Elle me regarda.

– Je suis sûre qu'à présent vous ne pourriez plus vous divertir à pousser un homme au suicide.

– C'est vrai... dis-je.

– Vous voyez.

Elle porta à sa bouche un morceau de pâté ; elle mangeait d'un air sérieux et animal ; malgré la grâce réservée de ses gestes, elle semblait une louve changée en femme, ses dents brillaient d'un éclat cruel. Comment lui expliquer ? Faire le mal ne m'amusait plus ; mais je n'étais pas devenu meilleur : ni bon, ni méchant, ni avare, ni généreux. Elle me sourit.

– J'aime bien cet endroit. Et vous ?

A l'autre bout de la salle, il y avait une jeune femme qui chantait en s'accompagnant d'une vielle ; le public reprenait en chœur les refrains. D'ordinaire je détestais ces grandes rumeurs humaines, ces éclats de rire, ces voix. Mais Marianne souriait et je ne pouvais pas haïr ce qui faisait naître sur ses lèvres un tel sourire.

– Je l'aime aussi.

– Mais vous ne mangez pas, dit-elle avec reproche. Vous avez trop travaillé ; ça vous a coupé l'appétit.

– Pas du tout.

Je fis glisser un morceau de pâté dans mon assiette. Autour de moi, ils mangeaient, ils buvaient et ils avaient à leur côté des femmes qui leur souriaient. Moi aussi je mangeais, je buvais, une femme me souriait. Une bouffée de chaleur me monta du cœur. « On dirait que je suis l'un d'eux. »

– Cette femme a une jolie voix, dit Marianne.

La vielleuse s'était approchée de notre table ; elle chantait en regardant gaiement Marianne. Elle fit un signe, et tous se mirent à chanter avec elle. La voix claire de Marianne se mêla à celle des autres ; elle se pencha vers moi.

– Il faut chanter aussi.

Quelque chose qui ressemblait à de la honte me nouait la gorge : jamais je n'avais chanté avec eux ! Je les regardais. Ils souriaient à leurs femmes, ils chantaient, une flamme brûlait dans leurs cœurs ; une flamme s'était mise à brûler dans mon cœur. Et quand cette flamme brûlait, ni le passé ni l'avenir n'avaient plus d'importance ; qu'on dût mourir demain, dans cent ans ou jamais, ça ne faisait aucune différence. La même flamme. Je pensais : « Je suis un homme vivant ; je suis l'un d'eux. »

Je me mis à chanter avec eux.

« Ce n'est pas vrai, pensais-je. Je ne suis pas des leurs... » A demi caché derrière une colonne je les regardais qui dansaient ; Verdier touchait la main de Marianne, par instants il la frôlait, il respirait son odeur ; elle portait une grande robe bleue qui découvrait ses épaules et la naissance de ses seins ; j'aurais voulu étreindre cette chair fragile mais je me sentais paralysé : « Votre corps est d'une autre espèce. » Mes mains et mes lèvres étaient de granit, je ne pouvais pas la toucher ; je ne pouvais pas rire comme ils riaient, avec cette tranquille convoitise ; ceux-là, ils étaient de son espèce et je n'avais rien à faire parmi eux. Je marchai vers la porte ; comme j'allais la franchir, la voix de Marianne m'arrêta.

– Où allez-vous ?

– Je rentre à Crécy, dis-je.

– Sans me dire au revoir ?

– Je ne voulais pas vous déranger.

Elle me dévisagea avec surprise :

– Que se passe-t-il ? dit-elle. Pourquoi partez-vous si vite ?

– Vous savez bien que je ne suis pas sociable.

Elle dit :

– J'aurais voulu vous parler cinq minutes.

– Si vous voulez.

Nous traversâmes le vestibule dallé, et elle poussa la porte de la bibliothèque ; la grande pièce était déserte ; la voix des violons nous arrivait assourdie à travers les murs tapissés de livres.

– Je voulais vous dire que nous serions tous désolés si vous refusiez vraiment

de faire partie de notre comité de bienfaisance.

Elle demanda :

– Pourquoi ne voulez-vous pas accepter ?

– J'en serais incapable, dis-je.

– Mais pourquoi ?

– Je me tromperais, dis-je. Je ferais brûler les vieillards au lieu de leur construire des asiles, je mettrais les fous en liberté et j'enfermerais vos philosophes dans des cages.

Elle secoua la tête :

– Je ne comprends pas, dit-elle. Si nous avons mis sur pied cette université, c'est grâce à vous ; votre discours d'inauguration a été magnifique. Et il y a des moments où vous n'avez pas du tout l'air de croire que notre effort puisse être utile.

Je gardai le silence et elle dit avec un peu d'impatience :

– Enfin, que pensez-vous ?

– En vérité, dis-je, je ne crois pas au progrès.

– Pourtant il est bien évident que nous sommes plus près qu'autrefois de la vérité et même de la justice.

– Etes-vous sûre que votre vérité et votre justice valent plus que celles des siècles passés ?

– Vous conviendrez que la science est préférable à l'ignorance, la tolérance au fanatisme, la liberté à l'esclavage ?

Elle parlait avec une naïve ardeur qui m'irrita ; c'était leur langage qu'elle parlait. Je dis :

– Un homme m'a dit un jour : il n'existe qu'un seul bien, c'est d'agir selon sa conscience. Je pense qu'il avait raison et que tout ce que nous prétendons faire pour les autres ne sert à rien.

– Ah ! dit-elle d'un ton triomphant, et si ma conscience me commande de lutter pour la tolérance, pour la raison, pour la liberté ?

Je haussai les épaules.

– Alors, faites-le, dis-je. Moi, ma conscience ne m'ordonne jamais rien.

– En ce cas, pourquoi nous avez-vous aidés ? dit-elle.

Elle me dévisageait avec une anxiété si sincère qu'une fois de plus je sentis un désir déchirant de me confier à elle sans réserve ; alors seulement je redeviendrais vraiment vivant, ce serait moi ; nous pourrions nous parler sans mensonge. Mais je me rappelais le visage torturé de Carlier.

– Pour tuer le temps, dis-je.

– Ce n'est pas vrai ! dit-elle.

Dans ses yeux il y avait de la gratitude, de la tendresse, de la foi ; j'aurais voulu être celui qu'elle voyait. Mais toute ma présence n'était qu'une imposture : chaque mot, chaque silence, chaque geste, mon visage même lui mentaient. Je ne devais pas lui dire la vérité ; je détestais la tromper ; il ne me restait qu'à partir.

– C'est vrai. Et maintenant je vais retourner à mes cornues.

Elle sourit avec effort :

– C'est un brusque départ.

Elle posa la main sur la poignée de la porte et demanda :

– Quand nous reverrons-nous ?

Il y eut un silence ; elle était adossée à la porte, tout près de moi, et ses épaules nues éclairaient la pénombre ; je sentais l'odeur de ses cheveux. Son regard m'appelait : rien qu'un mot, rien qu'un geste. Je pensais : tout sera mensonge, son bonheur, sa vie, notre amour ne seront que des mensonges, chacun de mes baisers la trahira. Je dis :

– Il me semble que vous n'avez plus besoin de moi.

Brusquement son visage se détendit :

– Quelle mouche vous a piqué, Fosca ? Ne sommes-nous pas des amis ?

– Vous avez tant d'amis.

Elle se mit franchement à rire :

– Seriez-vous jaloux ?

– Pourquoi pas ?

De nouveau je mentais ; ce n'était pas d'une jalousie humaine qu'il s'agissait.

– C'est stupide, dit-elle.

– Je ne suis pas fait pour vivre en société, dis-je avec humeur.

– Vous n'êtes pas fait pour vivre seul.

Seul. Je sentais l'odeur du jardin autour du tertre grouillant de fourmis, et de nouveau ce goût de mort dans ma bouche ; le ciel était nu, la plaine déserte ; le cœur me manqua soudain. Et les mots que je ne voulais pas dire me montèrent aux lèvres :

– Venez avec moi.

– Venir avec vous ? dit-elle. Pour combien de temps ?

Je tendis les bras ; tout serait mensonge, même le désir qui gonflait mon cœur était mensonge et l'étreinte de mes bras qui serraient son corps mortel ; mais je n'avais plus la force de lutter ; je la serrais contre moi comme si j'eusse été un homme en face d'une femme et je dis :

– Pour toute la vie. Pourriez-vous passer toute une vie auprès de moi ?

– J'y passerais l'éternité, dit-elle.

Quand je rentrai le matin à Crécy, je frappai à la porte de Bompard ; il était en train de tremper dans un bol de café au lait un morceau de pain beurré. Il avait déjà des manières de vieil homme. Je m'assis en face de lui.

– Bompard, je vais t'étonner, dis-je.

– Voyons, dit-il avec indifférence.

– J'ai décidé de faire quelque chose pour toi.

Il ne leva même pas la tête.

– Vraiment ?

– Oui. J'ai des remords de t'avoir gardé si longtemps près de moi sans te permettre de courir ta chance. On m'a dit que le duc de Frétigny, qui va partir

en mission à la cour de l'impératrice de Russie, cherchait un secrétaire : un intrigant habile peut arriver là-bas à de hautes destinées. Je vais te recommander chaudement et je te donnerai une somme coquette pour que tu puisses faire bonne figure à Saint-Pétersbourg.

– Ah ! dit Bompard. Vous voulez m'éloigner ?

Il avait un vilain sourire.

– Oui, dis-je. Je vais épouser Marianne de Sinclair. Je ne souhaite pas te garder auprès d'elle.

Bompard trempa une autre tartine dans son bol.

– Je commence à me faire vieux, dit-il. Je n'ai plus envie de voyager.

Ma gorge se serra et je compris que j'étais devenu vulnérable.

– Prends garde, dis-je ; si tu repousses mon offre, je me résoudrai à dire à Marianne la vérité et je te chasserai aussitôt. Tu ne trouveras pas facilement un autre emploi.

Il ne pouvait pas deviner quel prix j'aurais payé pour garder mon secret ; et puis il était vieux et fatigué. Il dit :

– Il me sera bien dur de vous quitter. Mais je compte sur votre générosité pour m'adoucir les rigueurs de l'exil.

– J'espère que tu te plairas là-bas et que tu y passeras la fin de tes jours, dis-je.

– Oh ! je ne voudrais pas mourir sans vous avoir revu, dit-il.

Il y avait une menace dans sa voix et je pensais : « Maintenant j'ai quelque chose à craindre, quelque chose à défendre. Maintenant j'aime et je peux souffrir ; me voilà de nouveau un homme. »

– J'entends ton cœur qui bat, dis-je à Marianne.

Le jour naissait ; ma tête reposait sur sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait d'un rythme égal et j'entendais son cœur qui battait à coups sourds ; chaque coup chassait un flot de sang dans ses artères et puis ce sang mouvant refluait vers son cœur ; là-bas, sur la plage d'argent, les vagues happées par la lune se soulevaient et retombaient en battant la grève ; dans le ciel la terre se précipitait vers le soleil, la lune vers la terre en une immense chute figée.

– Bien sûr il bat, dit-elle.

Ça lui paraissait naturel que le sang courût dans ses veines, que la terre bougeât sous ses pieds ; moi je m'étais mal habitué à ces étranges nouveautés ; je tendais l'oreille : les battements de son cœur, je les entendais ; ne pouvait-on pas entendre la trépidation de la terre ?

Elle me repoussa doucement :

– Laisse-moi me lever.

– Tu as tout le temps. Je suis si bien.

Un rai de lumière filtrait à travers les rideaux ; j'apercevais dans la pénombre les murs capitonnés, la coiffeuse chargée d'ornements, les jupons mousseux jetés pêle-mêle sur un fauteuil ; il y avait des fleurs dans un vase ; toutes ces choses

étaient réelles, elles ne ressemblaient pas à des choses de rêve ; pourtant ces fleurs, ces porcelaines, ce parfum d'iris n'appartenaient pas tout à fait à ma vie ; il me semblait que bondissant à travers l'éternité j'avais atterri dans un instant qui avait été préparé pour un autre.

– Il est déjà tard, dit Marianne.

– Tu t'ennuies avec moi ?

– Je m'ennuie à ne rien faire, dit-elle. J'ai tant de choses à faire.

Je la laissai aller ; elle avait hâte de commencer sa journée ; c'était naturel. Le temps n'avait pas la même valeur pour elle et pour moi.

– Qu'as-tu tant à faire ? dis-je.

– D'abord, les tapissiers qui vont venir installer le petit salon.

Elle tira les rideaux.

– Tu ne m'as pas dit quelle couleur tu préférais.

– Je ne sais pas.

– Mais tu as bien une préférence : vert amande ou vert tilleul ?

– Vert amande.

– Tu réponds au hasard, dit-elle avec reproche.

Elle avait entrepris de réaménager de fond en comble la maison et je m'étonnais de la voir longuement réfléchir devant le dessin d'une tapisserie ou la nuance d'un morceau de soie. « Est-ce la peine de se donner tant de peine pour quelque trente ou quarante ans ? » pensais-je. On aurait dit qu'elle s'installait pour l'éternité. Pendant un moment je la regardai s'affairer en silence à travers la chambre ; elle s'habillait toujours avec beaucoup de soin, elle aimait les robes et les bijoux autant que les fleurs, les tableaux, les livres, la musique, le théâtre, la politique. J'admirais qu'elle pût se donner à toutes choses avec la même passion. Elle s'arrêta brusquement devant la fenêtre :

– Où mettrons-nous la volière ? dit-elle. Près du grand chêne ou sous le tilleul ?

– Il serait plus joli que la rivière la traverse, dis-je.

– Tu as raison. Nous la mettrons sur la rivière à côté du cèdre bleu.

Elle sourit :

– Tu vois : tu deviens un très bon conseiller.

– C'est que je commence à voir par tes yeux, dis-je.

Vert amande ou vert tilleul ? Elle avait raison ; si l'on regardait bien, il y avait deux cents nuances de vert, autant de nuances de bleu, plus de mille variétés de fleurs dans les prairies, plus de mille espèces de papillons ; lorsque le soleil se couchait derrière les collines, les nuages avaient chaque soir des couleurs neuves. Marianne elle-même avait tant de visages que je ne pensais pas achever jamais de la connaître.

– Tu ne te lèves pas ? dit-elle.

– Je te regarde, dis-je.

– Comme tu es paresseux ! Tu avais dit que tu recommencerais aujourd'hui tes expériences sur le diamant.

– Oui, dis-je, tu as raison.

Je me levai ; elle me regarda avec inquiétude :

– Il me semble que si je ne te poussais pas, tu ne mettrais plus les pieds dans ton laboratoire. Tu n'es pas curieux de savoir si le charbon est, oui ou non, un corps pur ?

– Si, je suis curieux. Mais rien ne presse, dis-je.

– Tu dis toujours cela. C'est drôle. Moi j'ai l'impression d'avoir si peu de temps devant moi !

Elle brossait ses beaux cheveux châtains : ils deviendraient tout blancs, ils tomberaient de sa tête, et la peau du crâne s'en irait en lambeaux. Si peu de temps... Nous nous aimerions trente ans, quarante ans, et on coucherait son cercueil dans une fosse toute semblable à celles où reposaient Catherine et Béatrice. Moi je redeviendrais une ombre. Je la serrai brusquement contre moi.

– Tu as raison, dis-je. Le temps est trop court. Un tel amour ne devrait jamais finir.

Elle me regarda tendrement, un peu surprise de ce brusque éclat de passion.

– Il ne finira qu'avec nous, n'est-ce pas ? dit-elle.

Elle passa la main dans mes cheveux et dit d'un air gai :

– Tu sais : si jamais tu meurs avant moi, je me tuerai.

Je la serrai plus fort :

– Moi non plus, dis-je, je ne te survivrai pas.

Je la laissai aller. Soudain chaque minute me semblait précieuse ; je m'habillai en hâte, je descendis en hâte dans le laboratoire. Une aiguille tournait sur le cadran de l'horloge ; pour la première fois depuis des siècles, j'aurais voulu l'arrêter. Si peu de temps... C'était avant trente ans, avant un an, avant demain qu'il fallait répondre à ses questions : ce qu'elle ne connaîtrait pas aujourd'hui, elle ne le connaîtrait jamais. Je disposai dans le creuset le morceau de diamant : réussirai-je enfin à le faire brûler ? Il scintillait, limpide et buté, cachant derrière sa transparence son dur secret. En viendrai-je à bout ? viendrai-je à bout de l'air, de l'eau, de toutes ces choses familières et mystérieuses avant qu'il ne soit trop tard ? Je me rappelai le vieux grenier à l'odeur d'herbe. Le secret était là, au fond des plantes et des poudres, et je pensais avec colère : « Pourquoi ne le découvre-t-on pas aujourd'hui ? » Petrucchio avait passé sa vie penché sur ses alambics, et il était mort sans savoir ; le sang coulait dans nos veines, la terre tournait, et il ne l'avait pas su, il ne le saurait jamais. J'aurais voulu revenir en arrière pour lui apporter par brassées toute cette science dont il avait tant rêvé ; mais c'était impossible, la porte s'était refermée... Un jour, une autre porte se fermerait ; Marianne s'engloutirait elle aussi dans le passé ; et je ne pouvais pas faire un bond en avant pour aller lui chercher à l'autre bout des siècles le savoir dont elle était avide ; il fallait attendre que le temps passe, il fallait en subir minute après minute le déroulement fastidieux. Je détournai les yeux du diamant dont la fausse transparence me fascinait. Je ne devais pas rêver. Trente ans, un an, un jour, rien qu'une vie mortelle. Ses heures étaient comptées. Mes heures étaient

comptées.

Assise au coin du feu, Sophie lisait *Pygmalion ou la statue animée,* et les autres au fond du petit salon tendu de soie vert amande discutaient sur la meilleure manière de gouverner les hommes : comme s'il y avait eu aucun moyen de les gouverner ! Je poussai la porte-fenêtre. Pourquoi Marianne n'était-elle pas encore rentrée ? Le soir était tombé : on distinguait seulement les arbres noirs plantés dans la neige blanche ; le jardin sentait le froid : c'était une pure odeur minérale qu'il me semblait respirer pour la première fois. « Tu aimes la neige ? » Auprès d'elle, j'aimais la neige, elle aurait dû être là, à côté de moi. Je rentrai dans le salon et je regardai avec humeur Sophie qui lisait placidement. Je n'aimais pas son visage tranquille, sa gaieté brusque ni le gros bon sens qu'elle affichait : je n'aimais pas les amis de Marianne. Mais j'avais besoin de parler.

– Il y a longtemps que Marianne devrait être rentrée, dis-je.

Sophie releva la tête :

– Elle a été retenue à Paris, dit-elle sur un ton d'évidence.

– A moins qu'il ne lui soit arrivé un accident.

Elle rit en montrant ses grosses dents blanches :

– Quel caractère inquiet !

De nouveau elle fixa son livre. Ils n'avaient jamais l'air de soupçonner que leur espèce était mortelle ; pourtant il suffisait d'un choc, d'une chute : une roue de carrosse qui se détache, le sabot d'un cheval, et leurs os friables se cassaient en morceaux, leur cœur s'arrêtait de battre, ils étaient morts pour toujours. Je sentis au cœur cette morsure que je connaissais bien : cela arrivera ; un jour je la verrai morte. Eux pouvaient penser : je mourrai le premier, nous mourrons ensemble ; et pour eux l'absence aurait une fin... Je m'élançai au bas du perron. J'avais reconnu, feutré par la neige, le roulement de sa voiture.

– Comme tu m'as fait peur ! Qu'est-il arrivé ?

Elle me sourit et prit mon bras. Sa taille n'avait pas beaucoup épaissi, mais ses traits étaient tirés, son teint brouillé.

– Pourquoi rentres-tu si tard ?

– Ce n'est rien, dit-elle. J'ai eu un léger malaise et j'ai attendu que ce soit passé.

– Un malaise !

Je regardai avec colère ses yeux battus. Pourquoi lui avais-je cédé ? Elle avait voulu un enfant, et voilà que s'accomplissaient dans son ventre d'étranges et dangereuses alchimies. Je la fis asseoir près du feu.

– C'est la dernière fois que tu vas à Paris.

– Quelle idée ! Je me porte à merveille !

Sophie nous regardait d'un air inquisiteur et déjà pertinent.

– Elle a eu un malaise, dis-je.

– C'est normal, dit Sophie.

– Oh ! mourir aussi est normal, dis-je.

Elle sourit avec compétence :

– Une grossesse n'est pas une maladie mortelle.

– Le médecin dit que je n'ai pas besoin de me reposer avant avril, dit Marianne.

Les deux hommes s'étaient approchés et elle dit en les regardant gaiement :

– Que deviendrait le Musée si je cessais de m'en occuper !

– Il faudra bien qu'on se passe de toi bientôt.

– D'ici avril, Verdier sera tout à fait remis, dit Marianne.

Verdier me regarda et dit vivement :

– Si vous êtes fatiguée, je rentre à Paris tout de suite ; ces quatre jours de campagne m'ont fait beaucoup de bien déjà.

– Vous rêvez ! dit Marianne. Il vous faut un long repos.

Il avait mauvaise mine en effet ; son teint était blafard et il y avait des poches sous ses yeux.

– Reposez-vous tous les deux, dis-je avec impatience.

– Alors il n'y a plus qu'à fermer l'Université, dit Verdier.

Son ton ironique m'agaça :

– Pourquoi pas ? dis-je.

Marianne me regarda avec reproche et j'ajoutai :

– Aucune entreprise ne mérite qu'on y compromette sa santé.

– Ah ! s'il faut l'économiser, la santé n'est plus un bien, dit Verdier.

Je les regardai avec irritation. Ils faisaient bloc contre moi ; ensemble ils refusaient de mesurer leurs forces, de compter leurs jours ; chacun refusait pour soi et pour les autres et ils se sentaient confondus dans cet entêtement commun ; au lieu que ma sollicitude pesait à Marianne. Malgré tout mon amour, je n'étais pas de son espèce ; n'importe quel homme mortel lui était plus proche que moi.

– Que dit-on de neuf à Paris ? demanda Sophie d'un ton conciliant.

– On m'a confirmé que des chaires de physique expérimentale vont être créées à travers toute la France, dit Marianne.

Le visage de Prouvost s'anima :

– C'est le plus beau résultat que nous ayons obtenu, dit-il.

– Oui, c'est un grand pas en avant, dit Marianne. Qui sait ? Les choses vont peut-être aller plus vite que nous n'osions l'espérer !

Ses yeux brillaient et je marchai doucement vers la porte. Je ne pouvais pas supporter de l'entendre parler avec ardeur de ces jours où son souvenir même serait éteint sur terre. C'était peut-être cela qui me séparait d'eux le plus irrémédiablement : ils vivaient tendus vers un avenir où s'accompliraient tous leurs efforts présents. Et pour moi l'avenir était un temps étranger, détesté : le temps où Marianne serait morte, où notre vie m'apparaîtrait comme engloutie au fond des siècles, inutile, perdue ; et ce temps n'était destiné qu'à s'engloutir à son tour, perdu et inutile.

Dehors il faisait un beau froid sec ; des milliers d'étoiles scintillaient au ciel : les mêmes étoiles. Je regardai ces astres immobiles que tiraillaient des forces contraires. La lune tombait vers la terre, la terre vers le soleil : le soleil tombait-il ? Vers quelle étoile inconnue ? Ne pouvait-il pas se faire que sa chute compensât celle de la terre et qu'en vérité notre planète fût figée au milieu du ciel ? Comment le savoir ? Le saurait-on un jour ? Et saurait-on pourquoi les masses s'attiraient ? L'attraction : c'était un mot commode qui servait à tout expliquer ; était-ce autre chose qu'un mot ? Etions-nous vraiment plus savants que les alchimistes de Carmona ? Nous avions mis en lumière certains faits qu'ils ignoraient, nous les avions groupés en bon ordre ; mais nous étions-nous enfoncés d'un seul pas dans le cœur mystérieux des choses ? Le mot de force était-il plus clair que celui de vertu ? Celui d'attraction plus que le mot : âme ? Et quand on appelait : électricité, la cause de ces phénomènes qu'on provoquait en frottant l'ambre ou le verre, était-on mieux renseigné que lorsqu'on appelait Dieu la cause du monde ?

J'abaissai mes yeux vers la terre. Les fenêtres du salon brillaient au fond de la pelouse blanche ; au coin du feu, derrière la fenêtre, ils parlaient ; ils parlaient de cet avenir où ils ne seraient plus que cendres. Autour d'eux c'était le ciel infini, l'éternité sans bornes, mais pour eux il y aurait une fin ; c'est pour cela qu'il leur était si facile de vivre. Dans leur arche bien fermée ils voguaient sans peur de la nuit à la nuit : ils voguaient ensemble. Lentement je marchais vers la maison ; mais pour moi il n'y avait pas d'abri, pas d'avenir, pas de présent. Malgré l'amour de Marianne, j'étais à jamais exclu.

« Escargot, montre-moi tes cornes. » Henriette chantonnait en appliquant contre le tronc d'arbre le ventre ventouse d'une des bêtes dont elle avait rempli son seau ; Jacques tournait autour du tilleul en essayant de répéter le refrain et Marianne le suivait d'un œil inquiet :

– Tu ne crois pas que Sophie a raison ? Il me semble que la jambe gauche est un peu tordue.

– Montre-le à un médecin.

– Les médecins n'ont rien vu...

Elle examinait anxieusement les petites jambes dodues ; les deux enfants se portaient à merveille, mais elle ne se sentait jamais tranquille : seraient-ils assez beaux, assez sains, intelligents, heureux ? Je m'en voulais de ne pouvoir partager ses soucis ; j'avais de l'amitié pour ces enfants parce que Marianne les avait portés dans son ventre ; mais ce n'étaient pas mes enfants ; une fois j'avais eu un fils, un fils à moi : il était mort à vingt ans ; il ne restait plus une parcelle de ses os dans la terre...

– Tu veux m'acheter un escargot ?

Je caressai la joue d'Henriette ; elle avait mon grand front, mon nez, un petit air précis et dur : elle ne ressemblait pas à sa mère.

– Celle-là est bien plantée, dit Marianne.

Elle scrutait le petit visage comme pour déchiffrer son avenir.

– Crois-tu qu'elle sera jolie ?

– Oui, sûrement.

Sans doute serait-elle un jour jeune et jolie ; puis elle vieillirait, elle deviendrait laide et édentée, et un jour on m'apprendrait sa mort.

– Lequel des deux préfères-tu ? dit Marianne.

– Je ne sais pas. Je les aime tous les deux.

Je lui souris et nos mains se joignirent. Il faisait beau. Les oiseaux chantaient dans la volière, des guêpes bourdonnaient dans les glycines ; je tenais la main de Marianne dans la mienne, mais je lui mentais. Je l'aimais, mais je ne partageais pas ses joies, ses peines, ses angoisses : je n'aimais pas ce qu'elle aimait. Elle était seule à côté de moi, et elle ne le savait pas.

– Tiens ! dit-elle. Qui donc peut venir aujourd'hui ?

Les grelots tintaient dans l'avenue ; une voiture franchit la porte du parc et un homme en descendit ; c'était un homme âgé, assez gras et bien vêtu, qui semblait marcher avec peine ; il s'avança vers nous ; sa large face riait : c'était Bompard.

– Que fais-tu ici ? dis-je sur un ton de surprise qui cachait mal ma colère.

– Je suis rentré de Russie voici une semaine, dit-il.

Il sourit.

– Présentez-moi.

– C'est Bompard, que tu as aperçu autrefois chez Mme de Montesson, dis-je à Marianne.

– Je me rappelle, dit-elle.

Elle l'examinait avec curiosité ; il s'assit et elle demanda :

– Vous arrivez de Russie : c'est un beau pays ?

– C'est froid, dit-il avec rancune.

Ils se mirent à parler de Saint-Pétersbourg, mais je n'écoutais pas. Le sang m'était monté du cœur à la gorge, de la gorge à la tête, j'étouffais ; je reconnaissais ce noir éblouissement : c'était la peur.

– Qu'as-tu ? dit Marianne.

– Le soleil m'a porté à la tête, dis-je.

Elle me dévisageait avec une surprise inquiète.

– Veux-tu aller te reposer ? dit-elle.

– Non, cela passera.

Je me levai.

– Viens, dis-je à Bompard, je vais te montrer le parc. Excuse-nous un moment, Marianne.

Elle inclina la tête. Mais elle nous suivit d'un regard perplexe : je n'avais jamais aucun secret pour elle.

– Votre femme est charmante, dit Bompard. Je serais heureux de la connaître davantage et de lui parler de vous.

– Prends garde, dis-je, je sais me venger, t'en souviens-tu ?

– Il me semble qu'aujourd'hui vous auriez beaucoup à perdre si vous vous livriez à des violences déplacées, dit-il.

– Tu veux de l'argent, dis-je. Combien ?

– Vous êtes vraiment très heureux, n'est-ce pas ? me dit Bompard.

– Ne t'inquiète pas de mon bonheur. Combien veux-tu ?

– Le bonheur ne se paie jamais trop cher, dit-il. Je veux cinquante mille livres par an.

– Trente mille, dis-je.

– Cinquante mille. C'est à prendre ou à laisser.

Mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine ; cette fois je ne jouais pas pour perdre mais pour gagner, je ne trichais pas ; mon amour était vrai, une vraie menace pesait sur moi. Il ne fallait pas que Bompard soupçonnât l'étendue de son pouvoir, sinon il aurait eu vite fait de me ruiner par ses exigences ; je ne voulais pas que Marianne fût réduite à la misère.

– Je laisse, dis-je. Va parler à Marianne. Elle m'aura bientôt pardonné mon mensonge et tu n'auras rien gagné.

Il hésita :

– Quarante mille.

– Trente mille. C'est à prendre ou à laisser.

– Je prends, dit-il.

– Tu auras l'argent demain, dis-je. Et maintenant va-t'en.

– Je m'en vais.

Je le regardai s'éloigner et j'essuyai mes mains moites. Il me semblait avoir joué ma vie.

– Que te voulait-il ? dit Marianne.

– Il voulait de l'argent.

– Pourquoi l'as-tu si mal reçu ?

– Il me rappelle de mauvais souvenirs.

– C'est pour cela que tu avais l'air si ému de le voir.

– Oui.

Elle m'examinait d'un air soupçonneux.

– C'est drôle, dit-elle, on aurait dit qu'il te faisait peur.

– Tu rêves. Pourquoi aurais-je eu peur de lui ?

– Il y a peut-être entre vous quelque chose que je ne sais pas.

– Je te l'ai dit : c'est un homme à qui j'ai fait beaucoup de mal. J'en ai de grands remords.

– C'est tout ? dit-elle.

– Bien sûr.

Je l'enlaçai.

– De quoi t'inquiètes-tu ? Ai-je jamais eu des secrets pour toi ?

Elle toucha mon front :

– Ah ! si je pouvais lire tes pensées, dit-elle. Je suis jalouse de tout ce qui se

passe dans ta tête sans moi et de tout ton passé que je connais si mal.

– Je te l'ai raconté.

– Tu me l'as raconté, mais je ne le connais pas.

Elle se serra contre moi.

– J'étais malheureux, dis-je. Et je ne vivais pas. Tu m'as donné le bonheur, tu m'as donné la vie...

J'hésitais. Les mots me montaient aux lèvres. J'avais un désir passionné de ne plus mentir, de me livrer à elle dans ma vérité ; il me semblait qu'alors, si elle m'aimait immortel, je serais vraiment sauvé avec tout mon passé et mon avenir sans espoir.

– Oui ? dit-elle.

Ses yeux m'interrogeaient. Elle sentait que j'avais autre chose à lui dire. Mais je me rappelais d'autres yeux : ceux de Carlier, ceux de Béatrice, ceux d'Antoine. J'avais peur de voir changer son regard.

– Je t'aime, dis-je. Est-ce que cela ne te suffit pas ?

Je souriais et son visage inquiet se détendit ; elle me sourit aussi avec confiance :

– Oui, cela me suffit, dit-elle.

J'appuyai doucement sur sa bouche mes lèvres qu'elle croyait, comme les siennes, périssables ; et je pensais : « Fasse le Ciel qu'elle ne découvre jamais ma trahison ! »

Quinze ans avaient passé. Bompart m'avait demandé plusieurs fois d'assez grosses sommes d'argent que je lui avais données, mais depuis quelque temps je n'entendais plus parler de lui. Nous vivions heureux. Ce soir-là, Marianne avait revêtu une robe de taffetas noir à rayures rouges ; debout devant son miroir, elle s'examinait avec soin : je la trouvais encore très belle. Elle se retourna brusquement :

– Comme tu as l'air jeune ! dit-elle.

Je m'étais peu à peu décoloré les cheveux, je portais des lunettes, je m'efforçais d'imiter les allures d'un homme âgé, mais je ne pouvais pas déguiser mon visage.

– Tu as l'air jeune aussi, dis-je.

Je souris.

– On ne voit pas vieillir les gens qu'on aime.

– C'est vrai, dit-elle.

Elle se pencha sur un bouquet de chrysanthèmes et se mit à arracher les pétales fanés.

– Que je regrette d'être obligée d'accompagner Henriette à ce bal. C'est une soirée perdue. J'aime tant nos soirées...

– Nous en passerons d'autres, dis-je.

– Mais celle-ci sera perdue, dit-elle avec un soupir.

Elle ouvrit un des tiroirs de sa coiffeuse et en sortit quelques bagues qu'elle enfila à ses doigts.

– Jacques aimait tant cette bague, tu te rappelles ? dit-elle en me montrant un lourd anneau d'argent où était enchâssée une pierre bleue.

– Je me rappelle, dis-je.

Je ne me rappelais pas ; je ne me rappelais rien de lui.

– Il était si triste quand nous allions à Paris ; il était sensible, plus qu'Henriette.

Un moment elle demeura silencieuse, le visage tourné vers la fenêtre. Dehors il pleuvait : une fine pluie d'automne. Le ciel était de coton au-dessus des arbres à demi dépouillés. Marianne marcha gaiement vers moi et posa ses mains sur mes épaules.

– Dis-moi ce que tu vas faire, afin que je puisse penser à toi sans me tromper.

– Je descendrai au laboratoire et je travaillerai jusqu'à ce que le sommeil me prenne. Et toi ?

– Nous passerons à la maison prendre une collation, puis je m'ennuierai à ce bal jusqu'à une heure du matin.

– Mère, êtes-vous prête ? dit Henriette en entrant dans la chambre.

Elle était mince et élancée comme sa mère ; elle avait hérité de ses yeux bleus ; mais son front était un peu trop haut et son nez trop dur, le nez des Fosca. Elle portait une robe rose semée de petits bouquets qui s'accordait mal avec les traits accusés de son visage. Elle me tendit son front.

– Au revoir, père. Allez-vous bien vous ennuyer sans nous ?

– Je le crains, dis-je.

Elle m'embrassa en riant :

– Je m'amuserai pour deux.

– A demain matin, dit Marianne.

Elle passa doucement ses mains sur mon visage en murmurant :

– Pense à moi.

Je me penchai à la fenêtre et je les regardai monter dans la voiture que je suivis des yeux jusqu'au premier tournant de l'avenue. Je me sentais désemparé. J'avais beau faire, cette maison me demeurait étrangère, il me semblait m'y être installé hier et devoir la quitter demain, je n'étais pas chez moi. J'ouvris un des tiroirs de la coiffeuse : il y avait un coffret qui contenait une boucle de Jacques, une miniature qui représentait son visage, des fleurs séchées ; dans une autre cassette, Marianne avait rangé des souvenirs d'Henriette : une dent de lait, une page d'écriture, un morceau d'étoffe brodée. Je refermai le tiroir. J'enviais Marianne de posséder tant de précieux trésors.

Je descendis au laboratoire ; il était vide ; le bruit de mon pas résonna tristement sur le carrelage blanc ; autour de moi, les flacons, les éprouvettes, les cornues, avaient un air buté, hostile. Je m'approchai du microscope. Sur la plaque de verre, Marianne avait étalé une fine poudre d'or, je savais qu'elle serait heureuse si je réussissais à lui en donner une description exacte ; mais quant à

moi, je n'avais plus d'illusions : jamais je ne crèverais le vieux décor. A travers les microscopes et les lunettes, c'est encore avec mes yeux que je voyais ; ce n'est qu'en demeurant visibles et tangibles que les choses se mettaient à exister pour nous, sagement situées dans l'espace et le temps, au milieu des autres choses ; même si nous montions dans la lune, si nous descendions au fond des océans, nous resterions des hommes au cœur d'un monde humain. Quant aux mystérieuses réalités qui se dérobaient à nos sens : les forces, les planètes, les molécules, les ondes, ce n'était rien que le vide béant creusé par notre ignorance et que nous cachions sous des mots. Jamais la nature ne nous livrerait ses secrets : elle n'avait pas de secrets ; c'est nous qui inventions des questions, et qui façonnions ensuite des réponses : et jamais nous ne découvrions au fond de nos cornues que nos propres pensées ; ces pensées pouvaient au cours des siècles se multiplier, se compliquer, former des systèmes de plus en plus vastes et subtils, jamais elles ne m'arracheraient à moi-même. J'appliquai mon œil contre le microscope ; toujours cela passerait par mes yeux, par ma pensée ; jamais rien ne serait *autre*, jamais je ne serais un autre.

Il était minuit environ quand j'entendis avec surprise un bruit de grelots, le roulement d'une voiture ; la terre mouillée clapotait sous le pas des chevaux. Un flambeau à la main, je marchai vers la porte d'entrée ; Marianne sauta du carrosse. Elle était seule.

– Pourquoi rentres-tu si tôt ? demandai-je.

Elle passa devant moi sans m'embrasser, sans même me regarder ; je la suivis dans la bibliothèque. Elle s'approcha du feu et il me sembla qu'elle frissonnait.

– Tu as froid, dis-je.

Je touchai sa main. Elle recula vivement.

– Non.

– Qu'as-tu ?

Elle tourna son visage vers moi ; elle était très pâle sous son capuchon noir ; elle me regardait comme si elle me voyait pour la première fois ; j'avais vu cette expression dans d'autres yeux : c'était de l'horreur.

Je répétais : « Qu'as-tu ? » Mais je savais.

– Est-ce vrai ? dit-elle.

– De quoi parles-tu ?

– Ce que m'a dit Bompard est-il vrai ?

– Tu as vu Bompard ? Où cela ?

– Il avait fait poser une lettre à la maison. J'ai été chez lui. Je l'ai trouvé assis sur un fauteuil, paralysé. Il m'a dit qu'il voulait se venger avant de mourir.

Sa voix était hachée, son regard fixe ; elle s'approcha de moi.

– Il a raison, dit-elle. Pas une ride sur ton visage.

Elle tendit la main et toucha mes cheveux :

– Ils sont décolorés, n'est-ce pas ?

– Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

– Tout, dit-elle : Carmona, Charles Quint... Cela semble impossible. Est-ce

vrai ?

– C'est vrai, dis-je.

– C'est vrai !

Elle recula d'un pas ; elle me dévisageait avec une attention hagarde.

– Ne me regarde pas avec ces yeux, Marianne, dis-je. Je ne suis pas un spectre.

– Un spectre me serait moins étranger que toi, dit-elle lentement.

– Marianne ! dis-je. Nous nous aimons ; rien ne peut ruiner un tel amour. Qu'importe le passé ? Qu'importe l'avenir ? Ce que t'a dit Bompard ne change rien entre nous.

– Tout est changé, pour toujours, dit-elle.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains :

– Ah ! j'aimerais mieux que tu sois mort !

Je m'agenouillai auprès d'elle ; j'écartai ses mains.

– Regarde-moi, dis-je. Ne me reconnais-tu pas ? C'est moi, c'est bien moi. Je ne suis personne d'autre !

– Ah ! dit-elle avec violence, pourquoi m'as-tu caché la vérité ?

– M'aurais-tu aimé alors ?

– Jamais !

– Pourquoi ? dis-je. Me crois-tu maudit ? Est-ce qu'un démon m'habite ?

– Je me suis donnée à toi tout entière, dit-elle. Je croyais que toi aussi tu te donnais pour la vie, pour la mort. Et tu te prêtais pour quelques armées.

Un sanglot la suffoqua :

– Une femme parmi des millions d'autres. Un jour tu ne te rappelleras même plus mon nom. Et ce sera toi ; ce sera bien toi et personne d'autre.

Elle se leva.

– Non, dit-elle. Non. C'est impossible.

– Mon amour, dis-je. Tu sais bien que je t'appartiens. Jamais je n'ai appartenu ainsi à personne et plus jamais cela ne sera possible.

Je la pris dans mes bras et elle s'abandonna avec une espèce d'indifférence ; elle avait l'air fatiguée à mourir.

– Ecoute, dis-je. Ecoute-moi.

Elle fit un signe de la tête.

– Tu sais bien qu'avant de te connaître j'étais un mort ; c'est toi qui as fait de moi un homme vivant ; quand tu m'auras quitté, je redeviendrai un fantôme.

– Tu n'étais pas un mort, dit-elle en s'arrachant de moi. Tu ne seras jamais un vrai fantôme ; et pas un instant tu n'as été mon semblable. Tout était faux.

– Un homme mortel ne pourrait pas souffrir par toi plus que je ne souffre en cet instant, dis-je. Aucun ne t'aurait aimée comme je t'aime.

– Tout était faux, répéta-t-elle. Nous ne souffrons pas dans le même temps et tu m'aimes du fond d'un autre monde. Tu es perdu pour moi.

– Non, dis-je. C'est maintenant que nous nous sommes trouvés car maintenant nous allons vivre dans la vérité.

– Rien ne peut être vrai de toi à moi, dit-elle.

– Mon amour est vrai.

– Qu'est-ce que ton amour, dit-elle. Quand deux êtres mortels s'aiment, ils sont façonnés corps et âme par leur amour, il est leur substance même. Pour toi, c'est... c'est un accident. – Elle appuya sa main contre son front. – Comme je suis seule.

– Je suis seul aussi, dis-je.

Un long moment nous restâmes assis en silence l'un à côté de l'autre ; des larmes roulaient sur ses joues.

– As-tu essayé de comprendre quel sort est le mien ? dis-je.

– Oui, dit-elle. – Elle me regarda et quelque chose fléchit dans son visage. – C'est horrible.

– Ne veux-tu pas m'aider ?

– T'aider ? – Elle haussa les épaules. – Je t'aiderai dix ou vingt ans. Qu'est-ce que cela ?

– Tu peux me donner de la force pour des siècles.

– Et après ? Une autre femme viendra à ton secours !

Elle dit avec passion :

– Je voudrais ne plus t'aimer.

– Pardonne-moi, dis-je. Je n'avais pas le droit de t'imposer un tel destin.

Des larmes me montèrent aux yeux. Elle se jeta dans mes bras et se mit à sangloter avec désespoir.

– Je ne peux pas même en souhaiter un autre, dit-elle.

Je poussai la barrière du pré et j'allai m'asseoir à l'ombre du hêtre rouge. Des vaches paissaient l'herbe ensoleillée, il faisait très chaud. Je fis craquer entre mes doigts la coque vide d'une faîne ; j'avais passé des heures penché sur un microscope, et j'étais content de regarder la terre avec mes yeux. Marianne m'attendait sous le tilleul ou dans le salon frais aux stores baissés, mais je me sentais mieux loin d'elle ; tant que nous étions séparés, nous pouvions nous imaginer que nous allions nous rejoindre.

Une vache s'était arrêtée près d'un arbre, elle frottait sa tête contre le tronc ; j'imaginais que j'étais cette vache ; je sentais contre ma joue une caresse rugueuse et dans mon ventre une nuit chaude et verte ; le monde était une immense prairie qui entrait en moi par la bouche, par les yeux ; cela pouvait durer pendant une éternité. Pourquoi n'étais-je pas capable de rester éternellement couché sous ce hêtre sans un mouvement, sans un désir ?

La vache s'était plantée devant moi ; elle me fixait de ses gros yeux aux cils roux ; l'estomac gonflé d'herbe fraîche, elle contemplait placidement le mystère de cette chose qui était là et qui ne servait à rien ; elle me fixait et elle ne me voyait pas, elle demeurait enfermée dans son univers ruminant. Et moi je regardais la vache, le ciel lisse, les peupliers, l'herbe dorée et que voyais-je ? J'étais enfermé dans mon univers d'homme, enfermé pour l'éternité.

Je m'étendis sur le dos, je fixai le ciel. Jamais je ne passerais de l'autre côté de ce ciel ; prisonnier de ma propre présence, je n'apercevrais autour de moi, à jamais, que les murs d'un cachot. De nouveau je regardai la prairie. La vache s'était couchée et ruminait. Un coucou chanta deux fois ; cet appel calme, qui n'appelait rien, s'engloutit dans le silence. Je me levai et je marchai vers la maison.

Marianne était dans son boudoir, assise près de la fenêtre ouverte ; elle me sourit ; c'était un sourire machinal d'où la vie s'était retirée.

– Tu as bien travaillé ?

– J'ai recommencé les expériences d'hier. Tu aurais dû venir m'aider. Tu deviens paresseuse.

– Nous ne sommes plus si pressés, dit-elle. Tu as tout le temps.

Elle tordit un peu la bouche.

– Je suis fatiguée.

– Cela ne va pas mieux ?

– C'est toujours pareil.

Elle se plaignait de douleurs dans le ventre ; elle était devenue très maigre et son teint avait jauni. Dix ans, vingt ans... Maintenant je comptais les années et parfois je me prenais à penser : « Vite ! que cela arrive ! » Du jour où elle avait su mon secret, elle était entrée en agonie.

– Que vais-je répondre à Henriette ? dit-elle au bout d'un moment.

– Tu n'es pas encore décidée ?

– Non. J'y pense jour et nuit. C'est si grave.

– Aime-t-elle cet homme ?

– Si elle l'aimait, elle ne me demanderait pas conseil. Mais peut-être sera-t-elle plus heureuse avec lui qu'avec Louis...

– Peut-être, dis-je.

– Si elle avait une autre vie, elle serait sans doute très différente, n'est-ce pas ?

– Certainement, dis-je.

Nous avions déjà eu cette conversation plus de vingt fois et pour l'amour de Marianne j'aurais voulu m'y intéresser. Mais quoi ? Qu'Henriette restât près de son mari ou qu'elle suivît son amant, elle serait toujours Henriette.

– Seulement, si elle part, Louis gardera la petite. Quelle vie aura cette enfant ?

Marianne me regarda. Il y avait à présent quelque chose de maniaque et d'inquiet dans son regard.

– Tu t'occuperas d'elle ?

– Nous nous en occuperons ensemble, dis-je.

Elle haussa les épaules :

– Tu sais bien que bientôt je ne serai plus là.

Elle tendit la main et cueillit par la fenêtre une grappe de glycines.

– Ça devrait être une sécurité de penser que toi tu seras encore là, toujours là. Est-ce que les autres pensaient que c'était une sécurité ?

– Quelles autres ?

– Catherine. Béatrice.

– Béatrice ne m'aimait pas, dis-je. Et Catherine espérait sans doute obtenir de Dieu que je la rejoigne un jour au ciel.

– Elle te l'a dit ?

– Je ne sais pas ; mais elle le pensait sûrement.

– Tu ne sais pas ? Tu ne te rappelles pas ?

– Non, dis-je.

– Combien de ses paroles te rappelles-tu encore ?

– Quelques-unes.

– Et sa voix ? Tu te souviens de sa voix ?

– Non, dis-je.

Je touchai la main de Marianne.

– Je ne l'aimais pas comme je t'aime.

– Oh ! je sais que tu m'oublieras, dit-elle. C'est sans doute mieux. Ça doit être lourd, tous ces souvenirs.

Elle avait posé les glycines sur ses genoux, et elle tourmentait les fleurs de ses doigts maigres.

– Tu vivras dans mon cœur plus longtemps que tu n'aurais vécu dans aucun cœur mortel, dis-je.

– Non, dit-elle âprement. Si tu étais mortel, je vivrais en toi jusqu'à la fin du monde, car ta mort serait pour moi la fin du monde. Tandis que je vais mourir dans un monde qui ne finira pas.

Je ne répondis rien. Je ne pouvais rien répondre.

– Que feras-tu après ? dit-elle.

– J'essaierai de vouloir ce que tu aurais voulu, d'agir comme tu aurais agi.

– Essaie de rester un homme parmi les hommes, dit-elle. Il n'y a pas d'autre salut pour toi.

– J'essaierai, dis-je. A présent les hommes me sont chers puisqu'ils sont tes semblables.

– Aide-les, dit-elle. Mets à leur service ton expérience.

– Je le ferai.

Elle me parlait souvent de mon triste avenir. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de l'imaginer avec son cœur mortel.

– Promets-le-moi, dit-elle.

Un peu de l'ancienne ferveur brillait dans ses yeux.

– Je te le promets, dis-je.

Une guêpe vint se poser en bourdonnant sur la grappe de fleurs mauves ; au loin une vache meugla.

– Peut-être est-ce mon dernier été, dit Marianne.

– Ne parle pas ainsi.

– Il y aura un été qui sera mon dernier été, dit-elle.

Elle secoua la tête.

– Je ne t'envie pas. Mais ne m'envie pas non plus.

Longtemps nous restâmes assis près de la fenêtre, incapables de nous secourir, plus séparés que si l'un de nous eût été mort, ne pouvant plus agir ensemble ni presque nous parler. Et cependant nous nous aimions avec désespoir.

– Porte-moi près de la fenêtre, dit Marianne. Je voudrais voir le soleil se coucher pour la dernière fois.

– Cela va te fatiguer.

– Je t'en prie. Pour la dernière fois.

Je rabattis les couvertures et je la soulevai dans mes bras. Elle avait tant maigri qu'elle ne pesait pas plus qu'une enfant. Elle écarta le rideau de la fenêtre.

– Oui, dit-elle. Je me souviens. C'était beau.

Elle laissa retomber le rideau.

– Pour toi, tout continuera d'exister, dit-elle avec un sanglot.

Je l'étendis à nouveau dans son lit ; son visage était jaune et fripé ; on avait coupé ses cheveux dont le poids la fatiguait et sa tête était devenue si petite qu'elle me rappelait ces têtes embaumées qui jonchaient la place d'un village indien.

– Il va se passer tant de choses, dit-elle, de grandes choses. Et je ne les verrai pas !

– Tu peux résister encore très longtemps. Le médecin a dit que ton cœur était très solide.

– Ne mens pas, dit-elle avec une brusque colère. Tu m'as assez menti ! Je sais que c'est fini. Je vais m'en aller, je m'en vais toute seule. Et toi tu resteras là sans moi, pour toujours.

Elle se mit à sangloter passionnément.

– Toute seule ! Tu me laisses partir toute seule !

Je pris sa main, je la serrai. Comme j'aurais voulu lui dire : « Je meurs avec toi ! On nous enterrera dans le même tombeau, nous avons vécu notre vie et maintenant plus rien n'existe ! »

– Demain, dit-elle. Le soleil se couchera et je ne serai plus nulle part. Il y aura juste mon corps. Et un jour quand tu ouvriras mon cercueil il n'y aura plus qu'un peu de cendre. Même les os seront tombés en cendre. Même les os !... répéta-t-elle. Et pour toi, tout continuera comme si je n'avais jamais existé.

– Je vivrai avec toi, par toi...

– Tu vivras sans moi, dit-elle. Et un jour tu m'auras oubliée. Ah ! dit-elle dans un sanglot : c'est injuste !

– Je voudrais pouvoir mourir avec toi, dis-je.

– Mais tu ne peux pas, dit-elle.

La sueur coulait sur son visage, sa main était humide et froide.

– Si seulement je pensais : il va me rejoindre dans dix ans, dans vingt ans, ce serait moins dur de mourir. Mais non. Jamais. Tu m'abandonnes à jamais.

Je dis : « Je penserai à toi sans cesse. » Mais elle ne parut pas entendre ; elle était retombée sur l'oreiller épuisée et elle murmura :

– Je te déteste.

– Marianne, dis-je. Ne sais-tu plus comme je t'aime ?

Elle secoua la tête :

– Je sais tout. Je te déteste.

Elle ferma les yeux ; au bout d'un instant, elle parut dormir, mais elle gémissait dans son sommeil. Henriette vint s'asseoir auprès de moi ; c'était une grande femme aux traits durs.

– Le souffle baisse, dit-elle.

– Oui. C'est la fin.

Les doigts de Marianne se crispèrent, les coins de sa bouche s'abaissèrent en une grimace de souffrance, de dégoût et de reproche ; puis elle soupira et tout son corps se détendit.

– Comme elle est morte doucement, dit Henriette.

On l'enterra deux jours plus tard. Sa tombe se dressait au milieu du cimetière, pierre parmi les pierres, occupant sous le ciel juste la place d'une tombe ; quand la cérémonie fut achevée, ils s'en allèrent, laissant derrière eux Marianne, sa tombe, sa mort. Moi je restai assis sur les dalles ; je savais que la morte n'était pas dans la tombe ; on avait couché là le cadavre d'une vieille femme au cœur plein d'amertume ; mais Marianne avec ses sourires, ses espoirs, ses baisers, sa tendresse demeurait debout au bord du passé ; je la voyais encore, je pouvais encore lui parler, lui sourire, je sentais sur moi ce regard qui avait fait de moi un homme parmi les hommes : dans un instant la porte allait se refermer, je voulais empêcher qu'elle ne se refermât. Il ne fallait pas bouger, ne plus rien voir, ne rien entendre, renier ce monde présent ; je m'étendis contre la terre, je fermai les yeux, de toutes mes forces tendues je maintenais la porte ouverte, j'empêchais le présent de naître afin que le passé continuât d'exister.

Cela dura un jour, une nuit, et quelques heures encore. Et brusquement je tressaillis ; il ne s'était rien passé, mais j'entendais distinctement les abeilles qui bourdonnaient parmi les fleurs du cimetière, au loin une vache meugla : je l'entendais. Au fond de moi-même il y avait eu un choc sourd : c'était fait, la porte était fermée ; personne ne la franchirait plus jamais. J'étirai mes jambes engourdies, je me soulevai sur un coude : que ferai-je maintenant ? Allais-je me lever et continuer à vivre ? Catherine était morte, et Antoine, Béatrice, Carlier, tous ceux que j'avais aimés étaient morts, et j'avais continué à vivre ; j'étais là, le même depuis des siècles ; mon cœur pouvait battre un moment de pitié, de révolte, de détresse ; mais j'oubliais. J'enfonçai les doigts dans la terre, je dis avec désespoir : « Je ne veux pas. » Un homme mortel aurait pu refuser de poursuivre sa route, il aurait pu éterniser cette révolte : il pouvait se tuer. Mais moi j'étais esclave de la vie qui me tirait en avant vers l'indifférence et l'oubli. Il était vain de résister. Je me levai et je pris lentement le chemin de la maison.

Lorsque j'entrai dans le jardin, je vis que la moitié du ciel était couverte de lourds nuages noirs ; l'autre moitié était d'un bleu tranquille ; un des murs de la maison semblait gris tandis que la façade était d'un blanc criard et dur ; l'herbe

paraissait jaune. De temps à autre un vent d'orage ployait les arbres et les buissons, puis tout redevenait immobile. Marianne aimait les orages. Ne pourrais-je pas la faire vivre à travers moi ? Je m'assis sous le tilleul, à sa place. Je regardai les ombres violentes, les blancs crus, je respirai l'odeur des magnolias ; mais les lumières et les parfums ne me parlaient pas ; cette journée n'était pas pour moi ; elle restait en suspens, elle réclamait d'être vécue par Marianne. Marianne ne la vivait pas et je ne pouvais pas me substituer à elle. En même temps que Marianne un monde avait sombré, un monde qui n'émergerait plus jamais à la lumière. Maintenant toutes les fleurs s'étaient mises à se ressembler, les nuances du ciel s'étaient confondues, et les journées n'auraient plus qu'une seule couleur : la couleur de l'indifférence.

Une servante avait ouvert la porte de l'auberge et jeté un seau d'eau sur le pavé en regardant d'un œil méfiant Régine et Fosca ; au premier étage des persiennes avaient claqué. Régine dit :

– On nous donnera peut-être un café.

Ils entrèrent. Une femme lavait avec une serpillière le plancher de la salle à manger ; Régine et Fosca s'assirent devant une des tables couvertes de toile cirée.

– Auriez-vous quelque chose à boire ? dit Régine.

La femme leva la tête, elle tordit la serpillière mouillée au-dessus du seau plein d'eau sale et brusquement elle se mit à sourire.

– Je peux vous servir un genre de café au lait.

– Bien chaud, dit Régine.

Elle regarda Fosca.

– Ainsi, dit-elle, il y a seulement deux siècles vous étiez encore capable d'aimer.

– Il y a seulement deux siècles, oui.

– Et naturellement vous l'avez tout de suite oubliée ?

– Pas tout de suite, dit Fosca. Il y a eu tout un temps où j'ai vécu sous son regard. J'ai veillé sur la fille d'Henriette : je l'ai vue grandir, se marier, mourir ; elle laissait un petit garçon qui s'appelait Armand, et j'ai veillé aussi sur lui. Henriette est morte quand l'enfant avait quinze ans. C'était une vieille femme égoïste et dure et qui me détestait parce qu'elle connaissait mon secret.

– Mais pensiez-vous souvent à Marianne ?

– Le monde où je vivais était son monde, les hommes étaient ses semblables : en travaillant pour eux, c'est pour elle que je travaillais. Cela m'a aidé à passer près de cinquante ans : je faisais des recherches de physique et de chimie.

– Tout cela ne l'empêchait pas d'être morte, dit Régine.

– Y avait-il un moyen de l'en empêcher ?

– Non, dit Régine, il n'y avait sûrement pas de moyen.

La servante posa sur la table une cafetière, un pot de lait, et deux grands bols, des bols roses décorés de papillons bleus : « Tout juste les bols de mon enfance », pensa Régine. C'était une pensée machinale, déjà ces mots ne voulaient plus rien dire ; elle n'avait plus d'enfance, plus d'avenir, pour elle non plus il n'y avait plus ni couleurs, ni odeurs, ni lumière. Cela, elle pouvait encore le sentir, cette vive brûlure de son palais, de sa gorge ; elle but avidement.

– L'histoire est presque finie, dit Fosca.

– Finissez, dit-elle. Finissons-en.

CINQUIÈME PARTIE

Quelque part au fond des couloirs, un tambour se mit à battre et tous les regards se tournèrent vers la porte. Il y avait des larmes dans les yeux de Brennand ; Spinelle serrait les lèvres et sa pomme d'Adam montait et descendait convulsivement dans son cou maigre ; Armand avait plongé la main dans la poche de sa veste, sous son collier de barbe noire sa face était blême. Les fenêtres étaient fermées, mais on entendait les cris qui montaient de la place ; ils criaient : « Plus de Bourbons ! Vive la République ! Vive La Fayette ! » Il faisait très chaud ; la sueur perlait sur le front d'Armand, mais je savais qu'un frisson glacé courait le long de son échine. Maintenant je lisais en eux ; je sentais le froid du métal dans sa main moite, le froid du balcon de fer contre ma main. Ils criaient : « Vive Antoine Fosca ! Vive Carmona ! » Une église brûlait dans la nuit, la victoire flambait au ciel et les cendres noires de la défaite retombaient en pluie sur mon cœur ; l'air avait un goût de mensonge. Je serrais la balustrade et je pensais : « Un homme ne peut-il rien ? » Il serrait la crosse du revolver, il pensait : « Je peux quelque chose. » Il était prêt à mourir pour s'en convaincre.

Brusquement le tambour se tut. Il y eut un bruit de pas, et l'homme apparut ; il souriait mais il était pâle, aussi pâle qu'Armand ; sous le ruban tricolore qui barrait sa poitrine, son cœur battait à grands coups ; sa bouche était sèche. La Fayette marchait à côté de lui. La main d'Armand sortit lentement de sa poche ; je saisis son poignet.

– Inutile, dis-je. Je l'ai déchargé.

Dans la salle une immense voix s'était levée : la voix de la mer, du vent, des volcans ; l'homme passa devant nous ; je serrai fortement la main d'Armand et elle devint toute molle entre mes doigts ; je m'emparai du revolver. Il me regarda et un peu de sang monta à ses joues.

– C'est une trahison, dit-il.

Il marcha vers la porte et descendit l'escalier en courant. Je courus derrière lui. Sur la place, ils agitaient des drapeaux tricolores et quelques-uns criaient encore : « Vive la République ! » mais la plupart se taisaient ; ils regardaient fixement les fenêtres de l'hôtel de ville, ils hésitaient. Armand fit quelques pas et s'agrippa à un réverbère comme un homme ivre ; ses jambes tremblaient. Il pleurait. Il pleurait parce qu'il était vaincu et parce que sa vie était sauvée. Il était couché sur le lit avec un trou dans le ventre, il était vainqueur et il était mort ; il souriait. Brusquement une grande clameur s'éleva : « Vive La Fayette ! Vive le duc d'Orléans ! » Armand releva la tête, et il vit le général et le duc qui s'embrassaient sur le balcon de l'hôtel de ville, enveloppés dans les plis d'un drapeau tricolore.

– Gagné ! dit-il. Il n'y avait pas de colère dans sa voix, mais une grande fatigue. Vous n'aviez pas le droit, c'était notre seule chance !

– C'était un suicide inutile, dis-je sèchement. Qu'est-ce que le duc ? Rien. Sa mort ne changerait rien. La bourgeoisie est décidée à escamoter cette Révolution et elle y réussira parce que ce pays n'est pas mûr pour la République.

– Ecoutez-les ! dit Armand. Ils se sont laissés manœuvrer comme des enfants. Personne ne leur ouvrira donc les yeux ?

– Vous êtes un enfant vous-même, dis-je en lui touchant l'épaule. Pensez-vous qu'il suffit de trois jours d'émeute pour faire l'éducation d'un peuple ?

– Ils voulaient la liberté, dit Armand. Ils ont donné leur sang pour elle.

– Ils ont donné leur sang, dis-je. Mais savent-ils pourquoi ? Ils ne connaissent pas eux-mêmes leurs vraies volontés.

Nous étions arrivés sur les bords de la Seine ; Armand marchait à côté de moi, la tête baissée, en tramant les pieds avec lassitude.

– Hier encore, la victoire était dans nos mains, dit-il.

– Non, dis-je. Jamais vous n'avez été victorieux puisque vous n'étiez pas capables d'exploiter votre succès. Vous n'étiez pas prêts.

Un surplis blanc, ballonné d'eau, flottait à la dérive sur le fleuve. Contre le quai, un bateau était arrêté, surmonté d'un pavillon noir ; des hommes apportaient des civières qu'ils disposaient sur la berge et l'odeur montait vers la foule silencieuse penchée par-dessus le parapet du pont, l'odeur de Rivelles, des places romaines, des champs de bataille, l'odeur des victoires et des défaites, si fade après l'éclat rouge du sang. Ils empilaient les cadavres sur le bateau et ils les recouvraient de paille.

– Ils sont donc morts pour rien, dit Armand.

Je regardais le chaume couleur de soleil sous lequel fermentaient des viandes humaines farcies de larves. Morts pour l'humanité, la liberté, le progrès, le bonheur, morts pour Carmona, pour l'Empire, morts pour un avenir qui n'était pas le leur, morts parce qu'on finit toujours par mourir, morts pour rien. Mais je ne dis pas les mots qui me montaient aux lèvres ; j'avais appris à leur parler.

– Ils sont morts pour la Révolution de demain, dis-je. Pendant ces trois journées, le peuple a découvert son pouvoir ; il ne sait pas encore s'en servir, mais demain il saura. Il saura, si vous travaillez à préparer l'avenir, au lieu de vous jeter inutilement dans le martyre.

– Vous avez raison, dit-il. Ce n'est pas de martyrs que la République a besoin.

Un moment il resta accoudé au parapet, les yeux fixés sur le bateau funèbre, puis il se détourna :

– Je voudrais passer au journal.

– J'irai avec vous, dis-je.

Nous quittâmes les quais. Au tournant de la rue un homme était en train de coller une affiche sur le mur. On lisait en grosses lettres noires : « Le duc d'Orléans n'est pas un Bourbon, c'est un Valois. » Plus loin, nous vîmes sur une palissade le manifeste républicain lacéré.

– Ne rien pouvoir ! dit Armand. Alors qu'hier nous pouvions tout !

– Patience, dis-je, vous avez une vie devant vous.

– Oui, grâce à vous.

Il essaya de me sourire :

– Comment avez-vous deviné ?

– Je vous ai vu charger le revolver. Il n'est pas difficile de lire en vous.

Nous traversâmes la rue et Armand me dévisagea avec perplexité :

– Je me demande pourquoi vous veillez sur moi avec autant de sollicitude.

– Je vous l'ai dit : j'ai beaucoup aimé votre mère ; vous m'êtes devenu cher à cause d'elle.

Il ne répondit pas, mais comme nous passions devant une vitrine aux glaces étoilées par des balles, il m'arrêta.

– N'avez-vous jamais remarqué que nous nous ressemblions ? dit-il.

Je regardai les deux images : cet immuable visage qui était le mien depuis des siècles, et sa figure toute neuve, avec ses longs cheveux noirs, son collier de barbe, ses yeux ardents ; nous avions le même nez, le nez des Fosca.

– Qu'imaginez-vous ? dis-je.

Il hésita :

– Je vous le dirai plus tard.

Nous arrivions devant l'immeuble du *Progrès ;* il y avait une troupe d'hommes en guenilles sur le trottoir et ils frappaient dans la porte fermée à grands coups d'épaule. Ils criaient : « Nous voulons fusiller ces républicains ! »

– Ah ! les imbéciles ! dit Armand.

– Passons par la porte de derrière, dis-je.

Nous tournâmes le pâté de maisons et nous frappâmes ; un guichet s'ouvrit, puis la porte s'entrebâilla.

– Entrez vite, dit Voiron.

Sa chemise était ouverte sur sa poitrine où la sueur perlait et il tenait un fusil à la main.

– Essaie de décider Garnier à s'en aller. Ils vont l'assassiner.

Armand bondit dans l'escalier. Garnier était assis au bord d'une table, dans la salle de rédaction, au milieu d'un groupe de jeunes gens. Ils n'avaient pas d'armes. On entendait les coups sourds qui montaient du rez-de-chaussée et les cris de mort.

– Qu'est-ce que vous attendez ? dit Armand. Filez par la petite porte.

– Non. Je veux les recevoir, dit Garnier.

Il avait peur. Je pouvais lire sa peur dans le coin de sa bouche et dans ses doigts crispés.

– Ce n'est pas de martyrs que la République a besoin, dit Armand. Ne vous laissez pas assassiner.

– Je ne veux pas qu'ils brisent mes presses, qu'ils brûlent mes papiers, dit Garnier. Je les recevrai.

Sa voix était ferme, ses yeux durs. Mais je sentais la peur en lui. S'il n'avait

pas eu peur, sans doute eût-il consenti à partir. Il ajouta avec hauteur :

– Je ne retiens personne.

– Ceci n'est pas vrai, dis-je. Vous savez bien que ces jeunes gens ne vous quitteront pas.

Il regarda autour de lui, parut hésiter. A cet instant on entendit un grand craquement et une ruée effrénée dans l'escalier. Ils criaient : « A mort les républicains ! » La porte vitrée s'ouvrit, et ils entrèrent, leurs baïonnettes en avant, ils avaient l'air à moitié ivres.

– Que voulez-vous ? dit Garnier de sa voix sèche.

Ils hésitèrent et l'un d'eux cria :

– Nous voulons ta sale peau de républicain.

Il prit son élan, et j'eus juste le temps de me jeter devant Garnier, je reçus la baïonnette en pleine poitrine.

– Etes-vous des assassins ? cria Garnier.

Sa voix me parvenait de très loin ; je sentais mon sang qui mouillait ma chemise et il y avait un brouillard autour de moi. Je pensais : « Peut-être cette fois je vais mourir ; peut-être j'en ai fini ! » Et puis je me retrouvai couché sur une table, avec un linge blanc noué autour de ma poitrine. Garnier parlait toujours et les hommes reculaient vers la porte.

– Ne bougez pas, me dit Armand. Je vais chercher un médecin.

– C'est inutile, dis-je. L'arme a buté contre un os. Je n'ai rien.

Dans la rue, sous les fenêtres, ils continuèrent à crier : « Fusillez ces républicains. » Mais les hommes avaient tourné les talons, ils descendaient l'escalier. Je me levai, je refermai ma chemise et je boutonnai ma veste.

– Vous m'avez sauvé la vie, dit Garnier.

– Ne me remerciez pas avant de savoir ce que la vie vous réserve.

Je pensais : « Voilà qu'il va lui falloir vivre des années avec sa peur. »

– Je rentre me reposer, dis-je.

Armand descendit avec moi ; nous marchâmes quelques instants en silence, puis il dit :

– Vous auriez dû mourir.

– L'arme a buté...

Il m'interrompit :

– Aucun homme normal ne serait debout après un pareil coup.

Il saisit mon poignet.

– Dites-moi la vérité.

– Quelle vérité ?

– Pourquoi veillez-vous sur moi ? Pourquoi nous ressemblons-nous ? Comment n'êtes-vous pas mort, alors que la baïonnette n'a pas buté ?

Il parlait d'une voix fiévreuse et ses doigts se crispaient sur mon bras :

– Il y a longtemps que je m'en doutais...

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Depuis mon enfance, je sais que je compte parmi mes aïeux un homme qui

ne doit jamais mourir ; depuis mon enfance j'ai souhaité le rencontrer...

– Votre mère m'a parlé de cette légende, dis-je... Pouvez-vous y croire ?

– J'y ai toujours cru, dit-il. Et j'ai toujours pensé que nous pourrions faire ensemble de grandes choses s'il avait un peu d'amitié pour moi.

Ses yeux brillaient, il me regardait avec une ardeur passionnée ; Charles avait tourné la tête, sa lèvre inférieure pendait, sous les paupières tombantes, les yeux semblaient morts, et moi je promettais : nous ferons de grandes choses. Je gardai le silence et Armand dit avec impatience :

– Est-ce un secret ? Pourquoi tant de mystère ?

– Vous me croyez immortel et vous pouvez me regarder sans horreur ?

– Qu'y a-t-il là d'horrible ?

Un sourire éclaira son visage ; il parut très jeune soudain et quelque chose bougea dans mon cœur : c'était fade, avec un parfum très ancien, un peu croupi ; des jets d'eau chantaient.

– C'est vous, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors l'avenir est à nous, dit-il. Merci d'avoir sauvé ma vie !

– Ne vous réjouissez pas, dis-je. Il est dangereux pour les hommes mortels de vivre à mes côtés. Leur existence leur semble brusquement trop courte, leurs entreprises vaines.

– Je sais bien que j'ai juste une vie d'homme devant moi, dit-il. Votre présence n'y change rien.

Il me regardait comme s'il me voyait pour la première fois, et déjà il cherchait avidement à profiter de la chance extraordinaire qui lui était offerte.

– Que de choses vous avez vues ! Vous avez assisté à la grande Révolution ?

– Oui.

– Vous me raconterez, dit-il.

– Je ne m'en suis pas beaucoup occupé, dis-je.

– Ah !

Il m'examinait d'un air un peu déçu.

Je dis brusquement :

– Me voilà arrivé.

– Cela vous dérangerait que je monte un instant chez vous ?

– Rien ne me dérange jamais.

Je poussai la porte de la bibliothèque. Marianne souriait au milieu du cadre ovale, sa robe bleue découvrait ses jeunes épaules.

– Voilà la grand-mère de votre mère, dis-je. Elle était ma femme.

– Elle était belle, dit Armand poliment.

Son regard fit le tour de la pièce.

– Vous avez lu tous ces livres ?

– A peu près.

– Vous devez être un grand savant.

– Je ne m'intéresse plus à la science.

Je regardais Marianne ; j'avais envie de parler d'elle ; depuis longtemps elle était morte ; mais pour Armand c'est aujourd'hui qu'elle commençait à exister ; elle pouvait ressusciter dans son cœur belle, jeune, ardente.

– Elle avait foi dans la science, dis-je. Elle croyait comme vous au progrès, à la raison, à la liberté. Elle était passionnément dévouée au bonheur de l'humanité...

– N'y croyez-vous pas ? dit-il.

– Bien sûr, dis-je. Mais elle, c'était autre chose. Elle était si vivante ; tout ce qu'elle touchait vivait : les fleurs, les idées...

– Les femmes sont souvent plus généreuses que nous, dit Armand.

Je tirai les rideaux sans répondre et j'allumai une lampe. Qu'était Marianne pour lui ? Une morte parmi des millions d'autres. Elle souriait de son sourire figé au milieu du cadre ovale ; jamais elle ne renaîtrait.

– Pourquoi ne vous intéressez-vous plus à la science ? dit Armand.

Il vacillait de fatigue, ses paupières papillotaient ; mais il ne se déciderait pas à me quitter avant d'avoir trouvé comment tirer profit de moi.

– Elle ne permet pas à l'homme de sortir de lui-même, dis-je.

– Est-il nécessaire qu'il en sorte ?

– Ce n'est sans doute pas nécessaire pour vous.

J'ajoutai brusquement :

– Vous devriez vous reposer un peu. Vous avez l'air à bout de forces.

– J'ai peu dormi depuis trois jours, dit-il avec un sourire d'excuse.

– C'est une dure épreuve que de mourir et de ressusciter en une même journée, dis-je. Couchez-vous donc sur le divan et dormez.

Il se jeta sur le canapé :

– Je vais dormir une petite heure, dit-il.

Je restai debout à côté du divan. Le soir tombait. Là-bas, des clameurs de fête montaient dans le crépuscule mais dans ce bureau aux rideaux tirés on n'entendait d'autre bruit que le souffle léger d'Armand. Déjà il dormait. Pour la première fois depuis quatre jours, il était délivré de la peur, de l'espoir ; il dormait et c'était moi qui veillais et qui sentais avec mon cœur le poids de cette journée qui agonisait lourdement derrière les vitres. Places désertes de Pergola, dômes dorés, inaccessibles de Florence, goût fade du vin au balcon de Carmona... Mais il connaissait aussi l'ivresse triomphante, l'énorme rire de Malatesta, le sourire d'Antoine mourant ; Carlier regardait le fleuve jaune en ricanant : J'y suis arrivé ; et moi de mes deux mains je déchirais ma chemise, la vie m'étouffait. Et dans sa poitrine il y avait aussi l'espoir, le soleil rouge dans le ciel neigeux, la ligne bleue des collines au fond de la plaine, les voiles qui disparaissaient à l'horizon, happées par la courbe invisible de la terre. Je me penchai sur Armand, je regardai le jeune visage rongé de mousse noire : à quoi rêvait-il ? Il dormait comme avaient dormi Tancrède, Antoine, Charles, Carlier ; ils se ressemblaient tous ; et cependant pour chacun la vie avait un goût unique qu'il était le seul à connaître : elle ne se recommençait jamais ; en chacun elle

était tout entière, tout entière neuve. Il ne rêvait pas aux places de Pergola, ni au grand fleuve jaune ; il avait ses rêves à lui dont je ne pouvais pas lui dérober la moindre parcelle ; jamais je ne réussirais à m'évader de moi-même, à me glisser en l'un d'eux ; je pouvais tenter de le servir ; mais je ne verrais pas avec ses yeux, je ne sentirais pas avec son cœur. A jamais je traînais derrière moi le soleil rouge, le tumulte du fleuve boueux, la solitude haineuse de Pergola : mon passé ! Je m'éloignai d'Armand ; de lui, pas plus que d'aucun autre je n'avais rien à espérer.

La fumée dessina un rond bleuâtre dans l'air jaune, puis le rond s'étira, se gondola, se brisa. Quelque part, sur une plage d'argent, une ombre palmée rampait vers un caillou blanc. J'aurais voulu être couché sur cette plage ; chaque fois que je m'étais forcé à parler leur langage, je me sentais vide et fatigué.

« En matière d'impression et de publication d'écrit, le flagrant délit n'existe que lorsqu'un appel à la révolte s'imprime dans un lieu connu d'avance par les agents de l'autorité. Pas un seul des écrivains arrêtés depuis un mois sur un mandat de dépôt n'a été réellement surpris en flagrant délit. »

Dans la pièce voisine, Armand lisait mon article à haute voix, et les autres écoutaient ; parfois ils applaudissaient de plaisir. Ils applaudissaient, mais si j'avais poussé la porte, leurs visages se seraient figés. J'avais beau travailler avec eux toutes les nuits, et écrire ce qu'ils souhaitaient que j'écrive, je restais un étranger pour eux.

« Je dis que lorsque ayant enlevé à ses foyers un homme innocent, l'ayant retenu pendant des semaines dans un cachot sous le coup d'une accusation illégale, vous osez le condamner sous prétexte que le désespoir et la colère lui ont arraché contre vos magistrats une parole amère, vous foulez aux pieds les droits sacrés que le peuple français a achetés de son sang. »

J'avais écrit ces mots, et je pensais : « Marianne serait contente de moi » ; mais déjà je ne les reconnaissais plus ; il n'y avait plus en moi que du silence.

– Voilà un article qui fera du bruit, dit Garnier.

Il s'était approché de moi et il me regardait en tordant nerveusement la bouche. Il aurait voulu me dire quelque chose d'aimable ; il était le seul qui n'eût pas peur de moi ; mais nous ne réussissions jamais à nous parler.

– Il y aura un procès, dit-il enfin. Mais nous le gagnerons.

La porte s'ouvrit à la volée et Spinelle entra. Son visage était rose et dans ses cheveux frisés il y avait du froid et de la nuit. Il jeta son foulard sur une chaise :

– Il y a une émeute à Ivry, dit-il. Les ouvriers ont brisé les machines à tisser. On a appelé la troupe qui a chargé avec des baïonnettes.

Il parlait si précipitamment qu'il bégayait. Il ne se souciait pas des ouvriers, ni des machines brisées, ni du sang versé ; il était heureux parce qu'il apportait à son journal des nouvelles d'importance.

– Il y a eu des morts ? dit Garnier.

– Trois hommes et plusieurs blessés.

– Trois morts...

Le visage de Garnier était tendu. Lui aussi, il était très loin d'Ivry, des cris, des coups ; il imaginait le titre en gros caractères. *La troupe charge les ouvriers avec des baïonnettes.* Déjà il pesait les premiers mots de l'article.

– Ils brisent les machines ! dit Armand. Il faudrait leur expliquer que c'est idiot...

– Qu'importe ? dit Garnier. Ce qui compte, c'est qu'il y a eu une émeute.

Il se tourna vers Spinelle.

– Je descends au marbre ; viens avec moi.

Ils sortirent et Armand s'assit dans un fauteuil en face de moi ; il réfléchissait.

– Garnier se trompe, dit-il enfin. Ces émeutes ne servent à rien. Vous aviez raison quand vous m'expliquiez qu'il faut d'abord faire l'éducation du peuple.

Il haussa les épaules.

– Penser qu'ils en sont à briser les machines !

Je ne répondis pas. Il n'attendait pas de réponse. Il m'examinait avec perplexité et je ne pouvais deviner quelle pensée il poursuivait à travers mon visage.

– Ce qui rend les choses difficiles, c'est qu'ils se méfient de nous, dit-il. Des cours du soir, des réunions publiques, des brochures, ce n'est pas ainsi que nous les atteindrons. Nos paroles glissent sur eux.

Il y avait un appel dans sa voix. Je souris :

– Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

– Pour prendre de l'ascendant sur eux, il faudrait vivre parmi eux, travailler avec eux, se battre à leurs côtés : il faudrait être un des leurs.

– Vous voulez que je devienne un ouvrier ?

– Oui, dit-il. Vous pourriez faire un immense travail.

Il me regardait avidement et je me sentais en sécurité sous ce regard : tout juste une force à exploiter. Je ne lui inspirais ni horreur, ni amitié : il se servait de moi, c'était tout.

– Ce serait un grand sacrifice à demander à un homme mortel. Mais pour vous, cela ne doit pas beaucoup compter, dix ou quinze ans de vie.

– En effet, dis-je, cela ne compte pas beaucoup.

Son visage s'illumina :

– Alors vous acceptez ?

– Je peux essayer, dis-je.

– Oh ! ce n'est pas difficile, dit-il. Si vous essayez, vous réussirez.

Je répétai :

– J'essaierai.

J'étais couché près de la fourmilière, et elle était venue et je m'étais levé et elle m'avait dit : « Reste un homme parmi les hommes. » J'entendais encore sa voix, et je les regardais, je disais : « Ce sont des hommes » ; mais dans l'atelier où la nuit tombait, tandis que je badigeonnais de rouge, de jaune et de bleu les rouleaux de papier humide, je ne pouvais pas étouffer cette autre voix qui me

disait : « Qu'est-ce donc qu'un homme ? Que peuvent-ils pour moi ? » Sous nos pieds le ronronnement des machines faisait trembler le plancher : c'était la trépidation même du temps stagnant et sans repos.

– Y en a-t-il encore pour longtemps ? dit l'enfant.

Debout sur son escabeau, il broyait des couleurs dans un mortier ; je sentais la courbature de son dos, ses jambes gourdes et sa tête si vide, si lourde qui le tirait vers le sol.

– Tu es fatigué ?

Il ne répondit même pas.

– Repose-toi un instant, dis-je.

Il s'assit sur la plus haute marche de l'escabeau et ferma les yeux. Depuis le matin les pinceaux chargés de couleur liquide balayaient les rouleaux de papier ; depuis le matin c'était la même lumière trouble, l'odeur de peinture, le murmure égal et rythmé : toujours, toujours. Depuis le matin, depuis les premiers jours du monde, toujours l'ennui, la fatigue et la trépidation du temps. Les métiers ronronnaient : toujours, toujours, à travers les rues de Carmona, à travers les rues de Gand où les navettes allaient – venaient – allaient – venaient ; des maisons flambaient, des chants montaient au milieu des brasiers, le sang se mélangeait à l'eau violette des ruisseaux et les machines ronronnaient obstinément : toujours, toujours. Les mains plongeaient le pinceau dans la crème rouge, elles écrasaient le pinceau contre le papier. La tête de l'enfant s'était inclinée sur sa poitrine, il dormait. Vivre pour eux, c'était juste ne pas mourir. Pendant quarante ou cinquante ans ne pas mourir ; et pour finir, mourir. A quoi bon se débattre ? De toutes manières bientôt ils seraient délivrés ; chacun à son tour ils mourraient. Là-bas, l'ombre palmée rampait vers le caillou, la mer battait la plage. J'avais envie de franchir cette porte, et d'essayer de devenir une pierre parmi les pierres.

L'enfant ouvrit les yeux.

– La cloche n'a pas sonné ?

– Elle sonnera dans cinq minutes.

Il sourit. Avidement, j'enfermais ce sourire dans mon cœur. A cause de cette lumière sur son visage, le ronronnement des machines, l'odeur de peinture, tout avait changé ; le temps n'était plus une nappe étale ; il y avait sur terre des espoirs, des regrets, il y avait des haines et des amours. Pour finir, mourir ; mais d'abord ils vivaient. Ni des fourmis, ni des pierres : des hommes. A travers ce sourire, Marianne à nouveau me faisait signe : crois en eux, reste avec eux, reste un homme. Je posai la main sur la tête de l'enfant. Pendant combien de temps encore serais-je capable d'entendre cette voix ? Et quand leurs sourires et leurs larmes ne trouveraient plus aucun écho en moi, que deviendrais-je ?

– C'est fini, dis-je.

L'homme resta assis sur le bord de sa chaise ; il fixait d'un air hébété le

masque bleu qui reposait sur l'oreiller. Une femme était morte, et une autre au sixième étage était sauvée : ç'aurait pu être le contraire ; quant à moi, ça ne faisait aucune différence. Mais pour cet homme, c'était bien cette femme-ci qui était morte : sa femme.

Je quittai la chambre. Dès le début de l'épidémie, je m'étais inscrit comme infirmier et je passais mes nuits à poser des vésicatoires, des sangsues. Ils voulaient guérir et j'essayais de les guérir : j'essayais de les servir et de ne pas me poser de questions.

La rue était déserte, mais on entendait sur la droite un grand bruit de ferraille ; c'était un de ces fourgons d'artillerie qu'on employait à présent pour charrier les cercueils et qui s'avançait en cahotant. On racontait que souvent les cahots déchiraient les planches, les cadavres éclataient sur le pavé qu'ils maculaient de leurs entrailles. Dans les ruelles roses des hommes transportaient sur des matelas, sur des planches, les corps blancs marbrés de taches noires, on les jetait pêle-mêle dans les fosses. Tous ceux qui pouvaient s'enfuir, s'enfuyaient, à pied, à cheval, à dos de mulet, ils franchissaient les poternes, en diligence, en charrette, en berline ils avaient franchi au galop les barrières de Paris : les pairs de France, les gros bourgeois, les fonctionnaires, les députés, tous les riches avaient fui et les condamnés à mort dansaient la nuit dans les palais abandonnés, ils écoutaient la voix du grand moine noir qui prêchait au matin sur la place ; les pauvres n'avaient pas pu fuir, ils étaient demeurés dans la ville infestée, ils gisaient sur leurs lits, glacés, ou brûlants de fièvre, avec un masque bleu sur le visage, sur le visage un masque noir, le corps truffé de taches sombres. Au matin on alignait les cadavres le long des portes et l'odeur de mort montait lourdement vers le ciel bleu ; sous le ciel gris on transportait les moribonds à l'hôpital, les portes se refermaient sur leur agonie ; en vain leurs parents, leurs amis assiégeaient-ils les grilles pour recueillir leur dernier soupir.

Je poussai la porte. Armand était assis au pied du lit, et Garnier, debout près de la table où brûlait une chandelle.

– Pourquoi êtes-vous venus ? dis-je. Quelle imprudence ! N'avez-vous pas confiance en moi ?

– Nous n'allons pas le laisser mourir seul, dit Armand.

Garnier ne dit rien ; il avait enfoncé ses deux mains dans ses poches et il regardait fixement la forme couchée dans le lit. Je me penchai sur Spinelle. Sa peau rétrécie collait à ses os ; déjà une tête de mort se dessinait sous le parchemin bleuâtre ; sa bouche était blanche et une sueur glacée couvrait son front. Je touchai son poignet ; il était froid et suintant, le pouls ne battait presque plus.

– Ne peut-on rien faire ? dit Armand.

– J'ai tout essayé.

– Il a déjà l'air d'un mort...

– Vingt ans, dit Garnier. Et il aimait tant la vie...

Tous deux regardaient avec désespoir le visage ratatiné. Pour eux cette vie qui

allait s'éteindre était unique, la vie de Spinelle qui avait vingt ans et qui était leur ami. Unique comme chacune de ces taches blondes qui dansaient dans l'allée de cyprès ; je regardais Béatrice et je me demandais : « Est-elle pareille à ces insectes d'un soir ? » Je l'aimais et elle paraissait différente ; mais je ne l'aimais plus et sa mort ne pesait pas plus que celle d'un éphémère.

– S'il résiste jusqu'au matin, il peut encore se sauver, dis-je.

Je glissai la main sous les draps et je commençai lentement, violemment, à frictionner le corps glacé. Je l'avais étendu sur mon manteau et mes mains pétrissaient ses jeunes muscles, je le mettais au monde pour la seconde fois et il était sorti du monde avec un trou au milieu du ventre ; je lui avais apporté du maïs et de la viande séchée, et il s'était tiré un coup de fusil dans la tête parce qu'il agonisait de faim. Je le frictionnai pendant un long moment et sous mes doigts un peu de chaleur remontait vers le cœur.

– Il se peut qu'il résiste, dis-je.

Dehors, des gens passèrent en courant sous la fenêtre ; sans doute allaient-ils chercher du secours au poste dont la lanterne rouge brillait au coin de la rue. Puis ce fut de nouveau le silence.

– Vous devriez partir d'ici, dis-je. Vous ne pouvez lui servir à rien.

– Il faut que nous soyons là, dit Armand. J'aimerais avoir mes amis auprès de moi quand je mourrai.

Il regardait Spinelle avec tendresse et je savais qu'il ne craignait pas la mort. Je me tournai vers Garnier ; cet homme-là m'intriguait, il n'y avait pas de tendresse mais seulement de la peur dans ses yeux.

– Réfléchissez. Le risque de contagion est grand.

Il tordit un peu la bouche et une fois de plus il me sembla qu'il aurait aimé me parler ; mais il était muré en lui-même ; presque jamais on ne le voyait sourire et personne ne savait ce qu'il pensait. Brusquement, il marcha vers la fenêtre et l'ouvrit :

– Que se passe-t-il ?

Une grande clameur montait de la rue. Chaque nuit on allumait un feu au carrefour dans l'espoir de purifier l'atmosphère ; à la lueur des flammes, nous aperçûmes une troupe d'hommes et de femmes en vêtements misérables qui traînaient un tombereau à travers la place. Ils criaient : « Mort aux affameurs ! »

– Ce sont les chiffonniers, dit Garnier.

Une ordonnance commandait qu'on enlevât les immondices au cours de la nuit avant qu'ils n'aient pu faire leur récolte ; réduits à la misère, ils criaient avec haine : « Mort aux affameurs ! » Ils criaient : « Fils du diable ! » et ils crachaient.

Garnier referma la fenêtre.

– Si seulement nous avions des chefs ! dit Armand. Le peuple est mûr pour une révolution.

– Pour une émeute tout au plus, dit Garnier.

– Nous devrions être capables de changer l'émeute en révolution.

– Nous sommes trop divisés.

Le front appuyé à la vitre, ils rêvaient d'émeutes, de meurtres ; je les regardais sans comprendre. Tantôt il me semblait que les hommes attachaient un prix ridicule à une vie que la mort devait fatalement détruire : pourquoi avaient-ils regardé Spinelle avec tant de désespoir ? Et tantôt ils acceptaient bien légèrement de s'anéantir à jamais : pourquoi demeurer inutilement dans cette chambre infestée ? Pourquoi comploter des émeutes sanglantes ?

Une voix murmura : « Armand ! »

Spinelle avait ouvert les yeux ; on aurait dit que ses prunelles avaient fondu, elles étaient perdues au fond des orbites creuses ; mais c'était des yeux vivants, ils voyaient.

– Est-ce que je vais mourir ?

– Non, dit Armand. Dors tranquille. Tu es sauvé.

Les paupières s'abaissèrent. Armand se tourna vers moi.

– Est-ce vrai ? Est-il sauvé ?

Je pris la main de Spinelle. Elle n'était pas glacée ; le pouls battait.

– Il faut qu'il passe la nuit, dis-je. Peut-être la passera-t-il.

Déjà l'aube approchait. Une grande tapissière peinte en noir passait sous les fenêtres, récoltant de maison en maison les cercueils qu'on empilait sous les courtines funèbres. Le long de la rue montante aux pavés roses les charrettes passaient de maison en maison et les cadavres s'empilaient sous des bâches. Armand avait fermé les yeux ; assis sur une chaise, il dormait ; Garnier se tenait debout contre le mur avec un visage fermé. Au carrefour, le feu s'était éteint, et les chiffonniers dispersés. Un long moment la place demeura vide et puis un concierge parut sur le seuil de la porte, il inspecta les pavés d'un air soupçonneux ; on racontait que parfois le matin on trouvait sous les porches des morceaux de viande et d'étranges dragées jetées par des mains mystérieuses ; des hommes, disait-on, empoisonnaient les fontaines et la viande des boucheries, une immense conspiration menaçait le peuple ; le bruit courait que j'avais fait un pacte avec le diable et ils crachaient avec dégoût sur mon passage.

Garnier murmura :

– Il a passé la nuit.

– Oui.

Une peu de sang ranimait les joues de Spinelle, sa main était tiède et son pouls battait.

– Il est sauvé, dis-je.

Armand ouvrit les yeux :

– Sauvé ?

– C'est à peu près sûr.

Armand et Garnier se regardèrent ; je détournai les yeux. Par ce regard ils se faisaient don l'un à l'autre de la joie qui venait d'éclater dans leurs cœurs ; c'était dans ces échanges triomphants qu'ils trouvaient la force d'affronter la mort et des raisons de vivre. Pourquoi devais-je détourner les yeux ? J'appelais à mon secours le visage de Spinelle : il avait vingt ans, il aimait la vie, je me

rappelais ses yeux brillants et sa jeune voix bégayante ; je l'avais sauvé ; j'avais nagé dans le lac glacé, je l'avais ramené sur la rive et porté dans mes bras, j'avais été chercher dans le village indien le maïs et la viande qu'il dévorait en riant de plaisir ; un trou dans le ventre, un trou dans la tempe : comment celui-ci mourrait-il ? Il n'y avait pas une étincelle de joie dans mon cœur.

– Alors ? dit Garnier.

Dans la salle de rédaction du *Progrès,* le comité central et les chefs de section de la Société des Droits de l'Homme étaient rassemblés autour du vieux Broussaud. Ils me regardaient tous avec anxiété.

– Alors je n'ai pas réussi à joindre la Société Gauloise, ni le comité organisateur, dis-je. J'ai touché seulement les Amis du Peuple. Ils penchent pour l'insurrection. Mais ils n'ont encore rien décidé.

– Comment pourront-ils décider sans connaître nos décisions ? dit Armand. Et comment déciderons-nous sans eux ?

Il y eut un silence et Garnier dit :

– Il faut décider.

– Puisque nous ne réussissons pas à coordonner nos efforts, dit lentement le vieux Broussaud, mieux vaut nous abstenir ; il est impossible dans de telles conditions de déclencher une véritable révolution.

– Qui sait ? dit Armand.

– Même si l'insurrection n'était qu'une émeute, elle ne serait pas inutile, dit Garnier. A chacune de ses révoltes, le peuple prend davantage conscience de sa force, le fossé qui le sépare des dirigeants se creuse plus profondément.

Il y eut une rumeur dans la salle.

– Nous risquons de faire couler beaucoup de sang, dit une voix.

– Beaucoup de sang et en vain, dit un autre.

Pendant un moment, ils discutèrent avec bruit. Armand me demanda à mi-voix : « Qu'en pensez-vous ? »

– Je n'ai pas d'avis.

– Vous ne manquez pas d'expérience, dit-il. Vous devez avoir un avis...

Je secouai la tête. Comment aurais-je pu les conseiller ? Savais-je ce que valaient, à leurs yeux, la vie, la mort ? C'était à eux d'en décider. Pourquoi vivre, si vivre c'est seulement ne pas mourir ? Mais mourir pour sauver sa vie, n'est-ce pas la pire duperie ? Il ne m'appartenait pas de choisir pour eux.

– Certainement il se produira des incidents, dit Armand. Si vous ne voulez pas provoquer l'insurrection, prenons du moins des mesures pour le cas où elle éclaterait.

– C'est juste, dit Garnier. Ne donnons pas de mot d'ordre, mais tenons-nous prêts, et si le peuple commence à marcher, marchons avec lui.

– Je crains qu'ils ne commencent à marcher sans mesurer leurs chances, dit Broussaud.

– De toute façon, le parti républicain doit les soutenir.

– Au contraire...

De nouveau les voix se mêlèrent ; ils parlaient fort, leurs yeux brillaient, leurs voix tremblaient ; de l'autre côté de ces murs, il y avait en cette minute des millions d'hommes qui parlaient avec ces yeux brillants et des voix qui tremblaient ; et pendant qu'ils parlaient, l'insurrection, la République, la France, l'avenir du monde étaient là, dans leurs mains : du moins ils le croyaient ; ils pressaient le destin de l'humanité contre leur cœur. Toute une ville bouillonnait autour du catafalque où reposaient les restes du général Lamarque dont personne ne se souciait.

Aucun d'entre nous ne dormit cette nuit-là. On travailla à établir tout le long des boulevards des communications entre les différents groupes. Si l'insurrection réussissait, on devait s'efforcer de persuader La Fayette d'accepter le pouvoir car il était seul capable de rallier la foule par le prestige de son nom. Garnier chargea Armand de négocier en cas de succès avec les principaux chefs républicains ; quant à lui, ayant fait masser des hommes au pont d'Austerlitz, il se proposait de tenter de soulever le faubourg Saint-Marceau.

– Mais c'est à toi de négocier, dit Armand. Ta voix a plus de poids que la mienne. Et Fosca, qui est plus près que nous des ouvriers, tiendra le pont d'Austerlitz.

– Non, dit Garnier. J'ai assez parlé dans ma vie. Cette fois-ci je veux me battre.

– Et si tu te fais tuer, ça sera malin, dit Spinelle. Que deviendra le journal ?

– Vous vous en tirerez très bien sans moi.

– Armand a raison, dis-je. Je connais les ouvriers de Saint-Marceau ; laissez-moi organiser le soulèvement.

Garnier eut un sourire sec :

– Vous m'avez sauvé la vie une fois : c'est assez.

Je regardai la bouche nerveuse, les deux rides, tout le visage tourmenté avec les yeux durs, un peu fuyants. Il fixait l'horizon derrière lequel se cachait le fleuve tumultueux, des houppes vertes se balançaient au sommet des hautes cannes et des alligators dormaient dans la boue chaude ; il disait : « Il faut que je me sente vivre, dussé-je en mourir. »

A dix heures du matin, tous les membres des Droits de l'Homme et des Amis du Peuple, les étudiants en médecine, les étudiants en droit étaient rassemblés sur la place Louis-XV. Les élèves de l'Ecole polytechnique manquaient au rendez-vous ; le bruit courait qu'ils avaient été consignés. Au-dessus des têtes flottaient des bannières, des drapeaux tricolores, des rameaux de verdure : chacun tenait à la main quelque insigne et certains brandissaient des armes. Le ciel était brouillé, il bruinait ; mais les fumées sanglantes de l'espoir brûlaient les cœurs. Quelque chose allait arriver par eux : ils le croyaient. Ils croyaient qu'ils pouvaient quelque chose, la main crispée sur la crosse du revolver, prêts à mourir pour s'en convaincre, prêts à donner leur vie pour affirmer qu'elle pesait lourd sur la terre.

Le char funèbre était traîné par six jeunes gens ; La Fayette tenait les cordons du poêle ; deux bataillons de dix mille gardes municipaux suivaient. Tout le long du parcours, le gouvernement avait disposé des gardes ; cet immense déploiement de forces, loin de rassurer les esprits, ne faisait que rendre plus sensible la menace de l'émeute. Une foule se pressait sur la chaussée, aux fenêtres, dans les arbres, sur les toits ; aux balcons flottaient des drapeaux italiens, allemands, polonais qui rappelaient l'existence des tyrannies que le gouvernement français n'avait pas su combattre. Tout en marchant, le peuple chantait des hymnes révolutionnaires. Armand chantait, et Spinelle que j'avais sauvé du choléra. La vue des dragons mettait la colère dans les cœurs et les gens arrachaient au passage des branches d'arbre ou des pierres pour s'en servir comme d'armes. Nous passâmes devant la place Vendôme et les jeunes gens qui traînaient le char, se détournant du chemin prévu, s'en allèrent faire le tour de la colonne. Quelqu'un cria derrière moi : « Où nous conduit-on ? » et une voix répondit : « A la République. » Je pensais : on les conduit à l'émeute, à la mort. Qu'était-ce au juste que la République pour eux ? Aucun d'entre eux n'aurait su dire pour quel enjeu il se préparait à se battre ; mais ils étaient sûrs que cet enjeu valait cher puisqu'ils allaient l'acheter de leur sang. Je disais : « Qu'est-ce que Rivelles ? » mais ce n'était pas Rivelles qu'Antoine convoitait, c'était sa victoire ; il était mort pour elle, il était mort comblé. Ils donnaient leur vie pour qu'elle fût une vie d'homme – ni fourmis, ni moucherons, ni blocs de pierre, nous ne nous laisserons pas changer en pierres, – et les bûchers flambaient et ils chantaient. Et Marianne disait : « Reste un homme parmi les hommes. » Mais quoi ? je pouvais bien marcher à côté d'eux : je ne pouvais pas risquer ma vie avec la leur.

Quand nous arrivâmes place de la Bastille, nous vîmes accourir vers nous des polytechniciens, tête nue et les vêtements en désordre ; ils s'étaient enfuis, malgré la consigne. La foule se mit à crier : « Vive l'Ecole, vive la République ! » et la musique qui précédait le catafalque attaqua *la Marseillaise.* Le bruit courait qu'un officier du 12e venait de dire aux étudiants : « Je suis républicain », et de bouche en bouche la nouvelle se propageait tout le long du cortège. « La troupe est avec nous. »

Au pont d'Austerlitz, le cortège s'arrêta. Une estrade avait été préparée et La Fayette y monta pour prononcer un discours. Il parla du général Lamarque que nous étions en train d'enterrer. D'autres parlèrent après lui ; mais personne ne se souciait de ces discours, ni de ce militaire qui était mort.

– Garnier est là-bas, au bout du pont, dit Armand.

Son regard fouillait la foule, mais on ne pouvait distinguer aucun visage.

– C'est maintenant qu'il va arriver quelque chose, dit Spinelle.

Tout le monde attendait, on ne savait pas au juste quoi. Soudain on vit passer un homme à cheval, vêtu de noir, qui portait un drapeau rouge surmonté d'un bonnet phrygien ; il y eut une rumeur ; les gens se regardaient en hésitant et des voix crièrent : « Pas de drapeau rouge ! »

– C'est une manœuvre, c'est une trahison, dit Spinelle en bégayant de colère. Ils veulent intimider le peuple.

– Croyez-vous ?

– Oui, dit Armand. La troupe et les gardes municipaux ont peur du drapeau rouge. Et la foule sent ce revirement.

Nous attendîmes encore un moment et il dit brusquement :

– Rien ne se passera ici. Allez trouver Garnier, dites-lui de donner le signal lui-même. Retrouvez-moi au *National.* Je vais tâcher de réunir les chefs républicains.

Je fendis la foule. Je trouvai Garnier à la place que nous avions fixée sur le plan au cours de la nuit ; il portait un fusil en bandoulière ; les rues derrière lui étaient remplies d'hommes aux figures sombres dont beaucoup portaient des fusils.

– Tout est prêt, dis-je. Les gens sont mûrs pour l'émeute. Mais Armand demande que vous donniez le signal.

– Entendu.

Je le dévisageais en silence. Comme chaque nuit, comme chaque jour, il avait peur, je le savais, peur de la mort qui fondrait sur lui malgré lui et qui le réduirait en poussière.

– Les dragons !

Par-dessus la masse noire de la foule, on voyait briller leurs casques et leurs baïonnettes ; ils débouchaient sur le quai Morland, ils se dirigeaient vers le pont. Garnier cria : « Ils foncent sur nous ! » Il saisit son fusil et tira. Aussitôt d'autres coups de feu éclatèrent tout autour de lui et une clameur s'éleva : « Aux barricades ! Aux armes ! »

Des barricades commencèrent à s'élever. De toutes les rues voisines déferlèrent des hommes en armes. Suivi d'une immense troupe, Garnier se dirigea vers la caserne de la rue Popincourt. Nous donnâmes l'assaut et les soldats cédèrent sans beaucoup de résistance. Nous prîmes douze cents fusils que l'on distribua aux insurgés. Garnier les conduisit alors au cloître Saint-Merri et ils se mirent en demeure de s'y fortifier.

– Prévenez Armand que nous tenons tout le faubourg, me dit Garnier. Et que nous le tiendrons aussi longtemps qu'il le faudra.

Partout le peuple dressait des barricades ; les hommes sciaient des arbres qu'on couchait sur la chaussée ; d'autres traînaient hors des maisons des lits de fer, des tables, des chaises ; des enfants et des femmes transportaient des pavés qu'ils avaient arrachés du sol ; tous chantaient. Autour des feux de joie, les paysans d'Ingolstadt chantaient.

Je trouvai Armand dans l'immeuble du *National.* Ses yeux étincelaient de joie. Les insurgés tenaient la moitié de la ville ; ils avaient pris d'assaut les casernes et les poudrières. Le gouvernement s'était résolu à faire marcher la troupe ; mais il n'était pas sûr que la troupe lui fût fidèle. Les chefs républicains allaient nommer un gouvernement provisoire à la tête duquel on placerait La

Fayette ; la garde nationale se rallierait à son ancien chef.

– Demain la République sera proclamée, dit Armand.

On me chargea de vivres et de munitions que je devais transporter au cloître Saint-Merri afin de ravitailler Garnier. Dans les rues, les balles sifflaient. Des gens essayaient de m'arrêter aux carrefours, ils me criaient : « Ne passez pas par là ! Il y a un barrage ! » Je passais. Une balle traversa mon chapeau, une autre mon épaule ; mais je continuais à courir. Le ciel fuyait au-dessus de ma tête, sous les sabots de mon cheval, la terre bondissait. Je courais, j'étais délivré du passé et de l'avenir, délivré de moi et de ce goût d'ennui dans ma bouche. Quelque chose existait qui n'avait jamais existé encore : cette ville en délire, gonflée de sang et d'espoir et c'était son cœur qui battait dans ma poitrine. Je pensais en un éclair : « Je suis vivant », et aussitôt : « C'est peut-être la dernière fois. »

Garnier était assis au milieu de ses hommes derrière un amoncellement de pierres, d'arbres, de meubles, de pavés et de sacs de mortier ; ils avaient planté en haut de cette muraille des branches verdoyantes. Ils étaient occupés à fabriquer des cartouches ; comme bourre, ils utilisaient des lambeaux de leurs chemises et des morceaux d'affiches qu'ils arrachaient aux murs. Ils avaient tous le torse nu.

– J'apporte des cartouches, dis-je.

Ils se précipitèrent sur les caissons avec des cris d'enthousiasme. Garnier me regarda avec surprise :

– Comment avez-vous pu passer ?

– J'ai passé.

Il serra les lèvres ; il m'enviait. J'aurais souhaité lui dire : « Non, c'est une injustice, il ne m'est pas permis d'être ni courageux, ni lâche. » Mais ce n'était pas le moment de parler de moi, ni de lui. Je dis :

– Le gouvernement provisoire sera proclamé dans la nuit. On vous demande de tenir jusqu'au matin. Si l'on veut que Paris tout entier se soulève, il faut que l'insurrection ne recule pas.

– Nous tiendrons.

– Est-ce dur ?

– La troupe a attaqué deux fois. Nous l'avons repoussée.

– Beaucoup de morts ?

– Je n'ai pas compté.

Un moment je restai assis à côté de lui ; il déchirait avec ses dents des morceaux de toile blanche qu'il tassait d'un air absorbé au fond des douilles de carton ; il n'était pas très adroit de ses mains ; il n'avait pas envie de fabriquer des cartouches, il aurait voulu parler, je le savais. Mais quand je me levai, nous n'avions pas échangé un mot.

– Dites-leur que nous tiendrons toute la nuit.

– Je leur dirai.

De nouveau je me glissai le long des murs, je me cachai sous les porches, je

courus à travers les balles. J'arrivai à l'immeuble du *National* en sueur, et ma chemise en sang. Je pensais au sourire d'Armand ; ses yeux brilleraient de joie quand je lui dirais que Garnier tenait solidement le faubourg.

– J'ai vu Garnier. Ils tiendront.

Armand ne sourit pas. Il était debout devant la porte du bureau, debout au seuil du fortin, Cartier fixait le vide, il était assis dans la barque et il fixait le fleuve jaune qui descendait du Nord au Sud, je reconnaissais ce regard.

– Que se passe-t-il ? dis-je.

– Ils ne veulent pas de la République.

– Qui cela ?

– Les chefs républicains ne veulent pas de la République.

Il y avait tant de désespoir sur son visage que je cherchais à éveiller en moi un écho, un souvenir ; mais je restai sec et vide.

– Pourquoi ?

– Ils ont peur.

– Carrel n'ose pas, dit Spinelle. Il dit que le peuple ne peut rien en face d'un régiment fidèle.

Sa voix s'étrangla.

– Et la troupe passerait de notre côté, si seulement Carrel s'était prononcé.

– Ce n'est pas d'un échec qu'ils ont peur, dit Armand. Ils ont peur de la victoire, peur du peuple. Ils se disent républicains ; mais la république qu'ils souhaitent ne serait pas différente de cette monarchie pourrie. Ils préfèrent encore Louis-Philippe au régime que nous voulons établir.

– Est-ce vraiment sans espoir ? demandai-je.

– Nous avons discuté plus de deux heures. Tout est perdu. Avec La Fayette, avec la troupe, nous étions vainqueurs. Mais nous ne pouvons pas lutter contre les armées qui sont en train de marcher sur Paris.

– Alors que ferez-vous ?

Il y eut un silence ; Spinelle dit :

– Nous tenons la moitié de Paris.

– Nous ne tenons rien, dit Armand. Notre cause n'a pas de chefs, elle se renie elle-même. Tous ceux qui sont en train de se faire tuer se font tuer pour rien. Il n'y a plus qu'à arrêter ces massacres.

– Alors je vais dire à Garnier de poser les armes tout de suite, dit Spinelle.

– Fosca ira. Il sait se débrouiller mieux que toi.

Il était six heures du soir ; la nuit tombait. A tous les carrefours, il y avait des gardes municipaux et des soldats. Des régiments frais venaient d'arriver, ils attaquaient avec violence les barricades. Des cadavres gisaient au coin des rues et on voyait passer des hommes qui transportaient des civières où étaient couchés des blessés ; il y avait des flaques rouges sur la chaussée. L'insurrection commençait à fléchir ; depuis des heures, le peuple n'avait pas entendu une parole d'espoir, il ne savait plus bien pourquoi il se battait. Beaucoup des rues que tenaient auparavant les insurgés étaient à présent remplies d'uniformes

rouges. Je vis de loin que la barricade défendue par Garnier était encore debout ; je courus vers elle au milieu des balles qui de tous les côtés venaient siffler à mes oreilles. Garnier était adossé aux sacs de mortier, des bandages sanglants s'enroulaient autour de son épaule nue et son visage était noirci de poudre.

– Quelles nouvelles ?

– Ils ne sont pas arrivés à s'entendre, dis-je.

– J'en étais sûr, dit-il avec indifférence.

Je fus étonné de son calme, il souriait presque.

– La troupe ne se ralliera pas à nous. Il n'y a plus aucun espoir de vaincre. Armand vous demande de cesser la lutte.

– Cesser la lutte ?

Cette fois il sourit tout à fait.

– Regardez-nous.

Je regardai. Il ne restait plus qu'une poignée d'hommes autour de Garnier ; leurs visages étaient sanglants et charbonneux ; tous étaient blessés. Contre les murs étaient rangés des cadavres aux torses nus ; on avait fermé leurs yeux et croisé leurs mains sur leurs poitrines.

– Vous n'auriez pas un mouchoir propre ?

Je tirai mon mouchoir de ma poche ; Garnier essuya son visage noirci, ses mains :

– Merci.

Ses yeux se posèrent sur moi et il parut étonné de me voir :

– Mais vous êtes blessé.

– Des écorchures.

Il y eut un silence et je dis :

– Vous allez vous faire tuer pour rien.

Il haussa les épaules.

– Est-ce qu'on se fait jamais tuer pour quelque chose ? Quelle chose vaut une vie ?

– Ah ! vous pensez cela ? dis-je.

– Pas vous ?

J'hésitai. Mais j'avais l'habitude de ne jamais dire ce que je pensais.

– Il me semble qu'on atteint quelquefois des résultats utiles.

– Croyez-vous ? dit Garnier.

Il se tut un moment et quelque chose soudain se dénoua en lui.

– Supposons que les négociations aient abouti : croyez-vous que notre victoire aurait été utile ? Avez-vous pensé aux tâches que la République aurait eu à mener à bien : la société à refondre, le parti à modérer, le peuple à satisfaire, la classe opulente à soumettre ; et l'Europe tout entière à vaincre car elle se serait aussitôt dressée contre nous. Avec tout cela, nous ne sommes qu'une minorité et nous manquons d'expérience politique. Peut-être est-ce une chance pour la République qu'elle n'ait pas triomphé aujourd'hui.

Je le regardai avec surprise. Je m'étais dit souvent toutes ces choses, mais je ne

pensais pas qu'aucun d'entre eux se les fût formulées.

– Alors, pourquoi cette insurrection ?

– Nous n'avons pas à attendre que l'avenir donne un sens à nos actes ; sinon toute action serait impossible. Il faut mener notre combat comme nous avons décidé de le mener, c'est tout.

Moi je gardais fermées les portes de Carmona et je n'attendais rien.

– J'ai beaucoup réfléchi là-dessus, dit-il avec un sourire sec.

– C'est donc par désespoir que vous choisissez de mourir ?

– Je ne suis pas désespéré puisque je n'ai jamais rien espéré.

– Est-ce qu'on peut vivre sans espoir ?

– Oui, si l'on possède quelque certitude.

Je dis :

– Je n'en possède aucune.

– Pour moi, c'est une grande chose que d'être un homme, dit-il.

– Un homme parmi des hommes, dis-je.

– Oui. Cela suffit. Cela mérite qu'on vive ; et aussi qu'on meure.

– Etes-vous sûr que vos camarades pensent comme vous ?

– Essayez donc de leur demander de se rendre ! dit-il. Trop de sang a coulé. Maintenant nous devons aller jusqu'au bout de notre combat.

– Mais ils ne savent pas que les négociations n'ont abouti à rien.

– Dites-leur si vous voulez, dit-il avec un accent de colère. Ils s'en moquent ; je me moque de leurs délibérations, de leurs décisions et contre-décisions. Nous nous sommes juré de défendre le faubourg et nous le défendrons, c'est tout.

– Votre combat ne se livre pas seulement sur ces barricades. Pour le mener jusqu'au bout, vous devez vivre.

Il se leva et, accoudé au rempart fragile, il inspecta la rue déserte.

– Peut-être est-ce que je manque de patience, dit-il.

Je dis très vite :

– Vous manquez de patience parce que vous avez peur de la mort.

– C'est vrai, dit-il.

Il était loin de moi soudain. Ses yeux étaient fixés sur le fond de la rue d'où tout à l'heure la mort allait surgir, une mort qu'il avait choisie. Le bûcher flambait, le vent dispersait les cendres des deux moines augustins : « Il n'y a qu'un seul bien, c'est d'agir selon sa conscience. » Couché sur son lit, Antoine souriait. Ce n'étaient ni des orgueilleux, ni des fous, je le comprenais à présent. C'étaient des hommes qui voulaient accomplir leur destin d'homme en choisissant leur vie et leur mort, des hommes libres.

Garnier tomba dès la première salve. Au matin, l'insurrection était étouffée.

Armand était assis sur le bord de mon lit et je sentais le poids de sa main sur mon épaule, il penchait vers moi son visage amaigri.

– Racontez.

Sa lèvre supérieure était enflée et il y avait une meurtrissure bleue sur sa tempe. Je demandai :

– C'est vrai qu'ils vous traînent de force au tribunal ?

– C'est vrai. Je vous dirai... Mais d'abord racontez.

Je fixais la lampe jaune qui oscillait au plafond. Le dortoir était vide ; on entendait un bruit de verres entrechoqués, des rires, des voix en fête : les Suisses offraient un banquet aux ouvriers. Tout à l'heure les prisonniers rentreraient dans le dortoir à demi ivres de nourriture, de boisson, d'amitié, de rire ; ils se barricaderaient derrière leurs lits, ils joueraient à la révolution et en guise de prière du soir, ils chanteraient à genoux *la Marseillaise.* Je m'étais habitué à ces rites et je me trouvais bien sur ce lit, regardant la lampe jaune qui oscillait au plafond. Pourquoi réveiller le passé ?

– C'est toujours pareil, dis-je.

– Comment cela ?

Je fermai les yeux ; avec effort je plongeai dans cette grande nuit confuse qui s'étalait à perte de vue derrière moi. Du sang, du feu, des larmes, des chants. Ils étaient entrés au galop dans la ville, ils avaient jeté des torches enflammées dans les maisons, leurs chevaux avaient fracassé les crânes des enfants, les poitrines des femmes, il y avait du sang sur leurs sabots ; un chien hurlait à la mort.

– On égorge les femmes, on fait éclater les crânes des enfants contre les murs ; le pavé devient rouge, et là où il y avait des vivants, il n'y a plus que des cadavres.

– Mais comment ça s'est-il passé le 13 avril, rue Transnonain ? C'est ça que je veux savoir.

Rue Transnonain, le 13 avril. Pourquoi ce souvenir-là plutôt qu'un autre ? Au bout de trois mois, le passé était-il moins mort qu'au bout de quatre cents ans ?

– Nous sommes descendus dans la rue, dis-je. On nous avait dit que Thiers avait annoncé lui-même à la tribune le triomphe de l'insurrection de Lyon. Alors nous avons élevé des barricades. Tout le monde chantait.

Ils s'étaient réunis sur la place, ils parcouraient les rues en criant : « Mort au fils du diable ! » Ils chantaient.

– Alors ? dit Armand.

– Le matin la troupe a attaqué. Ils ont balayé les barricades ; ils sont entrés dans la maison et ils ont tué tous ceux qui leur sont tombés sous la main.

Je haussai les épaules.

– Je vous dis : c'est toujours pareil !

Il y eut un silence et Armand dit :

– Comment n'avez-vous pas compris que c'était un piège ? Thiers savait le 12 au soir que l'insurrection était écrasée. Et quand il a provoqué l'émeute tous les chefs étaient arrêtés, j'étais déjà arrêté...

– Nous avons su ça depuis, dis-je.

– Mais vous avez de l'expérience, vous auriez dû sentir le danger et empêcher l'insurrection.

– Ils voulaient descendre dans la rue : je suis descendu avec eux.

Armand haussa les épaules avec impatience :

– Vous n'aviez pas à leur obéir mais à les éclairer.

– Mais je ne peux pas y voir clair pour eux, dis-je.

Il me regardait d'un air irrité et je dis :

– Je suis capable de faire ce qu'on me demande de faire. Mais comment déciderais-je à leur place ? Comment savoir ce qu'ils trouvent bon ou mauvais pour eux ?

Antoine était mort à vingt ans, il riait ; Garnier guettait avidement sa mort qui tournait le coin de la rue ; et Béatrice penchait sur ses manuscrits un morne visage empâté. Eux seuls étaient juges.

– Vous pensiez qu'ils souhaitaient ce massacre ? dit Armand durement.

– Est-ce un si grand mal ? dis-je.

Les morts étaient morts, les vivants vivaient ; les prisonniers ne détestaient pas leur prison : ils étaient délivrés du travail harassant, ils pouvaient enfin rire, se reposer, causer. Avant de mourir, ils avaient chanté...

– Je crains que ces mois de prison ne vous aient fatigué, dit Armand.

Je fixai son visage pâli :

– N'êtes-vous pas fatigué ?

– Au contraire.

Il y avait tant de passion dans sa voix qu'elle perça le brouillard tranquille derrière lequel je m'abritais. Je me levai brusquement, je fis quelques pas.

– Toute l'organisation est décapitée, n'est-ce pas ?

– Oui. C'est notre faute. On ne conspire pas à ciel ouvert. C'est une leçon qui nous servira.

– Quand ? dis-je. Ils vont vous condamner à dix ou vingt ans.

– Dans vingt ans je n'aurai que quarante-quatre ans, dit Armand.

Je le regardai en silence et je dis :

– Je vous envie.

– Pourquoi ?

– Vous mourrez. Vous ne deviendrez jamais semblable à moi.

– Ah ! je voudrais ne pas mourir, dit-il.

– Oui, dis-je. J'ai parlé ainsi.

Je serrais dans ma main la bouteille verdâtre, je pensais : « Que de choses je pourrai faire ! » Marianne allait et venait à pas rapides dans la chambre, elle disait : « J'ai si peu de temps devant moi. » Je pensais pour la première fois : « C'est notre enfant. » Je dis :

– Je vous ferai sortir d'ici.

– Comment ferez-vous ?

– Il n'y a que deux gardiens la nuit dans la cour ; ils sont armés ; mais si on ne craint pas les balles, on peut les distraire assez longtemps pour permettre à quelqu'un d'agile d'escalader un mur.

Armand secoua la tête :

– Je ne veux pas m'évader maintenant. Nous comptons beaucoup sur le retentissement que peut avoir notre procès.

– Mais nous pouvons être séparés d'un jour à l'autre, dis-je. C'est une grande chance que nous nous soyons retrouvés. Dépêchez-vous d'en profiter.

– Non. Je dois rester, dit-il.

Je haussai les épaules :

– Vous aussi !

– Moi aussi ?

– Vous choisissez le martyre, comme Garnier ?

– Garnier a choisi une mort inutile ; c'est pour ça que je le blâme. Moi j'estime que je ne peux faire nulle part d'aussi bon travail qu'ici.

Il regarda le grand dortoir vide ; là-bas, autour de la table garnie, ils riaient très fort, ils chantaient des chansons à boire.

– On m'a dit qu'à Sainte-Pélagie le régime était très libéral ?

– C'est vrai. Et même les bourgeois ont des chambres particulières ; ce dortoir n'est que pour les ouvriers...

– Eh bien ! rendez-vous compte, dit-il. Quelle merveilleuse occasion de prendre des contacts, de discuter ! Il faut que l'union soit réalisée avant que je ne sorte d'ici.

– Ça ne vous fait pas peur, dix ou vingt ans de détention ?

Il eut un rire bref qui n'éclaira pas son visage :

– C'est une autre question.

Dans la plaine on voyait les Génois s'agiter autour des tentes rouges ; la route poudreuse était déserte. Je détournai les yeux ; ce n'était pas à moi de m'interroger. Moi je gardais fermées les portes de Carmona... J'avais été cet homme et pourtant je ne le comprenais plus.

– Pourquoi décidez-vous que l'on doit préférer la cause que l'on sert à son propre destin ?

Il réfléchit :

– Je ne distingue pas l'une de l'autre.

– Oui, dis-je.

Je gardais les portes fermées ; je disais : « Carmona sera l'égale de Florence. » Je n'avais pas d'autre avenir.

– Je me rappelle.

– Vous vous rappelez ?

– J'ai eu votre âge, il y a très longtemps...

Un éclair de curiosité passa dans ses yeux tranquilles :

– Ce n'est plus ainsi maintenant ?

Je souris :

– Pas tout à fait.

– Pourtant votre sort devrait tout à fait se confondre avec celui de l'humanité puisque vous durerez aussi longtemps qu'elle.

– Et peut-être davantage, dis-je.

Je haussai les épaules.

– Vous avez raison, dis-je. C'est la prison qui m'a fatigué. Ça va passer.

– Ça va sûrement passer, dit-il. Et vous verrez quel bon travail nous allons faire.

Il y avait deux tendances opposées dans le parti républicain ; les uns demeuraient attachés aux privilèges de la bourgeoisie ; ils réclamaient la liberté : ils ne la réclamaient que pour eux ; ils souhaitaient seulement des réformes politiques, et repoussaient l'idée de toute réglementation sociale, n'y voulant voir qu'une nouvelle forme de contrainte. Armand et ses amis soutenaient au contraire que la liberté ne pouvait être l'apanage d'une classe et que seul l'avènement du socialisme permettrait aux ouvriers d'y accéder. Rien ne compromettait plus gravement que cette division le succès de la révolution et je ne m'étonnais pas qu'Armand cherchât si passionnément à réaliser l'union. Mais j'admirais sa persévérance. En quelques jours il eut transformé la prison en un club politique ; du matin au soir, une grande partie de la nuit, dans les chambres et dans les dortoirs des discussions se déroulaient ; elles n'aboutissaient jamais et jamais Armand ne se décourageait. Cependant plusieurs fois par semaine des gendarmes se saisissaient de lui et de ses camarades, on les traînait de force à travers les couloirs de la prison : parfois leurs crânes heurtaient le pavé de pierre et les marches de l'escalier. Il revenait du tribunal souriant : « Nous n'avons pas parlé. » Un soir pourtant, quand il entra dans sa chambre où je l'attendais, je lui vis ce même visage qu'il avait tourné vers moi devant l'immeuble du *National.* Il s'assit en silence et au bout d'un long moment il dit :

– Ceux de Lyon ont parlé.

– Est-ce si grave ? dis-je.

– Ils ont détruit tout l'effet de notre silence.

Il mit la tête dans ses mains. Quand il me regarda de nouveau, ses traits s'étaient raffermis, mais sa voix tremblait.

– Il ne faut pas nous leurrer. Ce procès va traîner en longueur, et il n'aura pas l'effet que nous souhaitions.

– Vous vous rappelez ce que je vous ai proposé ? dis-je.

– Oui.

Il se leva, il marcha de long en large avec nervosité.

– Je ne veux pas m'en aller seul.

– Vous ne pouvez pas tous vous évader...

– Pourquoi non ?

Trois jours ne s'étaient pas écoulés, et Armand avait trouvé le moyen de quitter Sainte-Pélagie avec ses camarades. En face de la porte qui donnait sur la cour s'ouvrait un caveau ; des ouvriers qui travaillaient dans la prison à des réparations avaient appris à Armand que ce souterrain débouchait dans un jardin voisin. Il fut décidé qu'on allait tenter de le percer. Il y avait un gardien devant la porte ; une partie des détenus occuperaient son attention en jouant à

la balle dans la cour pendant que les autres travailleraient : le bruit des réparations couvrirait celui de nos marteaux. En six jours le caveau fut presque entièrement creusé ; seule une mince couche de terre le séparait encore de la lumière. Spinelle, qui avait échappé au coup de filet du 13 avril, devait venir au cours de la nuit, avec des armes, apporter des échelles pour nous permettre de franchir les murs du jardin ; vingt-quatre détenus se préparaient à échapper ainsi à la prison et à passer en Angleterre. Mais il fallait que l'un de nous, renonçant à tout espoir de liberté, se dévouât pour retenir le gardien pendant qu'il ferait sa ronde.

– Ce sera moi, dis-je.

– Non. Nous tirerons au sort, dit Armand.

– Qu'est-ce que vingt ans de prison pour moi ?

– Ce n'est pas la question.

– Je sais, dis-je. Vous croyez que je peux vous rendre service plus qu'aucun autre : vous vous trompez.

– Vous nous avez rendu de grands services.

– Mais il n'est pas sûr que je continue. Laissez-moi ici. Je m'y trouve bien.

Nous étions assis dans sa chambre en face l'un de l'autre et il me regardait avec plus d'attention qu'il ne l'avait jamais fait pendant ces quatre ans. Aujourd'hui il lui semblait utile de me comprendre.

– Pourquoi cette paresse ?

Je me mis à rire :

– C'est venu peu à peu. Six cents ans... Savez-vous combien ça fait de jours ?

Il ne riait pas.

– Dans six cents ans je continuerais à lutter. Croyez-vous qu'il y ait moins à faire sur terre aujourd'hui qu'autrefois ?

– Est-ce qu'il y a quelque chose à faire sur terre ?

Cette fois-ci il rit :

– Il me semble.

– Au fond, dis-je, pourquoi souhaitez-vous tant la liberté ?

– J'aime que le soleil brille, dit-il avec feu. J'aime les fleuves et la mer. Pouvez-vous accepter qu'on étouffe ces forces magnifiques qu'il y a dans l'homme ?

– Et qu'en ferait-il ? dis-je.

– Qu'importe ! Il en fera tout ce qui lui plaira. Il faut d'abord les délivrer.

Il se pencha vers moi.

– Les hommes veulent être libres : n'entendez-vous pas leur voix ?

J'entendais sa voix : « Reste un homme. » Il y avait la même foi dans leurs yeux. Je posai ma main sur le bras d'Armand.

– Ce soir, je vous entends, dis-je. C'est pour cela que je vous dis : acceptez mon offre. C'est peut-être le dernier soir ; chaque soir peut être le dernier. Ce soir, je voudrais vous servir, mais peut-être demain n'aurai-je plus rien à vous offrir.

Armand me regardait avec intensité et son visage se troubla ; il semblait découvrir soudain quelque chose qu'il n'avait jamais soupçonné et qui lui faisait un peu peur.

– J'accepte, dit-il.

Couché sur le dos, couché sur la boue glacée, sur les lattes du plancher, sur une plage de sable argenté, je fixais le plafond de pierre, je sentais les murs gris autour de moi, autour de moi la mer, la plaine et les murs gris de l'horizon. Des années avaient passé : après les siècles des années aussi longues que des siècles, aussi brèves que des heures et je fixais ce plafond, et j'appelais : « Marianne » ; elle avait dit : « Tu m'oublieras » ; contre les siècles et les heures je voulais la garder vivante ; je fixais le plafond et par instants l'image se prenait au fond de mes yeux ; toujours la même image : la robe bleue, les épaules nues, ce portrait qui ne lui ressemblait pas ; j'essayais encore : l'espace d'un éclair quelque chose remua en moi qui était presque un sourire, mais cela s'éteignit aussitôt. A quoi bon ? Embaumée dans mon cœur, au fond de ce caveau glacé elle était aussi morte que dans sa tombe. Je fermais les yeux, mais même en rêve je ne pouvais plus m'évader ; les brouillards, les fantômes, les aventures, les métamorphoses avaient encore ce goût croupi : le goût de ma salive, le goût de mes pensées.

Derrière moi, la porte grinça ; une main toucha mon épaule et de très loin m'arrivèrent leurs paroles ; je pensais : « Cela devait arriver. » Ils touchaient mon épaule nue, ils disaient : « Venez avec nous » et l'ombre palmée s'était évanouie. Au bout de cinquante ans, ou d'un jour, ou d'une heure cela finissait toujours par arriver. « Le carrosse est avancé, Monsieur. » Il fallait ouvrir les yeux ; il y avait plusieurs hommes autour de moi qui me disaient que j'étais libre.

Je les suivis à travers des couloirs, et je fis tout ce qu'ils me commandaient de faire ; je signai des papiers, je pris un paquet qu'ils me mirent avec autorité entre les mains. Et puis ils me conduisirent à une porte qui se referma derrière moi. Il bruinait. La marée était basse, on n'apercevait que du sable gris à perte de vue tout autour de l'île. J'étais libre.

J'avançai un pied, puis un autre. Pour aller où ? Dans la prairie les joncs crachaient des gouttes d'eau avec un murmure rauque et j'avançais, pas après pas, vers l'horizon qui reculait à chaque pas. Les yeux fixés sur l'horizon, je posai mon pied sur la digue ; et je le vis à quelques mètres de moi qui me tendait les mains et qui riait. Ce n'était plus un jeune homme. Il paraissait aussi âgé que moi avec ses larges épaules et sa barbe épaisse. Il dit :

– Je suis venu vous chercher.

Ses mains dures et chaudes serraient mes mains. De l'autre côté du fleuve un feu brillait, un feu brillait dans les yeux de Marianne. Armand avait pris mon bras, il parlait et sa voix était un brasier. Je le suivais ; j'avançai un pied puis un autre, pensant : « Cela va donc recommencer ? Cela va donc continuer ? Continuer à recommencer jour après jour, toujours, toujours ? »

Je le suivis tout le long d'une route ; il y avait toujours des routes, des routes

qui ne menaient nulle part. Et puis nous montâmes dans une diligence. Armand continuait à parler. Dix ans avaient passé : tout un grand morceau de sa vie ; il me racontait son histoire et j'écoutais : les mots avaient encore un sens ; toujours le même sens, les mêmes mots. Les chevaux galopaient ; dehors il neigeait : c'était l'hiver ; quatre saisons, sept couleurs ; l'air confiné avait une odeur de vieux cuir. Même les odeurs je les connaissais. Des gens descendaient de la voiture, d'autres montaient ; il y avait longtemps que je n'avais vu tant de visages : tant de nez, de bouches, tant de paires d'yeux. Armand parlait. Il racontait l'Angleterre, l'amnistie, le retour en France, ses efforts pour obtenir ma grâce et sa joie quand enfin on la lui avait accordée.

– J'ai longtemps espéré que vous vous évaderiez, dit-il. Ça n'aurait pas été difficile pour vous.

– Je n'ai pas essayé, dis-je.

– Ah !

Il me regarda et puis il détourna les yeux Il recommença à parler sans me poser de questions. Il vivait à Paris dans un petit appartement avec Spinelle et avec une femme qu'il avait connue en Angleterre ; ils comptaient que j'allais habiter sous leur toit. J'acquiesçai et je demandai :

– C'est votre femme ?

– Non ; seulement une amie, dit-il d'une voix brève.

Quand nous arrivâmes à Paris, toute une nuit avait passé ; c'était le matin, les rues étaient couvertes de neige ; cela aussi c'était un vieux décor : Marianne avait aimé la neige. Elle me semblait soudain plus proche et plus perdue qu'au fond de mon caveau ; il y avait une place pour elle dans ce matin d'hiver, et cette place était vide.

Nous montâmes un escalier ; les choses n'avaient pas changé en dix ans, en cinq siècles ; il y avait toujours des plafonds au-dessus de leurs têtes, et autour d'eux des lits, des tables, et des sièges, vert olive ou vert amande, des papiers aux murs ; entre ces murs ils vivaient en attendant de mourir, ils caressaient leurs rêves d'homme. Dans l'étable, les vaches avec leur chaud ventre vert, leurs gros yeux blonds où se reflète à l'infini un rêve de foin et de prairie verte.

– Fosca !

Spinelle serrait mes mains dans les siennes et il me riait au visage ; il était tout pareil à lui-même, à peine ses traits avaient-ils un peu durci. D'ailleurs après cette nuit, je retrouvais le visage d'Armand tel que je l'avais toujours connu. Il me semblait que je les avais quittés la veille.

– Voilà Laure, me dit Armand.

Elle me regarda d'un air grave et me tendit sans sourire une très petite main, nerveuse et dure. Elle n'était plus très jeune ; elle avait une taille frêle, de grands yeux sombres et un teint olivâtre ; ses cheveux tombaient en boucles noires sur ses épaules qu'enveloppait un châle aux longues franges.

– Vous devez avoir faim, dit-elle.

Elle avait posé sur la table de grands bols de café au lait et une assiette de

rôties beurrées. Ils mangeaient, et Armand et Spinelle parlaient avec animation, ils semblaient tout heureux de me revoir. Je bus seulement quelques gorgées de café : en prison j'avais perdu l'habitude de manger. J'essayais de leur répondre et de sourire. Mais il semblait que mon cœur fût enseveli sous des laves froides.

– Dans quelques jours il y aura un banquet en votre honneur, dit Armand.

– Un banquet ?

– Les chefs des principales organisations ouvrières seront là ; vous êtes un de nos héros... L'insurrection du 13 avril, dix ans de réclusion... Votre nom a aujourd'hui un poids que vous ne soupçonnez pas.

– En effet, dis-je.

– Cette idée de banquet doit vous étonner, dit Spinelle.

Je secouai la tête mais il dit avec autorité.

– Je vais vous expliquer.

Il avait toujours sa voix volubile et bégayante. Il se mit à m'exposer qu'à présent la tactique de l'insurrection était abandonnée ; on réservait la violence pour le jour où la révolution se déclencherait vraiment. Ce qu'on essayait en attendant c'était de grouper tous les travailleurs dans une immense union : les exilés de Londres avaient appris là-bas l'importance de l'association ouvrière. Les banquets étaient une occasion de manifester cette solidarité, on les multipliait à travers toute la France. Il parla un long moment ; de temps en temps il se tournait vers Laure comme pour lui demander son approbation et elle acquiesçait de la tête. Quand il eut fini, je dis :

– Je vois.

Il y eut un silence ; je sentais que je ne faisais pas les gestes, je ne disais pas les mots qu'on attendait de moi ; mais j'étais incapable de les inventer. Laure se leva et dit :

– Ne voulez-vous pas aller vous reposer ? Je suis sûre que ce voyage a été très fatigant.

– Oui, j'aimerais dormir, dis-je. Je dormais beaucoup, là-bas.

– Je vais vous montrer votre chambre.

Je la suivis ; elle poussa une porte et dit :

– Ce n'est pas une belle chambre, mais si vous vous y plaisiez, nous serions très heureux.

– Je m'y plairai.

Elle referma la porte et je m'étendis sur le lit. Il y avait du linge frais et des vêtements sur une chaise, des livres sur des rayons. Dehors on entendait des voix, des bruits de pas ; parfois une charrette passait. C'était Paris, c'était le monde ; j'étais libre, libre entre la terre et le ciel et les murs gris de l'horizon. Faubourg Saint-Antoine les machines ronronnaient : toujours, toujours ; à l'hôpital des enfants naissaient, des vieillards mouraient ; au fond du ciel neigeux le soleil était rouge : quelque part il y avait un jeune homme qui regardait ce soleil, et quelque chose éclatait dans son cœur. J'appuyai les mains contre mon cœur ; il battait : toujours, toujours, et la mer battait la grève :

toujours, toujours. Ça recommençait, ça continuait, ça continuerait à recommencer toujours, toujours.

Il faisait nuit depuis longtemps quand on frappa doucement à ma porte. C'était Laure ; elle tenait une lampe à la main :

– Voulez-vous que je vous apporte votre dîner ici ?

– Ne vous dérangez pas. Je n'ai pas faim.

Elle posa la lampe et s'approcha du lit :

– Peut-être n'aviez-vous pas envie de sortir de prison, dit-elle.

Sa voix était rauque, un peu voilée. Je me soulevai sur un coude. Une femme : un cœur qui bat sous la chair tiède, leurs dents fraîches, les yeux qui quêtent la vie, l'odeur de leurs larmes ; tout comme les saisons, les heures, les couleurs, elles étaient restées pareilles à elles-mêmes. Elle dit :

– Nous avions cru bien faire.

– Mais vous avez bient fait...

– On ne sait jamais.

Elle regardait mon visage, mes mains ; elle murmura :

– Armand m'a dit...

Je me levai, je jetai un coup d'œil sur le miroir et j'appuyai mon front à la vitre. Les réverbères étaient allumés ; dans les maisons ils se réunissaient autour des tables. Pendant les siècles des siècles, manger, dormir...

– Je suppose que c'est fatigant de recommencer à vivre, dit-elle.

Je me retournai vers elle et je dis des mots que j'avais déjà dits :

– Ne vous souciez pas de moi.

– Je me soucie de tout et de tous, dit-elle. C'est comme ça que je suis faite.

Elle marcha vers la porte.

– Il ne faut pas nous en vouloir.

– Je ne vous en veux pas. J'espère que je pourrai encore vous être utile.

– Mais est-ce que personne ne peut vous être utile ? dit-elle.

– Surtout, dis-je, n'essayez pas.

– Ça va être une manifestation sensationnelle, dit Spinelle.

Le pied posé sur une chaise, il brossait avec énergie un soulier rutilant. Laure était penchée sur la table, elle repassait une chemise d'homme. Elle murmura :

– Je ne connais rien de plus déprimant que ces banquets.

– C'est utile, dit Armand.

– Je veux l'espérer, dit-elle.

Armand compulsait des papiers épars sur le marbre de la cheminée où brûlait un maigre feu :

– Vous savez à peu près ce que vous avez à dire ?

– A peu près, dis-je sans chaleur.

– Quel dommage que je ne puisse parler à votre place, dit Spinelle. Je me sens inspiré ce soir.

Laure sourit :

– Vous êtes toujours inspiré.

Il se tourna vivement vers elle :

– Il n'était pas bien, mon dernier discours ?

– C'est ce que je dis : vos discours sont toujours magnifiques.

Dans la cheminée une bûche s'effondra ; Spinelle s'était mis à brosser avec rage son second soulier, Laure faisait glisser le fer sur le linge blanc, Armand lisait et le balancier de la grande pendule oscillait paisiblement : tic-tac, tic-tac. Je l'entendais ; je sentais l'odeur de la toile chaude, je voyais les fleurs que Laure avait disposées dans les vases, des fleurs dont Marianne m'avait jadis dit le nom. Je voyais chaque meuble de la pièce, et les rayures jaunes du papier mural ; je discernais chaque frémissement de leurs visages, chaque inflexion de leurs voix ; j'entendais même les mots qu'ils ne disaient pas. Il se parlaient gaiement, ils travaillaient ensemble, et chacun aurait donné sa vie pour celle des autres ; et cependant un drame se déroulait entre eux. Ils s'arrangeaient toujours pour créer des drames dans leurs vies... Spinelle aimait Laure ; elle ne l'aimait pas, elle aimait Armand ou tout au moins regrettait-elle de ne plus l'aimer ; et Armand rêvait à une femme qui était au loin ou qui ne l'aimait pas. Je tournais le dos à Eliane, je regardais Béatrice en pensant : « Pourquoi est-ce Antoine qu'elle regarde avec ces yeux ? » La main de Laure allait, venait au-dessus de la toile lisse ; une toute petite main couleur d'ivoire mat : pourquoi Armand ne l'aimait-il pas ? Elle était là, elle l'aimait : une femme, toute une femme ; l'autre n'était qu'une femme, elle aussi. Et pourquoi Laure refusait-elle d'aimer Spinelle ? Y avait-il tant de différence entre Armand et lui ? L'un brun, l'autre châtain ; l'un grave et l'autre gai ; mais tous deux avec ces yeux qui regardent, ces lèvres qui remuent, ces mains qui bougent...

Ils avaient tous ces yeux, ces lèvres, et ces mains ; ils étaient au moins une centaine dans le hangar où la table était dressée, chargée de bouteilles et de victuailles ; et c'était moi que leurs yeux regardaient ; certains d'entre eux me reconnaissaient ; ils me frappaient l'épaule, ils serraient mes mains, ils riaient : « Tu n'as pas changé. » Au chevet de Spinelle ils s'étaient regardés et la joie avait jailli en gerbe brûlante dans leurs cœurs : je les avais enviés. Aujourd'hui c'était moi qu'ils regardaient mais leurs regards glissaient sur moi : dans mon cœur, pas une étincelle. Enseveli sous les laves froides, sous les cendres, le vieux volcan était plus mort que les cratères lunaires.

Je m'assis à côté d'eux ; ils mangeaient et buvaient et je mangeais et buvais avec eux. Marianne leur souriait, une vielleuse chantait, et tous reprenaient en chœur le refrain : il faut chanter, j'avais chanté. L'un après l'autre, ils se levaient, ils portaient des toasts à ma santé. Ils racontaient des histoires du passé : la mort de Garnier, la rue Transnonain, Sainte-Pélagie et ces dix années que j'avais vécues dans les souterrains du mont Saint-Michel ; avec leurs mots d'hommes, ils créaient une légende enluminée qui les exaltait mieux que des chansons ; leur voix tremblait d'émotion et dans les yeux des femmes il y avait des larmes. Les

morts étaient morts ; de ce passé mort, les vivants faisaient un présent brûlant ; les vivants vivaient.

Ils parlaient aussi de l'avenir, du progrès, de l'humanité. Armand se leva et parla. Il dit que si les travailleurs savaient s'unir, savaient vouloir, ils deviendraient les maîtres de ces machines auxquelles ils étaient asservis ; elles seraient un jour l'instrument de leur affranchissement, de leur bonheur ; il évoqua ces temps où des trains rapides lancés sur des rails d'acier briseraient les barrières élevées par le protectionnisme égoïste des nations ; la terre serait alors un immense marché où tous les hommes puiseraient sans contrainte... Sa voix remplissait le hangar ; ils ne mangeaient plus, ils ne buvaient plus ; ils écoutaient ; de tous leurs yeux, par-delà les murs du hangar ils regardaient les fruits d'or, les ruisseaux de miel et de lait ; par-delà les fenêtres givrées, Marianne regardait, elle sentait dans son ventre le poids tiède et lourd de l'avenir, elle souriait ; les femmes se jetaient à genoux en criant, elles lacéraient leurs vêtements, des hommes les piétinaient ; sur les places, dans les arrière-boutiques, au milieu des campagnes les prophètes prêchaient : le temps de la justice viendra, le temps du bonheur. Laure s'était levée à son tour ; elle aussi, de sa voix ardente et meurtrie, elle parlait de l'avenir. Le sang coulait, les maisons brûlaient, des cris, des chants déchiraient l'air et dans les vertes prairies de l'avenir paissaient des agneaux blancs. Le temps viendra... J'entendais leur respiration haletante. Et voilà ; le temps était venu, c'était aujourd'hui l'avenir ; l'avenir des martyrs calcinés, des paysans égorgés, des orateurs aux voix ardentes, l'avenir appelé par Marianne, c'était ces jours rythmés par le ronronnement des machines, le lent supplice des enfants, les prisons, les taudis, la fatigue, la faim, l'ennui...

– C'est à votre tour, murmura Armand.

Je me levai, je voulais encore lui obéir : « Reste un homme... »

J'appuyai mes mains contre la table. Je dis :

– Je suis heureux de me retrouver parmi vous...

Et ma voix sécha dans ma gorge. Je n'étais pas parmi eux. Cet avenir, pour eux, pur, lisse, inaccessible comme l'azur du ciel, il deviendrait pour moi un présent qu'il me faudrait vivre jour après jour, dans la fatigue et l'ennui. 1944 : je lirais cette date sur un calendrier pendant que d'autres hommes fixeraient avec des yeux émerveillés l'an 2044,2144... Reste un homme ; mais c'est elle aussi qui m'avait dit : « Nous ne vivons pas dans le même monde ; tu me regardes du fond d'un autre temps... »

Quand je me retrouvai, deux heures plus tard, seul en face d'Armand, je lui dis :

– Je regrette.

Il appuya sa main sur mon épaule :

– Ne regrettez rien. Votre silence a fait un effet plus saisissant qu'un long discours.

Je secouai la tête :

– Je regrette parce que j'ai compris que je ne pouvais plus travailler avec vous.

– Pourquoi ?

– Mettons que je sois fatigué.

– Ça ne veut rien dire, dit-il avec impatience. Quelles sont les vraies raisons ?

– A quoi bon ? dis-je.

Il haussa les épaules avec un peu d'agacement :

– Craignez-vous de me convaincre ? C'est trop de scrupule.

– Oh ! je sais bien que vous seriez capable de tenir tête au diable ou à Dieu, dis-je.

– Alors, expliquez-vous.

Il sourit.

– C'est peut-être moi qui vous convaincrai...

Je regardai les fleurs dans les vases, les raies jaunes sur le mur ; le balancier oscillait du même rythme égal. Je dis :

– Je ne crois pas à l'avenir.

– Il y aura un avenir.

– Mais vous en parlez tous comme d'un paradis. Il n'y aura pas de paradis.

– Bien sûr.

Il m'examinait. Il semblait chercher sur mon visage les mots qu'il devait me dire.

– Ce que nous décrivons comme un paradis, c'est le moment où les rêves que nous formons aujourd'hui seront réalisés. Nous savons bien qu'à partir de là d'autres hommes auront des exigences neuves...

– Comment pouvez-vous désirer quoi que ce soit, sachant que les hommes ne seront jamais comblés ?

Il y eut un de ses durs sourires :

– Ne savez-vous pas ce que c'est qu'un désir ?

– Oui. J'ai eu des désirs, dis-je. Je sais.

J'hésitai.

– Mais ce n'est pas simplement de désir qu'il s'agit : vous luttez pour les autres, vous voulez leur bonheur...

– Nous luttons ensemble, pour nous, dit-il.

Il m'examinait toujours avec attention.

– Vous dites : les hommes ; vous les regardez avec des yeux étrangers. Peut-être, en effet, si j'étais Dieu je ne trouverais aucune raison de faire ceci ou cela pour eux. Mais je suis l'un d'eux ; je veux avec eux, pour eux, certaines choses contre d'autres ; je les veux aujourd'hui...

– J'ai voulu jadis que Carmona fût libre, dis-je. Et parce que je l'ai sauvée du joug de Florence et de Gênes, elle a été perdue avec Florence et Gênes. Vous voulez la République, la liberté ; qui vous dit que cette réussite ne vous achemine pas vers les pires tyrannies ? Si l'on vit assez longtemps, on voit que toute victoire se change un jour en défaite...

Sans doute mon accent l'agaça car il dit vivement :

– Oh ! j'ai quelque teinture d'histoire ; vous ne m'apprenez rien. Tout ce qu'on fait finit par se défaire, je sais. Et dès l'heure où l'on naît on commence à mourir. Mais entre la naissance et la mort il y a la vie.

Sa voix s'adoucit.

– Je pense que la grande différence entre nous c'est qu'un destin humain, donc éphémère, n'a pas grande importance à vos yeux.

– En effet, dis-je.

– Vous êtes déjà au fond de l'avenir, dit-il. Et vous regardez ces instants comme s'ils étaient déjà du passé. Toutes les entreprises passées semblent dérisoires si on ne voit que leur aspect mort, embaumé. Que Carmona ait été pendant deux cents ans libre et grande, cela ne vous touche pas beaucoup aujourd'hui ; mais vous savez ce qu'était Carmona pour ceux qui l'aimaient. Je ne crois pas que vous ayez eu tort de la défendre contre Gênes.

Les jets d'eau chantaient ; un pourpoint blanc brillait contre les ifs noirs et Antoine disait : « C'est Carmona ma patrie... »

– Alors pourquoi Garnier a-t-il eu tort selon vous de défendre le cloître Saint-Merri ? Il voulait le défendre et il l'a défendu.

– C'était un acte sans lendemain, dit Armand.

Il réfléchit :

– A mon avis, nous ne devons nous soucier que de l'avenir sur lequel nous avons prise : mais nous devons nous efforcer d'élargir le plus possible notre emprise sur lui.

– Vous faites ce que vous me reprochez de faire, dis-je. Vous regardez l'acte de Garnier sans y participer...

– Peut-être, dit Armand. Peut-être je n'ai pas le droit de le juger.

Il y eut un silence. Je dis :

– Vous admettez que vous ne travaillez que pour un avenir limité.

– Un avenir limité ; une vie limitée : c'est notre lot d'homme, c'est assez, dit-il. Si je pensais que dans cinquante ans il sera défendu d'employer les enfants dans les manufactures, défendu de faire travailler des hommes plus de dix heures, que le peuple choisira ses représentants, que la presse sera libre, je serais satisfait.

A nouveau son regard fut sur moi.

– Vous trouvez la condition des ouvriers abominable ; pensez à ceux que vous avez connus, à eux seulement : n'avez-vous pas envie d'aider à changer leur sort ?

– Un jour j'ai vu un enfant sourire, dis-je. Il m'a paru très important que cet enfant puisse parfois sourire. Oui ; il y a des moments où cela touche.

Je le regardai :

– Mais il y a des moments où tout s'éteint.

Il se leva, il mit la main sur mon épaule :

– Si tout s'éteignait, que deviendriez-vous ?

– Je ne sais pas, dis-je.

Les fleurs, la pendule, le papier aux rayures jaunes... si je quittais ces choses, où irais-je ? Si je ne leur obéissais plus docilement, que ferais-je ?

– Il faut vivre au présent, Fosca, dit-il d'une voix pressante. Avec nous, pour nous : c'est aussi pour vous... Il faut que le présent soit important pour vous.

– Mais les mots sèchent dans ma bouche, dis-je. Les désirs sèchent dans mon cœur et les gestes au bout de mes doigts.

Dans ses yeux, je retrouvai ce regard précis, pratique, que je connaissais bien :

– Du moins, permettez-nous de nous servir de vous. Un si grand prestige s'attache à votre nom, à votre personne. Assistez aux banquets, paraissez aux réunions ; accompagnez Laure en province.

Je me taisais et il dit :

– Vous voulez bien ?

– Quelle raison pourrais-je avoir de refuser ? lui dis-je.

– Deux francs par mois, disait Laure. Et tous les ouvriers des filatures seraient défendus contre la maladie, le chômage, contre les misères de la vieillesse. Vous pourriez suspendre le travail pendant plusieurs jours quand vous jugeriez bon de vous mettre en grève.

Ils écoutaient d'un air maussade et fatigué : à peine une poignée d'hommes. Dans toutes les villes c'était pareil ; ils étaient trop harassés par le travail quotidien pour avoir la force de souhaiter un autre avenir que le dîner du soir, le sommeil ; et leurs femmes avaient peur.

– Qui disposera de tout cet argent ? dit l'un d'eux.

– Vous nommerez un comité qui vous rendra des comptes chaque mois.

– Ce comité sera très puissant.

– Vous contrôlerez ses dépenses.

– Qui contrôlera ?

– Tous ceux qui viendront aux réunions.

– Ça fera beaucoup d'argent, répéta l'homme.

Ils auraient volontiers sacrifié deux francs chaque mois, mais ils redoutaient la puissance obscure que représentait aux mains d'un des leurs la caisse de secours : ils craignaient de se créer de nouveaux maîtres. Laure les exhortait de sa voix ardente et cassée ; mais leurs visages restaient fermés. Quand nous sortîmes de la salle de réunion, elle me dit en soupirant :

– Ils se méfient de nous.

– Ils se méfient d'eux-mêmes.

– Oui, dit-elle. Ce n'est pas étonnant : ils n'ont jamais connu que leur faiblesse.

Elle serra son châle autour de ses épaules : l'air était doux, mais il bruinait ; depuis que nous étions arrivés à Rouen, il n'avait pas cessé de bruiner ou de pleuvoir.

– Je me suis enrhumée.

– Venez boire un grog chaud avant de rentrer.

Son châle était trop mince, ses souliers prenaient l'eau. Quand elle s'assit sur la banquette de cuir, je vis les poches profondes sous ses yeux, ses narines rougies. Elle aurait pu rester tranquillement assise au coin du feu, dormir de longues nuits, être belle, élégante, et sans doute être aimée. Et elle courait les routes, mangeant mal, dormant à peine, laissant son visage à l'abandon, usant ses souliers et ses forces. Pour quel profit ?

– Vous vous fatiguez trop.

Elle haussa les épaules.

– Vous devriez vous occuper un peu plus de vous.

– On ne peut pas s'occuper de soi, dit-elle.

Il y avait du regret dans sa voix. Armand ne s'occupait pas beaucoup d'elle ; Spinelle s'en occupait mal, il l'agaçait. Moi je la suivais à travers les villes de France sans presque jamais lui parler.

– J'admire Armand, dit-elle. Il y a une telle force en lui : il ne doute jamais.

– Doutez-vous ?

Elle posa son verre ; l'alcool fumant avait fait monter un peu de sang à ses joues mates.

– Ils n'ont pas envie d'entendre ce que nous venons leur dire... Quelquefois je me demande s'il ne vaudrait pas mieux les laisser vivre et mourir en paix.

– Et que feriez-vous ?

Elle eut un petit sourire :

– Je retournerais vivre dans les pays chauds ; c'est là-bas que je suis née. Je me coucherais dans un hamac sous un palmier et j'oublierais tout.

– Pourquoi ne pas le faire ? dis-je.

– Je ne peux pas, dit-elle. En vérité je ne pourrais pas oublier. Il y a trop de misère, trop de souffrance : jamais je ne le supporterais.

– Même si vous étiez heureuse ?

– Je ne serais pas heureuse.

Dans une glace jaunie en face de nous, je voyais son visage, les boucles humides sous le cabriolet noir, les yeux de velours dans le visage fatigué.

– Malgré tout, nous faisons du travail utile, n'est-ce pas ? dit-elle.

– Bien sûr.

Elle me regarda et haussa les épaules :

– Pourquoi ne dites-vous jamais ce que vous pensez ?

– C'est que je ne pense rien, dis-je.

– Ce n'est pas vrai.

– Je vous assure. Je ne suis pas capable de rien penser.

– Pourquoi ?

– Ne parlons pas de moi, dis-je.

– Au contraire.

– Les mots n'ont pas le même sens pour vous et pour moi.

– Je sais. Vous avez dit un jour à Armand que vous n'étiez pas de ce monde.

Son regard se posa sur mes mains et remonta vers mon visage.

– Mais ce n'est pas vrai, dit-elle. Vous voilà assis près de moi, nous parlons. Vous êtes un homme ; un homme avec un étrange destin, mais un homme de cette terre.

Sa voix était pressante : une caresse et un appel ; très loin, tout au fond, sous les cendres froides et les laves durcies, quelque chose trembla. L'écorce bourrue d'un arbre contre ma joue, une robe lilas qui disparaissait au fond de l'allée. Elle dit :

– Si vous vouliez, je pourrais être une amie pour vous.

– Vous ne comprenez pas, dis-je. Personne ne peut comprendre qui je suis.

– Expliquez-moi.

Je secouai la tête :

– Vous devriez aller dormir.

– Je n'ai pas envie de dormir.

Ses mains étaient sagement étalées sur la table, mais le bout de ses ongles griffait le marbre. Seule à côté de moi, seule auprès de ses camarades, seule au monde, avec tout ce poids de souffrance dont elle chargeait ses épaules.

– Vous n'êtes pas heureux, dit-elle.

– Non.

– Eh bien ! dit-elle avec une brusque ardeur. Vous voyez bien que vous appartenez vous aussi au monde des hommes ; on peut vous plaindre, on peut vous aimer...

Elle respirait en riant l'odeur des roses et du tilleul en fleurs : « Je savais bien que vous étiez malheureux. » Et je serrais le tronc de l'arbre entre mes bras : vais-je redevenir vivant ? Sous les laves froides, une chaude vapeur tremblait. Depuis longtemps elle m'aimait, je le savais.

– Un jour vous serez morte et je vous oublierai, dis-je. Est-ce que ça ne rend pas toute amitié impossible ?

– Non, dit-elle. Même si vous m'oubliez, notre amitié aura existé ; l'avenir ne pourra rien contre elle.

Elle leva les yeux ; son regard inonda son visage.

– Tout cet avenir où vous m'oublierez, ce passé où je n'ai pas existé, je les accepte : ils font partie de vous ; c'est bien vous qui êtes là avec cet avenir et ce passé. J'y ai pensé souvent et je me disais que le temps ne pourrait pas nous séparer si seulement...

Sa voix s'étrangla et elle acheva très vite :

– ... Si seulement vous aviez de l'amitié pour moi.

J'étendis la main. Par la force de son amour, voilà que pour la première fois depuis des siècles, malgré le passé, malgré l'avenir, je me retrouvais tout entier présent, tout entier vivant. J'étais là : un homme qu'une femme aimait ; un homme avec un étrange destin, mais un homme de cette terre. Je touchai ses doigts. Un mot seulement, et cette croûte morte allait se crevasser, de nouveau déferleraient les laves fiévreuses de la vie ; le monde retrouverait un visage ; il y aurait des attentes, des joies, des larmes.

Elle dit très bas :

– Laissez-moi vous aimer.

Quelques jours, quelques années. Et la voilà couchée sur le lit avec ce visage ratatiné ; toutes les couleurs se sont brouillées, le ciel s'est éteint et les parfums se sont glacés : « Tu m'oublieras. » Son image se fige au milieu du cadre ovale. Il n'y a même plus de mots pour dire : elle n'est pas là. *Où* n'est-elle pas ? Je ne vois aucun vide autour de moi.

– Non, dis-je. C'est inutile. Tout est inutile.

– Est-ce que je ne suis rien pour vous ?

Je la regardai. Elle savait que j'étais immortel, elle avait mesuré le sens de ce mot, et elle m'aimait ; elle était capable d'un pareil amour. Si j'avais encore su me servir de mots humains, j'aurais dit : « De toutes les femmes que j'ai connues, c'est la plus généreuse et la plus passionnée, c'est la plus noble, la plus pure. » Mais tous ces mots ne signifiaient plus rien pour moi. Laure était déjà une morte. Ma main s'éloigna de la sienne.

– Rien. Vous ne pouvez pas comprendre.

Elle se recroquevilla sur la banquette et dans la glace elle fixa son image. Elle était seule, elle était lasse ; il faudrait vieillir seule et lasse, sans rien recevoir en échange des dons qu'elle prodiguait et qu'on ne lui réclamait même pas ; luttant pour eux, sans eux, contre eux, doutant d'eux et doutant d'elle-même. Dans mon cœur quelque chose tremblait encore : de la pitié. Je pouvais l'arracher à sa vie ; de mes anciennes richesses il me restait assez de bien pour l'emmener dans les pays chauds ; elle s'étendrait dans un hamac à l'ombre des palmiers et je dirais que je l'aimais.

– Laure.

Elle sourit timidement ; il restait encore un peu d'espoir dans ses yeux. Et Béatrice penchait vers le manuscrit rouge et or son morne visage empâté. J'avais dit : « Je veux faire votre bonheur ! » et je l'avais perdue plus sûrement que je n'avais perdu Antoine. Elle souriait ; mais pourquoi préférer son sourire à ses larmes ? On ne pouvait rien leur donner. On ne pouvait rien vouloir pour eux si l'on ne voulait rien pour soi-même avec eux. Il aurait fallu l'aimer. Je ne l'aimais pas. Je ne voulais rien.

– Rentrez dormir, dis-je. Il est tard !

Dans l'allée de cyprès les taches blondes montaient et descendaient, comme tirées par des fils invisibles, descendaient, montaient, descendaient, les gouttes d'eau jaillissaient, retombaient, toujours la même écume et toujours différente, et les fourmis allaient, venaient, mille fourmis, mille fois la même fourmi. Ils allaient, ils venaient dans les bureaux de la *Réforme,* ils s'approchaient de la fenêtre, s'en éloignaient, se frappaient sur l'épaule, s'asseyaient, se levaient et sans arrêt ils bourdonnaient. La pluie frappait par rafales les fenêtres, sept couleurs, quatre saisons, et tous à la fois ils parlaient : est-ce la Révolution ? le succès de la Révolution exige... le bien de l'Italie, le bien de Carmona, la

sécurité de l'Empire, ils bourdonnaient, la main crispée sur la garde de leur épée, sur la crosse du revolver, prêts à mourir pour s'en convaincre.

– J'ai envie d'aller voir ce qui se passe, dit Laure. Est-ce que vous voulez bien m'accompagner, Fosca ?

– Mais oui.

La rue était pleine de monde. Une pluie oblique battait la chaussée, les toits ; il y avait quelques parapluies ouverts au-dessus des têtes, mais pour la plupart ils marchaient avec insouciance à travers la nuit mouillée. « Le jour de gloire est arrivé. » Ils chantaient en agitant des drapeaux et des torches ; toutes les maisons étaient illuminées, on avait suspendu aux murs des lampions, des lanternes de papier et aux carrefours de grandes flammes luttaient contre le vent et l'eau : « Aux armes, citoyens ! » Ils chantaient. Les cris de fête, les clameurs de mort, les cantiques montaient des tavernes avec le bruit des rixes ; le jour de la justice est arrivé, « Aux armes ! » Ils déferlaient dans les rues, ils dansaient autour des feux de joie, ils agitaient des torches. Toujours la même écume et toujours différente. Ils criaient : « A bas Guizot ! » Beaucoup d'entre eux portaient des fusils en bandoulière. Il y avait un drôle de sourire sur les lèvres de Laure et elle regardait au loin quelque chose que je ne voyais pas. Assis dans la barque au milieu des eaux calmes, il fixait au loin l'invisible embouchure du fleuve qui se jetait dans la mer Vermeille, qui ne s'y jetait pas ?

– N'allez pas par là !

Une femme cachée dans l'embrasure d'une porte nous faisait signe de rebrousser chemin. Devant nous la rue était déserte ; on entendit un coup de feu. Les gens s'arrêtèrent. Laure saisit mon bras ; elle m'entraîna à travers la foule hésitante.

– Est-ce prudent ? dis-je.

– Je veux savoir ce qui se passe.

Le premier que nous aperçûmes, c'était un homme en blouse, il avait le visage contre la terre et les bras étendus comme s'il avait voulu se raccrocher aux pavés avant de glisser dans la mort ; le second regardait le ciel avec des yeux grands ouverts ; il y en avait qui gémissaient encore ; des rues avoisinantes arrivaient des hommes qui portaient des civières ; leurs torches éclairaient les pavés rouges où gisaient des cadavres et des blessés et que jonchaient des parapluies, des cannes, des chapeaux, des lanternes crevées, des drapeaux chiffonnés. Les places de Rome étaient rouges, dans les ruisseaux les chiens se disputaient d'étranges choses roses et blanches, un chien hurlait à la mort et les femmes et les enfants tournaient vers la lune leurs visages mutilés par les sabots des chevaux, les mouches bourdonnaient autour des corps allongés sur la terre battue entre les cabanes de bambou, des gémissements montaient de la poussière foulée par les hommes d'armes. Pendant vingt ans ou soixante ans ne pas mourir ; et pour finir mourir.

– A la Bastille !

Maintenant il y avait foule sur la place ; ils avaient arrêté un fourgon, ils y

entassaient les cadavres ; ils criaient : « A la Bastille ! » Ils criaient encore : « Vengeance ! On assassine le peuple ! » Laure était toute blanche ; ses doigts se crispaient sur mon bras ; elle murmura : « Maintenant, c'est la Révolution ! » Le tocsin sonnait ; le fourgon s'ébranlait. « A la Bastille ! Vengeance ! » Les morts étaient encore chauds, leur sang sur les pavés, fluide ; mais déjà, morts pour toujours, et les vivants continuaient à vivre comme s'ils n'avaient jamais dû mourir ; ils emportaient à travers leur vie les cadavres dociles. Le tocsin sonnait, de toutes les rues déferlaient des bandes qui agitaient des drapeaux et des flambeaux ; les torches éclairaient d'un feu rouge le pavé mouillé. Le cortège grossissait de minute en minute, le boulevard était submergé par une marée noire, toujours pareille à elle-même, debout, intacte, l'immense marée humaine, il n'y manquait pas une goutte d'eau ; la peste avait passé, et le choléra, la famine, les bûchers, les massacres, les guerres, les révolutions, et elle était là tout entière, les morts dans la terre, les vivants sur terre, la même écume... Ils marchaient ; ils marchaient vers la Bastille, vers la Révolution, vers l'Avenir ; la tyrannie allait être vaincue et bientôt il n'y aurait plus de misère, plus de classes, plus de frontières, plus de guerres, plus de meurtres : ce serait la justice, la fraternité, la liberté, bientôt la raison gouvernera le monde, ma raison, une voile blanche s'engloutissait à l'horizon, les hommes allaient conquérir le loisir, la prospérité, ils arracheraient à la terre ses richesses, ils construiraient de grandes villes claires, j'arrachais les forêts, je défrichais les brousses, des routes sillonnaient le globe tacheté de bleu, de jaune et de vert que je tenais entre mes mains, le soleil inondait la Jérusalem nouvelle où les hommes en robes blanches échangeaient le baiser de paix, ils dansaient autour des feux de joie, ils trépignaient dans les sombres arrière-boutiques, assis dans les boudoirs parfumés, ils parlaient, ils parlaient du haut de leurs chaires à voix mesurée, à voix basse, à voix haute, ils criaient : « Vengeance ! » Là-bas au fond des boulevards noirs s'ouvrait un paradis rouge et or où le bonheur avait l'éclat cuivré de la colère ; c'est vers ce paradis, qu'ils marchaient ; chaque pas les en rapprochait. Moi, je marchais dans la plaine étale, les joncs crachaient des gouttes d'eau sur mon passage ; j'avançais pas après pas vers l'horizon qui reculait à chaque pas et où chaque soir sombrait le même soleil.

– Vive la Réforme !

Ils s'étaient arrêtés sous les fenêtres du journal. Armand apparut au balcon ; il serrait la balustrade de fer entre ses mains, il criait des mots, au loin une église brûlait, des feux de bengale ensanglantaient les statues de la grand-place. « Vive Antoine Fosca ! » Perchés sur les toits, sur les arbres, ils criaient : « Vive Luther ! » ; et les coupes s'entrechoquaient. Charles Malatesta riait, la vie brûlait ; elle brûlait à Carmona, à Worms, à Gand, à Münster, à Paris, juste ici, en cette minute au cœur des hommes vivants, des hommes mortels. Et je piétinais dans la plaine étale, tâtant du pied la terre glacée, aveugle, étranger, mort comme les cyprès sans hiver et sans fleurs.

Ils se mettaient en marche de nouveau et j'appelai en moi-même :

« Marianne ! » Elle aurait eu des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, son cœur aurait battu ; pour elle aussi au fond des rues noires l'avenir eût flambé : la liberté, la fraternité. Je fermai les yeux ; et elle m'apparut telle que depuis longtemps je l'avais perdue, dans une robe à rayures roses et noires, avec ses boucles bien rangées, son sourire calme. « Marianne. » Je la voyais ; et voilà qu'elle se serrait contre moi avec horreur ; elle détestait le désordre, la violence, les cris, elle se fût écartée de ces femmes échevelées, elle eût bouché ses oreilles pour ne pas entendre ces clameurs sauvages ; c'est d'une révolution raisonnable qu'elle rêvait. « Marianne. » J'essayai de penser : aujourd'hui elle serait différente, elle connaîtrait ce peuple, elle l'aimerait, elle se serait habituée à l'odeur de la poudre et de la mort. Je regardai Laure ; décoiffée, les cheveux mouillés, elle serrait son châle autour de ses épaules et ses yeux luisaient ; c'était Laure, ce n'était pas Marianne. Pour se tenir ici, à mon côté, il eût fallu que Marianne cessât d'être elle-même ; elle était figée au fond du passé, dans son temps, et je ne pouvais pas l'appeler près de moi, même en image.

Je levai les yeux ; je vis le ciel sans lune, les façades illuminées, les arbres, et autour de moi la foule des hommes, ses semblables. Et je sus que le dernier lien qui m'attachait au monde venait de se briser : ce n'était plus le monde de Marianne ; je ne pouvais plus le contempler avec ses yeux ; son regard avait achevé de s'éteindre ; même en mon cœur les battements de son cœur s'étaient tus. « Tu m'oublieras. » Ce n'est pas moi qui l'avais oubliée. Elle avait glissé hors du monde, et moi qui étais à jamais en ce monde, elle avait glissé hors de moi. Aucune trace sous le ciel, sur l'eau ni sur la terre, aucune trace en aucun cœur ; aucun vide, aucune absence, tout était plein. La même écume et toujours différente, il n'y manque pas une goutte d'eau.

Ils marchaient ! on approchait de la Bastille et le cortège était un immense fleuve houleux ; il en arrivait de toutes les rues, du fond du boulevard, ils arrivaient du fond des âges ; à travers les rues de Carmona, les rues de Gand, de Valladolid, de Münster, sur les routes d'Allemagne, des Flandres, d'Italie, de France, à pied, à cheval, en sayons, en blouses, en robes de drap, ou protégés par des cottes de maille, ils s'avançaient, les paysans, les ouvriers, les bourgeois, les vagabonds, dans l'espoir, dans la colère, dans la haine, dans la joie, les yeux fixés sur les paradis de l'avenir ; ils avançaient, laissant derrière eux un sillage de sueur et de sang, leurs pieds se déchiraient aux cailloux des chemins, ils avançaient pas après pas et à chaque pas reculait d'un pas l'horizon où sombrait chaque soir le même soleil ; demain, dans cent ans, dans vingt siècles ils marcheraient encore, la même écume et toujours différente, et l'horizon reculerait encore devant eux, jour après jour, toujours, toujours, piétinant la plaine noire pendant les siècles des siècles, comme depuis les siècles des siècles, ils la piétinaient.

Le soir cependant je jetais mon sac sur la terre glacée, j'allumais un feu, je m'étendais ; je m'étendais pour repartir le lendemain. Ainsi parfois ils s'arrêtaient. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville ils étaient arrêtés, ils criaient, ils déchargeaient en l'air des fusils, une femme debout sur l'affût d'un canon

chantait *la Marseillaise :* « Vive la République ! » Le roi venait d'abdiquer, ils croyaient tenir leur victoire entre leurs mains, ils tenaient dans leurs mains les coupes pleines de vin, ils riaient, Catherine souriait, Malatesta riait, les murs de Pergola s'écroulaient au milieu des clameurs de joie, les dômes de Florence étincelaient au soleil, les cloches de la cathédrale sonnaient la victoire. Carmona était sauvée, c'était la paix. Armand s'approcha du balcon ; sur une grande banderole ils avaient tracé en grosses lettres les mots : *Vive la République !* Ils la déployaient devant la fenêtre, et ils jetaient à poignées des feuillets où étaient écrits des mots de foi et d'espoir ; la foule acclamait : « Vive la République ! »« Vive Carmona ! » et Carmona était perdue, c'était la guerre, nous tournions le dos à Florence où nous n'avions pas pu entrer, nous quittions le cœur serré Pergola abandonnée, les paysans d'Ingolstadt se tordaient de souffrance dans ces feux qu'ils avaient allumés... Je sentis la main d'Armand sur mon épaule.

– Je sais ce que vous pensez, dit-il.

Un instant nous restâmes côte à côte, immobiles, regardant la foule en délire. Avec leurs tomahawks ils frappaient le grand poteau rouge et ils poussaient des cris sauvages, ils dansaient, ils fracassaient contre les murs les crânes des nouveau-nés, des feux de bengale illuminaient la nuit ; ils jetaient des torches dans les palais, les pavés étaient rouges, des bannières brodées flottaient aux fenêtres, pendus aux balcons, aux lanternes, des corps inertes oscillaient, les cris d'horreur, les cris de joie, les chants de mort, les cantiques de paix, le bruit des verres entrechoqués, le bruit des armes, les gémissements et les rires montaient ensemble vers le ciel. Et puis le silence se refermait ; sur les places bien récurées les ménagères venaient puiser l'eau quotidienne, elles berçaient des nouveau-nés, les métiers recommençaient à ronronner et les navettes allaient, venaient, les morts étaient morts, les vivants vivaient, Carmona stagnait sur son rocher, immobile comme un gros champignon, l'ennui barrait le ciel et écrasait la terre jusqu'à ce que grondât un nouveau feu ; une nouvelle voix, toujours la même voix et toujours différente, éclatait dans la nuit : « Vive la République ! » Debout sur l'affût d'un canon, la femme chantait.

– Demain il faudra lutter encore, dit Armand. Mais aujourd'hui nous sommes vainqueurs. Quoi qu'il arrive, c'est une victoire.

– Oui.

Je le regardai. Je regardai Spinelle et Laure. Aujourd'hui. Le mot avait un sens pour eux. Pour eux, il y avait un passé, un avenir : il y avait un présent. Au milieu du fleuve qui coulait – nord-sud – ou est-ouest ? – il souriait : j'aime cette heure ! Isabelle marchait à pas lents dans le jardin, le soleil jouait sur les beaux meubles patinés et il caressait en souriant sa barbe soyeuse ; au milieu de la place se dressait le bûcher qu'entourait une foule recueillie et ils s'avançaient en chantant ; ils serraient tout leur passé contre leur cœur. Le peuple avait crié : « A bas la République ! » et il avait pleuré ; parce qu'il avait pleuré, parce qu'en cet instant il souriait, sa victoire était une vraie victoire, et l'avenir ne pouvait

rien contre elle ; il savait que demain il faudrait recommencer à vouloir, à refuser, à combattre ; demain il recommencerait ; aujourd'hui il était vainqueur. Ils se regardaient, ensemble ils riaient : nous sommes vainqueurs, ils se parlaient ; et parce qu'ils se regardaient et se parlaient ils savaient qu'ils n'étaient ni des moucherons, ni des fourmis mais des hommes et qu'il était important de vivre et d'être vainqueurs ; ils avaient risqué, donné leur vie pour s'en convaincre et ils en étaient convaincus : il n'y avait pas d'autre vérité.

Je marchai vers la porte ; je ne pouvais pas risquer ma vie, je ne pouvais pas leur sourire, il n'y avait jamais de larmes dans mes yeux ni de flamme dans mon cœur. Un homme de nulle part, sans passé, sans avenir, sans présent. Je ne voulais rien ; je n'étais personne. J'avançais pas après pas vers l'horizon qui reculait à chaque pas ; les gouttes d'eau jaillissaient, retombaient, l'instant détruisait l'instant, mes mains étaient à jamais vides. Un étranger, un mort. Ils étaient des hommes, ils vivaient. Moi je n'étais pas des leurs. Je n'avais rien à espérer. Je franchis la porte.

ÉPILOGUE

Pour la première fois depuis que Fosca parlait, sa voix avait tremblé ; il baissa la tête ; ses mains étaient étalées sur la toile cirée de chaque côté du bol bleu : il les regardait comme s'il ne les reconnaissait pas ; il remua l'index droit, puis le gauche, et ses doigts redevinrent immobiles. Régine détourna les yeux. Il faisait grand jour ; des paysans assis autour des tables mangeaient de la soupe et buvaient du vin blanc ; dans le monde des hommes, une nouvelle journée commençait ; le ciel était bleu de l'autre côté de la fenêtre.

– Et de l'autre côté de la porte, dit Régine, il y avait encore quelque chose ?

– Oui. La place de l'Hôtel-de-Ville, Paris. Et puis une route qui s'en allait vers la campagne, un bois, un fourré ; le sommeil. J'ai dormi soixante ans. Quand ils m'ont réveillé, le monde était tout pareil à lui-même. Je leur ai dit : « J'ai dormi soixante ans. » Alors ils m'ont mis dans un asile. Je ne m'y déplaisais pas.

– Ne racontez pas si vite, dit Régine.

Elle fixait la porte, elle pensait : « Quand il aura fini, il faudra franchir cette porte et par derrière il y aura encore quelque chose. Je ne pourrai pas m'endormir et je n'aurai pas le courage de mourir. »

– Il n'y a rien de plus à raconter, dit Fosca. Chaque jour le soleil s'est levé, s'est couché. Je suis entré dans l'asile, j'en suis sorti. Il y a eu des guerres : après la guerre, la paix, après la paix, une autre guerre. Tous les jours des hommes naissent, et d'autres meurent.

– Taisez-vous, dit-elle.

Elle appuya ses mains contre sa bouche. L'angoisse était descendue de sa gorge dans son cœur, dans son ventre. Elle avait envie de crier. Au bout d'un instant, elle demanda :

– Maintenant qu'allez-vous faire ?

Fosca regarda autour de lui et soudain son visage s'affaissa :

– Je ne sais pas.

– Dormir ? dit-elle.

– Non. Je ne peux plus dormir.

Il baissa la voix.

– J'ai des cauchemars.

– Vous ? des cauchemars ?

– Je rêve qu'il n'y a plus d'hommes, dit-il. Ils sont tous morts. La terre est blanche. Il y a encore la lune dans le ciel et elle éclaire une terre toute blanche. Je suis seul, avec la souris.

Il parlait tout bas et son regard était celui d'un très vieil homme.

– Quelle souris ?

– La petite souris maudite. Il n'y aura plus d'hommes et elle continuera à tourner en rond dans l'éternité. C'est moi qui l'ai condamnée. C'est mon plus grand crime.

– Elle ne sait pas, dit Régine.

– Justement. Elle ne sait pas et elle tourne en rond. Et un jour il n'y aura plus qu'elle et moi à la surface de la terre.

– Et moi sous la terre, dit Régine.

Elle serra les lèvres. Le cri montait du ventre au cœur, du cœur à la gorge. Dans sa tête vibrait une grande lumière brûlante, plus aveuglante que la nuit. Il ne fallait pas crier ; et pourtant, si elle criait, il lui semblait que quelque chose arriverait ; peut-être cette trépidation lancinante se figerait, la lumière s'éteindrait.

– Je vais m'en aller, dit Fosca.

– Où allez-vous ?

– N'importe où.

– Alors, pourquoi partez-vous ?

– Il y a dans mes jambes une envie de bouger, dit-il. Il faut profiter de ces envies.

Il marcha vers la porte et elle le suivit :

– Et moi ? dit-elle.

– Oh ! vous ! dit-il.

Il haussa les épaules.

– Ça finira.

Il descendit les deux marches devant la porte, et il enfila à grands pas la rue qui conduisait hors du village ; il marchait très vite, comme si là-bas, au fond de l'horizon, quelque chose l'eût attendu : un monde enseveli sous une calotte de glace, sans hommes, sans vie, blanc et nu. Elle descendit les deux marches : « Qu'il parte ! » pensait-elle. « Qu'il disparaisse à jamais ! » Elle le regardait s'éloigner, comme s'il avait pu emporter avec lui le maléfice qui l'avait dépouillée de son être ; au tournant, il disparut. Elle fit un pas, et s'arrêta, clouée sur place ; il avait disparu, mais elle demeurait telle qu'il l'avait faite : un brin d'herbe, un moucheron, une fourmi, un lambeau d'écume. Elle regarda autour d'elle : il y avait peut-être une issue ; furtif comme un battement de paupière, quelque chose effleura son cœur ; ce n'était pas même un espoir et déjà cela s'était évanoui ; elle était trop fatiguée. Elle écrasa ses mains contre sa bouche, elle inclina la tête, elle était vaincue ; dans l'horreur, dans la terreur, elle acceptait la métamorphose : moucheron, écume, fourmi jusqu'à la mort. « Ce n'est que le commencement », pensa-t-elle, et elle restait immobile comme s'il eût été possible de ruser avec le temps, de l'empêcher de poursuivre sa course. Mais ses mains se raidissaient contre ses lèvres contractées.

Ce fut quand l'heure commença de sonner au clocher qu'elle poussa le premier cri.

GALLIMARD
5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1946.* Pour l'édition papier.
© *Éditions Gallimard, 2015.* Pour l'édition numérique.

Couverture : Heinrich Hoerle, Masques (détail). Museum Ludwig, Cologne. Photo Rheinisches Bildarchiv © ADAGP, 1998.

Simone de Beauvoir

Tous les hommes sont mortels

Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui accepterait ce triste présent ? demande Jean-Jacques Rousseau dans l'*Émile*. Ce livre est l'histoire d'un homme qui a accepté.

Simone de Beauvoir, dans « Folio » : *L'Invitée, Le Sang des autres, Tous les hommes sont mortels, Les Mandarins (2 tomes), Mémoires d'une jeune fille rangée, La Force de l'âge, La Force des choses (2 tomes), Une mort très douce, La Femme rompue*.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'INVITÉE (1943). (Folio nº 768).

LE SANG DES AUTRES (1945). (Folio nº 363).

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS (1946). (Folio nº 533).

LES MANDARINS (1954). (Folio nºs 769 et 770).

LES BELLES IMAGES (1966). (Folio nº 243).

QUAND PRIME LE SPIRITUEL (1979). Repris sous le titre ANNE, OU QUAND PRIME LE SPIRITUEL (2006) (Folio nº 4360).

Récit

UNE MORT TRÈS DOUCE (1964). (Folio nº 137).

Nouvelles

LA FEMME ROMPUE (1968). (Folio nº 960).

Théâtre

LES BOUCHES INUTILES (1945).

Littérature – Essais

PYRRHUS ET CINÉAS (1944).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ (1947).

L'EXISTENTIALISME ET LA SAGESSE DES NATIONS (1948). (Arcades nº 90).

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ *suivi de* PYRRHUS ET CINÉAS. (Folio Essais nº415).

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR (1948). (Folio nº 2943).

LE DEUXIÈME SEXE, tomes I et II (1949). (Folio Essais nºs 37 et 38).

LA FEMME INDÉPENDANTE. Textes extraits de LE DEUXIÈME SEXE. (Folio 2 € nº4669).

PRIVILÈGES (1955). Repris dans la collection « Idées » sous le titre FAUT-IL

BRÛLER SADE ?, nº 268.

LA LONGUE MARCHE, essai sur la Chine (1957).

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE (1958). (Folio nº 786).

LA FORCE DE L'ÂGE (1960). (Folio nº 1782).

LA FORCE DES CHOSES (1963). (Folio nºs 764 et 765).

LA VIEILLESSE (1970).

TOUT COMPTE FAIT (1972). (Folio nº 1022).

LES ÉCRITS DE SIMONE DE BEAUVOIR, La vie – L'écriture (1979), par Claude Francis et Fernande Gontier. Avec en appendice des textes inédits ou retrouvés.

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX, suivi de ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE, août-septembre 1974 (1981). (Folio nº 1805).

LETTRES À SARTRE. Tome I : 1930-1939. Tome II : 1940-1963 (1990). *Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

JOURNAL DE GUERRE, septembre 1939-janvier 1941 (1990). *Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

LETTRES À NELSON ALGREN. Un amour transatlantique, 1947-1964 (1997). *Texte établi, traduit de l'anglais, présenté et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir.* (Folio nº 3169).

CORRESPONDANCE CROISÉE SIMONE DE BEAUVOIR – JACQUES-LAURENTBOST, 1937-1940 (2004). *Édition établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.*

Témoignage

DJAMILA BOUPACHA (1962), en collaboration avec Gisèle Halimi.

Scénario

SIMONE DE BEAUVOIR (1979), un film de Josée Dayan et Malka Ribowska, réalisé par Josée Dayan.

Aux Éditions du Mercure de France

Entretiens

SIMONE DE BEAUVOIR AUJOURD'HUI. Six entretiens avec Alice Schwarzer (1983).

Cette édition électronique du livre *Tous les hommes sont mortels* de Simone de Beauvoir a été réalisée le 05 mars 2015 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070365333 - Numéro d'édition : 267731).
Code Sodis : N69304 - ISBN : 9782072583599 - Numéro d'édition : 277971

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.